PLATON

ŒUVRES COMPLÈTES

TOME V — 1re PARTIE

Il a été tiré de cet ouvrage :

200 exemplaires sur papier pur fil Lafuma numérotés à la presse de 1 à 200.

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

PLATON
ŒUVRES COMPLÈTES

TOME V — 1re PARTIE

ION — MÉNEXÈNE — EUTHYDÈME

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT
PAR
Louis MÉRIDIER
Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL
1931

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé M. Émile Chambry d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. Louis Méridier.

AVERTISSEMENT

Le texte de ces trois dialogues se fonde sur une collation intégrale des manuscrits T et W (*Ion, Ménexène, Euthydème*), F (*Ion, Ménexène*) et B (*Euthydème*). J'ai utilisé pour ce dernier la reproduction en phototypie établie par de Vries; pour les trois autres, les photographies qui sont la propriété de l'Association Guillaume Budé. M. A. Diès a bien voulu lire les Notices et me donner sur quelques points de l'*Euthydème* de précieuses indications; M. É. Chambry a revu les Notices et la traduction des trois dialogues, et je dois à sa recension attentive nombre d'observations excellentes. Je leur en exprime ma sincère gratitude.

ION

NOTICE

Les rhapsodes. L'*Ion* met aux prises Socrate avec un rhapsode. Nous n'avons pas à rechercher ici l'étymologie de ce nom, fort discutée déjà par les grammairiens anciens[1], ni à retracer l'histoire de ceux qui le portaient[2]. Peut-être à l'origine ne les distinguait-on pas des aèdes, c'est-à-dire des poètes épiques qui déclamaient leurs propres œuvres[3]. Mais au vᵉ siècle, et avant cette époque, le mot ne désignait plus que ceux qui allaient récitant des poèmes dont ils n'étaient pas les auteurs[4]. Leur industrie

1. Eustathe, *ad Il.*, p. 6 (cf. schol. Pindare, *Ném.* II, 2) rapporte trois explications différentes : la première partie du mot venait, selon les uns, de la *baguette* (ῥάβδος) que les récitants tenaient à la main ; suivant les autres, de ῥάπτειν (*coudre, assembler*), parce que les rhapsodes réunissaient en un tout des chants isolés ; d'autres enfin entendaient ῥάπτειν au sens de *composer* : interprétation assez vraisemblable, si les rhapsodes se confondaient primitivement avec les aèdes. Les textes relatifs à ce débat ont été réunis par S. F. Dresig (*Commentatio critica de rhapsodis*, § II et suiv., Leipzig, s. d.).

2. S. F. Dresig, *o. l.*, § X et suiv. ; G. G. Nitzsch, *Platonis dialogus Ion*, Lipsiae, 1822, p. 4 et suiv.

3. Platon lui-même, parlant d'Homère et d'Hésiode, qui récitaient leurs poèmes, se sert du mot ῥαψῳδεῖν, *Rép.*, 600 d. Dans *Ion*, l'aède Phémios est appelé ῥαψῳδός (533 c), peut-être, il est vrai, par plaisanterie. Voir Dresig, *o. l.* M. V. Bérard (*Introduction à l'Odyssée*, vol. III, p. 446) incline à retrouver les premiers rhapsodes dans les Homérides de Chios, qui, pendant la première moitié du vɪɪᵉ siècle, *cousirent* (ῥαπτῶν ἐπέων ἀοιδοί, Pindare *Ném.* II, 1) et amalgamèrent en un seul les poèmes de l'*Odyssée*. Après eux le nom resta à leurs disciples et successeurs dans le métier.

4. Kynaethos de Chios aurait le premier fait œuvre de rhapsode à

s'était répandue à travers tout le monde grec; dans les fêtes locales, comme dans les grandes solennités religieuses de caractère panhellénique, avaient lieu des concours de rhapsodes. Ils existaient anciennement à Sicyone, où ils furent supprimés par Clisthène[1]; plus tard, Sparte, la Crète, les colonies doriennes de Libye en instituèrent à leur tour[2]. Enfin ces concours devaient être particulièrement nombreux et brillants dans les cités ioniennes d'Asie-Mineure qui avaient été le berceau de la poésie épique.

Les récitations rhapsodiques étaient en usage à Athènes avant le VIe siècle, s'il est vrai qu'elles furent réglementées par Solon, qui leur imposa un ordre suivi[3]. Hipparque, fils de Pisistrate, décida, dit-on, que les poèmes homériques seraient récités d'un bout à l'autre aux grandes Panathénées[4].

L'activité des rhapsodes n'était pas limitée à Homère : Socrate félicite son interlocuteur de vivre dans la compagnie de « beaucoup de bons poètes[5] ». Mais, comme il l'indique aussitôt lui-même, les poèmes homériques étaient leur principale étude. Ils allaient de ville en ville, s'exhibant dans les fêtes et les concours. Ion d'Éphèse vient d'Épidaure, où il a remporté le prix aux Μεγάλα Ἀσκλαπίεια, et il s'apprête à concourir aux grandes Panathénées. En dehors de ces occasions solennelles, on avait souvent à Athènes l'occasion d'entendre les rhapsodes, s'il faut appliquer à leurs récitations

Syracuse, vers l'olympiade 69 (?). Voir schol. Pind. *Ném.* II, 1 ; cf. Eustathe, *ad Il.*, p. 6.

1. Hérodote, V, 67.

2. Maxime de Tyr, XXIII, 5. — Des inscriptions béotiennes, d'Orchomène et de Thespies, mentionnent les rhapsodes vainqueurs au concours des *Chariteisia* et à la fête des Muses, aux IIe et Ier siècles avant J.-C.

3. Diogène de Laërte, I, 2, 57.

4. Pseudo-Platon, *Hipparque*, 228 b. L'indication est d'ailleurs suspecte, car la même phrase attribue à Hipparque le mérite d'avoir *le premier* introduit à Athènes les poèmes d'Homère. Lycurgue, *C. Léocrate*, 102, rappelle qu'une loi des ancêtres réserve à ces seuls poèmes l'honneur d'une récitation régulière aux grandes Panathénées.

5. *Ion*, 530 b. Chamæléon, cité par Athénée, XIV, 620, 12, disait dans son livre sur Stésichore que les rhapsodes, outre les poèmes d'Homère, « chantaient » encore ceux d'Hésiode, Archiloque, Mimnerme, et Phocylide.

proprement dites ce propos de Nicératos, dans le *Banquet* de Xénophon : « Je les entends presque tous les jours[1]. »

Le débit des rhapsodes n'était pas accompagné de lyre. Les mots dont se serventles anciens pour le désigner (ἀπαγγέλλειν, λέγειν) montrent, d'autre part, qu'il n'avait rien d'un chant. Le rhapsode récitait, ou déclamait ; le terme de ῥαψῳδία, comme celui de ᾄδειν, très souvent employé pour les poèmes épiques, ne doit pas faire illusion[2]. Mais son art se rapprochait par la mimique de celui des acteurs[3]. Platon nomme souvent côte à côte ῥαψῳδοί et ὑποκριταί[4]. Les rhapsodes apparaissaient sur une *tribune* (ou *scène*, βῆμα, 535 e), vêtus de costumes somptueux aux couleurs vives[5], une couronne d'or en tête (535 d). Et leur jeu expressif, par lequel ils croyaient s'identifier aux héros dont ils contaient les aventures, faisait oublier au public qu'ils travaillaient pour un salaire (535 e). Transportés dans un monde merveilleux, les auditeurs étaient agités des mêmes émotions, diverses et profondes, qu'en écoutant les auteurs dramatiques (535 e).

Ion commentateur d'Homère. Mais l'*Ion* ne touche qu'accessoirement (535 b-e) à ce qui est la fonction essentielle du rhapsode : la récitation des poèmes homériques. Ion se flatte aussi de *commenter* Homère, et de s'en acquitter avec plus d'abondance et d'éclat que personne. Cette tâche d'exégète lui semble faire partie de son art ; il avoue que c'est elle qui lui a coûté le plus de peine (535 c-d). Et c'est sur elle que s'engage la discussion dont est fait le dialogue.

Ion ne s'explique pas sur les occasions qui s'offrent à lui de dire tant de belles choses sur Homère. Ces commentaires accompagnent-ils ses récitations ? Est-ce dans les fêtes, dans les concours de rhapsodes qu'il les développe ? On songerait plutôt à des sortes d'ἐπιδείξεις, analogues à celles que don-

1. 3, 6.

2. Voir Nitzsch, *o. l.*, p. 6. Dans *Ion* (536 b) l'expression φθέγξηται μέλος, bizarre à première vue, s'explique par la comparaison que Socrate a dans l'esprit, et qu'il développe ensuite, avec les κορυβαντιῶντες.

3. Eustathe, *o. l.*, ὑπεκρίνοντο δραματικώτερον.

4. *Ion*, 532 d, etc. Cf. Aristote, *Poétique*, 26, 1462 a.

5. *Ion*, 537 d. De couleur pourpre, quand ils récitaient l'*Odyssée* ; rouge, quand ils récitaient l'*Iliade*, d'après Eustathe.

naient les sophistes. Mais le mot διαλέγεσθαι (532 b) montre qu'il s'agit, non de séances publiques, mais de conversations privées[1]. C'est dans des cercles d'amateurs qu'Ion déploie sa virtuosité d'exégète, pareil à ces sophistes dont parle avec mépris Isocrate[2], qui s'assemblent au Lycée pour s'entretenir d'Homère et d'Hésiode, réciter leurs vers et faire assaut — sans originalité d'ailleurs — de propos ingénieux sur ces poètes.

De quelle nature sont les commentaires d'Ion? Un passage fort intéressant du *Banquet* de Xénophon, sur lequel nous aurons à revenir, parle des ὑπόνοιαι (*sens cachés*) que certains s'attachaient à découvrir chez Homère[3]. Il s'agit de l'interprétation allégorique, fondée par Anaxagore et développée après lui par Métrodore de Lampsaque et Stésimbrote de Thasos : Métrodore est nommé par Diogène de Laërte[4]; Xénophon mentionne Stésimbrote avec Anaximandre, au même endroit du *Banquet*. Or Ion déclare que ni Métrodore, ni Stésimbrote, ni Glaucon[5], ni personne n'a jamais pu exprimer sur Homère autant de belles pensées que lui. De ce rapprochement on est tenté d'induire qu'Ion pratique lui-même sur Homère l'exégèse allégorique. Mais ce genre d'activité, réservé aux philosophes, peut-il être attribué à un rhapsode? Schleiermacher[6] avait déjà signalé l'invraisemblance d'une telle supposition. F. Dümmler[7] et après lui F. Stählin[8] ont soutenu, il est vrai, que derrière Ion c'est Antisthène qui est visé. Antisthène, qui tenait les poètes pour les interprètes de la sagesse divine et leur demandait des leçons, professait pour

1. Voir l'ensemble de la phrase : ὅταν μέν τις περὶ ἄλλου του ποιητοῦ διαλέγηται... ἐπειδὰν δέ τις περὶ Ὁμήρου μνησθῇ...
2. *Panathénaïque*, 236 c-e.
3. 3, 5 et suiv.
4. II, 3, 7.
5. On a voulu reconnaître dans ce personnage Glaucon de Téos, dont parle Aristote (*Rhét.*, III, 1 § 3). A. Rostagni (*La Poetica di Aristotele*, Torino, 1927, p. 112, note) pense qu'il faut plutôt l'identifier avec le Glaucon mentionné par la *Poétique* (25, 1461 b 1), c'est-à-dire avec Glaucon de Rhégion, auteur d'un des plus anciens traités de critique poétique, Περὶ τῶν ἀρχαίων ποιητῶν καὶ μουσικῶν.
6. *Platons Werke*, dritte Auflage I, 1, p. 309.
7. *Antisthenica*, p. 30 et suiv.
8. *Die Stellung der Poesie in der platonischen Philosophie*, 1901, p. 26 et suiv.

Homère une admiration particulière. Il lui avait consacré de nombreux écrits[1], et s'efforçait, en l'expliquant à sa mode, de retrouver chez lui les principes de sa propre morale[2]. L'auteur de l'*Ion*, comme celui du *Banquet*, attaquerait à mots couverts un ouvrage d'Antisthène, dont Ion représenterait la doctrine en donnant Homère pour la source de toute science. Bref, l'*Ion* marque, nous dit-on, une phase de la polémique de Platon contre Antisthène.

Si séduisante que puisse paraître cette hypothèse, et si intéressantes que soient les conclusions à en tirer, elle soulève de graves objections[3]. Bornons-nous à indiquer la plus directe. Quand Socrate, dans le *Banquet* de Xénophon, parle d'ὑπόνοιαι, il fait évidemment allusion à l'interprétation allégorique : on n'en peut douter, puisqu'il emploie le mot propre. Mais nulle part dans l'*Ion* il n'est question d'ὑπόνοιαι. Pour qualifier ses trouvailles d'exégète, le rhapsode se sert du mot διάνοιαι, qui a une tout autre valeur[4]. Lui-même il laisse entendre ce qu'il veut désigner par là. Son commentaire doit être une paraphrase élogieuse[5], par où il s'attache à faire ressortir les beautés d'Homère[6]. Ainsi paraît comprendre Socrate, qui appelle Ion Ὁμήρου ἐπαινέτης (536 d et 542 b fin), bien que l'expression ait en plusieurs endroits chez Platon un sens fort étendu[7].

Le véritable objet du dialogue.

Mais si les commentaires du rhapsode se réduisent à une paraphrase élogieuse sans portée philosophique, est-il vraisemblable que l'auteur de l'*Ion* ait consacré tout un dialogue à un si mince objet ? Schleiermacher[8] observe que les rhap-

1. Diogène de Laërte, VI, 9, 15-18.
2. Peut-être, notamment, dans les traités Περὶ ἐξηγητῶν et Περὶ Ὁμήρου.
3. W. Janell, *Quaestiones Platonicae*, 1901, p. 328, note 10.
4. *Id.*
5. On peut songer aussi à des amplifications comme celle dont se vante Hippias (*Hipp. maj.*, 286 a et suiv.). Cf. Janell, *o. l.*, p. 328.
6. Εὖ κεκόσμηκα τὸν Ὅμηρον (530 d).
7. Cf. *Protag.*, 309 a ; *Rép.*, X, 606 e etc. Voir Nitzsch, *o. l.*, p. 9, et U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Platon*, zweiter Band, zw. Auflage, Berlin, 1920, p. 41, note 2.
8. *O. l.*, p. 181.

sodes formaient une classe assez inférieure, sans contact avec l'élite de la population, et incapable en conséquence d'exercer une influence sensible sur la partie de la jeunesse à laquelle s'intéresse Platon. Peut-être répondra-t-on que les poèmes homériques tenaient dans l'éducation une place des plus importantes et que leur interprète, dont les récitations soulevaient d'enthousiasme, aux grandes fêtes, la cité tout entière, pouvait être écouté, quand il parlait d'Homère, avec une déférence attentive. Mais en fait nous voyons par les *Mémorables*[1] que les rhapsodes étaient considérés comme des sots, et l'attitude prêtée à Ion par l'auteur du dialogue s'accorde assez avec ce jugement sévère. Ce rhapsode d'Éphèse, vainqueur aux fêtes d'Épidaure et qui s'apprête à concourir aux Panathénées, est abordé par Socrate comme un personnage bien connu des Athéniens. Il peut avoir joui auprès d'eux d'une grande renommée[2], mais par sa virtuosité d'acteur, non par ses talents d'exégète.

Quand on examine de près le dialogue, on croit apercevoir la solution du problème. En apparence, l'objet du débat est de savoir si les commentaires du rhapsode sont dirigés par une τέχνη. L'argumentation de Socrate a pour effet de prouver qu'Ion, commentateur d'Homère n'est pas, quoi qu'il en pense, en possession d'un art. Elle comprend deux parties. La première se fonde sur cet aveu d'Ion que son habileté ne concerne qu'Homère. Or Homère traite en général les mêmes sujets que les autres poètes. Qu'il le fasse mieux, c'est possible ; mais la possession d'un art permet de parler avec une égale compétence de tous ceux qui, plus ou moins bien, le pratiquent. Si donc Ion ne sait parler que d'Homère, c'est qu'il ne possède pas de τέχνη (531 a-533 c). Devant la résistance du rhapsode, Socrate entreprend une seconde démonstration. La poésie homérique touche à toutes sortes d'arts : ceux du cocher, du médecin, du pêcheur, du devin. Chacun a son domaine propre, où la compétence appartient au spécialiste. Quel domaine assigner à l'art du rhapsode ? Il n'y en a pas : il n'existe pas de ῥαψῳδικὴ τέχνη. Cette deuxième conclusion confirme et complète la première. Annoncée presque dès le

1. IV, 2, 10 πάνυ ἠλιθίους. Cf. *Banquet*, 3, 6.
2. Wilamowitz, *o. l.*, p. 42.

début, la discussion est résumée à la fin, de la façon la plus nette, par une conclusion qui s'adresse à Ion et paraît ne viser que lui.

En réalité, la critique du rhapsode tombe aussi sur les poètes dont il est l'interprète, et les conclusions formulées par Socrate les atteignent également. On n'en saurait douter pour la première démonstration : de même qu'Ion ne sait bien parler que sur Homère, le poète — Socrate le déclare expressément — ne peut exceller que dans un seul genre (534 c) [1]. Quant à la seconde, son application aux poètes n'est que suggérée, mais ce que Socrate enlève à Ion, ne le refuse-t-il pas du même coup à Homère ? Si parmi les arts auxquels touche la poésie homérique, il n'en est point qui appartienne en propre au rhapsode, la même conclusion vaut aussi pour le poète : toute l'argumentation de Socrate (539 d-540 c) lui est exactement applicable.

On est donc conduit à se demander si en réalité la discussion, tout en ayant l'air de porter essentiellement sur le rhapsode et ses commentaires, ne vise pas surtout la poésie [2]. Ce soupçon se confirme quand on observe que le débat se développe autour d'un morceau central qui est évidemment la pièce capitale de l'ouvrage. La forme dialoguée y fait place à deux longs discours de Socrate (533 c-535 a ; 535 e-536 d). Le changement de procédé, cet exposé didactique, l'espèce de solennité avec laquelle est introduit le premier discours, l'élévation soudaine du ton, tout montre qu'il faut chercher ici la véritable pensée de l'auteur et la clef de son dessein.

Dans le reste de l'ouvrage la discussion n'aboutit qu'à des conclusions *négatives*. Mais elles ne peuvent suffire. Si ce n'est pas un art, une τέχνη, qui dicte au rhapsode tant de belles choses sur Homère, alors qu'il ne trouve rien à dire sur les autres poètes, qu'est-ce donc qui le fait parler ? Socrate va le révéler. Le rhapsode, interprète du poète, est un anneau de la chaîne qui part de la Muse pour aboutir aux auditeurs et qui est parcourue par l'inspiration divine. C'est cette inspiration qui anime le rhapsode ; il la tient du poète, directement rattaché à la Muse, et la communique lui-même à ceux

1. Schleiermacher, *o. l.*, p. 311 ; Stallbaum, *Prolegomena ad Ionem*, 1857, p. 338.

2. Déjà vu par Schleiermacher, *o. l.*, p. 181.

qui l'écoutent[1]. Pour expliquer le cas d'Ion, Socrate est donc remonté aux poètes, et c'est à eux qu'il s'arrête en développant la célèbre comparaison avec la pierre magnétique. Les bons poètes ne peuvent créer que sous le coup d'une possession divine, et quand le délire sacré leur a ôté la raison. Si leurs compositions étaient l'effet de l'art, ils sauraient aborder avec le même succès tous les genres. Or ils ne réussissent qu'en un seul, celui où ils sont poussés par la Muse. Et aux plus médiocres, comme Tynnichos de Chalcis, le dieu se plaît à inspirer parfois des œuvres incomparables.

Ainsi la τέχνη, c'est-à-dire la possession d'un ensemble de règles reposant sur une connaissance scientifique (ἐπιστήμη), est refusée aux poètes. Ce que Socrate leur attribue, c'est un don divin (θεία μοῖρα, 534 b c), une sorte d'enthousiasme et de délire qu'ils tiennent du dieu et qui les met en branle. Ce mystérieux privilège, la divinité le leur accorde à sa guise ; non seulement ils n'en sont pas maîtres, mais ils n'en ont point conscience ; bien plus, il suppose une perte momentanée de la faculté raisonnante.

Platon et la poésie. L'auteur du dialogue n'a pas inventé cette conception de la poésie[2]. L'idée que le poète n'est que le porte-parole de la Muse apparaît aux premiers vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. On la retrouve chez Hésiode et chez Pindare. Parmi les philosophes, autant qu'on en peut juger, Démocrite est le premier qui l'ait admise. Mais Platon l'a reprise pour l'approfondir et en tirer hardiment les conséquences qu'elle lui semblait impliquer. Il est impossible de ne pas voir dans l'*Ion* l'illustration d'un

1. Du dieu, figuré par l'aimant, dépend le poète (premier anneau) ; du poète, le rhapsode (second anneau). F. Stählin (*o. l.*, p. 31) compare à cette hiérarchie celle que la *République* (596 sq.) établit entre l'Idée, l'objet sensible, et l'imitateur. De même que le peintre (ou le poète), c'est-à-dire l'imitateur, est éloigné de trois degrés de la nature et de la réalité (*Rép.*, 597 e), les rhapsodes, « interprètes d'interprètes » (*Ion*, 535 a), sont, de trois degrés, éloignés du divin. Il n'y a d'ailleurs point à en conclure que la théorie des Idées soit déjà en germe dans l'*Ion*.

2. Sur les vues de Platon touchant la poésie, voir Fr. Stählin, *o. l.* ; W. Chase Greene, *Plato's view of poetry* (*Harvard Studies*, I, 29, 1918) ; G. Colin, *Platon et la poésie* (*REG*, 1918, p. 1 et suiv.).

passage de l'*Apologie* (22 a-c). Socrate, ne pouvant s'expliquer l'oracle de Delphes qui le désignait comme le plus savant des hommes, est allé interroger à Athènes ceux qui passaient pour posséder quelque savoir. Après les hommes d'État, il a consulté les poètes. Or il ne lui a pas fallu longtemps pour constater que « leurs créations sont dues non pas au savoir σοφία), mais à un don naturel, à une inspiration divine (φύσει τινὶ καὶ ἐνθουσιάζοντες) analogue à celle des prophètes et des devins. Ceux-là en effet disent, eux aussi, beaucoup de belles choses, mais sans rien connaître à ce qu'ils disent ».

Même théorie dans le *Phèdre* (245 a). Platon y distingue diverses sortes de délire (μανίαι) envoyées aux hommes par les dieux. La première est celle qui inspire la Pythie de Delphes et les prêtresses de Dodone ; dans les cas de grandes calamités produites par des malédictions anciennes, la seconde a révélé les purifications et les rites d'initiation propres à y mettre fin. « Une troisième sorte de possession et de délire est celle qui vient des Muses. Lorsqu'elle s'empare d'une âme encore tendre et neuve, qu'elle la transporte, en lui inspirant des compositions lyriques et toutes les autres formes de poésie, et pare de ses charmes d'innombrables exploits des anciens, elle instruit les générations suivantes. Mais celui qui, sans ce délire des Muses, approche des portes de la poésie, persuadé apparemment que l'art suffira à faire de lui un poète, celui-là n'aboutit lui-même à aucun résultat, et son œuvre poétique, celle de l'homme de sang-froid, est éclipsée par celle des poètes en proie au délire ». Écoutons enfin l'Athénien des *Lois* (719 c) : « C'est un vieux propos, *que nous n'avons cessé de tenir nous-mêmes* et universellement admis, que le poète, quand il s'assied sur le trépied des Muses, n'est plus maître de sa raison ».

L'expression (θεία μοῖρα) employée pour définir ce délire sacré apparaît ailleurs chez Platon, notamment dans le *Ménon*, où elle s'oppose au mot *science* (ἐπιστήμη). Les grands hommes d'État, qui ont gouverné les cités sans l'aide du savoir, sont comparables aux prophètes, aux devins et aux poètes. Comme eux, on peut les appeler *divins et inspirés* (θείους εἶναι καὶ ἐνθουσιάζειν), car ils doivent au dieu qui les possède la faculté de dire ou de faire avec succès beaucoup de grandes choses sans rien savoir de ce dont ils parlent. La vertu n'est ni un don de nature, ni l'effet d'un enseignement, mais chez

ceux qui la possèdent elle se produit par un privilège divin (θείᾳ μοίρᾳ, 99 e), sans que la raison entre en jeu (99 c-e). Cette sorte d'inspiration qui dirige les hommes d'État se confond avec l'*opinion vraie* (εὐδοξία, 99 b).

Il y aurait à rechercher s'il n'entre pas quelque ironie dans cette conception du délire divin attribué aux poètes [1]. On pourrait aussi se demander quelle valeur Platon entend lui assigner [2]. Il conviendrait de faire intervenir ici la chronologie, pour déterminer dans quelle mesure les idées du philosophe ont pu évoluer sur ce point. H. Raeder [3] observe que dans le *Ménon* il reconnaît à l'opinion vraie une utilité pratique égale à celle de la science. A cet égard le *Ménon* marquerait un changement dans sa manière de voir. De même dans le *Phèdre,* suivant H. Raeder, Platon place très haut l'inspiration poétique, qui met l'homme en relation directe avec le divin ; il a cessé d'attribuer à la science une valeur exclusive. Sans entrer dans un examen qui serait ici hors du sujet, il suffira de noter que, même dans le *Phèdre*, le poète n'occupe dans la hiérarchie des âmes que le sixième rang, juste au-dessus de l'artisan ou du laboureur (248 e).

Il semble, en tout cas, que l'auteur de l'*Ion* n'ait pour l'inspiration poétique, comparée à la science, qu'une estime assez médiocre [4]. C'est l'impression qu'on éprouve devant l'insistance qu'il met à dépouiller le poète de tout savoir et même de toute faculté personnelle, pour ne lui laisser que l'enthousiasme, force divine sans doute [5], mais qui lui vient du dehors, et dont il n'a ni le contrôle, ni la conscience, — étrangère à la raison et incompatible avec elle. Si haut que soit ce privilège, Socrate fait ressortir d'ailleurs combien il est limité et précaire. Le poète ne peut produire avec succès que dans le genre où il plaît à la Muse de l'engager. Hors

1. H. Raeder, *Platons philosophische Entwickelung*, p. 91, se prononce nettement pour l'affirmative en ce qui concerne *Ion*, selon lui raillerie mordante contre les poètes ; sur la difficulté du problème, voir Fr. Stählin, *o. l.*, p. 1 et suiv.

2. Voir W. Chase Greene, *o. l.*, p. 1 sq.

3. Cf. Wilamowitz, *o. l.*, p. 43.

4. G. Colin, *o. l.*, p. 7; cf. St. G. Stock, *The Ion of Plato,* 1909, p. VIII.

5. Suivant Nitzsch, *o. l.*, *Prolegomena,* p. 19, Platon, tout en gardant les formules traditionnelles, s'attaquerait à la vieille croyance qui attribuait à une impulsion divine des états naturels.

d'état de comprendre les belles choses qui sortent de sa bouche, il est incapable de juger ceux qui parlent des matières mêmes dont il s'occupe[1].

Même si Platon doit être pris au sérieux quand il attribue au poète une inspiration divine, il n'est pas sûr qu'il faille voir autre chose qu'une concession de politesse, et au fond une pure ironie, dans l'application qu'il en fait au rhapsode. Admettons qu'il lui reconnaisse, au moins dans une certaine mesure, la θεία μοῖρα, lorsqu'il est le porte-parole du poète dont il récite les vers. Mais cette inspiration s'étend-elle aux commentaires d'Ion sur Homère[2] ?

Quoi qu'il en soit, ce sont bien les poètes que vise à travers le rhapsode l'auteur du dialogue. La théorie de l'inspiration divine qui, par une chaîne ininterrompue, va de la Muse aux auditeurs, lui permet de remonter par le rhapsode jusqu'au poète. L'*Ion* prend place à côté des ouvrages où Platon passe en revue, l'un après l'autre, quelques-uns de ceux que juge sommairement l'*Apologie* : les hommes d'État dans le premier *Alcibiade*, les devins dans l'*Euthyphron*. Dans l'*Ion*, c'est le tour des poètes. Mais le philosophe n'a pas voulu s'en prendre directement à eux. Il s'est servi d'un détour, et c'est un simple rhapsode qu'il a mis en scène[3].

L'authenticité du dialogue.

Cependant l'authenticité de l'*Ion* a été souvent contestée chez les modernes. Au IIIe siècle après J.-C. elle ne faisait pas de doute pour Athénée[4] : il reproche à Platon d'y « insulter tous les poètes », jugement sommaire et excessif sans doute, mais qui paraît attester que l'auteur ne s'est pas mépris sur le véritable objet de l'ouvrage. Mais au XIXe siècle, la critique s'est montrée plus défiante. Goethe[5] a manifesté sa surprise de trouver dans l'*Ion* un Platon et un Socrate si peu conformes à l'idée qu'on peut prendre d'eux dans les autres dialogues. Il estimait d'ailleurs, par une vue assez surprenante, que le traité n'a rien à faire avec la poésie.

1. Cf. *Rép.*, 601 c et sq.
2. Wilamowitz, *o. l.*, p. 45.
3. H. Raeder, *o. l.*, p. 91.
4. *Banquet des sophistes*, XI, 114.
5. Voir Wilamowitz, *o. l.*, p. 32.

Schleiermacher a soumis l'*Ion* à un examen sévère [1]. Il insiste sur les contradictions qu'il croit découvrir dans la suite des idées, sur les incohérences du plan, sur la suffisance grossière et l'impolitesse de Socrate. Contre l'attribution à Platon il fait valoir enfin des raisons tirées de la langue. Ce qui semble le choquer surtout, c'est l'obscurité même du dessein poursuivi par l'auteur. Que l'objet du dialogue soit de tourner en dérision un rhapsode, nul ne saurait l'admettre. S'il vise les poètes, comment expliquer que la thèse ne soit pas présentée plus clairement ? Schleiermacher croit retrouver dans l'*Ion* le développement de la thèse *déjà soutenue* dans le *Phèdre* [2] sur les poètes, mais avec moins de netteté et de force. Frappé pourtant de l'accent incontestablement platonicien de certaines parties, il suppose que l'*Ion* est l'œuvre d'un disciple de Platon qui a travaillé, sans toujours bien comprendre, sur une ébauche du maître, ou peut-être une exquisse hâtive de Platon lui-même, qui n'a pu y mettre la dernière main. S'il hésitait encore à tenir l'*Ion* pour apocryphe, Bekker a été moins timide, et dans l'appendice ajouté à son étude Schleiermacher s'est rangé à l'avis de Bekker.

Le jugement de Goethe, les objections de Schleiermacher ont longtemps pesé sur la critique. Ast [3] et Zeller [4] se sont prononcés contre l'authenticité. C. Ritter [5] les a suivis, en alléguant des raisons de stylistique : l'usage qui est fait dans l'*Ion* des formules de réponse. L'authenticité, soutenue par K. Fr. Hermann [6], G. G. Nitzsch [7], Stallbaum [8], F. Dümmler [9], F. Stählin [10], Ed. Meyer [11], Gomperz [12], a trouvé plus

1. *O. l.*, p. 181 sq.
2. Voir plus haut.
3. *Platons Leben und Schriften*, 1816, p. 468 sq.
4. *Die Philosophie der Griechen*[3], 1875, II, 1, p. 418.
5. *Untersuchungen über Plato*, 1888, p. 15 sq.
6. *Geschichte und System der platon. Philosophie*, 1839, p. 435-439.
7. *O. l.*, *Prolegomena*.
8. *Prolegomena ad Ionem*, 1857, p. 341.
9. *Antisthenica*, 1882, p. 27 sq.
10. *O. l.*, p. 30 sq.
11. *Forschungen zur alten Geschichte*, II, p, 174 sq.
12. *Les penseurs de la Grèce*, trad. A. Reymond, II, p. 299, note 1.

récemment des défenseurs dans W. Janell[1] et H. Raeder[2]. Enfin Wilamowitz, après l'avoir longtemps niée[3], l'admet dans l'étude qu'il a consacrée à l'*Ion*[4] et où il examine les divers problèmes posés par le dialogue. Il reconnaît qu'elle est aujourd'hui généralement acceptée. Mais aux réserves dont il enveloppe son adhésion on peut encore mesurer l'impression profonde qu'avaient faite sur lui les critiques de Schleiermacher.

En essayant de dégager le sens de l'*Ion*, nous avons indiqué par avance quelques-unes des difficultés auxquelles se heurte l'interprétation du dialogue, et comment elles nous paraissent se résoudre. Écartons les objections tirées de la langue et du style : celles de Schleiermacher, d'ailleurs peu nombreuses, portent à faux[5] ou se réduisent à des appréciations arbitraires[6] ; et l'on peut en dire autant de celles de C. Ritter[7]. Que le fond du dialogue soit platonicien, c'est ce que reconnaissent Schleiermacher et Zeller, et ce qui ressort des rapprochements indiqués plus haut. Les critiques qui touchent au plan et à la conduite du dialogue, les reproches d'obscurité, d'incohérence, ou de faiblesse dialectique faits à l'auteur sont plus sérieux. Mais, même justifiés, que prouveraient-ils en soi contre l'authenticité[8] ? Tout ce qu'on en pourrait conclure, c'est que Platon n'a pas fait montre ici de la même sûreté ni du même art qu'ailleurs, fait explicable si l'*Ion* est une œuvre de début[9]. Sur tous ces points, d'ailleurs, il y aurait bien des réserves à faire. Qu'un interlocuteur tel qu'Ion soit traité par Socrate avec une liberté assez cavalière,

1. *Quaestiones platonicae*, p. 324 sq.

2. *O. l.*, p. 90 sq.

3. *Aristoteles und Athen*, 1893, p. 188, note 4 ; *Hermes*, 1909, p. 458 sq.

4. *Platon*, zweiter Band, zw. Auflage, 1920, p. 32 sq.

5. Ainsi quand il déclare, p. 311, que l'emploi transitif de ὁρμῶ (534 c) est insolite en prose : on en trouve d'autres exemples chez Platon lui-même, dans le *Phèdre*, la *République* et les *Lois*.

6. Par ex., lorsqu'il écrit (même endroit) que λέγουσι (534 c) ne convient pas pour des poètes lyriques.

7. W. Janell, *o. l.*, p. 336.

8. Certains ont reproché au *Phèdre* — dont l'authenticité est hors de doute — une composition peu rigoureuse.

9. Wilamowitz, *o. l.*, p. 43 sq. Voir *infra*.

on ne saurait s'en étonner. Mais n'y reconnaît-on pas encore, sous une forme un peu appuyée, l'ironie habituelle à Socrate [1] ? La fin du dialogue est un délicieux persiflage où tout porte la marque de Platon. Il n'est pas juste de taxer d'incohérence et de grossièreté l'attitude de Socrate demandant à Ion un exemple de son savoir-faire, puis refusant de l'entendre, et pour finir, lui reprochant de n'avoir pas voulu montrer ses talents [2]. Avant d'écouter le rhapsode, Socrate a voulu savoir si ses commentaires ont une valeur scientifique et sur quels objets porte sa prétendue τέχνη. De la discussion il résulte qu'Ion est incapable de répondre, parce que la τέχνη dont il se pare lui fait défaut : il ne possède aucune compétence spéciale. Socrate n'a donc pas tort de conclure qu'il lui a fait une promesse de hâbleur. Qu'il entre d'ailleurs une part de sophisme [3] dans les raisonnements et les conclusions de Socrate, on peut l'accorder. Il est permis notamment de protester, avec Goethe et Wilamowitz [4], contre une théorie qui dans la définition de l'œuvre poétique ne tient pas compte de la forme, et qui reconnaît aux seuls gens de métier : cochers, pêcheurs, médecins, etc., le pouvoir et le droit de juger si Homère parle bien ou mal des τέχναι qu'ils représentent [5]. Mais il y a parfois du sophiste chez Platon [6], et d'autres dialogues, d'une portée bien supérieure à l'*Ion*, nous laissent une impression analogue.

Pour ce qui est de la conduite de l'ouvrage, nous croyons avoir montré que le reproche d'incohérence est peu justifié. Les deux démonstrations de Socrate sont inséparables l'une de l'autre : elles se pénètrent et se ramènent à l'unité [7]. Dans la première partie, l'exemple de la *divination* objecté au

1. Est-il légitime de soutenir avec Wilamowitz (p. 45) que Socrate est ici tout différent de ce qu'il apparaît ailleurs, notamment dans l'*Apologie* ? Il faut, au reste, tenir compte des conditions particulières de chaque dialogue et des différences de ton qui en résultent.

2. Schleiermacher, *o. l.*, p. 309, 312.

3. Wilamowitz y insiste, non sans excès, p. 44-45.

4. *O. l.*, p. 44-45.

5. Cf. *Rép.*, 598 c.

6. G. Colin, *o. l.*, p. 31.

7. Ainsi s'explique à la fin du dialogue, dans la conclusion qui le résume, le rappel de la θεία μοῖρα définie par Socrate dans la première partie.

rhapsode est-il un emprunt maladroit à l'argumentation de la seconde ?[1] Nous ne le croyons pas. Il tend à prouver qu'Ion, s'il parlait d'Homère d'après une τέχνη, saurait également parler d'Hésiode. L'argument est à sa place dans la démonstration. Dans la seconde, l'exemple prendrait un autre sens : il servirait à montrer que, sur chaque τέχνη particulière, le rhapsode est dépourvu de la compétence propre au spécialiste. Par deux voies différentes Platon s'achemine à la même conclusion : Ion ne possède pas de τέχνη.

Quant aux contradictions, où sont-elles ? Il est vrai que la ποιητικὴ τέχνη paraît présentée tour à tour comme une et multiple, ce que Schleiermacher[2] juge inacceptable. Mais le raisonnement est celui-ci. S'il existe une ποιητικὴ τέχνη, elle doit permettre à qui la possède de parler de tous les poètes avec une égale compétence. Ion en est incapable ; cette τέχνη lui fait donc défaut. D'ailleurs l'œuvre poétique — celle d'Homère, dont s'occupe Ion — se résout en éléments qui relèvent de τέχναι diverses. Il ne peut être question d'*une* ποιητικὴ τέχνη. Le rhapsode possède-t-il du moins une de ces τέχναι, qui le mettrait en état de porter un jugement sur telle ou telle partie d'Homère ? Non : il est impossible de trouver dans l'œuvre homérique rien qui se rattache à une ῥαψῳδικὴ τέχνη[3].

Enfin, si le véritable but de l'*Ion* ne s'aperçoit pas au premier coup d'œil, c'est sans doute que l'auteur avait ses raisons pour ne pas mettre en scène un poète. C'est à dessein qu'il a pris un rhapsode, mais son intention apparaît clairement lorsqu'on étudie la composition même, et qu'on replace l'*Ion* dans l'ensemble de l'œuvre de Platon.

Wilamowitz, après Goethe, signale ce qu'il y a d'« aristophanesque » dans le ton du dialogue. La conclusion de

1. Comme le prétend Schleiermacher, *o. l.*, p. 309.

2. *O. l.*, p. 182.

3. L'idée, exposée dans l'*Ion*, que le poète ne peut produire avec succès que dans un seul genre n'est pas en contradiction, quoi qu'en dise Schleiermacher (*o. l.*, p. 311), avec l'endroit du *Banquet* (223 d) où Socrate oblige Agathon et Aristophane d'admettre que le poète capable de composer des tragédies d'après une τέχνη doit être aussi en état d'écrire des comédies. Comme nul n'a pu le faire (*Rép.*, III, 395 a), il n'y a qu'une conclusion à en tirer : la τέχνη fait défaut aux poètes (voir H. Raeder, *o. l.*, p. 167).

l'entretien est en effet d'un tour qui confine à la bouffonnerie. Mais si l'on peut ici, comme souvent ailleurs, parler de « comédie », il serait excessif de comparer aux charges d'Aristophane la railleuse et spirituelle fantaisie de Platon. Le ton est tout différent, et la plaisanterie, dans sa vivacité, garde le plus souvent une charmante légèreté de touche. La figure d'Ion n'est pas, à proprement parler, une *caricature*. Les rhapsodes, selon l'opinion commune [1], ne brillaient point par l'intelligence, et Ion ne fait pas exception à la règle. Infatué de son talent, il ne cherche qu'une occasion de l'étaler ; c'est lui qui, par une méprise amusante, donne à l'entretien, pour son malheur, une direction inattendue. En le félicitant de bien comprendre la pensée d'Homère, Socrate veut dire seulement que le rhapsode, pour faire justement ressortir les nuances du texte qu'il *récite*, doit en avoir d'abord pénétré le sens. C'est ce que signifient les mots τὸν ῥαψῳδὸν ἑρμηνέα δεῖ τοῦ ποιητοῦ τῆς διανοίας γίγνεσθαι τοῖς ἀκούουσι (503 c). Ion s'imagine à tort que Socrate fait allusion à ses commentaires des poèmes homériques. Il ne se montre pas davantage capable de suivre le raisonnement de l'adversaire. La pensée qu'il participe, comme le poète, à une θεία μοῖρα flatte sa vanité ; l'explication de Socrate lui semble lumineuse ; cette révélation l'éclaire brusquement sur lui-même et sur l'effet qu'il produit (535 c). Néanmoins il tient à posséder une τέχνη : c'est un avantage dont il ne consent pas à être dépouillé. Même quand Socrate lui a fait admettre que les divers sujets traités par Homère relèvent de τέχναι spéciales, étrangères au rhapsode, il n'en persiste pas moins à soutenir que tous sont de son ressort. Il demeure effaré, lorsque Socrate lui fait voir qu'il n'a rien compris à la démonstration ou qu'il l'a oubliée (539 e-540 a). Finalement, perdant pied, il se raccroche, au hasard, à cette affirmation qu'il connaît mieux que personne le langage convenable à un chef d'armée : il n'y a pas de différence déclare-t-il, entre στρατηγικός et ῥαψῳδὸς ἀγαθός (540 e). Et l'entretien le laisse dans l'état d'ahurissement où le mettraient les tours d'un prestidigitateur. Préfère-t-il passer pour θεῖος ou pour ἄδικος ? Il aime mieux être divin : « c'est bien plus beau ».

1. Voir *supra*, p. 12.

La date du dialogue. A quelle époque l'entretien est-il censé avoir lieu ? On apprend (541 c) qu'Éphèse est sous le pouvoir civil et militaire d'Athènes. Or la patrie du rhapsode, qui, entrée dans la première confédération maritime, restait encore fidèle à la cause athénienne en 424[1], s'en détacha quelques années plus tard. Avant l'expédition de Sicile, elle tomba, semble-il, aux mains du satrape Tissapherne[2], et dès lors prit ouvertement parti contre Athènes. Mais on la voit, en 394, se séparer de Sparte pour conclure avec Rhodes, Samos, Cnide et Iasos, une ligne défensive favorable à Athènes[3] ; puis de nouveau, en 391/390, se rapprocher de Sparte ; en 388/387 elle est à ses côtés[4]. D'après cette première indication, on rapportera la date *svpposée* de l'entretien soit aux années qui ont précédé 415, soit à la période qui va de 394 à 387 ou, plus exactement, à 391.

C'est à cette dernière qu'il faut s'arrêter. Socrate mentionne[5] en effet trois étrangers : Apollodore de Cyzique, Phanosthène d'Andros et Héraclide de Clazomène, qui se sont vu confier par Athènes des commandements militaires et d'autres charges. Le même fait est rapporté d'Apollodore et d'Héraclide par Élien[6], d'Héraclide et de Phanosthène par Athénée[7]. D'ailleurs ces deux écrivains n'ajoutent rien à l'indication de Platon, qu'ils se bornent visiblement à reproduire. Wilamowitz, après Bergk, a d'abord[8] voulu reconnaître dans Apollodore le personnage de ce nom dont parle Pausanias[9], un chef de mercenaires qui avait sa tombe au Céramique. Or, cet Apollodore étant contemporain de Philippe, l'identification, si elle était exacte, démontrerait que l'*Ion* n'est pas authentique. Mais dans son ouvrage sur Platon, paru en 1920[10], Wilamowitz renonce à ce rapprochement : Pausanias,

1. Thucydide, IV, 50.
2. Bürchner dans Pauly-Wissowa, 5^2, p. 2790.
3. Cf. Pausanias, VI, 3, 6.
4. B. Keil, *Die Rechnungen über den Epidaurischen Tholosbau* (*Mitt. des kaiserl. deutsch. arch. Inst. Athen.* Abtheil. XX, 1895, p. 76).
5. 541 cd.
6. *Histoire variée,* XIV, 5.
7. XI, 114.
8. *Aristoteles und Athen,* I, p. 188, 4.
9. I, 29, 7.
10. Vol. II, p. 33.

qui qualifie Apollodore d'Athénien, ne dit nullement qu'il fût étranger d'origine, et il a pu exister bien d'autres hommes de ce nom. Phanosthène est nommé par Xénophon [1] comme ayant été envoyé contre Andros à la place de Conon, dans l'hiver de 406/405. Ed. Meyer [2] voit en lui un des Andriens dont parle Andocide [3], à qui Athènes, manquant d'hommes, avait accordé le droit de cité. Le discours d'Andocide est de 399, mais, si Phanosthène était chargé par les Athéniens, en 406/405, d'un commandement militaire, c'est sans doute qu'à cette date il avait déjà acquis le titre de citoyen. La mention d'Héraclide fournit un renseignement plus précis. L' Ἀθηναίων πολιτεία [4] nous apprend que ce personnage fit élever à deux oboles l'indemnité des ecclésiastes athéniens. La mesure doit être placée en 393 au plus tard [5] : Héraclide avait donc, à ce moment-là, reçu le droit de cité, peut-être depuis plusieurs années, vers le début du IVe siècle [6]. En rapprochant cette indication de celle que fournit la mention d'Éphèse, on est amené à conclure que la date *supposée* de l'entretien se place entre 394 et 391 [7].

Au reste, la question est d'intérêt secondaire. Ce qui importe davantage, c'est de déterminer la date *réelle* de l'ouvrage. On a vu [8] comment Schleiermacher la plaçait sans hésiter *après* celle du *Phèdre*. Mais il considérait ce dernier dialogue comme une œuvre de jeunesse [9] ; or, cette conception est généralement abandonnée aujourd'hui. Si l'on admettait l'antériorité du *Phèdre,* il faudrait assigner à l'*Ion* une date assez basse. Ainsi fait St. G. Stock [10], qui le met, dans l'ordre des temps, après la *République,* c'est-à-dire, si l'on adopte la chronologie proposée par H. Raeder, *après* 380. C'est aussi une œuvre de la pleine maturité, contemporaine du *Théétète*

1. *Helléniques,* I, 5, 18-19.
2. *Forschungen,* II, p. 174.
3. *Sur les mystères,* 149.
4. XLI, 3.
5. Kahrstedt dans Pauly-Wissowa, p. 457-8.
6. Mais pas avant 403 ; cf. Dittenberger, *Sylloge* I³, 118.
7. Notons l'anachronisme : Socrate est mort en 399.
8. *Supra,* p. 18.
9. Il le datait de 406.
10. *The Ion of Plato,* 1909, p. x-xi.

et d'une partie de la *République,* que F. Dümmler[1], suivi par F. Stählin[2], propose de voir dans l'*Ion*.

L'*Ion* présente avec deux passages du *Banquet* de Xénophon des ressemblances indéniables[3] : « Mon père, dit Nicératos, soucieux de faire de moi un honnête homme, m'a contraint d'apprendre tous les vers d'Homère. Et aujourd'hui je serais en état de réciter en entier l'*Iliade* et l'*Odyssée*. — Ignores-tu, dit Antisthène, que tous les rhapsodes, eux aussi, savent ces vers? — Comment pourrais-je l'ignorer, réplique Nicératos, moi qui les entends presque chaque jour? — Connais-tu donc une engeance plus sotte que les rhapsodes? — Non par Zeus! dit Nicératos, je ne crois pas. — Il est clair en effet, dit Socrate, qu'ils ne savent pas les sens allégoriques. Mais toi, tu as donné beaucoup d'argent à Stésimbrote, Anaximandre, et plus d'un autre, de sorte que rien ne t'a échappé des endroits qui ont de la valeur[4]. » Et plus loin : « Vous savez sans doute, dit Nicératos, qu'Homère, le plus savant des hommes, a traité dans ses poèmes de presque toutes les choses humaines. Celui de vous qui voudra acquérir les talents du bon intendant, de l'orateur ou du général, qu'il m'entoure donc de ses prévenances! Car toutes ces sciences m'appartiennent. — Connais-tu aussi l'art de régner?... dit Antisthène. — Oui, par Zeus! répond Nicératos, et je sais aussi qu'un conducteur de char doit tourner près de la borne (ici les trois vers de l'*Iliade,* XXIII, 335-7). En outre, je sais encore autre chose... Car Homère dit quelque part : « Par-dessus, de l'oignon, condiment du breuvage » (*Il.,* XI, 630)[5].

On s'est demandé depuis longtemps de quelle nature est le rapport entre les deux ouvrages. Dümmler[6] refuse d'admettre que Platon ait pu viser Nicératos; il pense que Platon et Xénophon se réfèrent indépendamment à un même traité d'Antisthène. D'après Ast, l'auteur de l'*Ion* (faussement attribué à Platon) s'est inspiré à la fois du *Banquet* de Xéno-

1. *O. l.*, p. 62. Sur ce point, d'ailleurs, Dümmler n'est pas affirmatif.

2. *O. l.*, p. 32.

3. Wilamowitz, *o. l.*, p. 34.

4. *Banquet,* 3, 5-6 ; cf. *Ion,* 530 c d.

5. *Banquet,* 3, 6-7 ; cf. *Ion,* 537 a b ; 538 c.

6. *O. l.*, p. 30.

phon et de l'endroit des *Mémorables* rappelé plus haut[1], sans parler du *Phèdre* qu'il aurait maladroitement utilisé[2]. On ignore la date du *Banquet*, antérieur au *Banquet* de Platon, selon les uns, composé après lui, suivant les autres[3]. De toute façon, Xénophon n'a pas dû commencer à écrire avant son établissement à Scillonte, qu'il faut fixer autour de 387. Si l'*Ion* s'inspirait du *Banquet*, il conviendrait donc d'en placer la composition *après* cette date, peut-être même sensiblement plus bas[4]. Mais ici toutes les vraisemblances désignent Xénophon comme l'imitateur[5]. Dans l'*Ion*, la citation de l'*Iliade* relative au conducteur de char est tout à fait à sa place; dans le *Banquet* (où elle se réduit à trois vers), son apparition est inattendue. La remarque est encore plus vraie de la seconde citation de Nicératos (sur l'oignon). Quand on passe de l'*Ion* au *Banquet*, on a nettement l'impression que Xénophon se souvenait de Platon. La manière, assez incohérente, dont les idées s'associent dans la bouche de Nicératos, les mots mêmes dont il se sert pour les introduire semblent en être la preuve.

De l'incontestable rapport qui unit l'*Ion* et le *Banquet* de Xénophon, il n'y a donc rien à tirer pour la date du premier. Les allusions à Héraclide de Clazomène et à la situation d'Éphèse montrent que l'*Ion* n'est pas antérieur à 394. Convient-il de le faire descendre beaucoup plus bas? Les deux ou trois particularités de langue invoquées par St. G. Stock pour placer l'*Ion* après la *République* n'ont rien de décisif. Un examen plus étendu des formules de réponse, de l'hiatus, de l'emploi des adverbes ὥσπερ et καθάπερ, conduit au contraire W. Janell[6] à ranger l'*Ion* parmi les écrits de jeunesse, non

1. P. 12.

2. Ce qui n'empêchait pas Ast de proposer pour l'*Ion* la date de 406 ou 405.

3. Voir l'édition du *Banquet* de Platon par Hug, Leipzig, 1876, p. XXIII et sq. La seconde hypothèse me semble la plus probable (cf. W. Janell, *o. l.*, p. 328). Dans la Notice de son édition du *Banquet*, M. Robin, après un examen approfondi de la question, renonce à conclure.

4. Suivant Ad. Roquette, *De Xenophontis vita*, Progr. Königsberg, 1884, le *Banquet* doit être de 380 environ.

5. Wilamowitz, *o. l.*, p. 35. W. Janell l'avait déjà très bien montré.

6. *O. l.*, p 333 sq.

loin de l'*Hippias mineur*. Cette date expliquerait notamment le ton dogmatique prêté à Socrate. Les deux dialogues offrent d'ailleurs d'autres analogies. Comme Ion, Hippias cite et commente la poésie homérique. Et Socrate, ne pouvant interroger Homère lui-même, demande au sophiste de lui répondre à la fois en son nom et au nom du poète. La ressemblance avec l'*Ion* est manifeste[1], quoique dans l'*Hippias* les citations d'Homère ne fournissent qu'un point de départ.

Pour attribuer l'*Ion* à la jeunesse de Platon on a souvent allégué aussi les imperfections de la forme et du plan[2]. Wilamowitz, vivement frappé de ces défauts, croit y trouver un argument si fort qu'il n'hésite pas à considérer *Ion* comme le premier en date des dialogues platoniciens[3]. On peut reconnaître en effet, dans les parties dialoguées, une raideur un peu gauche, et une certaine monotonie dans l'emploi des formules. Mais y a-t-il chez Platon beaucoup de pages plus exquises que le discours de Socrate où se trouve la comparaison de la pierre magnétique? C'est dans le texte qu'il faut lire le développement sur les poètes (533 e sq.). Il se déroule avec la souplesse nonchalante de la phrase parlée, et voici surgir une à une, pour peindre le délire et la nature divine du poète, de magnifiques ou charmantes images : les bacchantes qui puisent aux fleuves le miel et le lait, les jardins et les vallons des Muses, et les abeilles qui y butinent en voltigeant, « car le poète est chose légère, ailée, sacrée... ». Quant aux critiques faites à la composition, nous avons essayé de montrer qu'elles sont peu justifiées.

Ce n'est pas sur ces motifs que nous nous fondons pour voir dans l'*Ion* une œuvre de jeunesse. Mais, en dehors des raisons de style alléguées par Janell, des analogies signalées plus haut entre l'*Ion* et l'*Hippias mineur*, le sujet même du dialogue, les idées qu'on y trouve exposées nous invitent à le mettre aux côtés de l'*Apologie* et de l'*Hippias*. Stallbaum note justement[4] que l'auteur y apparaît tout pénétré encore

1. H. Raeder, *o. l.*, p. 94.
2. W. Janell, *o. l.*, p. 327.
3. *O. l.*, p. 36 sq.
4. *O. l.*, p. 339-40.

de l'enseignement socratique, tandis que rien n'y annonce la théorie des Formes. Enfin l'allusion très précise faite à la situation d'Éphèse paraît bien indiquer que le dialogue n'a pas été composé après 391, et qu'on doit en fixer la date dans les trois ou quatre années qui précèdent[1]. L'*Ion* se range naturellement, nous l'avons dit[2], dans le groupe des ouvrages qui illustrent d'exemples particuliers l'enquête rapportée par Socrate dans l'*Apologie*. Faut-il en induire[3] que l'*Ion*, comme le premier *Alcibiade*, le *Lachès*, l'*Euthyphron*, a suivi l'*Apologie*? Sur ce point l'argumentation de H. Raeder[4] n'emporte pas la conviction, et il est sage de ne pas conclure.

1. B. Keil, *o. l.*, s'arrête à 394-3, mais ses calculs fondés sur la date des Panathénées semblent ici fort hasardeux.

2. P. 17.

3. H. Raeder, *o. l.*, p. 91.

4. Si l'*Apologie* avait été écrite après ces dialogues, on comprendrait mal, dit H. Raeder, qu'elle ne suive pas plus exactement, dans le récit de l'enquête entreprise par Socrate, les exemples déjà traités.

CONSPECTUS SIGLORUM

T = Cod. Venetus app. class. 4, cod. 1 (sub fin. XI uel init. XII saec.)

W = Cod. Vindobonensis 54, suppl. phil. gr. 7 (fortasse saec. XII).

F = Cod. Vindobonensis 55, suppl. phil. gr. 39 (saec. XIV).

Raro memorantur etiam S = Cod. Venetus 189 (saec. XIV) et E = Cod. Venetus 184 (saec. XV).

ION

[ou *sur l'Iliade,* genre probatoire.]

SOCRATE, ION

Préambule. Présentation du personnage d'Ion.

530 a Socrate. — A Ion salut ! D'où viens-tu aujourd'hui dans notre pays ? Est-ce de chez toi, d'Éphèse ?

Ion. — Nullement, Socrate, mais d'Épidaure. Je viens des fêtes d'Asclépios [1].

Socrate. — Serait-ce qu'ils organisent aussi un concours de rhapsodes en l'honneur du dieu, les gens d'Épidaure ?

Ion. — Parfaitement, et même de tous les autres arts des Muses.

Socrate. — Et alors, prenais-tu quelque part au concours ? Et comment as-tu concouru ?

b Ion. — Les premiers prix ont été pour nous, Socrate.

Socrate. — A la bonne heure ! Tâchons donc d'être vainqueurs aussi aux Panathénées.

Ion. — Mais il en sera ainsi, s'il plaît à Dieu.

Socrate. — Ma parole, je vous ai plus d'une fois, Ion, envié votre art, à vous autres rhapsodes ! Vous êtes tenus par votre art d'être toujours parés sur votre personne, et de vous montrer aussi beaux que possible ; en même temps, c'est pour vous une nécessité de vivre dans la compagnie d'une foule de bons poètes, surtout dans celle d'Homère, le meilleur et le plus divin de tous, et de connaître à fond sa pensée et non
c seulement ses vers : sort enviable ! Car on ne saurait être

1. Les Μεγάλα 'Ασκλαπίεια se célébraient tous les quatre ans. La fête, qui durait au moins trois jours, se plaçait entre la fin d'avril et le début de juillet (Defrasse et Lechat, *Épidaure,* p. 233).

ΙΩΝ

[ἢ περὶ Ἰλιάδος · πειραστικός.]

ΣΩΚΡΑΤΗΣ ΙΩΝ

ΣΩ. Τὸν Ἴωνα χαίρειν. Πόθεν τὰ νῦν ἡμῖν ἐπιδεδή- 530 a
μηκας ; ἢ οἴκοθεν ἐξ Ἐφέσου ;

ΙΩΝ. Οὐδαμῶς, ὦ Σώκρατες, ἀλλ' ἐξ Ἐπιδαύρου ἐκ τῶν Ἀσκληπιείων.

ΣΩ. Μῶν καὶ ῥαψῳδῶν ἀγῶνα τιθέασιν τῷ θεῷ οἱ Ἐπιδαύριοι ;

ΙΩΝ. Πάνυ γε, καὶ τῆς ἄλλης γε μουσικῆς.

ΣΩ. Τί οὖν ; ἠγωνίζου τι ἡμῖν ; καὶ πῶς τι ἠγωνίσω ;

ΙΩΝ. Τὰ πρῶτα τῶν ἄθλων ἠνεγκάμεθα, ὦ Σώκρατες. b

ΣΩ. Εὖ λέγεις· ἄγε δὴ ὅπως καὶ τὰ Παναθήναια νικήσομεν.

ΙΩΝ. Ἀλλ' ἔσται ταῦτα, ἐὰν θεὸς ἐθέλῃ.

ΣΩ. Καὶ μὴν πολλάκις γε ἐζήλωσα ὑμᾶς τοὺς ῥαψῳδούς,
ὦ Ἴων, τῆς τέχνης· τὸ γὰρ ἅμα μὲν τὸ σῶμα κεκοσμῆσθαι
ἀεὶ πρέπον ὑμῶν εἶναι τῇ τέχνῃ καὶ ὡς καλλίστοις φαί-
νεσθαι, ἅμα δὲ ἀναγκαῖον εἶναι ἔν τε ἄλλοις ποιηταῖς δια-
τρίβειν πολλοῖς καὶ ἀγαθοῖς καὶ δὴ καὶ μάλιστα ἐν Ὁμήρῳ,
τῷ ἀρίστῳ καὶ θειοτάτῳ τῶν ποιητῶν, καὶ τὴν τούτου διά-
νοιαν ἐκμανθάνειν, μὴ μόνον τὰ ἔπη, ζηλωτόν ἐστιν. Οὐ c

530 a 7 ἄλλης γε TWf : ἄλλης τε F || 8 τί ἡμῖν TW : τε ἡμῖν F || b 2 νικήσομεν T : -σωμεν WF || 7 καλλίστους corr. Paris. 1812.

rhapsode si l'on ne comprenait ce que dit le poète. Le rhapsode, en effet, doit être l'interprète de la pensée du poète auprès des auditeurs. Or, s'en acquitter comme il faut est impossible, si l'on ne sait ce que veut dire le poète. Tout cela est bien digne d'envie.

Ion commentateur d'Homère.

Ion. — Tu as raison, Socrate. En ce qui me concerne, c'est la partie de mon art qui m'a donné le plus de peine, et je crois être de tous les hommes celui qui dit les plus belles choses sur Homère. Ni Métrodore de Lampsaque, ni Stésim-
d brote de Thasos, ni Glaucon[1], ni aucun de ceux qui ont jamais existé n'a su exprimer sur Homère autant de belles pensées que moi.

Socrate. — A la bonne heure, Ion ! Évidemment tu ne refuseras pas de me montrer ton talent.

Ion. — Ma foi ! Socrate, il vaut la peine d'entendre comme j'ai su parer Homère avec art. Je crois mériter des Homérides[2] une couronne d'or.

Pourquoi le talent d'Ion ne s'applique-t-il qu'à Homère ?

Socrate. — Eh bien, je prendrai le
531 a temps de t'écouter une autre fois. Aujourd'hui je ne te demande qu'une réponse : est-ce sur Homère seulement que tu es habile ? Ou l'es-tu aussi sur Hésiode et Archiloque ?

Ion. — Point du tout ; sur Homère seulement. Cela me paraît suffisant.

Socrate. — Y a-t-il des sujets sur lesquels Homère et Hésiode disent tous deux les mêmes choses ?

Ion. — C'est mon avis, et même il y en a beaucoup.

Socrate. — Sur ces sujets-là, saurais-tu mieux expliquer ce que dit Homère que ce que dit Hésiode ?

Ion. — Aussi bien l'un que l'autre, Socrate, du moins sur les sujets où ils disent les mêmes choses.

b Socrate. — Et ceux où ils ne disent pas les mêmes choses ? Voilà, par exemple, l'art divinatoire : il en est question à la fois chez Homère et chez Hésiode.

1. Sur Métrodore, Stésimbrote et Glaucon, voir la *Notice*, p. 10.
2. Famille de Chios (cf. p. 7, note 3) dont les membres prétendaient descendre d'Homère (Strabon, XIV, 645). Pindare, *Ném.* II,

γὰρ ἂν γένοιτό ποτε ῥαψῳδός, εἰ μὴ συνείη τὰ λεγόμενα ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ. Τὸν γὰρ ῥαψῳδὸν ἑρμηνέα δεῖ τοῦ ποιητοῦ τῆς διανοίας γίγνεσθαι τοῖς ἀκούουσι· τοῦτο δὲ καλῶς ποιεῖν μὴ γιγνώσκοντα ὅ τι λέγει ὁ ποιητὴς ἀδύνατον. Ταῦτα οὖν πάντα ἄξια ζηλοῦσθαι.

ΙΩΝ. Ἀληθῆ λέγεις, ὦ Σώκρατες· ἐμοὶ γοῦν τοῦτο πλεῖστον ἔργον παρέσχεν τῆς τέχνης, καὶ οἶμαι κάλλιστα ἀνθρώπων λέγειν περὶ Ὁμήρου, ὡς οὔτε Μητρόδωρος ὁ
Λαμψακηνὸς οὔτε Στησίμβροτος ὁ Θάσιος οὔτε Γλαύκων d
οὔτε ἄλλος οὐδεὶς τῶν πώποτε γενομένων ἔσχεν εἰπεῖν οὕτω πολλὰς καὶ καλὰς διανοίας περὶ Ὁμήρου ὅσας ἐγώ.

ΣΩ. Εὖ λέγεις, ὦ Ἴων· δῆλον γὰρ ὅτι οὐ φθονήσεις μοι ἐπιδεῖξαι.

ΙΩΝ. Καὶ μὴν ἄξιον ἀκοῦσαι, ὦ Σώκρατες, ὡς εὖ κεκόσμηκα τὸν Ὅμηρον· ὥστε οἶμαι ὑπὸ Ὁμηριδῶν ἄξιος εἶναι χρυσῷ στεφάνῳ στεφανωθῆναι.

ΣΩ. Καὶ μὴν ἐγὼ ἔτι ποιήσομαι σχολὴν ἀκροᾶσθαί σου,
νῦν δέ μοι τοσόνδε ἀπόκριναι· πότερον περὶ Ὁμήρου μόνον 531 a
δεινὸς εἶ ἢ καὶ περὶ Ἡσιόδου καὶ Ἀρχιλόχου ;

ΙΩΝ. Οὐδαμῶς, ἀλλὰ περὶ Ὁμήρου μόνον· ἱκανὸν γάρ μοι δοκεῖ εἶναι.

ΣΩ. Ἔστι δὲ περὶ ὅτου Ὅμηρός τε καὶ Ἡσίοδος ταὐτὰ λέγετον ;

ΙΩΝ. Οἶμαι ἔγωγε καὶ πολλά.

ΣΩ. Πότερον οὖν περὶ τούτων κάλλιον ἂν ἐξηγήσαιο ἃ Ὅμηρος λέγει ἢ ἃ Ἡσίοδος ;

ΙΩΝ. Ὁμοίως ἂν περί γε τούτων, ὦ Σώκρατες, περὶ ὧν ταὐτὰ λέγουσιν.

ΣΩ. Τί δὲ ὧν πέρι μὴ ταὐτὰ λέγουσιν ; οἷον περὶ μαντι- b
κῆς λέγει τι Ὅμηρός τε καὶ Ἡσίοδος.

c 2 ῥαψῳδός TW : ἀγαθὸς ῥαψῳδός F || συνείη F : -ιείη Wf -ίη T || d 1 Γλαῦκος Sydenham pro Γλαύκων || 6 ἄξιον TW : ἄξιόν γε F || 9 ἀκροᾶσθαι TW : -άσασθαι F || 531 a 1 μόνον δεινὸς εἶ ἢ TW : δεινὸς εἴη μόνον F (ἢ post μόνον add. f) || 3 γάρ TWf : om. F.

Ion. — Parfaitement.

Socrate. — Et alors ? Les points sur lesquels s'accordent et ceux sur lesquels diffèrent ces deux poètes touchant l'art divinatoire, est-ce toi qui saurais le mieux les expliquer, ou un devin, un bon devin ?

Ion. — Un devin.

Socrate. — Mais supposons que tu fusses devin : si tu étais en état d'expliquer les endroits où ils s'accordent, ne saurais-tu pas aussi expliquer ceux où ils diffèrent ?

Ion. — Évidemment.

c Socrate. — Comment donc se peut-il que tu sois habile sur Homère, mais non sur Hésiode ni sur les autres poètes ? Homère traite-t-il d'autres sujets que l'ensemble des autres poètes ? N'est-ce pas sur la guerre qu'il discourt le plus souvent, sur les rapports mutuels d'hommes bons et méchants, profanes et gens de métier, sur les relations que les dieux ont entre eux et avec les hommes, sur les phénomènes célestes et le monde de l'Hadès[1], sur les générations des dieux
d et des héros ? N'est-ce pas sur ces sujets que porte la poésie d'Homère ?

Ion. — Tu dis vrai, Socrate.

Socrate. — Et les autres poètes ? Ne traitent-ils pas ces mêmes sujets ?

Ion. — Oui, Socrate, mais ils n'ont pas fait œuvre de poètes de la même façon qu'Homère.

Socrate. — Comment cela ? Plus mal ?

Ion. — Beaucoup plus mal.

Socrate. — Et Homère a fait mieux ?

Ion. — Bien mieux, par Zeus !

Socrate. — Voyons donc, chère tête d'Ion. Lorsque plusieurs personnes parlent de nombres, et que l'une d'elles en parle excellemment, quelqu'un reconnaîtra sans doute celle qui parle bien ?

e Ion. — Oui.

début, fait d'eux des aèdes ou des rhapsodes ; Platon parle des poèmes dont ils sont dépositaires (*Phèdre*, 252 bc ; *Rép.*, 599 e, etc.). Mais ce nom désignait aussi, en général, les amateurs de poésie homérique.

1. La poésie homérique décrit souvent le lever et le coucher du soleil, les phénomènes de l'atmosphère (*Il.*, III, 10 sq. Notos et le

ΙΩΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τί οὖν; ὅσα τε ὁμοίως καὶ ὅσα διαφόρως περὶ μαντικῆς λέγετον τὼ ποιητὰ τούτω, πότερον σὺ κάλλιον ἂν ἐξηγήσαιο ἢ τῶν μάντεών τις τῶν ἀγαθῶν;

ΙΩΝ. Τῶν μάντεων.

ΣΩ. Εἰ δὲ σὺ ἦσθα μάντις, οὐκ, εἴπερ περὶ τῶν ὁμοίως λεγομένων οἷός τ' ἦσθα ἐξηγήσασθαι, καὶ περὶ τῶν διαφόρως λεγομένων ἠπίστω ἂν ἐξηγεῖσθαι;

ΙΩΝ. Δῆλον ὅτι.

ΣΩ. Τί οὖν ποτε περὶ μὲν Ὁμήρου δεινὸς εἶ, περὶ δὲ c Ἡσιόδου οὔ, οὐδὲ τῶν ἄλλων ποιητῶν; ἢ Ὅμηρος περὶ ἄλλων τινῶν λέγει ἢ ὧνπερ σύμπαντες οἱ ἄλλοι ποιηταί; οὐ περὶ πολέμου τε τὰ πολλὰ διελήλυθεν καὶ περὶ ὁμιλιῶν πρὸς ἀλλήλους ἀνθρώπων ἀγαθῶν τε καὶ κακῶν καὶ ἰδιωτῶν καὶ δημιουργῶν, καὶ περὶ θεῶν πρὸς ἀλλήλους καὶ πρὸς ἀνθρώπους ὁμιλούντων, ὡς ὁμιλοῦσι, καὶ περὶ τῶν οὐρανίων παθημάτων καὶ περὶ τῶν ἐν Ἅιδου, καὶ γενέσεις καὶ θεῶν καὶ ἡρώων; οὐ ταῦτά ἐστι περὶ ὧν Ὅμηρος τὴν ποίησιν d πεποίηκεν;

ΙΩΝ. Ἀληθῆ λέγεις, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τί δέ; οἱ ἄλλοι ποιηταὶ οὐ περὶ τῶν αὐτῶν τούτων;

ΙΩΝ. Ναί, ἀλλ', ὦ Σώκρατες, οὐχ ὁμοίως πεποιήκασι καὶ Ὅμηρος.

ΣΩ. Τί μήν; κάκιον;

ΙΩΝ. Πολύ γε.

ΣΩ. Ὅμηρος δὲ ἄμεινον;

ΙΩΝ. Ἄμεινον μέντοι νὴ Δία.

ΣΩ. Οὐκοῦν, ὦ φίλη κεφαλὴ Ἴων, ὅταν περὶ ἀριθμοῦ πολλῶν λεγόντων εἷς τις ἄριστα λέγῃ, γνώσεται δήπου τις τὸν εὖ λέγοντα;

ΙΩΝ. Φημί. e

c 4 πολέμου γε F.

Socrate. — Est-ce le même qui reconnaîtra aussi celles qui parlent mal, ou est-ce un autre ?

Ion. — Le même, évidemment.

Socrate. — Celui qui possède la science des nombres, c'est celui-là ?

Ion. — Oui.

Socrate. — Et lorsque plusieurs personnes parlent des aliments qui sont bons pour la santé, et que l'une d'elles en parle excellemment, est-ce un tel qui reconnaîtra l'excellence de celle qui parle le mieux, et tel autre l'infériorité de celle qui parle moins bien, ou est-ce le même ?

Ion. — Le même, évidemment : c'est clair.

Socrate. — Qui est-ce ? Quel est son nom ?

Ion. — Le médecin.

Socrate. — Nous disons donc, en résumé, que le même reconnaîtra toujours, entre plusieurs personnes parlant des
532 a mêmes sujets, qui en parle bien et qui mal ; ou, s'il ne reconnaît pas qui parle mal, évidemment il ne reconnaîtra pas davantage qui parle bien, du moins sur le même sujet.

Ion. — C'est cela.

Socrate. — Ainsi le même homme s'entend à reconnaître également l'un et l'autre ?

Ion. — Oui.

Socrate. — Et ainsi, suivant toi, Homère et les autres poètes, notamment Hésiode et Archiloque[1], parlent des mêmes choses, mais non de la même façon, — j'entends l'un bien, et les autres moins bien ?

Ion. — Et j'ai raison de le dire.

Socrate. — Donc, si tu reconnais celui qui parle bien, tu
b saurais reconnaître aussi l'infériorité de ceux qui parlent moins bien.

Ion. — Apparemment.

Socrate. — Donc, excellent ami, en disant qu'Ion est également habile sur Homère et sur les autres poètes, nous ne nous tromperons pas ; car il est le premier à convenir que le

brouillard ; IV, 75 sq. étoile filante, etc.) ; les astres (*Il.*, V, 5 sq. Sirius ; cf. XIII, 26 sq. etc. ; XXII, 317 sq. Hespéros, etc.). — Le pays des morts est décrit dans la *Nékyia* (*Od.*, XI).

1. Cf. 531 a et 531 d. Les anciens n'hésitaient pas à mettre à côté d'Homère Archiloque, le maître de la satire.

ΣΩ. Πότερον οὖν ὁ αὐτὸς ὅσπερ καὶ τοὺς κακῶς λέγοντας, ἢ ἄλλος ;

ΙΩΝ. Ὁ αὐτὸς δήπου.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὁ τὴν ἀριθμητικὴν τέχνην ἔχων οὗτός ἐστιν ;

ΙΩΝ. Ναί.

ΣΩ. Τί δ᾽ ; ὅταν πολλῶν λεγόντων περὶ ὑγιεινῶν σιτίων ὁποῖά ἐστιν, εἷς τις ἄριστα λέγῃ, πότερον ἕτερος μέν τις τὸν ἄριστα λέγοντα γνώσεται ὅτι ἄριστα λέγει, ἕτερος δὲ τὸν κάκιον ὅτι κάκιον, ἢ ὁ αὐτός ;

ΙΩΝ. Δῆλον δήπου, ὁ αὐτός.

ΣΩ. Τίς οὗτος ; τί ὄνομα αὐτῷ ;

ΙΩΝ. Ἰατρός.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐν κεφαλαίῳ λέγομεν ὡς ὁ αὐτὸς γνώσεται ἀεί, περὶ τῶν αὐτῶν πολλῶν λεγόντων, ὅστις τε εὖ λέγει καὶ ὅστις κακῶς· ἢ εἰ μὴ γνώσεται τὸν κακῶς λέγοντα, 532 a
δῆλον ὅτι οὐδὲ τὸν εὖ, περί γε τοῦ αὐτοῦ.

ΙΩΝ. Οὕτως.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὁ αὐτὸς γίγνεται δεινὸς περὶ ἀμφοτέρων ;

ΙΩΝ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν σὺ φῂς καὶ Ὅμηρον καὶ τοὺς ἄλλους ποιητάς, ἐν οἷς καὶ Ἡσίοδος καὶ Ἀρχίλοχός ἐστιν, περί γε τῶν αὐτῶν λέγειν, ἀλλ᾽ οὐχ ὁμοίως, ἀλλὰ τὸν μὲν εὖ γε, τοὺς δὲ χεῖρον ;

ΙΩΝ. Καὶ ἀληθῆ λέγω.

ΣΩ. Οὐκοῦν, εἴπερ τὸν εὖ λέγοντα γιγνώσκεις, καὶ τοὺς χεῖρον λέγοντας γιγνώσκοις ἂν ὅτι χεῖρον λέγουσιν. b

ΙΩΝ. Ἔοικέν γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν, ὦ βέλτιστε, ὁμοίως τὸν Ἴωνα λέγοντες περὶ Ὁμήρου τε δεινὸν εἶναι καὶ περὶ τῶν ἄλλων ποιητῶν οὐχ ἁμαρτησόμεθα, ἐπειδή γε αὐτὸς ὁμολογεῖ τὸν αὐτὸν

e 11 ὁ αὐτός F : αὐτός TW || 15 λέγομεν ὡς Wf : λεγόμενος F λέγωμεν ὡς T || ὁ TW : om. F || 532 a 8 εὖ γε TWF : εὖ prima manu S.

même homme sera juge compétent de tous ceux qui parlent des mêmes choses, et, d'autre part, que les poètes traitent presque tous les mêmes sujets.

Ion. — Alors, Socrate, comment expliquer ce qui m'arrive ? Quand on s'entretient de quelque autre poète, je n'y
c fais pas attention, et je suis impuissant à énoncer rien qui vaille ; je sommeille, tout bonnement. Mais fait-on mention d'Homère ? aussitôt me voilà éveillé, l'esprit attentif, et les idées me viennent en foule.

Le talent d'Ion n'est pas l'effet d'un art. Première démonstration.

Socrate. — Il n'est pas difficile de le deviner, mon camarade ; pour tout le monde il est clair que tu es incapable de parler d'Homère en vertu d'un art et d'une science ; si l'art t'en donnait le moyen, tu serais en état de parler aussi de tous les autres poètes sans exception. Car il existe, je suppose, un art de la poésie en général. N'est-ce pas ?

Ion. — Oui.

d Socrate. — Quand on prend un autre art, n'importe lequel, dans son ensemble, le même genre d'enquête s'applique-t-il à tous les arts sans exception ? Ce que j'entends par là, désires-tu, Ion, l'apprendre de moi ?

Ion. — Oui, par Zeus ! Socrate, je ne demande pas mieux ; car j'ai plaisir à vous entendre, vous autres savants.

Socrate. — Que ne dis-tu vrai, Ion ! Mais les savants, c'est vous, j'imagine ; ce sont les rhapsodes et les acteurs[1], et ceux dont vous chantez les poèmes ; moi, je me borne à dire la
e vérité, comme il est naturel à un profane. Par exemple, pour la question que je te posais tout à l'heure, considère combien il est simple, vulgaire et à la portée du premier venu de reconnaître, comme je le disais, que l'enquête est la même quand on prend un art dans son ensemble. Prenons un exemple : y a-t-il un art de la peinture en général ?

Ion. — Oui.

Socrate. — Une foule de peintres existent et ont existé, bons et médiocres ?

1. Le nom d'ὑποκριταί, habituellement réservé aux acteurs tragiques et comiques, est justement appliqué aux rhapsodes (Cf. 535 b sq., 536 a).

ἔσεσθαι κριτὴν ἱκανὸν πάντων ὅσοι ἂν περὶ τῶν αὐτῶν λέγωσι, τοὺς δὲ ποιητὰς σχεδὸν ἅπαντας τὰ αὐτὰ ποιεῖν.

ΙΩΝ. Τί οὖν ποτε τὸ αἴτιον, ὦ Σώκρατες, ὅτι ἐγώ, ὅταν μέν τις περὶ ἄλλου του ποιητοῦ διαλέγηται, οὔτε προσέχω τὸν νοῦν ἀδυνατῶ τε καὶ ὁτιοῦν συμβαλέσθαι λόγου ἄξιον, c ἀλλ' ἀτεχνῶς νυστάζω, ἐπειδὰν δέ τις περὶ Ὁμήρου μνησθῇ, εὐθύς τε ἐγρήγορα καὶ προσέχω τὸν νοῦν καὶ εὐπορῶ ὅ τι λέγω ;

ΣΩ. Οὐ χαλεπὸν τοῦτό γε εἰκάσαι, ὦ ἑταῖρε, ἀλλὰ παντὶ δῆλον ὅτι τέχνῃ καὶ ἐπιστήμῃ περὶ Ὁμήρου λέγειν ἀδύνατος εἶ· εἰ γὰρ τέχνῃ οἷός τε ἦσθα, καὶ περὶ τῶν ἄλλων ποιητῶν ἁπάντων λέγειν οἷός τ' ἂν ἦσθα· ποιητικὴ γάρ πού ἐστιν τὸ ὅλον. Ἢ οὔ ;

ΙΩΝ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐπειδὰν λάβῃ τις καὶ ἄλλην τέχνην ἡντινοῦν ὅλην, ὁ αὐτὸς τρόπος τῆς σκέψεως ἔστι περὶ ἁπασῶν d τῶν τεχνῶν ; πῶς τοῦτο λέγω, δέει τί μου ἀκοῦσαι, ὦ Ἴων ;

ΙΩΝ. Ναὶ μὰ τὸν Δία, ὦ Σώκρατες, ἔγωγε· χαίρω γὰρ ἀκούων ὑμῶν τῶν σοφῶν.

ΣΩ. Βουλοίμην ἄν σε ἀληθῆ λέγειν, ὦ Ἴων· ἀλλὰ σοφοὶ μέν πού ἐστε ὑμεῖς οἱ ῥαψῳδοὶ καὶ ὑποκριταὶ καὶ ὧν ὑμεῖς ᾄδετε τὰ ποιήματα, ἐγὼ δὲ οὐδὲν ἄλλο ἢ τἀληθῆ λέγω, οἷον εἰκὸς ἰδιώτην ἄνθρωπον. Ἐπεὶ καὶ περὶ τούτου οὗ νῦν e ἠρόμην σε, θέασαι ὡς φαῦλον καὶ ἰδιωτικόν ἐστι καὶ παντὸς ἀνδρὸς γνῶναι ὃ ἔλεγον, τὴν αὐτὴν εἶναι σκέψιν, ἐπειδάν τις ὅλην τέχνην λάβῃ. Λάβωμεν γὰρ τῷ λόγῳ· γραφικὴ γάρ τίς ἐστι τέχνη τὸ ὅλον ;

ΙΩΝ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ γραφῆς πολλοὶ καὶ εἰσὶ καὶ γεγόνασιν ἀγαθοὶ καὶ φαῦλοι ;

b 7 λέγωσι TF : -γουσι W || **c** 8 ἁπάντων λέγειν TF : om. W || **d** 2 ἐστι TW : ἔσται F || 7 ὑποκριταὶ WF : οἱ ὑποκριταὶ T || 8 τὰ TW : om. F || τἀληθῆ codd. : εὐήθη Schanz εὐτελῆ uel τὰ εὐτελῆ H. Richards || **e** 6 ναί TF : om. W.

Ion. — Parfaitement.

Socrate. — As-tu donc déjà vu un homme capable, à propos de Polygnote[1], fils d'Aglaophon, de montrer ce qui est
533 a bien et mal dans ses peintures, mais incapable de le faire pour les autres peintres? Et qui, lorsqu'on expose les œuvres des autres peintres, sommeille et reste court, sans trouver aucune idée à exprimer, au lieu que, s'il s'agit de donner son avis sur Polygnote ou tel autre peintre à ton choix, mais sur lui seulement, il est éveillé, devient attentif, et a une foule de choses à dire?

Ion. — Non, par Zeus! assurément non.

Socrate. — Et en statuaire? As-tu déjà vu un homme
b qui, sur Dédale, fils de Métion, ou Épéios, fils de Panopée, ou Théodore de Samos[2] ou tout autre sculpteur, mais sur lui seulement, s'entende à expliquer ce qu'il a fait de bien, et sur les œuvres des autres sculpteurs reste court, sommeille, et n'ait rien à dire?

Ion. — Non, par Zeus! celui-là non plus, je ne l'ai pas encore vu.

Socrate. — D'ailleurs, à mon avis, ni dans le jeu de la flûte, ni dans celui de la cithare, ni dans le chant accompagné de cithare, ni dans la déclamation du rhapsode, tu n'as jamais vu non plus d'homme qui s'entende à commenter
c Olympos, ou Thamyras, ou Orphée, ou Phémios, le rhapsode d'Ithaque[3], et qui sur Ion d'Éphèse reste court, sans pouvoir expliquer ce qui est bien ou non dans sa déclamation.

Ion. — Je ne puis te contredire là-dessus, Socrate; mais j'ai conscience que sur Homère je parle mieux que personne, j'abonde en idées, et tout le monde reconnaît mon talent de parole, tandis que pour les autres il n'en est rien. Vois pourtant ce que cela signifie.

1. Peintre fameux, contemporain de Cimon.

2. Dédale passait pour avoir le premier exécuté des statues avec les yeux ouverts et en mouvement. — Epéios avait construit le fameux cheval de bois. — Théodore l'ancien inventa, dit-on, avec Rhoecos, son père, l'art de couler le bronze et le fer. Sur les œuvres attribuées à Théodore le jeune, voir Hérodote, I, 51; III, 41, etc.

3. Olympos, joueur de flûte phrygien, à qui l'on attribuait la création de la musique intrumentale et l'invention des modes et rythmes propres à l'aulétique. — Thamyras (ou Thamyris), musicien thrace légendaire, fit le premier, dit-on, résonner la cithare

ΙΩΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἤδη οὖν τινα εἶδες ὅστις περὶ μὲν Πολυγνώτου
τοῦ Ἀγλαοφῶντος δεινός ἐστιν ἀποφαίνειν ἃ εὖ τε γράφει
καὶ ἃ μή, περὶ δὲ τῶν ἄλλων γραφέων ἀδύνατος ; καὶ 533 a
ἐπειδὰν μέν τις τὰ τῶν ἄλλων ζωγράφων ἔργα ἐπιδεικνύῃ,
νυστάζει τε καὶ ἀπορεῖ καὶ οὐκ ἔχει ὅ τι συμβάληται, ἐπει-
δὰν δὲ περὶ Πολυγνώτου ἢ ἄλλου ὅτου βούλει τῶν γραφέων
ἑνὸς μόνου δέῃ ἀποφήνασθαι γνώμην, ἐγρήγορέν τε καὶ
προσέχει τὸν νοῦν καὶ εὐπορεῖ ὅ τι εἴπῃ ;

ΙΩΝ. Οὐ μὰ τὸν Δία, οὐ δῆτα.

ΣΩ. Τί δέ ; ἐν ἀνδριαντοποιίᾳ ἤδη τιν' εἶδες ὅστις περὶ
μὲν Δαιδάλου τοῦ Μητίονος ἢ Ἐπειοῦ τοῦ Πανοπέως ἢ b
Θεοδώρου τοῦ Σαμίου ἢ ἄλλου τινὸς ἀνδριαντοποιοῦ ἑνὸς
πέρι δεινός ἐστιν ἐξηγεῖσθαι ἃ εὖ πεποίηκεν, ἐν δὲ τοῖς
τῶν ἄλλων ἀνδριαντοποιῶν ἔργοις ἀπορεῖ τε καὶ νυστάζει,
οὐκ ἔχων ὅ τι εἴπῃ ;

ΙΩΝ. Οὐ μὰ τὸν Δία, οὐδὲ τοῦτον ἑώρακα.

ΣΩ. Ἀλλὰ μήν, ὥς γ' ἐγὼ οἶμαι, οὐδ' ἐν αὐλήσει γε οὐδὲ
ἐν κιθαρίσει οὐδὲ ἐν κιθαρῳδίᾳ οὐδὲ ἐν ῥαψῳδίᾳ οὐδεπώποτ'
εἶδες ἄνδρα ὅστις περὶ μὲν Ὀλύμπου δεινός ἐστιν ἐξηγεῖ-
σθαι ἢ περὶ Θαμύρου ἢ περὶ Ὀρφέως ἢ περὶ Φημίου τοῦ c
Ἰθακησίου ῥαψῳδοῦ, περὶ δὲ Ἴωνος τοῦ Ἐφεσίου ἀπορεῖ
καὶ οὐκ ἔχει συμβαλέσθαι ἅ τε εὖ ῥαψῳδεῖ καὶ ἃ μή.

ΙΩΝ. Οὐκ ἔχω σοι περὶ τούτου ἀντιλέγειν, ὦ Σώκρατες·
ἀλλ' ἐκεῖνο ἐμαυτῷ σύνοιδα ὅτι περὶ Ὁμήρου κάλλιστ'
ἀνθρώπων λέγω καὶ εὐπορῶ καὶ οἱ ἄλλοι πάντες μέ φασιν
εὖ λέγειν, περὶ δὲ τῶν ἄλλων οὔ. Καίτοι ὅρα τοῦτο τί
ἔστιν.

ΣΩ. Καὶ ὁρῶ, ὦ Ἴων, καὶ ἔρχομαί γέ σοι ἀποφαινόμενος

533 a 3 ἔχει WFt : -χῃ T || 8 δαὶ T pro δὲ uel δ' || ἀνδριαντοποιία W (ἐν omisso ; uoluit, opinor, τί δὲ ἀνδριαντοποιία ;) || **b** 7 ὥς γ' ἐγὼ TW : ὡς ἔγωγε F || **c** 2 ἐφεσίου TW : ἐφεσίου ῥαψῳδου F || 3 συμβαλέσθαι WF : -βάλλεσθαι T || **c** 6 με TW : ἐμὲ F || 9 ἔρχομαι E : ἄρχ- TWF || ἀποφανούμενος Cobet (sed cf. *Phaedon.*, 100 b ἔρχομαι...ἐπιχειρῶν).

Explication de Socrate. L'inspiration.

Socrate. — Je le vois, Ion, et même je m'en vais te faire connaître ce que cela d signifie, selon moi. Ce don de bien parler sur Homère est chez toi, non pas un art, comme je le disais tout à l'heure, mais une force divine. Elle te met en branle, comme il arrive pour la pierre qu'Euripide a nommée magnétique, et qu'on appelle communément d'Héraclée[1]. Cette pierre n'attire pas seulement les anneaux de fer eux-mêmes ; elle communique aux anneaux une force qui leur donne le même pouvoir qu'a la pierre, e celui d'attirer d'autres anneaux, de sorte qu'on voit parfois une très longue chaîne d'anneaux de fer suspendus les uns aux autres. Et pour tous, c'est de cette pierre-là que dépend leur force. De même aussi la Muse fait des inspirés par elle-même, et par le moyen de ces inspirés d'autres éprouvent l'enthousiasme : il se forme une chaîne. Car tous les poètes épiques, les bons poètes, ce n'est point par un effet de l'art, mais pour être inspirés par un dieu et possédés qu'ils débitent tous ces beaux poèmes. Il en est de même des bons poètes lyriques : comme les gens en proie au délire des Cory-
534 a bantes n'ont pas leur raison quand ils dansent, ainsi les poètes lyriques n'ont pas leur raison quand ils composent ces beaux vers ; dès qu'ils ont mis le pied dans l'harmonie et la cadence, ils sont pris de transports bachiques, et sous le coup de cette possession, pareils aux bacchantes qui puisent aux fleuves du miel et du lait[2] lorsqu'elles sont possédées, mais non quand elles ont leur raison, c'est ce que fait aussi l'âme des poètes lyriques, comme ils le disent eux-mêmes. Car ils nous disent, n'est-ce pas ? les poètes, que c'est à des sources de miel, dans

sans accompagnement vocal (κιθάρισις). — Orphée, fils de Calliope, Thrace lui aussi, représente ici le chant accompagné de lyre (κιθαρῳδία). — Phémios est l'aède que l'*Odyssée* montre chantant à contre-cœur devant les prétendants.

1. Aimant naturel (ou pierre d'aimant), appelé Μαγνῆτις λίθος par Euripide (Nauck, fr. 571, *Œneus*). Μαγνῆτις se rapporte-t-il à la presqu'île thessalienne de Magnésie ? L'autre nom (pierre d'Héraclée) indiquerait plutôt une ville d'Asie Mineure. L'expression, Λυδικὸς λίθος, dont se sert Sophocle (A. C. Pearson, fr. 800), peut faire penser à Magnésie de l'Hermos, en Lydie. Mais il y avait en Carie, au sud de Magnésie du Méandre, une ville du nom d'Héraclée.

2. Euripide, *Bacchantes*, 708-711.

ὃ μοι δοκεῖ τοῦτο εἶναι. Ἔστι γὰρ τοῦτο τέχνη μὲν οὐκ d
ὂν παρὰ σοὶ περὶ Ὁμήρου εὖ λέγειν, ὃ νῦν δὴ ἔλεγον,
θεία δὲ δύναμις ἥ σε κινεῖ, ὥσπερ ἐν τῇ λίθῳ ἣν Εὐριπίδης
μὲν Μαγνῆτιν ὠνόμασεν, οἱ δὲ πολλοὶ Ἡρακλείαν. Καὶ γὰρ
αὕτη ἡ λίθος οὐ μόνον αὐτοὺς τοὺς δακτυλίους ἄγει τοὺς
σιδηροῦς, ἀλλὰ καὶ δύναμιν ἐντίθησι τοῖς δακτυλίοις ὥστε
δύνασθαι ταὐτὸν τοῦτο ποιεῖν ὅπερ ἡ λίθος, ἄλλους ἄγειν
δακτυλίους, ὥστ᾽ ἐνίοτε ὁρμαθὸς μακρὸς πάνυ σιδηρῶν [καὶ] e
δακτυλίων ἐξ ἀλλήλων ἤρτηται· πᾶσι δὲ τούτοις ἐξ ἐκείνης
τῆς λίθου ἡ δύναμις ἀνήρτηται. Οὕτω δὲ καὶ ἡ Μοῦσα
ἐνθέους μὲν ποιεῖ αὐτή, διὰ δὲ τῶν ἐνθέων τούτων ἄλλων
ἐνθουσιαζόντων ὁρμαθὸς ἐξαρτᾶται. Πάντες γὰρ οἵ τε τῶν
ἐπῶν ποιηταὶ οἱ ἀγαθοὶ οὐκ ἐκ τέχνης ἀλλ᾽ ἔνθεοι ὄντες καὶ
κατεχόμενοι πάντα ταῦτα τὰ καλὰ λέγουσι ποιήματα, καὶ
οἱ μελοποιοὶ οἱ ἀγαθοὶ ὡσαύτως· ὥσπερ οἱ κορυβαντιῶντες
οὐκ ἔμφρονες ὄντες ὀρχοῦνται, οὕτω καὶ οἱ μελοποιοὶ οὐκ 534 a
ἔμφρονες ὄντες τὰ καλὰ μέλη ταῦτα ποιοῦσιν, ἀλλ᾽ ἐπειδὰν
ἐμβῶσιν εἰς τὴν ἁρμονίαν καὶ εἰς τὸν ῥυθμόν, καὶ βακχεύουσι
καὶ κατεχόμενοι, ὥσπερ αἱ βάκχαι ἀρύονται ἐκ τῶν ποτα-
μῶν μέλι καὶ γάλα κατεχόμεναι, ἔμφρονες δὲ οὖσαι οὔ, καὶ
τῶν μελοποιῶν ἡ ψυχὴ τοῦτο ἐργάζεται, ὅπερ αὐτοὶ
λέγουσι. Λέγουσι γὰρ δήπουθεν πρὸς ἡμᾶς οἱ ποιηταὶ ὅτι

Testimon. : **533 d** 1 ἔστι γὰρ τοῦτο — **534 d** 4 φθέγγεται πρὸς ἡμᾶς Stobaeus *Ecl.*, II, 5, 3 (sed **534 b** 6 ἕως δ᾽ ἂν — **c** 6 θείᾳ δυνάμει omis.).

d 1 τέχνη WF (sed nusquam fere ι subscripto uel adscripto utitur F) Stob. : -νῃ T || 2 ὂν TWF : ἂν Stob. || 5 ἄγει WF Stob. : om. T || 7 δύνασθαι TW Stob. : αὖ δύνασθαι F || **e** 1 μακρὸς πάνυ TWF : πάνυ μακρὸς Stob. || σιδηρῶν Jacobs : -δήρων TW -δηρίων F Stob. || καὶ secl. Jacobs || 2 ἤρτηται TWF : εἴρεται Stob. || 4 μὲν TF Stob. : om. W || αὐτὴ F Stob. : αὕτη TW || ἄλλων TWF : -λος Stob. || 5 οἵ τε om. Stob. || 7 καλὰ TF : -κὰ W || 8 μελοποιοὶ TWf : μὲν λοιποὶ F Stob. || **534 a** 1 καὶ TW Stob. : μὲν καὶ F || 3 καὶ βακχεύουσι TW : βακχεύουσι F Stob. || 4 αἱ βάκχαι om. Stob. || ἀρύονται WF Stob. : -τονται T || **a** 5 οὖσαι οὔ TWF : οὖσαι F οὔ Stob. || 7 πρὸς TF Stob. : παρ᾽ W.

b certains jardins[1] et vallons des Muses qu'ils butinent les vers pour nous les apporter à la façon des abeilles[2], et voltigeant eux-mêmes comme elles. Et ils disent vrai : c'est chose légère que le poète, ailée, sacrée ; il n'est pas en état de créer avant d'être inspiré par un dieu, hors de lui, et de n'avoir plus sa raison ; tant qu'il garde cette faculté, tout être humain est incapable de faire œuvre poétique et de chanter des oracles. Par suite, comme ce n'est point en vertu d'un art qu'ils font œuvre de poètes en disant tant de belles choses sur les sujets
c qu'ils traitent, comme toi sur Homère, mais par un privilège divin, chacun d'eux n'est capable de composer avec succès que dans le genre où il est poussé par la Muse : l'un dans les dithyrambes, l'autre dans les éloges ; celui-ci dans les hyporchèmes, celui-là dans l'épopée, tel autre dans les iambes ; dans le reste chacun d'eux est médiocre. Car ce n'est point par l'effet d'un art qu'ils parlent ainsi, mais par un privilège divin, puisque, s'ils savaient en vertu d'un art bien parler sur un sujet, ils le sauraient aussi pour tous les autres. Et si la Divinité leur ôte la raison, en les prenant
d pour ministres, comme les prophètes et les devins inspirés, c'est pour nous apprendre, à nous les auditeurs, que ce n'est pas eux qui disent des choses si précieuses — ils n'ont pas leur raison — mais la Divinité elle-même qui parle, et par leur intermédiaire se fait entendre à nous. La meilleure preuve à l'appui de notre thèse est Tynnichos de Chalcis[3]. Il n'a jamais fait de poème que l'on pût juger digne de mémoire, à l'exception du péan qui est dans toutes les bouches, peut-être le plus beau de tous les poèmes lyriques, une
e vraie « trouvaille des Muses », comme il le dit lui-même. Par cet exemple plus que par aucun autre la Divinité, selon moi, nous démontre, pour prévenir nos doutes, que ces beaux poèmes n'ont pas un caractère humain et ne sont pas l'œuvre des hommes, mais qu'ils sont divins et viennent des

1. Cf. Pindare, *Ol.*, IX, 26-7 : « Si le sort a bien voulu que ma main sache cultiver le *jardin privilégié* des Charites » (trad. A. Puech).

2. Aristophane, *Ois.*, 748-751 : « C'est là que, *pareil à l'abeille*, Phrynichos allait butiner l'ambroisie de ses vers... »

3. N'est connu, sauf ce passage, que par Porphyre, *De Abst.*, II, 18 : « Les Delphiens ayant demandé à Eschyle d'écrire un péan, il répondit que Tynnichos l'avait déjà fait dans la perfection. »

ἀπὸ κρηνῶν μελιρρύτων ἐκ Μουσῶν κήπων τινῶν καὶ ναπῶν b
δρεπόμενοι τὰ μέλη ἡμῖν φέρουσιν ὥσπερ αἱ μέλιτται, καὶ
αὐτοὶ οὕτω πετόμενοι· καὶ ἀληθῆ λέγουσι· κοῦφον γὰρ
χρῆμα ποιητής ἐστιν καὶ πτηνὸν καὶ ἱερόν, καὶ οὐ πρότερον
οἷός τε ποιεῖν πρὶν ἂν ἔνθεός τε γένηται καὶ ἔκφρων καὶ ὁ
νοῦς μηκέτι ἐν αὐτῷ ἐνῇ· ἕως δ' ἂν τουτὶ ἔχῃ τὸ κτῆμα,
ἀδύνατος πᾶς ποιεῖν ἄνθρωπός ἐστιν καὶ χρησμῳδεῖν. Ἅτε
οὖν οὐ τέχνῃ ποιοῦντες [καὶ] πολλὰ λέγοντες καὶ καλὰ περὶ
τῶν πραγμάτων, ὥσπερ σὺ περὶ Ὁμήρου, ἀλλὰ θείᾳ μοίρᾳ, c
τοῦτο μόνον οἷός τε ἕκαστος ποιεῖν καλῶς ἐφ' ὃ ἡ Μοῦσα
αὐτὸν ὥρμησεν, ὁ μὲν διθυράμβους, ὁ δὲ ἐγκώμια, ὁ δὲ
ὑπορχήματα, ὁ δ' ἔπη, ὁ δ' ἰάμβους· τὰ δ' ἄλλα φαῦλος
αὐτῶν ἕκαστός ἐστιν. Οὐ γὰρ τέχνῃ ταῦτα λέγουσιν, ἀλλὰ
θείᾳ δυνάμει, ἐπεί, εἰ περὶ ἑνὸς τέχνῃ καλῶς ἠπίσταντο
λέγειν, κἂν περὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων· διὰ ταῦτα δὲ ὁ θεὸς
ἐξαιρούμενος τούτων τὸν νοῦν τούτοις χρῆται ὑπηρέταις
καὶ τοῖς χρησμῳδοῖς καὶ τοῖς μάντεσι τοῖς θείοις, ἵνα ἡμεῖς d
οἱ ἀκούοντες εἰδῶμεν ὅτι οὐχ οὗτοί εἰσιν οἱ ταῦτα λέγον-
τες οὕτω πολλοῦ ἄξια, οἷς νοῦς μὴ πάρεστιν, ἀλλ' ὁ θεὸς
αὐτός ἐστιν ὁ λέγων, διὰ τούτων δὲ φθέγγεται πρὸς ἡμᾶς.
Μέγιστον δὲ τεκμήριον τῷ λόγῳ Τύννιχος ὁ Χαλκιδεύς, ὃς
ἄλλο μὲν οὐδὲν πώποτε ἐποίησε ποίημα ὅτου τις ἂν ἀξιώ-
σειεν μνησθῆναι, τὸν δὲ παιῶνα ὃν πάντες ᾄδουσι, σχεδόν
τι πάντων μελῶν κάλλιστον, ἀτεχνῶς, ὅπερ αὐτὸς λέγει,
« εὕρημά τι Μοισᾶν ». Ἐν τούτῳ γὰρ δὴ μάλιστά μοι e
δοκεῖ ὁ θεὸς ἐνδείξασθαι ἡμῖν, ἵνα μὴ διστάζωμεν, ὅτι οὐκ
ἀνθρώπινά ἐστιν τὰ καλὰ ταῦτα ποιήματα οὐδὲ ἀνθρώπων,
ἀλλὰ θεῖα καὶ θεῶν, οἱ δὲ ποιηταὶ οὐδὲν ἀλλ' ἢ ἑρμηνῆς

b 1 ἐκ TWF : ἢ ἐκ Stob. || 3 πετόμενοι TWf : -τώμενοι F Stob. || 5 ἔνθεός τε TWf : ἔνθεος F Stob. || 6 ἐν αὐτῷ μηκέτι ᾖ Stob. || 8 πολλὰ Hoenebeek Hissink : καὶ πολλὰ TW τε καὶ πολλὰ F || **c** 2 καλῶς WF : -λὸς T || 6 εἴπερ F pro εἰ || 7 ἁπάντων TW : πάντ- F Stob. || **d** 3 τὰ οὕτω Stob. || ἀλλ' ὁ TF : ἀλλὰ ὁ Stob. ἀλλὰ W || 4 αὐτός ἐστιν TWF : ἐστιν αὐτὸς Stob. || 7 παιῶνα W : -ίωνα TF || **e** 1 εὕρημά τι Stephanus : εὑρήματι.

dieux, et que les poètes ne sont autre chose que les interprètes des dieux, étant possédés chacun par celui dont il subit l'influence. C'est pour le démontrer que la Divinité a fait exprès
535 a de chanter le plus beau poème lyrique par la bouche du poète le plus médiocre. Ne crois-tu pas que j'ai raison, Ion ?

Ion. — Si, par Zeus ! je le crois. Tes paroles me touchent à l'âme, Socrate, et je pense que c'est par un privilège divin que les bons poètes sont ainsi auprès de nous les interprètes des dieux.

Socrate. — Vous autres rhapsodes, à votre tour, vous interprétez les œuvres des poètes ?

Ion. — Cela est encore vrai.

Socrate. — Vous êtes donc des interprètes d'interprètes ?

Ion. — Absolument.

b Socrate. — Or çà, Ion, dis-moi encore, et réponds sans feinte à ma question. Quand tu récites comme il faut des vers épiques, et que tu fais sur les spectateurs l'impression la plus profonde, soit que tu chantes Ulysse sautant sur le seuil, se découvrant aux prétendants et répandant les flèches à ses pieds [1], ou Achille s'élançant sur Hector [2], ou un des endroits pathétiques sur Andromaque [3], Hécube [4] ou Priam [5], as-tu alors ta raison ? n'es-tu pas hors de toi, et ton âme
c transportée d'enthousiasme ne croit-elle pas assister aux événements dont tu parles, soit à Ithaque, soit à Troie, ou partout où la scène se passe ?

Ion. — La preuve frappante que tu me donnes là, Socrate ! Je vais te parler sans feinte. Pour moi, quand je débite quelque passage pathétique, mes yeux s'emplissent de larmes ; si c'est un endroit effrayant ou étrange, d'effroi mes cheveux se lèvent tout droits et mon cœur se met à battre.

d Socrate. — Eh bien, Ion, devons-nous le dire alors maître de sa raison, cet homme qui, paré d'un costume aux teintes variées et de couronnes d'or, se met à pleurer dans les sacri-

1. *Odyssée,* XXII, début. Socrate rappelle un peu inexactement les faits. C'est seulement au v. 35 que le héros se fait reconnaître, après avoir percé d'un trait Antinoos.

2. *Iliade,* XXII, 312 sq.

3. *Il.,* VI, 370-502 ; XXII, 437-515 ; XXIV, 723-746.

4. XXII, 79-89 ; XXII, 405 sq. ; 430-436 ; XXIV, 747-760.

5. XXII, 33-78 ; XXII, 408-428 ; XXIV, 160-717.

εἰσιν τῶν θεῶν, κατεχόμενοι ἐξ ὅτου ἂν ἕκαστος κατέ-
χηται. Ταῦτα ἐνδεικνύμενος ὁ θεὸς ἐξεπίτηδες διὰ τοῦ
φαυλοτάτου ποιητοῦ τὸ κάλλιστον μέλος ᾖσεν· ἢ οὐ δοκῶ 535 a
σοι ἀληθῆ λέγειν, ὦ Ἴων ;

ΙΩΝ. Ναὶ μὰ τὸν Δία, ἔμοιγε· ἅπτει γάρ πώς μου τοῖς λόγοις τῆς ψυχῆς, ὦ Σώκρατες, καί μοι δοκοῦσι θείᾳ μοίρᾳ ἡμῖν παρὰ τῶν θεῶν ταῦτα οἱ ἀγαθοὶ ποιηταὶ ἑρμηνεύειν.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὑμεῖς αὖ οἱ ῥαψῳδοὶ τὰ τῶν ποιητῶν ἑρμηνεύετε ;

ΙΩΝ. Καὶ τοῦτο ἀληθὲς λέγεις.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἑρμηνέων ἑρμηνῆς γίγνεσθε;

ΙΩΝ. Παντάπασί γε.

ΣΩ. Ἔχε δή μοι τόδε εἰπέ, ὦ Ἴων, καὶ μὴ ἀποκρύψῃ b
ὅ τι ἄν σε ἔρωμαι· ὅταν εὖ εἴπῃς ἔπη καὶ ἐκπλήξῃς μάλιστα
τοὺς θεωμένους, ἢ τὸν Ὀδυσσέα ὅταν ἐπὶ τὸν οὐδὸν ἐφαλ-
λόμενον ᾄδῃς, ἐκφανῆ γιγνόμενον τοῖς μνηστῆρσι καὶ ἐκ-
χέοντα τοὺς διστοὺς πρὸ τῶν ποδῶν, ἢ Ἀχιλλέα ἐπὶ τὸν
Ἕκτορα ὁρμῶντα, ἢ καὶ τῶν περὶ Ἀνδρομάχην ἐλεινῶν τι
ἢ περὶ Ἑκάβην ἢ περὶ Πρίαμον, τότε πότερον ἔμφρων εἶ
ἢ ἔξω σαυτοῦ γίγνει καὶ παρὰ τοῖς πράγμασιν οἴεταί σου c
εἶναι ἡ ψυχὴ οἷς λέγεις ἐνθουσιάζουσα, ἢ ἐν Ἰθάκῃ οὖσιν
ἢ ἐν Τροίᾳ ἢ ὅπως ἂν καὶ τὰ ἔπη ἔχῃ ;

ΙΩΝ. Ὡς ἐναργές μοι τοῦτο, ὦ Σώκρατες, τὸ τεκμήριον εἶπες· οὐ γάρ σε ἀποκρυψάμενος ἐρῶ. Ἐγὼ γὰρ ὅταν ἐλεινόν τι λέγω, δακρύων ἐμπίμπλανταί μου οἱ ὀφθαλμοί· ὅταν τε φοβερὸν ἢ δεινόν, ὀρθαὶ αἱ τρίχες ἵστανται ὑπὸ φόβου καὶ ἡ καρδία πηδᾷ.

ΣΩ. Τί οὖν ; φῶμεν, ὦ Ἴων, ἔμφρονα εἶναι τότε τοῦτον d
τὸν ἄνθρωπον, ὃς ἂν κεκοσμημένος ἐσθῆτι ποικίλῃ καὶ
χρυσοῖσι στεφάνοις κλάῃ τ᾽ ἐν θυσίαις καὶ ἑορταῖς, μηδὲν

535 a 3 γὰρ πῶς μου T : γάρ πως μου W γάρ μου πῶς F || **b** 1 μοι TW : καί μοι F || 3 οὐδὸν WFt : ὀδ- T || **c** 2 οὖσιν TWF : -σα S || 3 ὅπως TF : πῶς W || 6 μου codd. (etiam W) || **d** 1 τότε τοῦτον WF : τοῦτον τότε T τοῦτον recc. || 3 χρυσοῖσι F : -σοῖς TW.

fices et les fêtes, sans avoir rien perdu de ces parures, ou éprouve de l'effroi devant plus de vingt mille personnes bien disposées pour lui, quoique nul ne le dépouille ni ne lui fasse tort ?

Ion. — Non, par Zeus ! point du tout, Socrate, pour dire la vérité.

Socrate. — Sais-tu que sur la plupart des spectateurs vous produisez aussi les mêmes effets ?

e Ion. — Je le sais fort bien. Je les vois chaque fois, du haut de mon estrade, qui pleurent, jettent des regards menaçants et restent, comme moi, saisis à mes paroles. C'est que je suis bien obligé d'avoir l'œil sur eux : si je les fais pleurer, je rirai, moi, en recevant l'argent, tandis que, si je les fais rire, c'est moi qui pleurerai en perdant mon salaire.

Socrate. — Sais-tu que ce spectateur est le dernier des anneaux dont je parlais, qui par la vertu de la pierre d'Héraclée tirent l'un de l'autre leur force d'attraction ?
536 a Celui du milieu, c'est toi, le rhapsode et l'acteur ; le premier, c'est le poète en personne. Et la Divinité, à travers tous ces intermédiaires, attire où il lui plaît l'âme des humains, en faisant passer cette force de l'un à l'autre. A elle, comme à cette pierre-là, est suspendue une chaîne immense de choreutes et de maîtres de chœur et de sous-maîtres, obliquement rattachés aux anneaux qui dépendent de la Muse. Tel poète se rattache à une Muse, tel autre à une autre ; nous exprimons la chose en disant : il est possédé, ce qui revient
b au même, car il est tenu. A ces premiers anneaux — les poètes — d'autres se trouvent rattachés à leur tour, ceux-ci à l'un, ceux-là à l'autre, et éprouvent l'enthousiasme ; les uns, c'est à Orphée[1], les autres à Musée[2] ; mais la plupart, c'est Homère qui les possède et les tient. Tu es de ceux-là, Ion : tu es possédé par Homère. Quand on chante quelque passage d'un autre poète, tu t'endors et ne trouves rien à dire ; mais vient-

1. Orphée représente pour Platon (cf. 535 c) l'art *citharodique*. En outre on mettait sous son nom toute une littérature mystique (*hymnes, discours sacrés, chants de purification*) se rattachant aux rites de l'orphisme.

2. A ce Thrace légendaire, fils ou disciple d'Orphée, et premier prêtre des mystères d'Eleusis, suivant la tradition, on attribuait divers poèmes religieux (*Remèdes, Initiations, hymnes*) et des *Recueils d'oracles*. Pausanias (I, 22, 7) rejette toute cette production comme

ἀπολωλεκὼς τούτων, ἢ φοβῆται πλέον ἢ ἐν δισμυρίοις ἀνθρώποις ἑστηκὼς φιλίοις, μηδενὸς ἀποδύοντος μηδὲ ἀδικοῦντος;

ΙΩΝ. Οὐ μὰ τὸν Δία, οὐ πάνυ, ὦ Σώκρατες, ὥς γε τἀληθὲς εἰρῆσθαι.

ΣΩ. Οἶσθα οὖν ὅτι καὶ τῶν θεατῶν τοὺς πολλοὺς ταὐτὰ ταῦτα ὑμεῖς ἐργάζεσθε;

ΙΩΝ. Καὶ μάλα καλῶς οἶδα· καθορῶ γὰρ ἑκάστοτε e
αὐτοὺς ἄνωθεν ἀπὸ τοῦ βήματος κλάοντάς τε καὶ δεινὸν ἐμβλέποντας καὶ συνθαμβοῦντας τοῖς λεγομένοις. Δεῖ γάρ με καὶ σφόδρ᾽ αὐτοῖς τὸν νοῦν προσέχειν· ὡς ἐὰν μὲν κλάοντας αὐτοὺς καθίσω, αὐτὸς γελάσομαι ἀργύριον λαμβάνων, ἐὰν δὲ γελῶντας, αὐτὸς κλαύσομαι ἀργύριον ἀπολλύς.

ΣΩ. Οἶσθα οὖν ὅτι οὗτός ἐστιν ὁ θεατὴς τῶν δακτυλίων ὁ ἔσχατος, ὧν ἐγὼ ἔλεγον ὑπὸ τῆς Ἡρακλειώτιδος λίθου ἀπ᾽ ἀλλήλων τὴν δύναμιν λαμβάνειν; ὁ δὲ μέσος σὺ ὁ
ῥαψῳδὸς καὶ ὑποκριτής, ὁ δὲ πρῶτος αὐτὸς ὁ ποιητής· ὁ 536 a
δὲ θεὸς διὰ πάντων τούτων ἕλκει τὴν ψυχὴν ὅποι ἂν βούληται τῶν ἀνθρώπων, ἀνακρεμαννὺς ἐξ ἀλλήλων τὴν δύναμιν. Καὶ ὥσπερ ἐκ τῆς λίθου ἐκείνης ὁρμαθὸς πάμπολυς ἐξήρτηται χορευτῶν τε καὶ διδασκάλων καὶ ὑποδιδασκάλων, ἐκ πλαγίου ἐξηρτημένων τῶν τῆς Μούσης ἐκκρεμαμένων δακτυλίων. Καὶ ὁ μὲν τῶν ποιητῶν ἐξ ἄλλης Μούσης, ὁ δὲ ἐξ ἄλλης ἐξήρτηται — ὀνομάζομεν δὲ αὐτὸ κατέχεται,
τὸ δέ ἐστι παραπλήσιον· ἔχεται γάρ — ἐκ δὲ τούτων τῶν b
πρώτων δακτυλίων, τῶν ποιητῶν, ἄλλοι ἐξ ἄλλου αὖ ἠρτημένοι εἰσὶ καὶ ἐνθουσιάζουσιν, οἱ μὲν ἐξ Ὀρφέως, οἱ δὲ ἐκ Μουσαίου· οἱ δὲ πολλοὶ ἐξ Ὁμήρου κατέχονταί τε καὶ ἔχονται. Ὧν σύ, ὦ Ἴων, εἷς εἶ καὶ κατέχει ἐξ Ὁμήρου, καὶ ἐπειδὰν μέν τις ἄλλου του ποιητοῦ ᾄδῃ, καθεύδεις τε καὶ

d 4 φοβῆται T : -βεῖται WF || 5 φιλίοις TWf : φίλοις F || 9 ταὐτὰ ταῦτα TF : τὰ τοιαῦτα W || **536 b** 2 αὖ ἠρτημένοι TF : ἀνηρτημένοι W || 5 ὦ TWF : om. F || 6 ᾄδῃ — 7 ποιητοῦ om. F in marg. add.

on à faire entendre un air de ce poète ? aussitôt te voilà éveillé, ton âme entre en danse et les idées te viennent en foule. Car
c ce n'est point par l'effet d'un art ni d'une science que tu tiens sur Homère les discours que tu tiens ; c'est en vertu d'un privilège divin et d'une possession divine. Les gens en proie au délire des Corybantes ne saisissent qu'un air avec promptitude, celui du dieu qui les possède, et pour se conformer à cet air-là, trouvent sans peine gestes et paroles, sans se soucier des autres. Toi, Ion, tu es comme eux : est-ce d'Homère qu'on fait mention ? tu n'es pas en peine ; mais
d s'il s'agit des autres, tu restes court. Tu me demandes la cause de cette facilité que tu as pour Homère, mais non pour les autres : c'est que tu ne dois pas à un art, mais à un privilège divin ton habileté à louer Homère.

Ion. — Tu parles bien, Socrate ; je serais surpris, pourtant, si tu parlais assez bien pour me persuader que c'est sous le coup d'une possession et d'un délire que je fais l'éloge d'Homère. Toi-même, je pense, tu ne le croirais pas, si tu m'entendais parler d'Homère.

Seconde démonstration. Chaque art a son domaine propre.

e Socrate. — Ma foi ! je ne demande pas mieux que te t'entendre ; pas avant, toutefois, que tu n'aies répondu à ceci : parmi les sujets que traite Homère, quel est celui dont tu parles bien ? Car ce n'est évidemment pas de tous.

Ion. — Sache-le, Socrate : de tous sans exception.

Socrate. — Ce n'est évidemment pas de ceux qu'il t'arrive d'ignorer et que traite Homère.

Ion. — Et de quelle nature sont-ils, ces sujets que traite Homère et que j'ignore ?

537 a Socrate. — Des arts, en particulier, Homère ne parle-t-il pas en maint endroit et longuement ? Par exemple, de l'art du cocher ; si je me rappelle les vers, je te les citerai.

Ion. — Mais moi, je vais les dire. Moi, je me les rappelle.

Socrate. — Récite-moi donc ce que dit Nestor à son fils Antiloque, quand il lui conseille de prendre garde au

étant l'œuvre d'Onomacrite, et ne reconnaît comme authentique qu'un *Hymne à Déméter*.

ἀπορεῖς ὅ τι λέγῃς, ἐπειδὰν δὲ τούτου τοῦ ποιητοῦ φθέγξη-
ταί τις μέλος, εὐθὺς ἐγρήγορας καὶ ὀρχεῖταί σου ἡ ψυχὴ
καὶ εὐπορεῖς ὅ τι λέγῃς· οὐ γὰρ τέχνῃ οὐδ᾽ ἐπιστήμῃ περὶ c
Ὁμήρου λέγεις ἃ λέγεις, ἀλλὰ θείᾳ μοίρᾳ καὶ κατοκωχῇ,
ὥσπερ οἱ κορυβαντιῶντες ἐκείνου μόνου αἰσθάνονται τοῦ
μέλους ὀξέως ὃ ἂν ᾖ τοῦ θεοῦ ἐξ ὅτου ἂν κατέχωνται, καὶ
εἰς ἐκεῖνο τὸ μέλος καὶ σχημάτων καὶ ῥημάτων εὐποροῦσι,
τῶν δὲ ἄλλων οὐ φροντίζουσιν· οὕτω καὶ σύ, ὦ Ἴων, περὶ
μὲν Ὁμήρου ὅταν τις μνησθῇ, εὐπορεῖς, περὶ δὲ τῶν ἄλλων
ἀπορεῖς· τούτου δ᾽ ἐστὶ τὸ αἴτιον, ὅ μ᾽ ἐρωτᾷς, δι᾽ ὅ τι σὺ d
περὶ μὲν Ὁμήρου εὐπορεῖς, περὶ δὲ τῶν ἄλλων οὔ, ὅτι οὐ
τέχνῃ, ἀλλὰ θείᾳ μοίρᾳ Ὁμήρου δεινὸς εἶ ἐπαινέτης.

ΙΩΝ. Σὺ μὲν εὖ λέγεις, ὦ Σώκρατες· θαυμάζοιμι μεν-
τἂν εἰ οὕτως εὖ εἴποις, ὥστε με ἀναπεῖσαι ὡς ἐγὼ κατε-
χόμενος καὶ μαινόμενος Ὅμηρον ἐπαινῶ. Οἶμαι δὲ οὐδ᾽ ἂν
σοὶ δόξαιμι, εἴ μου ἀκούσαις λέγοντος περὶ Ὁμήρου.

ΣΩ. Καὶ μὴν ἐθέλω γε ἀκοῦσαι, οὐ μέντοι πρότερον
πρὶν ἄν μοι ἀποκρίνῃ τόδε· ὧν Ὅμηρος λέγει περὶ τίνος εὖ e
λέγεις ; οὐ γὰρ δήπου περὶ ἁπάντων γε.

ΙΩΝ. Εὖ ἴσθι, ὦ Σώκρατες, περὶ οὐδενὸς ὅτου οὔ.

ΣΩ. Οὐ δήπου καὶ περὶ τούτων ὧν σὺ μὲν τυγχάνεις
οὐκ εἰδώς, Ὅμηρος δὲ λέγει.

ΙΩΝ. Καὶ ταῦτα ποῖά ἐστιν ἃ Ὅμηρος μὲν λέγει, ἐγὼ
δὲ οὐκ οἶδα ;

ΣΩ. Οὐ καὶ περὶ τεχνῶν μέντοι λέγει πολλαχοῦ Ὅμηρος 537 a
καὶ πολλά ; οἷον καὶ περὶ ἡνιοχείας — ἐὰν μνησθῶ τὰ
ἔπη, ἐγώ σοι φράσω.

ΙΩΝ. Ἀλλ᾽ ἐγὼ ἐρῶ· ἐγὼ γὰρ μέμνημαι.

ΣΩ. Εἰπὲ δή μοι ἃ λέγει Νέστωρ Ἀντιλόχῳ τῷ ὑεῖ,

d 4 σὺ μὲν εὖ TWF : εὖ μὲν εὖ F εὖ μὲν S || 5 εἰ οὕτως F : οὕτως εἰ TW || 7 περὶ TW : τι περὶ F || **e** 1 λέγει TW : εὖ λέγει F || 2 λέγεις Cornarius : -γει || **537 a** 1 πολλαχοῦ ὅμηρος TW : ὅμηρος πολλαχοῦ F || 2 ἡνιοχείας TF ex ἡνιοχίας.

tournant, dans la course de chevaux en l'honneur de Patrocle[1].

Ion. —

Toi-même, penche-toi sur le char bien poli,
b *à gauche, doucement ; puis, le cheval de droite,*
excite-le de l'aiguillon et de la voix ; rends-lui la main.
Que le cheval de gauche rase si bien la borne
qu'on croie la voir touchée au bord par le moyeu
de la roue ! Mais garde-toi de heurter la pierre !

c Socrate. — Il suffit. Si ces vers d'Homère, Ion, sont justes ou non, qui peut le mieux en juger, le médecin ou le cocher ?

Ion. — Le cocher, évidemment.

Socrate. — Parce que c'est son art, ou pour une autre raison ?

Ion. — Non ; parce que c'est son art.

Socrate. — Chacun des arts a-t-il donc reçu du dieu la faculté de connaître un certain ouvrage ? Car, n'est-ce pas ? ce que nous connaissons par l'art du pilote, nous ne le connaîtrons pas aussi par l'art du médecin.

Ion. — Assurément non.

Socrate. — Ni par l'art du menuisier ce que nous connaissons par celui du médecin.

Ion. — Non certes.

d Socrate. — En est-il donc ainsi de tous les arts ? Ce que nous connaissons par l'un, nous ne le connaîtrons point par l'autre ? Mais avant de me répondre là-dessus, dis-moi : accordes-tu que de deux arts, l'un diffère de l'autre ?

Ion. — Oui.

Socrate. — Pour moi, c'est en me fondant sur ce que

1. *La course de chevaux en l'honneur de Patrocle* était peut-être le nom de cette partie de l'*Iliade*. Platon, non plus qu'Aristote, ne connaît d'autres divisions des poèmes homériques que celles qui sont marquées par le nom des épisodes essentiels (Λιταί, *Hipp. min.*, 364 e ; *Crat.*, 428 c ; 'Αλκίνου ἀπόλογοι, *Rép.*, X, 614 b ; Τειχομαχία, *Ion*, 540 b). La division de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* en vingt-quatre chants a été l'œuvre des critiques alexandrins, peut-être de Zénodote (voir les observations de V. Bérard dans son *Introduction à l'Odyssée*, tome III, p. 125 et suiv.). — Le passage cité ici est tiré de l'*Iliade*, XXIII, 335-340 : jeux célébrés par les Achéens après les funérailles de Patrocle.

παραινῶν εὐλαβηθῆναι περὶ τὴν καμπὴν ἐν τῇ ἱπποδρομίᾳ τῇ ἐπὶ Πατρόκλῳ.

ΙΩΝ. Κλινθῆναι δέ, φησί, καὶ αὐτὸς ἐυξέστῳ ἐνὶ δίφρῳ
ἦκ' ἐπ' ἀριστερὰ τοῖιν· ἀτὰρ τὸν δεξιὸν ἵππον b
κένσαι ὁμοκλήσας, εἶξαί τέ οἱ ἡνία χερσίν.
Ἐν νύσσῃ δέ τοι ἵππος ἀριστερὸς ἐγχριμφθήτω,
ὡς ἄν τοι πλήμνη γε δοάσσεται ἄκρον ἱκέσθαι
κύκλου ποιητοῖο· λίθου δ' ἀλέασθαι ἐπαυρεῖν.

ΣΩ. Ἀρκεῖ. Ταῦτα δή, ὦ Ἴων, τὰ ἔπη εἴτε ὀρθῶς λέγει c Ὅμηρος εἴτε μή, πότερος ἂν γνοίη ἄμεινον, ἰατρὸς ἢ ἡνίοχος ;

ΙΩΝ. Ἡνίοχος δήπου.

ΣΩ. Πότερον ὅτι τέχνην ταύτην ἔχει ἢ κατ' ἄλλο τι ;

ΙΩΝ. Οὔκ, ἀλλ' ὅτι τέχνην.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἑκάστῃ τῶν τεχνῶν ἀποδέδοταί τι ὑπὸ τοῦ θεοῦ ἔργον οἵᾳ τε εἶναι γιγνώσκειν ; οὐ γάρ που ἃ κυβερνητικῇ γιγνώσκομεν, γνωσόμεθα καὶ ἰατρικῇ.

ΙΩΝ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Οὐδέ γε ἃ ἰατρικῇ, ταῦτα καὶ τεκτονικῇ.

ΙΩΝ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Οὐκοῦν οὕτω καὶ κατὰ πασῶν τῶν τεχνῶν, ἃ τῇ d ἑτέρᾳ τέχνῃ γιγνώσκομεν, οὐ γνωσόμεθα τῇ ἑτέρᾳ ; τόδε δέ μοι πρότερον τούτου ἀπόκριναι· τὴν μὲν ἑτέραν φῄς εἶναί τινα τέχνην, τὴν δ' ἑτέραν ;

ΙΩΝ. Ναί.

ΣΩ. Ἆρα ὥσπερ ἐγὼ τεκμαιρόμενος, ὅταν ᾖ μὲν ἑτέρων

Testimon. : **537 a** 8 κλινθῆναι — **b** 5 ἐπαυρεῖν *Il.*, XXIII, 335-340.

a 8 αὐτὸς δὲ κλινθῆναι libri Homerici || ἐυξέστῳ TWF : ἐυπλέκτῳ S cum libris Homericis (εὐξέστου Xen., *Conv.*, IV, 6, qui mox ἐπὶ δίφρου scrips.) || **b** 2 τε TW (et libri Homerici) : δὲ F || 4 ἄν F (et libri Homerici) suprascr. W : μή TW || **c** 1 ἀρκεῖ ταῦτα δὴ TW : ἀρκεῖ δὴ ταῦτα F || 8 που TW : δήπου F || **d** 1 καὶ κατὰ TW : καὶ τὰ F.

celui-ci est la science de tels objets, et celui-là de tels autres, que je donne aux arts des noms différents. Fais-tu de même ?

Ion. — Oui.

e Socrate. — Car, n'est-ce pas ? si c'était une science des mêmes objets, pourquoi distinguerions-nous un art de l'autre, du moment qu'on pourrait également savoir les mêmes choses par les deux ? Ainsi, moi, je connais qu'il y a là cinq doigts, et toi, tu fais là-dessus la même constatation. Et si je te demandais : est-ce par le même art, l'arithmétique, que nous connaissons, toi et moi, les mêmes choses, ou par un autre ? tu dirais évidemment : par le même art.

Ion. — Oui.

538 a Socrate. — Réponds donc maintenant à la question que j'allais te poser tout à l'heure[1]. Dans tous les arts, crois-tu qu'il en soit ainsi, que le même art nous fasse nécessairement connaître les mêmes choses ; l'autre, non pas les mêmes, mais, puisqu'il est différent, nécessairement aussi d'autres choses ?

Ion. — C'est mon avis, Socrate.

Socrate. — Donc, celui qui ne possède pas un art ne sera pas en état de bien juger de ce qui appartient à cet art, paroles ou actes ?

b Ion. — Tu as raison.

Socrate. — Dans les vers que tu as récités, est-ce toi ou un cocher qui jugera le mieux si Homère parle bien ou non ?

Ion. — Un cocher.

Socrate. — C'est, n'est-ce pas ? que tu es rhapsode et non cocher.

Ion. — Oui.

Socrate. — Et l'art du rhapsode diffère de l'art du cocher ?

Ion. — Oui.

Socrate. — Si donc il en diffère, il est aussi la science d'objets différents.

Ion. — Oui.

1. Socrate revient à la question posée 537 d. Dans l'intervalle il a fait accepter à Ion cette idée que les sciences sont indépendantes l'une de l'autre.

πραγμάτων ᾖ ἐπιστήμη, ἡ δ' ἑτέρων, οὕτω καλῶ τὴν μὲν ἄλλην, τὴν δὲ ἄλλην τέχνην, οὕτω καὶ σύ;

ΙΩΝ. Ναί. e

ΣΩ. Εἰ γάρ που τῶν αὐτῶν πραγμάτων ἐπιστήμη εἴη τις, τί ἂν τὴν μὲν ἑτέραν φαῖμεν εἶναι, τὴν δ' ἑτέραν, ὁπότε γε ταὐτὰ εἴη εἰδέναι ἀπ' ἀμφοτέρων; ὥσπερ ἐγώ τε γιγνώσκω ὅτι πέντε εἰσὶν οὗτοι οἱ δάκτυλοι, καὶ σύ, ὥσπερ ἐγώ, περὶ τούτων ταὐτὰ γιγνώσκεις· καὶ εἴ σε ἐγὼ ἐροίμην εἰ τῇ αὐτῇ τέχνῃ γιγνώσκομεν τῇ ἀριθμητικῇ τὰ αὐτὰ ἐγώ τε καὶ σὺ ἢ ἄλλῃ, φαίης ἂν δήπου τῇ αὐτῇ.

ΙΩΝ. Ναί.

ΣΩ. Ὃ τοίνυν ἄρτι ἔμελλον ἐρήσεσθαί σε, νυνὶ εἰπέ, εἰ 538 a
κατὰ πασῶν τῶν τεχνῶν οὕτω σοι δοκεῖ, τῇ μὲν αὐτῇ τέχνῃ τὰ αὐτὰ ἀναγκαῖον εἶναι γιγνώσκειν, τῇ δ' ἑτέρᾳ μὴ τὰ αὐτά, ἀλλ' εἴπερ ἄλλη ἐστίν, ἀναγκαῖον καὶ ἕτερα γιγνώσκειν.

ΙΩΝ. Οὕτω μοι δοκεῖ, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὅστις ἂν μὴ ἔχῃ τινὰ τέχνην, ταύτης τῆς τέχνης τὰ λεγόμενα ἢ πραττόμενα καλῶς γιγνώσκειν οὐχ οἷός τ' ἔσται;

ΙΩΝ. Ἀληθῆ λέγεις. b

ΣΩ. Πότερον οὖν περὶ τῶν ἐπῶν ὧν εἶπες, εἴτε καλῶς λέγει Ὅμηρος εἴτε μή, σὺ κάλλιον γνώσει ἢ ἡνίοχος;

ΙΩΝ. Ἡνίοχος.

ΣΩ. Ῥαψῳδὸς γάρ που εἶ, ἀλλ' οὐχ ἡνίοχος.

ΙΩΝ. Ναί.

ΣΩ. Ἡ δὲ ῥαψῳδικὴ τέχνη ἑτέρα ἐστὶ τῆς ἡνιοχικῆς;

ΙΩΝ. Ναί.

ΣΩ. Εἰ ἄρα ἑτέρα, περὶ ἑτέρων καὶ ἐπιστήμη πραγμάτων ἐστίν.

ΙΩΝ. Ναί.

e 4 ἐγώ τε TW : ἔγωγε F || 538 b 4 ἡνιόχος om. F || 9 καὶ ἐπιστήμη πραγμάτων WF : πραγμάτων καὶ ἐπιστήμη T (καὶ πραγμάτων ἐπιστήμη signis addit. transpos. TF).

Socrate. — Et quand Homère parle de Machaon blessé, à qui Hécamédè, la concubine de Nestor, donne à boire le
c cycéon? Il s'exprime à peu près ainsi[1] :

Sur le vin de Pramnos[2] *elle râpait du fromage*
de chèvre avec la râpe de bronze ; et puis tout auprès,
elle mit de l'oignon, condiment du breuvage.

Si ces paroles d'Homère sont justes ou non, est-ce à l'art du médecin ou à celui du rhapsode qu'il appartient de le bien discerner ?

Ion. — A l'art du médecin.

Socrate. — Et quand Homère dit[3] :

d *Elle plongea au fond, tel un plomb qui s'en va,*
fixé au bout de la corne d'un bœuf champêtre,
vite porter la mort aux poissons carnassiers[4],

comment nous prononcer? Est-ce à l'art du pêcheur ou à celui du rhapsode qu'il appartient plutôt de juger ce que disent ces vers, et s'ils le font bien ou non?

Ion. — Evidemment, Socrate, à l'art du pêcheur.

Socrate. — Voyons, suppose que tu interroges. Si tu me
e demandais : « Eh bien, Socrate, puisque tu trouves chez Homère des choses dont le jugement appartient à chacun de ces arts, allons! tâche de découvrir aussi, en ce qui concerne le devin et l'art divinatoire, de quelle nature sont les choses où il convient au devin de savoir discerner les qualités ou les défauts du poète », considère combien il me sera facile de te répondre avec vérité. Maintes fois il en parle, et dans l'*Odyssée*, — ainsi quand un des descendants de Mélampe, le devin Théoclymène[5], s'adresse aux prétendants :

1. *Iliade,* XI, 639.

2. Suivant les uns, le vin de Pramnos était ainsi désigné du nom d'une montagne dans l'île d'Icaros, qui donnait un vin rude et sec ; d'après Didyme, πραμνία était une espèce particulière de vigne ; selon d'autres, le vin provenait des environs d'Éphèse.

3. *Iliade,* XXIV, 80-82, à propos d'Iris que Zeus envoie auprès de Thétis.

4. Le morceau de plomb destiné à faire plonger la ligne du pêcheur était enfermé à la pointe d'une corne de bœuf. A cette extrémité se trouvait fixé l'hameçon.

5. La généalogie de Théoclymène est détaillée dans l'*Odyssée,* XV,

ΣΩ. Τί δὲ δή, ὅταν Ὅμηρος λέγῃ ὡς τετρωμένῳ τῷ Μαχάονι Ἑκαμήδη ἡ Νέστορος παλλακὴ κυκεῶνα πιεῖν δίδωσι ; καὶ λέγει πως οὕτως — c

οἴνῳ πραμνείῳ, φησίν, ἐπὶ δ' αἴγειον κνῆ τυρὸν
κνήστι χαλκείῃ· παρὰ δὲ κρόμυον ποτῷ ὄψον·

ταῦτα εἴτε ὀρθῶς λέγει Ὅμηρος εἴτε μή, πότερον ἰατρικῆς ἐστι διαγνῶναι καλῶς ἢ ῥαψῳδικῆς ;

ΙΩΝ. Ἰατρικῆς.

ΣΩ. Τί δέ, ὅταν λέγῃ Ὅμηρος —

ἡ δὲ μολυβδαίνῃ ἰκέλη ἐς βυσσὸν ἵκανεν, d
ἥ τε κατ' ἀγραύλοιο βοὸς κέρας ἐμμεμαυῖα
ἔρχεται ὠμηστῇσι μετ' ἰχθύσι πῆμα φέρουσα·

ταῦτα πότερον φῶμεν ἁλιευτικῆς εἶναι τέχνης μᾶλλον κρῖναι ἢ ῥαψῳδικῆς, ἅττα λέγει καὶ εἴτε καλῶς εἴτε μή ;

ΙΩΝ. Δῆλον δή, ὦ Σώκρατες, ὅτι ἁλιευτικῆς.

ΣΩ. Σκέψαι δή, σοῦ ἐρομένου, εἰ ἔροιό με· « Ἐπειδὴ τοίνυν, ὦ Σώκρατες, τούτων τῶν τεχνῶν ἐν Ὁμήρῳ εὑρί- e
σκεις ἃ προσήκει ἑκάστῃ διακρίνειν, ἴθι μοι ἔξευρε καὶ τὰ τοῦ μάντεώς τε καὶ μαντικῆς, ποῖά ἐστιν ἃ προσήκει αὐτῷ οἵῳ τ' εἶναι διαγιγνώσκειν, εἴτε εὖ εἴτε κακῶς πεποίηται » — σκέψαι ὡς ῥᾳδίως τε καὶ ἀληθῆ ἐγώ σοι ἀποκρινοῦμαι. Πολλαχοῦ μὲν γὰρ καὶ ἐν Ὀδυσσείᾳ λέγει, οἷον καὶ ἃ ὁ τῶν Μελαμποδιδῶν λέγει μάντις πρὸς τοὺς μνηστῆρας, Θεοκλύμενος —

Testim. : **538 c** 2 οἴνῳ — **c** 3 χαλκείῃ *Il.*, XI, 639-640. || **538 d** 1 ἡ δὲ — **d** 3 φέρουσα *Il.*, XXIV, 80-82.

b 12 δὴ TWf : om. F || 13 πιεῖν F (cf. Plat. *Rempubl.* 406 a, τῇ δούσῃ πιεῖν de eodem *Iliadis* loco) : πίνειν TW || **c** 3 κνῆστι F : κνήστει W et ex κνήστη fecit T || παρὰ ... ὄψον : ἐπὶ δ' ἄλφιτα λευκὰ πάλυνε libri Homerici || 4 prius εἴτε TF : εἴπερ W || 7 δὲ WF : δαὶ T || **d** 1 βυσσὸν (uel βύσσον) TF (et libri Homerici) : πυθμέν^{α} W et in marg. T || ἵκανεν : ὄρουσεν libri Homerici || 2 ἐμμεμαυιᾶ : -βεβαυῖα libri Homerici || 3 μετ' : ἐπ' libri Homerici || πῆμα TWf : κῆρα F et libri Homerici || **e** 6 ἃ ὁ WFt : ὁ T || 7 μελαμποδιδῶν T^{2}W : -ποδίδων F -ποδῶν Tf.

539 a *Infortunés ! quel mal vous arrive ? La nuit*
vous couvre, de la tête et de la face aux pieds,
et une plainte éclate et vos joues sont en larmes ;
de fantômes le porche est plein, la cour est pleine ;
ils s'en vont vers l'Érèbe et l'ombre ; le soleil
b *a disparu du ciel, sous la brume sinistre*[1],

et maintes fois dans l'*Iliade* ; par exemple, au combat du mur. Là encore, il dit[2] :

Un oiseau vint sur eux, qui tentaient le passage,
un aigle de haut vol, à gauche, arrêtant l'ost.
c *Aux serres il portait un serpent rouge, énorme,*
vivant et palpitant, et belliqueux encore :
il piqua son vainqueur près du col, à la gorge,
en retournant la tête ; et l'autre, de douleur,
le rejeta à terre, au milieu de la foule,
d *et puis, avec un cri, s'envola dans le vent.*

Ces endroits, et ceux du même genre, c'est au devin, dirai-je, qu'il appartient de les examiner et de les juger.

Ion. — Et tu auras raison, Socrate.

Socrate. — Toi aussi, Ion, tu as raison de le dire. Allons ! à ton tour : je t'ai choisi dans l'*Odyssée* et dans l'*Iliade* des endroits qui, par leur nature, appartiennent au devin, au
e médecin et au pêcheur. Cite-m'en de même, puisqu'aussi bien tu es plus versé que moi dans les œuvres d'Homère, qui appartiennent au rhapsode, Ion, et à l'art du rhapsode,

225-256. Revenant à Ithaque et passant par Pylos, Télémaque est abordé par Théoclymène, un devin qui vient d'Argos, d'où il a été exilé pour un meurtre. Il accepte de le prendre avec lui et le ramène à Ithaque.

1. *Odyssée*, XX, 351-357. Parmi les prétendants attablés, qui viennent d'entendre les paroles de Télémaque, Pallas, égarant leur raison, suscite un rire inextinguible. En même temps leurs yeux s'emplissent de larmes. C'est alors que Théoclymène prophétise leur mort prochaine et leur descente dans l'Hadès. Mais en l'écoutant ils se mettent à rire.

2. *Iliade*, XII, 200-207. Les Troyens, qui ont repoussé les Achéens jusqu'au rempart du camp, s'apprêtent à le franchir, conduits par Polydamas et Hector. A la vue du présage, ils sont saisis de crainte Polydamas l'interprète et conseille à Hector la retraite.

δαιμόνιοι, τί κακὸν τόδε πάσχετε ; νυκτὶ μὲν ὑμέων 539 a
εἰλύαται κεφαλαί τε πρόσωπά τε νέρθε τε γυῖα,
οἰμωγὴ δὲ δέδηε, δεδάκρυνται δὲ παρειαί·
εἰδώλων τε πλέον πρόθυρον, πλείη δὲ καὶ αὐλὴ
ἱεμένων ἔρεβόσδε ὑπὸ ζόφον· ἠέλιος δὲ
οὐρανοῦ ἐξαπόλωλε, κακὴ δ' ἐπιδέδρομεν ἀχλύς· b

πολλαχοῦ δὲ καὶ ἐν Ἰλιάδι, οἷον καὶ ἐπὶ τειχομαχίᾳ· λέγει γὰρ καὶ ἐνταῦθα —

ὄρνις γάρ σφιν ἐπῆλθε περησέμεναι μεμαῶσιν,
αἰετὸς ὑψιπέτης, ἐπ' ἀριστερὰ λαὸν ἐέργων,
φοινήεντα δράκοντα φέρων ὀνύχεσσι πέλωρον, c
ζωόν, ἔτ' ἀσπαίροντα· καὶ οὔπω λήθετο χάρμης.
Κόψε γὰρ αὐτὸν ἔχοντα κατὰ στῆθος παρὰ δειρὴν
ἰδνωθεὶς ὀπίσω, ὁ δ' ἀπὸ ἕθεν ἧκε χαμᾶζε
ἀλγήσας ὀδύνῃσι, μέσῳ δ' ἐνὶ κάββαλ' ὁμίλῳ·
αὐτὸς δὲ κλάγξας πέτετο πνοιῇς ἀνέμοιο. d

Ταῦτα φήσω καὶ τὰ τοιαῦτα τῷ μάντει προσήκειν καὶ σκοπεῖν καὶ κρίνειν.

ΙΩΝ. Ἀληθῆ γε σὺ λέγων, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Καὶ σύ γε, ὦ Ἴων, ἀληθῆ ταῦτα λέγεις. Ἴθι δὴ καὶ σὺ ἐμοί, ὥσπερ ἐγὼ σοὶ ἐξέλεξα καὶ ἐξ Ὀδυσσείας καὶ ἐξ Ἰλιάδος ὁποῖα τοῦ μάντεώς ἐστι καὶ ὁποῖα τοῦ ἰατροῦ καὶ ὁποῖα τοῦ ἁλιέως, οὕτω καὶ σὺ ἐμοὶ ἔκλεξον, ἐπειδὴ καὶ e
ἐμπειρότερος εἶ ἐμοῦ τῶν Ὁμήρου, ὁποῖα τοῦ ῥαψῳδοῦ ἐστιν, ὦ Ἴων, καὶ τῆς τέχνης τῆς ῥαψῳδικῆς, ἃ τῷ ῥαψῳδῷ

Testim. : **539 a** 1 δαιμόνιοι — **b** 1 ἀχλύς *Od.*, XX, 351-357 || **539 b** 4 ὄρνις γάρ — **d** 1 ἀνέμοιο *Il.*, XII, 200-207.

539 a 1 δαιμόνιοι : ἆ δειλοί libri Homerici || ὑμέων TF : ὑμῶν W || 2 γυῖα : γοῦνα libri Homerici || 3 δέδηε W : δὲ δὴ (ἐδεδάκρυνται) F : δέδηαι T post παρειαί in libris Homericis hic uersus αἵματι δ' ἐρράδαται τοῖχοι καλαί τε μεσόδμαι || **b** 2 prius καὶ TWf : om. F || **c** 4 ὀπίσω WF : -σσω T || 5 ἐνὶ κάββαλ' f (ἐνὶ κάμβαλ' F) : ἐνκάμβαλ' W ἐγκάββαλ' T (sed prius λ puncto del.) || **d** 1 πέτετο libri Homerici : πέτατο W (suprascr ἐπα) F ut uidetur : ἕπετο T (f ?) || 5 γε TF : om. W.

et qu'il convienne au rhapsode et d'examiner et de juger, de préférence aux autres hommes.

Ion. — Je le déclare, Socrate : tous sans exception.

Socrate. — Ce n'est pas toi, Ion, qui dis : tous sans exception. As-tu si peu de mémoire ? Pourtant le défaut de mémoire siérait mal à un rhapsode de profession.

Ion. — En quoi donc manqué-je de mémoire ?

540 a Socrate. — Ne te souviens-tu pas d'avoir dit[1] que l'art du rhapsode diffère de celui du cocher ?

Ion. — Je m'en souviens.

Socrate. — Puisqu'il en diffère, tu convenais donc aussi que ses connaissances seront différentes ?

Ion. — Oui.

Socrate. — Ce n'est donc pas à tout que s'étendront, d'après toi, les connaissances de l'art rhapsodique ni celles du rhapsode.

Ion. — Si, sauf peut-être aux cas de ce genre[2].

b Socrate. — Par « cas de ce genre » tu veux dire : sauf ce qui appartient aux autres arts, à peu près[3]. Mais alors, quelle sorte de choses connaîtra le tien, puisqu'il ne connaît pas tout ?

Ion. — Selon moi, le langage qui convient à un homme comme à une femme, à un esclave comme à un homme libre, à un subalterne comme à un chef.

Socrate. — Veux-tu dire que le langage convenable à qui gouverne en mer un vaisseau battu par la tempête, le rhapsode le connaîtra mieux que le pilote ?

Ion. — Non, celui-là, ce sera le pilote.

c Socrate. — Mais le langage convenable à qui gouverne un malade, le rhapsode le connaîtra-t-il mieux que le médecin ?

Ion. — Celui-là non plus.

Socrate. — Veux-tu dire celui qui convient à un esclave ?

Ion. — Oui.

Socrate. — Par exemple, d'après toi, le langage que doit

1. 538 b.

2. Les cas spéciaux dont on a parlé (l'art du cocher, celui du médecin etc., voir 539 d e). Pour Ion ils sont peu importants.

3. Πλὴν τὰ τῶν ἄλλων τεχνῶν σχεδόν τι commente τὰ τοιαῦτα. Mot à mot : « Tu dis : ⟨sauf⟩ les cas de ce genre, c'est-à-dire : sauf ce qui concerne à peu près les autres arts (autres que celui du rhapsode) ».

προσήκει καὶ σκοπεῖσθαι καὶ διακρίνειν παρὰ τοὺς ἄλλους ἀνθρώπους.

ΙΩΝ. Ἐγὼ μέν φημι, ὦ Σώκρατες, ἅπαντα.

ΣΩ. Οὐ σύ γε φῄς, ὦ Ἴων, ἅπαντα· ἢ οὕτως ἐπιλήσμων εἶ; καίτοι οὐκ ἂν πρέποι γε ἐπιλήσμονα εἶναι ῥαψῳδὸν ἄνδρα.

ΙΩΝ. Τί δὲ δὴ ἐπιλανθάνομαι;

ΣΩ. Οὐ μέμνησαι ὅτι ἔφησθα τὴν ῥαψῳδικὴν τέχνην 540 a
ἑτέραν εἶναι τῆς ἡνιοχικῆς;

ΙΩΝ. Μέμνημαι.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ἑτέραν οὖσαν ἕτερα γνώσεσθαι ὡμολόγεις;

ΙΩΝ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα πάντα γε γνώσεται ἡ ῥαψῳδικὴ κατὰ τὸν σὸν λόγον οὐδὲ ὁ ῥαψῳδός.

ΙΩΝ. Πλήν γε ἴσως τὰ τοιαῦτα, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Τὰ τοιαῦτα δὲ λέγεις πλὴν τὰ τῶν ἄλλων τεχνῶν b
σχεδόν τι· ἀλλὰ ποῖα δὴ γνώσεται, ἐπειδὴ οὐχ ἅπαντα;

ΙΩΝ. Ἃ πρέπει, οἶμαι ἔγωγε, ἀνδρὶ εἰπεῖν καὶ ὁποῖα γυναικί, καὶ ὁποῖα δούλῳ καὶ ὁποῖα ἐλευθέρῳ, καὶ ὁποῖα ἀρχομένῳ καὶ ὁποῖα ἄρχοντι.

ΣΩ. Ἆρα ὁποῖα ἄρχοντι, λέγεις, ἐν θαλάττῃ χειμαζομένου πλοίου πρέπει εἰπεῖν, ὁ ῥαψῳδὸς γνώσεται κάλλιον ἢ ὁ κυβερνήτης;

ΙΩΝ. Οὔκ, ἀλλὰ ὁ κυβερνήτης τοῦτό γε.

ΣΩ. Ἀλλ᾽ ὁποῖα ἄρχοντι κάμνοντος πρέπει εἰπεῖν, ὁ c
ῥαψῳδὸς γνώσεται κάλλιον ἢ ὁ ἰατρός;

ΙΩΝ. Οὐδὲ τοῦτο.

ΣΩ. Ἀλλ᾽ οἷα δούλῳ πρέπει, λέγεις;

ΙΩΝ. Ναί.

ΣΩ. Οἷον βουκόλῳ λέγεις δούλῳ ἃ πρέπει εἰπεῖν ἀγριαι-

e 7 φῄς Baiter : ἔφης || ἅπαντα TWf : οὐ πάντα F || 540 b 2 σχεδόν τι rhapsodo trib. W || 9 ἀλλά ὁ W : ἄλλο F ἀλλὰ καὶ ὁ T et in marg. || c 1 κάμνοντος F : -τι TWf.

tenir un esclave[1] bouvier pour apaiser ses génisses effarouchées, c'est le rhapsode qui le connaîtra, et non le bouvier ?

Ion. — Certes non.

Socrate. — Est-ce le genre de propos qu'il est convenable à une fileuse de tenir sur le travail de la laine ?

Ion. — Non.

d Socrate. — Est-ce le genre de propos qu'il convient à un général de profession de tenir à des soldats pour les exhorter ?

Ion. — Oui, voilà le genre de choses que connaîtra le rhapsode.

Socrate. — Quoi ! l'art du rhapsode est celui du général ?

Ion. — En tout cas je saurais, pour ma part, ce qu'un général doit dire.

Socrate. — C'est peut-être que tu as aussi les talents d'un général, Ion. Et en effet, si tu te trouvais unir les talents du cavalier à ceux du joueur de cithare[2], tu connaîtrais les chevaux qui sont bonnes ou mauvaises montures. Mais si je te demandais, moi : « En vertu de quel art, Ion, connais-tu les chevaux qui sont bonnes montures ? Est-ce en qualité de cavalier, ou de joueur de cithare ? », que me répondrais-tu ?

e

Ion. — En qualité de cavalier, dirais-je.

Socrate. — Si donc tu savais aussi discerner ceux qui jouent bien de la cithare, tu conviendrais que tu les discernes en qualité de cithariste et non de cavalier.

Ion. — Oui.

Socrate. — Puisque tu connais l'art militaire, est-ce en qualité d'habile général que tu le connais, ou de bon rhapsode ?

Ion. — Je n'y vois aucune différence.

541 a Socrate. — Comment ? aucune différence, dis-tu ? L'art du rhapsode et celui du général ne font-ils qu'un, d'après toi, ou sont-ce deux arts ?

Ion. — Un seul art, à mon avis.

Socrate. — A ce compte-là, quiconque est bon rhapsode se trouve être aussi bon général ?

1. Socrate va reprendre, l'un après l'autre, les exemples énumérés plus haut par Ion : après *celui qui commande, l'esclave, la femme*, etc.

2. Socrate ne veut pas dire qu'Ion a les talents du joueur de cithare. Les rhapsodes déclamaient sans s'accompagner d'un instru-

νουσῶν βοῶν παραμυθουμένῳ, ὁ ῥαψῳδὸς γνώσεται ἀλλ' οὐχ ὁ βουκόλος;

ΙΩΝ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Ἀλλ' οἷα γυναικὶ πρέποντά ἐστιν εἰπεῖν ταλασιουργῷ περὶ ἐρίων ἐργασίας;

ΙΩΝ. Οὔ.

ΣΩ. Ἀλλ' οἷα ἀνδρὶ πρέπει εἰπεῖν γνώσεται στρατηγῷ d
στρατιώταις παραινοῦντι;

ΙΩΝ. Ναί, τὰ τοιαῦτα γνώσεται ὁ ῥαψῳδός.

ΣΩ. Τί δέ; ἡ ῥαψῳδικὴ τέχνη στρατηγική ἐστιν;

ΙΩΝ. Γνοίην γοῦν ἂν ἐγὼ οἷα στρατηγὸν πρέπει εἰπεῖν.

ΣΩ. Ἴσως γὰρ εἶ καὶ στρατηγικός, ὦ Ἴων. Καὶ γὰρ εἰ ἐτύγχανες ἱππικὸς ὢν ἅμα καὶ κιθαριστικός, ἔγνως ἂν
ἵππους εὖ καὶ κακῶς ἱππαζομένους· ἀλλ' εἴ σ' ἐγὼ ἠρόμην· e
« Ποτέρᾳ δὴ τέχνῃ, ὦ Ἴων, γιγνώσκεις τοὺς εὖ ἱππαζομένους ἵππους; ᾗ ἱππεὺς εἶ ἢ ᾗ κιθαριστής; » τί ἂν μοι ἀπεκρίνω;

ΙΩΝ. Ἧι ἱππεύς, ἔγωγ' ἄν.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ καὶ τοὺς εὖ κιθαρίζοντας διεγίγνωσκες, ὡμολόγεις ἄν, ᾗ κιθαριστὴς εἶ, ταύτῃ διαγιγνώσκειν, ἀλλ οὐχ ᾗ ἱππεύς.

ΙΩΝ. Ναί.

ΣΩ. Ἐπειδὴ δὲ τὰ στρατιωτικὰ γιγνώσκεις, πότερον ᾗ στρατηγικὸς εἶ γιγνώσκεις ἢ ᾗ ῥαψῳδὸς ἀγαθός;

ΙΩΝ. Οὐδὲν ἔμοιγε δοκεῖ διαφέρειν.

ΣΩ. Πῶς; οὐδὲν λέγεις διαφέρειν; μίαν λέγεις τέχνην 541 a
εἶναι τὴν ῥαψῳδικὴν καὶ τὴν στρατηγικὴν ἢ δύο;

ΙΩΝ. Μία ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Ὅστις ἄρα ἀγαθὸς ῥαψῳδός ἐστιν, οὗτος καὶ ἀγαθὸς στρατηγὸς τυγχάνει ὤν;

d 3 ναί recc.: νή || 4 δὲ WF: δαὶ T || 5 ἂν Sydenham: ἄρ' W ἆρ' T om. F || ἐγώ TW: ἔγωγε F || 6 ὦ F: om. TW || e 1 ἠρόμην TW (sed ἠ- in ras. T ἐρ- primum W): ἐροίμην F || 4 ἀπεκρίνω F: -νου TW || 10 τὰ TF: om. W || 12 ἔμοιγε TW: ἐμοὶ F.

Ion. — Tout juste, Socrate.

Socrate. — Par conséquent, quiconque se trouve être bon général est aussi bon rhapsode ?

Ion. — La réciproque ne me semble pas juste.

Socrate. — Mais il te semble que tout bon rhapsode est
b aussi bon général ?

Ion. — Parfaitement.

Socrate. — Tu es, toi, le meilleur rhapsode de la Grèce ?

Ion. — Oui, Socrate, et de beaucoup.

Socrate. — Et général, Ion, es-tu aussi le meilleur de la Grèce ?

Ion. — N'en doute pas, Socrate ; et cela, parce que je l'ai appris dans Homère.

Socrate. — Alors, au nom des dieux, Ion, pourquoi donc, étant le meilleur des Grecs à la fois comme général et comme rhapsode, circules-tu par la Grèce en faisant le rhapsode, au lieu de commander des armées ? Crois-tu que les Grecs aient
c grand besoin d'un rhapsode orné d'une couronne d'or, et nul besoin d'un général ?

Ion. — C'est que notre cité, Socrate, est gouvernée par vous[1], et sous votre commandement militaire ; elle n'a point besoin de général. Quant à la vôtre et à Lacédémone, ce n'est pas moi qu'elles iraient choisir pour général. A vous seuls vous croyez vous suffire.

Socrate. — Excellent Ion, ne connais-tu pas Apollodore de Cyzique[2] ?

Ion. — Quel Apollodore ?

Socrate. — Celui que les Athéniens ont souvent choisi
d pour général, bien qu'étranger. De même Phanosthène d'Andros et Héraclès de Clazomène ; ce sont des étrangers, mais notre ville, les ayant vus faire la preuve de leur mérite, les élève aux commandements militaires et aux autres charges. Et Ion d'Éphèse, n'ira-t-elle donc pas le choisir pour

ment, et plus haut (533 b) l'art du cithariste est expressément distingué de celui du rhapsode. C'est simplement un exemple que Socrate imagine pour faire comprendre sa pensée (voir un peu plus loin : « si donc tu savais aussi discerner ceux qui jouent bien de la cithare », et noter dans les deux cas l'emploi de l'*irréel*).

1. Voir la *Notice*, p. 23.

2. Sur Apollodore de Cyzique, Phanosthène d'Andros et Héraclide de Clazomène, voir la *Notice*, p. 23-24.

ΙΩΝ. Μάλιστα, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ ὅστις ἀγαθὸς στρατηγὸς τυγχάνει ὤν, ἀγαθὸς καὶ ῥαψῳδός ἐστιν.

ΙΩΝ. Οὐκ αὖ μοι δοκεῖ τοῦτο.

ΣΩ. Ἀλλ' ἐκεῖνο μὴν δοκεῖ σοι, ὅστις γε ἀγαθὸς ῥαψῳδός, καὶ στρατηγὸς ἀγαθὸς εἶναι ; b

ΙΩΝ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν σὺ τῶν Ἑλλήνων ἄριστος ῥαψῳδὸς εἶ ;

ΙΩΝ. Πολύ γε, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἦ καὶ στρατηγός, ὦ Ἴων, τῶν Ἑλλήνων ἄριστος εἶ ;

ΙΩΝ. Εὖ ἴσθι, ὦ Σώκρατες· καὶ ταῦτά γε ἐκ τῶν Ὁμήρου μαθών.

ΣΩ. Τί δή ποτ' οὖν πρὸς τῶν θεῶν, ὦ Ἴων, ἀμφότερα ἄριστος ὢν τῶν Ἑλλήνων, καὶ στρατηγὸς καὶ ῥαψῳδός, ῥαψῳδεῖς μὲν περιιὼν τοῖς Ἕλλησι, στρατηγεῖς δ' οὔ ; ἢ ῥαψῳδοῦ μὲν δοκεῖ σοι χρυσῷ στεφάνῳ ἐστεφανωμένου c πολλὴ χρεία εἶναι τοῖς Ἕλλησι, στρατηγοῦ δὲ οὐδεμία ;

ΙΩΝ. Ἡ μὲν γὰρ ἡμετέρα, ὦ Σώκρατες, πόλις ἄρχεται ὑπὸ ὑμῶν καὶ στρατηγεῖται καὶ οὐδὲν δεῖται στρατηγοῦ, ἡ δὲ ὑμετέρα καὶ ἡ Λακεδαιμονίων οὐκ ἄν με ἕλοιτο στρατηγόν· αὐτοὶ γὰρ οἴεσθε ἱκανοὶ εἶναι.

ΣΩ. Ὦ βέλτιστε Ἴων, Ἀπολλόδωρον οὐ γιγνώσκεις τὸν Κυζικηνόν ;

ΙΩΝ. Ποῖον τοῦτον ;

ΣΩ. Ὃν Ἀθηναῖοι πολλάκις ἑαυτῶν στρατηγὸν ᾕρηνται ξένον ὄντα· καὶ Φανοσθένη τὸν Ἄνδριον καὶ Ἡρακλείδην d τὸν Κλαζομένιον, οὓς ἥδε ἡ πόλις ξένους ὄντας, ἐνδειξαμένους ὅτι ἄξιοι λόγου εἰσί, καὶ εἰς στρατηγίας καὶ εἰς τὰς ἄλλας ἀρχὰς ἄγει· Ἴωνα δ' ἄρα τὸν Ἐφέσιον οὐχ αἱρήσεται στρατηγὸν καὶ τιμήσει, ἐὰν δοκῇ ἄξιος λόγου εἶναι ; τί δέ ;

541 a 9 οὐκοῦν F pro οὐκ αὖ ‖ 10 μὴν Bekker : μὲν ‖ σοι TW : σοι εἶναι F ‖ γε TW : τε F ‖ **b** 10 στρατηγός TW : στρατηγός ὢν F ‖ **d** 5 δόκῃς F pro δοκῇ ‖ δὲ WF : δαὶ T.

général et lui confier des postes honorifiques, si on lui trouve du mérite ? N'êtes-vous pas d'ailleurs, vous autres gens d'Éphèse, Athéniens d'origine [1], et Éphèse le cède-t-elle à
e aucune autre ville ? Mais venons au fait, Ion. Si tu dis vrai en attribuant à un art et à une science ton talent de louer Homère, tu es bien coupable : après t'être fait fort, devant moi, de savoir tant de belles choses sur Homère, et tout en promettant de m'en donner la preuve, tu te joues de moi ; et, bien loin de me montrer ton talent, tu ne veux même pas me dire quels sont ces sujets sur lesquels tu es habile à parler, malgré mon insistance prolongée. Tu te conduis tout bonnement comme Protée [2], prenant toutes les formes et te tournant dans tous les sens, et finalement, après m'avoir échappé, tu
542 a es apparu en général, pour ne pas faire voir combien tu es habile dans la science d'Homère. Si donc, comme je le disais à l'instant, tu as sur Homère les connaissances de l'art, et si, après avoir promis de les montrer, tu te joues de moi, tu es coupable. Si, au contraire, tu n'as pas les connaissances de l'art, et si c'est en vertu d'un privilège divin et possédé par Homère que, sans rien savoir, tu dis sur ce poète tant de belles choses, comme je l'ai dit à ton sujet, tu n'es point coupable. Choisis donc ce que tu préfères, de passer à nos yeux pour un homme injuste ou pour divin.

b Ion. — La différence est grande ! Socrate. Il est bien plus beau de passer pour divin.

Socrate. — Eh bien, nous t'accordons, Ion, ce qui te paraît le plus beau : d'être divin et non d'avoir les connaissances de l'art dans tes éloges d'Homère.

1. D'après la tradition, Éphèse avait été fondée par Androclos, fils de Codros, roi d'Athènes (Strabon, XIV, 1 ; Pausanias, VII, 2, 5). On y montrait encore son tombeau (Paus., VII, 2, 6).

2. *Odyssée*, IV, 455 sq. Protée ne se laisse maîtriser par Ménélas qu'après toutes sortes de métamorphoses : il se change tour à tour en lion, en dragon, en panthère, en porc énorme, en eau et en arbre.

οὐκ Ἀθηναῖοι μέν ἐστε οἱ Ἐφέσιοι τὸ ἀρχαῖον, καὶ ἡ
Ἔφεσος οὐδεμιᾶς ἐλάττων πόλεως; ἀλλὰ γὰρ σύ, ὦ Ἴων, e
εἰ μὲν ἀληθῆ λέγεις ὡς τέχνῃ καὶ ἐπιστήμῃ οἷός τε εἶ
Ὅμηρον ἐπαινεῖν, ἀδικεῖς, ὅστις ἐμοὶ ὑποσχόμενος ὡς
πολλὰ καὶ καλὰ περὶ Ὁμήρου ἐπίστασαι καὶ φάσκων ἐπι-
δείξειν, ἐξαπατᾷς με καὶ πολλοῦ δεῖς ἐπιδεῖξαι, ὅς γε οὐδὲ
ἅττα ἐστὶ ταῦτα περὶ ὧν δεινὸς εἶ ἐθέλεις εἰπεῖν, πάλαι
ἐμοῦ λιπαροῦντος, ἀλλὰ ἀτεχνῶς ὥσπερ ὁ Πρωτεὺς παντο-
δαπὸς γίγνει στρεφόμενος ἄνω καὶ κάτω, ἕως τελευτῶν
διαφυγών με στρατηγὸς ἀνεφάνης, ἵνα μὴ ἐπιδείξῃς ὡς 542 a
δεινὸς εἶ τὴν περὶ Ὁμήρου σοφίαν. Εἰ μὲν οὖν τεχνικὸς
ὤν, ὅπερ νῦν δὴ ἔλεγον, περὶ Ὁμήρου ὑποσχόμενος ἐπιδεί-
ξειν ἐξαπατᾷς με, ἄδικος εἶ· εἰ δὲ μὴ τεχνικὸς εἶ, ἀλλὰ
θείᾳ μοίρᾳ κατεχόμενος ἐξ Ὁμήρου μηδὲν εἰδὼς πολλὰ καὶ
καλὰ λέγεις περὶ τοῦ ποιητοῦ, ὥσπερ ἐγὼ εἶπον περὶ σοῦ,
οὐδὲν ἀδικεῖς. Ἑλοῦ οὖν πότερα βούλει νομίζεσθαι ὑπὸ
ἡμῶν ἄδικος ἀνὴρ εἶναι ἢ θεῖος.

ΙΩΝ. Πολύ διαφέρει, ὦ Σώκρατες· πολὺ γὰρ κάλλιον τὸ b
θεῖον νομίζεσθαι.

ΣΩ. Τοῦτο τοίνυν τὸ κάλλιον ὑπάρχει σοι παρ' ἡμῖν, ὦ
Ἴων, θεῖον εἶναι καὶ μὴ τεχνικὸν περὶ Ὁμήρου ἐπαινέτην.

e 5 δεῖς recc. : δεῖ σ' TW δ' εἰς F || 6 πάλαι TW : πολλὰ F || 542 b
1 σώκρατες TW : σώκρατες θεῖος F || 3 ἡμῖν TF : -μῶν W.

MÉNEXÈNE

NOTICE

Le sujet du dialogue.

Socrate apprend de Ménexène que le Conseil s'apprête à désigner l'orateur chargé de faire l'éloge des soldats morts. Il manifeste son admiration pour ces sortes de discours, dont le prestige met en valeur tous les membres de la cité. Au reste, la tâche de l'orateur n'offre en pareil cas rien de difficile. Lui-même, il saurait s'en acquitter. Il a pour maître d'éloquence Aspasie, et la veille il a recueilli de sa bouche une oraison funèbre de sa composition. Sur la prière de Ménexène, il récite ce discours d'un bout à l'autre. Ménexène se déclare émerveillé, et proteste de sa reconnaissance. Socrate s'engage, à condition que Ménexène soit discret, à lui rapporter nombre de discours du même genre faits par Aspasie.

Le personnage de Ménexène.

L'interlocuteur de Socrate est nommé dans le *Phédon* (59 b) parmi les disciples qui assistèrent aux derniers moments du Maître. Il est mis en scène dans le *Lysis*, sous les traits d'un adolescent. Fils de Démophon, il sort d'une famille qui a toujours donné des hommes d'État à Athènes [1]. Dans notre dialogue, il est évidemment plus âgé que dans le *Lysis*, puisqu'il peut croire son éducation achevée, et qu'il se prépare à débuter dans la vie politique [2].

1. *Ménexène*, 234 a b.

2. *Id.* — Il a donc atteint dix-huit ans, l'âge de l'éphébie, où le jeune Athénien était inscrit sur le registre de son dème, et entrait en possession de la plupart de ses droits civils. L'intention qu'il manifeste d'aborder la vie politique semble même indiquer qu'il est tout près de la vingtième année.

Le *Lysis* le représente comme un grand disputeur (ἐριστικός, 211 b). Il se montre ici sous un jour différent. Socrate lui demande s'il s'imagine être parvenu au terme de l'éducation (παίδευσις) et à celui de la haute culture (φιλοσοφία) qui, pour les jeunes Athéniens de famille riche, faisait suite à l'éducation proprement dite. Cette question moqueuse est une allusion à l'état d'esprit de ceux qui, comme le Calliclès du *Gorgias* (484 c sq.), voyaient dans la philosophie un divertissement bon pour la jeunesse, mais indigne de l'âge mûr, et jugeaient nécessaire, quand ils étaient devenus des hommes, de l'abandonner pour l'action politique [1]. Ménexène répond avec respect qu'il a l'ambition d'exercer des charges dans la cité, mais qu'il se réglera sur les conseils de son maître. Il est clair, cependant, qu'il partage l'engouement général pour les discours funèbres. L'improvisation, en pareille matière, lui paraît exiger des dons exceptionnels. Aussi semble-t-il choqué des plaisanteries que Socrate dirige contre les orateurs. Il doute que son maître soit capable de ce qu'il regarde comme un tour de force. Il est impatient d'ouïr le discours qu'on lui annonce ; à la fin, il ne cache pas son admiration pour le morceau d'éloquence qu'il vient d'entendre, et il prie Socrate de lui en rapporter d'autres.

La fête des Epitaphia.

Le *Ménexène* se présente donc sous la forme d'un dialogue encadrant un long discours, un *épitaphios logos*, prononcé par Socrate. L'usage de ces oraisons funèbres était ancien à Athènes [2]. Les dépouilles des soldats morts recevaient une sépulture commune dans le cimetière du Céramique [3]. Chaque année, les funérailles étaient célébrées dans une cérémonie publique (*Epitaphia*)[4], qui, après la construction du Théseion, fut rattachée aux fêtes consacrées à la légende de Thésée et au culte des bienfaiteurs de l'État. Du 5 au 7 pyanepsion

1. Cf. Wendland, *Die Tendenz des Platonischen Menexenus* (*Hermes*, 1890, p. 171); H. Raeder, *Platons philosophische Entwickelung*, p. 126.

2. La loi qui l'institua remontait peut-être à la première guerre médique.

3. Même avant les guerres médiques, suivant Pausanias (I, 29, 5).

4. Instituée ou réorganisée par Solon (Diogène de Laërte, *Sol.*, 8).

(octobre), avait lieu l'exposition des restes, rassemblés dans dix cercueils (un par tribu), auxquels s'ajoutait un lit vide, pour les morts dont la dépouille n'avait pu être recueillie[1]. Le 7 était le jour du convoi funèbre. Au moment de l'inhumation, un orateur, désigné par l'Assemblée sur la proposition du Conseil, prenait la parole pour prononcer le discours d'usage[2]. Ensuite venaient, sous la surveillance du polémarque, des jeux funèbres[3] : exercices gymniques et équestres, concours artistiques, courses d'éphèbes en armes, lampadodromies exécutées par les éphèbes.

Problèmes que pose le Ménexène.

Malgré son peu d'étendue, le Ménexène est un des dialogues de Platon qui ont fait couler le plus d'encre. Il a suscité toute une littérature exégétique. Quel rapport faut-il établir entre le discours de Socrate et la partie dialoguée qui l'entoure? Ce discours doit-il être pris au sérieux? Est-ce au contraire une œuvre de fantaisie, une parodie, une satire? Platon veut-il montrer aux rhéteurs de son temps ce que doit être l'oraison funèbre, ou bien ce qu'elle ne doit pas être? L'ironie, si elle existe, est-elle dirigée contre la rhétorique contemporaine, ou contre le public athénien? Le sérieux ne s'y mêle-t-il pas dans une certaine mesure au plaisant? Autant de questions auxquelles ont été faites les réponses les plus diverses, sans parler du problème de l'authenticité, dont la solution dépend en partie de l'interprétation que l'on donne du discours lui-même. Un examen attentif de l'ouvrage, étudié dans son contenu et dans sa forme, permet, croyons-nous, de se prononcer sur les points essentiels,

Le dialogue du début.

Il ne saurait y avoir de doute sur le sens général du préambule dialogué qui sert d'introduction au discours (234 a-236 d). Socrate y persifle ouvertement les faiseurs d'oraisons funèbres, et Ménexène n'a pas de peine à le comprendre : « Tu te moques toujours des orateurs », lui répond-il (235 c). Sur quoi porte la raillerie? D'abord sur l'objet même de ces

1 Thucydide, II, 34, 3.
2. *Id.*, II, 34, 6 ; Démosthène, *Cour.*, 320.
3. Platon, *Ménexène*, 294 b ; Lysias, II, 80 etc.

éloges : pour les obtenir il n'est pas besoin d'en être digne ; indifférents à la vérité, ils glorifient en chacun les qualités qui lui sont étrangères comme celles qui lui appartiennent (234 c-235 a). Ils n'ont pas le caractère de spontanéité qui conviendrait à des discours dictés par l'émotion, sous le coup d'événements particuliers : préparés de longue main, ils ne peuvent guère offrir que des lieux communs applicables à toutes les circonstances (234 c, 235 d). La séduction qu'ils exercent ne vient donc pas de leur vérité, ni de leur justesse : elle réside dans les flatteries qu'ils développent, et dans l'éclat d'une forme pompeusement ornée (235 a).

Mais la critique tombe aussi sur le public. Il se laisse prendre à ces éloges magnifiques, qui ne glorifient pas seulement les morts, mais célèbrent de toutes les manières la cité tout entière, les ancêtres et les vivants (235 a). C'est une sorte de charme et d'ensorcellement[1] qui flatte délicieusement les oreilles de l'auditeur, le grandissant à ses propres yeux et lui donnant l'illusion d'appartenir à un monde héroïque. Socrate lui-même, à ce qu'il prétend, ne se reconnaît plus, quand il a entendu ces orateurs. Il se croit devenu un autre homme, transporté dans les Iles des Bienheureux ; et il lui faut trois ou quatre jours pour revenir au sentiment de la réalité (235 a-c).

Il n'y a donc pas à se méprendre sur l'admiration qu'il manifeste pour « l'habileté »[2] des orateurs. Même choisis au dernier moment, ils n'ont pas le mérite de l'improvisation, puisque leurs discours sont tout préparés d'avance. Et d'ailleurs, il est facile d'obtenir l'applaudissement, quand on parle devant ceux-là même dont on fait l'éloge (235 d). N'importe qui en serait capable ; et l'on ne saurait s'étonner que Socrate lui-même se sentît en état de prendre la parole, s'il était choisi (235 e).

Que pouvons-nous attendre du discours qu'il va produire à l'appui de ses allégations ? Une oraison funèbre comme pourrait en composer le premier venu en se réglant sur les procédés de l'école : le défilé des lieux communs habituels, des éloges étendus à l'ensemble de la cité, aux aïeux et aux vivants comme aux morts ; un parti pris de glorification,

1. Γοητεύουσιν (235 a), κηλούμενος (235 b).
2. Ἀνδρῶν σοφῶν (234 c) ; δέξιοι (235 c).

sans aucun souci de vérité ni de mesure ; enfin, l'emploi systématique de tous les ornements de style en usage dans cette sorte d'éloquence. Que le discours ne doive pas être pris au sérieux et ne soit qu'une parodie, Socrate prend soin de nous en avertir : il craint que Ménexène ne se moque de lui en le voyant, malgré son âge, se livrer encore à la plaisanterie[1]. Il en rougit lui-même, comme il rougirait de danser en simple tunique, et il ne cède à la prière de son interlocuteur que parce qu'ils sont seuls[2].

Le discours de Socrate. Le discours qu'il débite répond-il aux intentions marquées dans le préambule ?

Le plan, fort net, peut se résumer ainsi[3] :

Exorde (236 d-236 e παραμυθούμενος). Justification du discours; indication du plan à suivre : *éloge* (ἐπαινέσεται) des morts; *conseils* (παραινέσεται) aux vivants, comprenant une *exhortation* (παρακελευόμενος) aux fils et aux pères des défunts, puis des *consolations* (παραμυθούμενος) données aux parents.

I. *Éloge* (237 a-246 a τοιούτους ἄνδρας). Exorde (237 a-237 b ἀπεφήναντο) : il faut se régler sur l'ordre de la nature, célébrer d'abord la *bonne naissance* (εὐγένειαν) des morts; puis leur *nourriture* et leur *éducation* (τροφήν τε καὶ παιδείαν); enfin leurs *exploits* (τὴν τῶν ἔργων πρᾶξιν).

1. *La bonne naissance* (237 b τῆς δ'εὐγενείας-237 d νομίζει). Comprend deux points :

a. L'Attique est *aimée des dieux* (θεοφιλής). Preuve : la querelle des divinités qui s'en sont disputé la possession.

b. Seule elle n'a voulu enfanter que l'homme, le plus noble des êtres vivants.

2. *La nourriture et l'éducation* (238 e μέγα δὲ-239 a φρονήσεως). Comprend trois points :

a. La *nourriture*. Preuve de l'*autochtonie* des Athéniens : seul en ces temps lointains, leur pays a produit le blé

1. 236 c.

2. 236 d ; cf. Berndt, *De ironia Menexeni Platonis*, Münster, 1881, p. 24 ; Wendland, *o. l.*, p. 180 ; Th. Gomperz, *Les penseurs grecs*, II, p. 465.

3. Voir Berndt, *o. l.*, p. 45.

et l'orge — nourriture appropriée à l'homme — et l'olivier.

b. L'*éducation*. Il a donné aux Athéniens les dieux pour maîtres et pour éducateurs.

c. Le *régime politique* (πολιτεία). Sous le nom de démocratie, ce régime est le gouvernement des meilleurs (ἀριστοκρατία).

3. *Les exploits* (239 a ὅθεν δή-246 a).

Exorde (jusqu'à τῶν Ἑλλήνων, 239 b). Énoncé des deux points à traiter : élevés dans la liberté, les Athéniens se sont fait un devoir de défendre la liberté des Grecs contre les Grecs et contre les Barbares.

a. Luttes soutenues contre Eumolpe et les Amazones; contre les Thébains pour les Argiens, et contre les Argiens pour les Héraclides. L'orateur passe rapidement sur ces hauts faits, souvent célébrés, pour en venir à d'autres, qui n'ont pas encore été glorifiés comme il convient (239 b-239 c τῶν πραξάντων).

b. *Guerres médiques* (239 c ἔστι δὲ τούτων-241 e ἐπιβουλεύων φθορᾷ).

D'abord, résumé des conquêtes perses : Cyrus, Cambyse, Darius (jusqu'à 240 a ἡ Περσῶν ἀρχή).

α. Marathon (240 a-240 e μαθηταὶ τῶν Μαραθῶνι γενόμενοι).

β. Salamine et Artémision (240 e-241 c καὶ Ἀθηναίων).

γ. Platées (241 c-241 d ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας).

δ. Autres campagnes contre les Perses (241 d-241 e τῇ τῶν Ἑλλήνων ἐπιβουλεύειν φθορᾷ).

c. *Guerres soutenues contre les Grecs* (241 e-246 a).

α. Guerre de Béotie (241 e-242 c πρῶτοι ἐτέθησαν).

β. Guerre d'Archidamos (242 c-242 d νικῶντες ἰδίᾳ).

γ. Expédition de Sicile et fin de la guerre (242 d-243 d καὶ ἡττήθημεν).

δ. Guerre civile (243 e-244 b ὧν τ' ἐπάθομεν).

ε. Guerre de Corinthe (244 b-246 a).

II. *Conseils* (παραίνεσις, 246 a-249 c ἀπολοφυράμενοι ἄπιτε).

Exorde (246 a-246 c ἔλεγον δὲ τάδε). L'orateur va transmettre aux fils et aux parents les recommandations dont il a été chargé par les morts.

a. *Exhortation* (παρακέλευσις, 246 d-247 c ταῦτ' εἰρήσθω) des morts à leurs fils.

b. Consolations (παραμυθία, 247 c-248 d) données par les morts à leurs parents.

c. Exhortation et consolations (248 d-249 c). L'orateur les adresse à son tour aux fils et aux parents des morts. Suit une brève formule de congé.

Les thèmes. Dans la première partie se succèdent tous les thèmes traditionnels de l'*encômion*. L'éloge de l'autochtonie est un lieu commun déjà ancien [1]. On le trouve chez Hérodote (VII, 161), Aristophane (*Guêpes*, V, 1076), Euripide [2], Isocrate [3]. De même la comparaison de la patrie avec une mère [4]. La querelle d'Athèna et de Poseidon, que la légende attique localisait sur l'Acropole, à l'endroit où s'élevait l'Érechtheion [5], était figurée sur le fronton ouest du Parthénon. Non moins célèbre était la légende de Triptolème, fils de Céléos, qui avait reçu de Déméter, parvenue à Éleusis, le premier grain de blé. La glorification du régime démocratique, qualifié d'*aristocratie*, apparaît dans le *Panathénaïque* d'Isocrate (131 ; cf. *Aréop.*, 20). Les succès remportés sur les Amazones, la protection accordée aux Argiens contre les Thébains dans la guerre des Sept chefs, et aux Héraclides contre Eurysthée, sont rappelés par Hérodote (IX, 27), Xénophon [6], Isocrate [7]. La mention du secours donné aux Héraclides est, suivant Aristote [8], un des thèmes obligés de l'éloge d'Athènes. Il en va de même du souvenir des guerres médiques [9].

Si l'on compare avec l'oraison du *Ménexène* les ἐπιτάφιοι λόγοι conservés, on y retrouve partout [10] la même division

1. Wendland, *o. l.*, p. 186-187.
2. *Médée*, 825 sq. ; *Ion*, 267, 589-590 ; fragm. 362 (*Erechthée*), v. 7 sq. cité par Lycurgue, *C. Léocr.*, 100.
3. *Panégyr.*, 24, 63 ; *Panath.*, 124.
4. Isocrate, *Panégyr.*, 25 ; *Archid.*, 108 ; Platon, *Rép.*, 470 d Lycurgue, *C. Léocr.*, 21, 47, 85.
5. Sous le sanctuaire d'Érechthée, une citerne enfermait les eaux qu'avait fait jaillir le trident de Poseidon.
6. *Hellén.*, VI, 5, 46 sq.
7. *Panégyr.*, 70 ; *Archid.*, 42 ; *Aréop.*, 75 ; *Panath.*, 168-171.
8. *Rhét.*, II, 22, 1396 a.
9. *Ibid.* ; cf. Isocrate, *Panégyr.*, 71 sq.
10. Il faut, naturellement, laisser de côté le fragment de Gorgias

essentielle en *éloge* et en *consolation*. On la relève dans le discours prêté par Thucydide à Périclès (II, 35 sq.), qui l'aurait prononcé pendant l'hiver de 431/430 ; dans l'oraison funèbre attribuée à Lysias (II) ; dans l'*épitaphios* transmis sous le nom de Démosthène, qui n'est pas l'œuvre du grand orateur [1] et paraît inspiré du *Ménexène* ; enfin, dans la seule oraison funèbre certainement authentique que nous possédions : celle qui fut composée par Hypéride en 323 pour les morts de la guerre Lamiaque. Bien plus, nous retrouvons dans ces discours la plupart des thèmes traités dans le *Ménexène*. Celui de l'autochtonie est esquissé dans le discours de Périclès (Thuc., II, 36) ; il figure chez Lysias (II, 17), dans l'*épitaphios* du Pseudo-Démosthène (LX, 4) et chez Hypéride (8). Le Pseudo-Démosthène (5) rappelle que l'Attique a produit la première les fruits nécessaires à la nourriture de l'homme. L'éloge des ancêtres n'est pas oublié dans Thucydide (II, 36) ; les victoires remportées sur les Amazones, la défense des Argiens contre les Thébains, et celle des Héraclides sont célébrées par Lysias (3-16) et par le Pseudo-Démosthène (8). L'éloge de la constitution athénienne est développé par Thucydide (II, 37) et par Lysias (17-19) ; le Pseudo-Démosthène (25-26) l'indique en passant. La glorification des guerres médiques a sa place dans le discours de Lysias (20-47), et se trouve brièvement évoquée chez le Pseudo-Démosthène (10-12), comme chez Hypéride (35-40). Le thème de l'*éducation* est ébauché dans le Pseudo-Démosthène (16 sq.), et mentionné par Hypéride (8-9). Cette idée qu'Athènes a toujours été le champion de la liberté et de la justice et n'a cessé de se dévouer pour la Grèce, revient à plusieurs reprises dans le *Ménexène* ; c'est encore un lieu commun, que l'on note déjà dans le discours de Périclès (Thuc., II, 40), et qui reparaît dans le Pseudo-Démosthène (16-24) comme chez Hypéride (4-5).

cité par Planude, et dont le style est si caractéristique. Il n'apprend rien sur la disposition du discours dont il faisait partie, oraison funèbre réellement prononcée à Athènes, suivant Philostrate (*Vies des Soph.*, I, 9,5), ou, plus probablement, simple exercice d'école.

1. Nous n'avons pas l'oraison funèbre qu'il fut chargé de prononcer après Chéronée (338).

Le plan du discours et les Τέχναι ῥητορικαί.

Que le plan suivi dans le *Ménexène* reproduise un ordre traditionnel, c'est ce que montrent, d'autre part, les traités de rhétorique, par exemple le Περὶ ἐπιδεικτικῶν de Ménandre [1]. L'*épitaphios* comprend deux parties essentielles : *l'éloge* et *la consolation*. Dans l'énumération des thèmes qui doivent former l'éloge, figurent en particulier la glorification de *la race*, de *l'éducation*, et *des actes* [2]. Mais nulle part ce plan n'est observé aussi scrupuleusement, ni développé de façon aussi complète que dans le *Ménexène*. Ailleurs certains thèmes sont omis, ou sommairement énoncés : ici, ils sont tous traités l'un après l'autre, et l'orateur, l'œil fixé sur la tradition, s'attache visiblement, en fidèle disciple des rhéteurs, à n'en négliger aucun.

L'éloge d'Athènes.

De même, la méthode suivie dans l'*éloge* du *Ménexène* montre que l'auteur se conforme à une convention établie, en faisant servir à la glorification d'Athènes tout ce qui lui est fourni par la légende et par l'histoire. Systématiquement, il efface les ombres de ce brillant tableau. Quand il parle (241 e) de l'expédition contre l'Égypte, il se garde bien [3] de rappeler le désastre qui la termina [4]. Lorsqu'il fait voir (242 a) Athènes engagée malgré elle, après les guerres médiques, dans une lutte contre les autres États grecs, il oublie les conflits déjà provoqués par l'extension de la puissance athénienne [5]. Dans la période qui

1. *Rhetores graeci* (ed. Spengel), vol. III, p. 418 sq.

2. Hypéride nous donne la preuve que ce plan traditionnel s'imposait, en quelque sorte, aux orateurs de discours funèbres : il s'excuse de passer rapidement sur le motif de l'*autochtonie* et sur celui de l'*éducation*.

3. Wendland, *o. l.*, p. 189.

4. Thucydide, I, 104, 109, 110. En 455, les Athéniens restés en Égypte furent attaqués par les troupes de Mégabyze, chassés de Memphis, et finalement faits prisonniers, après avoir été bloqués dix-huit mois dans l'île de Prosopitis. Au printemps de 454, cinquante trières athéniennes et alliées, ayant abordé à la bouche Mendésienne, furent anéanties pour la plupart.

5. En 459, Athènes, alliée contre Sparte avec Argos et Mégare, avait débarqué en Argolide des troupes qui furent battues par les Corinthiens et les Épidauriens. En 458, elle défit une flotte péloponnésienne et assiégea Égine (Thucydide, I, 105).

va de 457 à 431, il jette un voile sur les échecs subis par la cité[1]. Évoquant la guerre d'Archidamos (242 c), il passe sous silence le soulèvement des villes de Thrace et de Chalcidique, et la prise d'Amphipolis par Brasidas. S'il fait allusion, un peu plus loin (244 b-c), aux désastreuses conditions de la paix de 404, il est muet, quand il la mentionne (243 d), sur l'humiliation infligée à Athènes[2]. Pas un mot ne rappelle les excès commis par les Trente (243 e) : mesures de bannissement, spoliations, massacres.

Ces omissions volontaires peuvent trouver leur excuse, en dehors des habitudes imposées par la tradition, dans les lois mêmes de l'*éloge*. Mais voici qui est plus grave. D'un bout à l'autre de cet exposé historique, on sent le parti pris de tourner à la gloire d'Athènes toutes les démarches de sa politique. Tout y est dominé par cette idée — lieu commun, on l'a vu, de l'oraison funèbre — qu'elle n'a jamais eu d'autre loi que l'amour de la liberté et le généreux appui donné aux faibles[3]. L'accusation portée par Darius contre Athènes et Érétrie est qualifiée de *prétexte* (240 a προφασιζόμενος)[4]. Toute la gloire des guerres médiques est réservée à Athènes. L'orateur ne parle point des Thermopyles ; il laisse entendre que les Athéniens ont remporté à eux seuls les victoires d'Artémision et de Salamine[5]. La bataille de Platées est donnée (241 c) comme un triomphe commun aux Athéniens et aux Lacédémoniens[6].

1. Vaine expédition entreprise contre Pharsale, en 454, de concert avec la Béotie et la Phocide, pour rétablir Oreste, roi de Thessalie (Thucyd., I, 111) ; désastre essuyé en 440 par Tolmidès près de Coronée (Thucyd., I, 113); soulèvement de l'Eubée en 446 ; massacre de la plupart des Athéniens résidant à Mégare et ravage de la plaine de Thria par les Péloponnésiens (*id.* I, 114).

2. Il se borne à dire : « La tranquillité étant revenue, et la paix faite avec les autres ».

3. Cf. Thucydide, II, 40.

4. Vingt trières athéniennes et cinq vaisseaux d'Érétrie avaient cependant participé à l'expédition contre Sardes, à la prise et à l'incendie de la ville (Hérodote, V, 99-103).

5. Suivant Hérodote (VIII, 1, 2) la flotte grecque d'Artémision, forte de 271 vaisseaux, ne comptait que 127 navires athéniens ; à Salamine, les Grecs avaient réuni 198 vaisseaux auprès des 180 bâtiments fournis par Athènes (*id.*, VIII, 44-48).

6. En fait Athènes n'avait mis en ligne que 8 000 hommes sur les 38 700 hoplites (Hérodote, IX, 28, 29) qui formaient le gros de

Au combat de Tanagra, les Athéniens, suivant l'orateur, défendaient contre Lacédémone la liberté béotienne (242 a-b); en réalité, Athènes soutenait ses propres intérêts, en luttant contre la prépondérance thébaine, appuyée par Sparte. La générosité des Athéniens est glorifiée dans l'affaire de Sphactérie (242 c): ils épargnent, nous dit-on, les prisonniers spartiates, les rendent et concluent la paix. Nous savons au contraire par Thucydide (IV, 41) qu'ils gardaient les captifs comme otages, se réservant de les mettre à mort si les Lacédémoniens envahissaient l'Attique, et qu'ils les rendirent, non pas avant la paix de Nicias, mais après la conclusion du traité et en vertu des conventions (V, 18). C'est aussi pour défendre la liberté des Léontins qu'Athènes, à en croire l'orateur (242 e), entreprit l'expédition de Sicile : Thucydide lui prête des motifs moins désintéressés[1]. La fin malheureuse de la guerre est attribuée aux dissensions d'Athènes (243 d); il n'est question ni de la défection des alliés, ni d'Ægos Potamoi.

L'orateur (244 b-c) montre Athènes résolue, après 404, à ne plus intervenir pour la défense des Grecs menacés dans leur liberté, parce qu'ils avaient payé d'ingratitude son dévouement : il paraît oublier qu'à cette date la ville était devenue la vassale de Lacédémone, et qu'en cette qualité elle dut, en 399, aider Sparte à écraser Élis. Plus loin (244 d) il fait voir Argiens, Béotiens et Corinthiens implorant l'aide d'Athènes, qui consent encore, malgré son juste ressentiment, à intervenir pour les sauver de la servitude : nous savons, au contraire, que le soulèvement contre Sparte fut soudoyé par l'or de Tithraustès ; les Athéniens, impatients de

l'armée, et l'ensemble des troupes grecques, où plus de vingt cités, en dehors d'Athènes et de Lacédémone, étaient représentées par vingt-cinq mille hoplites, obéissait aux ordres du Spartiate Pausanias.

1. En 426, elle veut empêcher les Péloponnésiens de tirer des approvisionnements de la Sicile, et soumettre l'île à sa domination (Thucyd., III, 86) ; en 415, le secours donné à Égeste contre Sélimonte n'est qu'un prétexte (*id.*, VI, 6). — L'exposé du *Ménexène* brouille la suite des faits. D'après Thucydide (III, 86-105) Athènes envoie en 426 vingt vaisseaux aux Léontins, en guerre avec Syracuse, qui ont fait valoir d'anciens traités ; entre 426 et 424 se placent l'expédition contre les îles d'Éole, la prise de Myles, la soumission de Messine, la descente opérée à Himère. Mais ces événements sont antérieurs à la paix de Nicias.

secouer le joug, acceptèrent, comme les autres, les largesses du Barbare[1]. Ce n'est pas eux qui prirent l'initiative de la guerre : ils se contentèrent, en 395, de s'allier aux Thébains par un traité purement défensif. Il n'est pas exact de prétendre (245 a) qu'Athènes délivra alors les cités grecques de l'asservissement[2]. Quand le *Ménexène* affirme (244 d) que le Grand Roi ne put trouver de salut en dehors d'elle, il donne à entendre que l'aide athénienne fut désintéressée : l'allégation ne résiste pas à l'examen[3]. L'exposé des circonstances où fut conclu le traité dit d'Antalcidas offre le même caractère de partialité et d'inexactitude[4]. Le *Ménexène* est loin de la

1. Xénophon, *Hell.*, III, 5.

2. Son rôle dans la guerre de Corinthe ne fut pas de premier plan ; elle semble avoir eu peu de part, en 395, à la victoire d'Haliarte, où elle n'était représentée que par un détachement ; elle se fit battre avec ses alliés au combat de Corinthe (Xénophon, *Hell.*, IV, 2), où les six cents cavaliers envoyés par elle furent durement éprouvés ; la bataille de Coronée, en 394, fut un succès pour Agésilas (*id.*, IV, 3), et, malgré des avantages de détail, les Athéniens ne purent empêcher la guerre de se poursuivre longtemps,

3. La haine naturelle d'Athènes contre les Barbares (245 d) ne l'empêcha pas d'accueillir l'or perse ; en rappelant (245 ab) que la cité releva ses murs et sa flotte, l'auteur néglige de dire que ce fut avec les subsides reçus de Pharnabaze par Conon (Xénophon, *Hell.*, IV, 8). C'est son profit qu'elle trouvait à soutenir Pharnabaze dans sa lutte contre Lacédémone.

4. Wendland, *o. l.*, p. 191. — L'initiative de la paix vint en réalité de Lacédémone, et non du Grand Roi. Il y eut deux moments dans les négociations. Celles qu'Antalcidas avait engagées avec Tiribaze en 392 échouèrent. Mais ce ne fut pas seulement par l'intervention des Athéniens (Xénophon, *Hell.*, IV, 8) ; et, d'autre part, l'opposition d'Athènes se fondait beaucoup moins sur le désir de soustraire les Grecs d'Asie au joug de la Perse que sur la crainte égoïste de perdre Lemnos, Imbros et Scyros. Dans la suite, les Athéniens ne se trouvèrent pas isolés, comme le prétend le *Ménexène :* leur alliance avec Thèbes et Argos tenait toujours ; mais Conon avait été emprisonné par Tiribaze ; Téleutias s'était emparé de 10 trières athéniennes ; enfin Antalcidas, ayant négocié une alliance avec le Grand Roi et défait dans l'Hellespont une escadre athénienne (387) grâce aux renforts fournis par la Perse et par Syracuse, tenait la mer avec plus de quatre-vingts vaisseaux, empêchant la flotte du Pont de regagner Athènes (Xénophon, *Hell.*, V, 1). Craignant une issue malheureuse de la guerre, harcelés par les corsaires d'Égine, et las

vérité en laissant entendre qu'Athènes refusa, seule, de souscrire à des conditions déshonorantes.

La valeur et les succès d'Athènes sont grossis à dessein [1]. Admettons que la sanglante bataille de Tanagra, livrée en juillet 457, ait été indécise (242 a) [2]. Mais le *Ménexène* parle (240 a b) de cinq cent mille hommes envoyés sous les ordres de Datis contre Athènes et Érétrie ; Nepos n'en indique que deux cent dix mille [3]. Pour faire sentir la force irrésistible de l'adversaire, le *Ménexène* montre Érétrie soumise en *trois* jours : l'attaque en avait duré *six*, d'après Hérodote, et, par trahison, réussi le septième [4]. Au dire de Thucydide [5] la victoire d'Œnophytes (septembre 457) fut gagnée par les Athéniens *soixante-deux* jours après le combat de Tanagra ; le Ménexène dit (242 b) τρίτῃ ἡμέρᾳ [6]. Le succès remporté aux Arginuses, en juillet 406, est justement célébré par l'auteur (243 c). Mais les Athéniens avaient l'avantage du nombre : ils opposaient plus de cent cinquante vaisseaux aux cent vingt navires de Callicratidas [7]. Le *Ménexène* n'a garde de le dire ; bien plus il réduit à soixante bâtiments le renfort de cent dix vaisseaux envoyé par Athènes [8].

de la lutte, les Athéniens répondirent avec empressement à l'appel de Tiribaze. Avec leurs alliés et leurs anciens ennemis, ils acceptèrent la paix dictée par le Grand Roi, et qui lui livrait les Grecs d'Asie ; comme les autres ils s'engagèrent à l'observer. — Suivant Diodore de Sicile (XIV, 110), ils se résignèrent à la paix, bien qu'indignés de l'abandon des Grecs d'Asie, parce qu'ils étaient incapables de soutenir la guerre. Mais cette indication sommaire ne tient pas compte des phases successives de la négociation.

1. Wendland, *o. l.*, p. 183 ; cf. Shawyer, *The Menexenus of Plato*, 1906, p. XI sq.

2. D'après Thucydide (I, 108) ce fut une victoire pour les Lacédémoniens et leurs alliés ; selon Diodore de Sicile (XI, 80) le résultat fut incertain et les deux partis s'attribuèrent la victoire.

3. *Milt.*, 4. Par contre le *Ménexène* ne mentionne que 300 navires au lieu de 600 (Hérodote, VI, 94) ou 500 (Nepos).

4. VI, 94.

5. I, 108.

6. On a proposé d'entendre : *après deux jours de lutte*, interprétation assurément possible, mais que rend peu vraisemblable la tendance générale de l'éloge.

7. Xénophon, *Hell.*, I, 6, 16, etc.

8. *Id.*, I, 6, 24.

Omissions délibérées, partialité des interprétations, grossissements systématiques ne sont pas les seuls défauts à relever dans l'exposé historique du *Ménexène*. On peut y signaler des altérations manifestes et des mensonges grossiers [1]. A Marathon, dit l'orateur (240 c), personne ne secourut les Athéniens : cependant, nul n'ignorait à Athènes qu'un millier de Platéens [2] avaient pris part à la lutte et contribué à la victoire. Il n'est pas vrai que pendant la guerre d'Archidamos *tous* les Grecs fussent ligués contre Athènes (242 c) : en face des Péloponnésiens elle avait ses alliés, énumérés par Thucydide (II, 9). L'orateur attribue le désastre de Sicile à l'impossibilité où se trouvait Athènes d'envoyer des renforts au corps expéditionnaire (242 c-243 a) : or, elle fit partir dix vaisseaux avec Eurymédon dans l'hiver de 414/413 [3], et, l'année suivante, une armée et une flotte sous le commandement de Démosthène. Comment le *Ménexène* peut-il affirmer (243 d) que les Athéniens gagnèrent non seulement la bataille des Arginuses, mais *le reste de la guerre* du Péloponnèse, quand l'épouvantable désastre d'Ægos Potamoi fit tomber plus de cent soixante-dix trières athéniennes aux mains de l'ennemi [4], et réduisit la ville à capituler après quatre mois de siège ? En vérité, ce sont bien là les éloges dont se moque Socrate au début du dialogue, en disant (234 c) qu'ils célèbrent également τὰ προσόντα καὶ τὰ μή. On n'est pas moins surpris d'entendre dire que les guerres médiques n'ont pas encore été célébrées dignement par la poésie et que le sujet est encore vierge (239 c), après les élégies composées par Simonide à la gloire de Marathon, de Salamine et de Platées, les éloges prodigués par Pindare à Athènes pour son rôle dans les guerres médiques, après les *Phéniciennes* de Phrynichos et les *Perses* d'Eschyle [5].

Ce que Platon pense de ces éloges.

Platon s'est chargé lui-même d'indiquer la valeur qu'il attribue à certains de ces éloges. La dispute des Divinités, où le *Ménexène* voit la preuve que l'Attique est particulièrement

1. Wendland, *o. l.*, p. 183.
2. Nepos, *Milt.*, 5 ; cf. Hérodote, VI, 108.
3. Thucydide, VI, 16.
4. Xénophon, *Hell.*, II, 1, 20 et 28.
5. Lysias se borne à dire du sujet qu'il va traiter que la poésie et l'éloquence n'en ont pas encore épuisé la richesse (*Epit.*, 1, 2).

aimée des dieux, est expressément traitée, dans le *Critias*[1], de légende déraisonnable. Le philosophe n'attache aucune importance à la noblesse de l'origine, exaltée dans le *Ménexène* ; il est indifférent aux exploits des ancêtres[2]. Quand l'orateur, reprenant un lieu commun de l'oraison funèbre, définit la démocratie athénienne comme une *aristocratie*, l'éloge peut sembler sincère. Mais qu'on y regarde de près : « les charges sont données à ceux qui *paraissent* (δόξασιν) être les meilleurs (238 d) ; c'est celui qui *passe* (δόξας) pour habile et honnête qui a l'autorité et le commandement ». Si l'on se rappelle l'opposition fondamentale que Platon établit entre l'*opinion* (ou l'*apparence*) et la *réalité*, on n'apercevra plus dans ce jugement flatteur qu'un sarcasme, dirigé contre une forme de gouvernement pour laquelle le philosophe aristocrate n'éprouvait que dédain[3]. L'anecdote sur le procédé employé à Érétrie par l'armée de Datis pour ne laisser échapper aucun ennemi (240 a b) est rapportée dans les *Lois* (698 d) avec un sourire, comme un racontar au moins suspect[4]. Et l'on peut se demander si ce n'est point par ironie que l'auteur du *Ménexène* insiste sur d'autres parties de son éloge. La glorification des victoires remportées dans les guerres médiques est-elle entièrement sincère ? Le doute est permis, quand on voit l'Athénien des *Lois* (707 c d) mentionner dédaigneusement Artémision et Salamine, en opposant au salut matériel des individus, assuré par ces triomphes, l'amélioration des âmes comme un avantage beaucoup plus précieux[5]. Les accents que trouve le *Ménexène* pour célébrer la réconciliation des partis après la chute des Trente (243 e, 244 a b) ont une beauté émouvante, et il n'est pas douteux que Platon ne souhaite dans la cité l'union des cœurs. Mais le neveu de Charmide, le cousin de Critias est-il tout à fait sincère quand il cite en exemple la manière dont cette réconciliation s'est opérée ? Ne

1. 109 b. Cf. Berndt, *o. l.*, p. 10 sq.
2. *Théétète*, 173 d, 174 d, 157 b. Cf. Wendland, *o. l.*, p. 179.
3. M. Hoffmann, *Zur Erklärung Platonischer Dialoge* (*Zeitschr. f. d. Gymnasialw.*, LIX, 1905, p. 330) ; Th. Gomperz, *Les penseurs de la Grèce*, II, p. 465 ; H. Raeder, *o. l.*, p. 126 ; F. Blass, *Die attische Beredsamkeit*, I, p. 468 ; Wendland, *o. l.*, p. 187.
4. Wendland, *o, l.*, p. 188.
5. Blass, *o. l.*, p. 469.

serait-ce pas plutôt une ironique et amère allusion au guet-apens[1] où furent massacrés les Trente[2], retirés à Eleusis[3] ?

La forme de l'Éloge. La composition.

Si l'on examine *la forme* de l'éloge, on est encore conduit à la conclusion que l'auteur, dépouillant sa manière habituelle, a voulu exécuter un pastiche de l'*épitaphios* traditionnel. Ce qui frappe d'abord, c'est la rigueur de la composition, et le souci que prend l'auteur de la faire ressortir. L'exorde annonce *l'éloge* et *les conseils* ; la παραίνεσις se divisera elle-même en *exhortation* et *consolation* (236 b e). L'*éloge* devra suivre l'ordre naturel : il portera *d'abord* sur la naissance, puis sur la nourriture et l'éducation ; ensuite il abordera les actions (237 a b). Or l'εὐγένεια a eu pour premier fondement l'autochtonie (237 b). Il convient donc de célébrer d'abord le pays ; du même coup sera célébrée l'εὐγένεια (237 c).

Dans chacun des développements se retrouve la même préoccupation de distinguer et de *classer* exactement les thèmes. L'Attique a droit à des éloges universels, *d'abord* et surtout parce qu'elle est aimée des dieux (237 c). Un *deuxième* sujet de louange est qu'elle n'a voulu enfanter que l'homme, etc. (237 d). La production du blé et de l'orge est venue *la première,* celle de l'olivier *a suivi* (238 a). Les premiers soins sont rappelés par θρεψαμένη καὶ αὐξήσασα (238 b). Avant de passer au régime politique, l'orateur a soin de résumer par γεννηθέντες καὶ παιδευθέντες (238 b) les trois points qui viennent d'être développés. Une formule analogue (239 a τεθραμμένοι... καὶ καλῶς φύντες) reprend l'indication des thèmes déjà traités et sert de transition à l'exposé des exploits.

L'orateur commence par annoncer avec précision le sujet de ce long développement : les Athéniens ont défendu la liberté des Grecs contre les Grecs et contre les Barbares (239 a b). Les exploits légendaires sont résumés en quelques lignes, et nettement opposés à ceux qui vont suivre. Même

1. P. Cloché, *La restauration démocratique à Athènes en 403 av. J.-Ch.*, p. 291.

2. Ou une partie d'entre eux.

3. Xénophon, *Hell.*, II, 4, 43.

souci que plus haut de l'ordre chronologique. Les hauts faits des guerres médiques sont introduits par la formule : Ἔστι δὲ τούτων ὧν λέγω πρῶτα (239 c). L'orateur insiste sur la succession des rois perses : ὁ μὲν πρῶτος Κῦρος..., ὁ δὲ ὑὸς..., τρίτος δὲ Δαρεῖος (239 d e). Il ne manque pas de faire observer que pour Marathon, Salamine et Artémision, Platées, l'ordre des temps est aussi l'ordre d'importance. Noter (240 d) τὰ ἀριστεῖα, τὰ δευτεραῖα ; plus loin (241 c) τρίτον δὲ λέγω. Quand il en vient aux luttes soutenues plus tard contre les Perses, il n'oublie pas de dire μετὰ δὲ τοῦτο (241 d). Le passage aux guerres livrées contre les cités grecques est fortement marqué par une formule qui résume le développement précédent, et annonce l'objet du suivant (241 e-242 a). Notons μετὰ δὲ τοῦτο (242 a), plus loin μετὰ δὲ ταῦτα (242 c). La guerre de Sicile est annoncée avec plus de précision encore par τρίτος δὲ πόλεμος (242 d). Plus loin, μετὰ δὲ ταῦτα etc. (243 d) appuie sur le rétablissement de la paix et introduit la mention de la guerre civile. Avec μετὰ δὲ ταῦτα (244 b) s'ouvre la période où Athènes se replie sur elle-même et s'isole. A la fin de l'éloge, tous les exploits célébrés sont résumés une dernière fois, dans une phrase où l'orateur s'excuse d'avoir dû omettre la plupart et les plus glorieux des hauts faits (246 a).

Certains critiques ont porté sur cette ordonnance accusée un jugement favorable [1]. Même s'il était fondé, serait-il juste d'attribuer à la composition du discours un caractère proprement « platonicien », et d'en conclure que l'auteur a voulu donner un modèle à l'oraison funèbre, en montrant tout ce que le genre pouvait gagner à une disposition claire et rigoureuse [2] ? A cet égard, nous dit-on, le *Ménexène* rappelle le premier discours de Socrate dans le *Phèdre* [3]. Il est vrai que, dans le *Phèdre*, Socrate reproche à Lysias le désordre de la

1. Blass, *o. l.*, p. 469, en fait ressortir la rigueur logique ; il loue l'habileté avec laquelle s'enchaînent les différentes parties, et compare ici l'art de Platon à celui d'Isocrate, — un rapprochement d'où il y aurait précisément à tirer des conclusions fort instructives sur les véritables intentions de Platon.

2. C'est l'avis de A. Croiset, *Sur le Ménexène de Platon* (*Mélanges Perrot*, p. 59 sq.).

3. A. Croiset, *o. l.*, p. 60.

composition, en faisant voir que le discours doit ressembler à un organisme vivant, où les diverses parties sont proportionnées entre elles et avec l'ensemble (264 b c). Mais, en reprenant l'*Eroticos* de Lysias, il veut d'ailleurs montrer qu'aux yeux du philosophe cet essai pèche par la base, faute d'une *définition* préalable de l'objet à traiter[1], et c'est à établir cette définition qu'il s'applique. Le cas est différent dans le *Ménexène,* où l'auteur ne se préoccupe que de distinguer les points à développer, sans aucun souci de donner une définition philosophique, et, loin de fuir les redites, blâmées par Socrate chez Lysias, paraît au contraire les rechercher.

Il est plus légitime, croyons-nous, de relever ce qu'a de laborieux[2] — tranchons le mot : de pédantesque — une disposition annoncée et poursuivie jusqu'au bout avec une infatigable insistance. Ces distinctions complaisamment établies, et reprises sans fin, sentent la manière de l'école et les procédés de la rhétorique. Beaucoup plus qu'au premier discours de Socrate dans le *Phèdre,* elles font songer au discours d'Agathon dans le *Banquet*[3]. Ici et là, c'est la même méthode de division et de subdivision appliquée avec une fastidieuse monotonie[4], les mêmes reprises des points déjà traités avant

1. *Phèdre,* 237 c sq.

2. Wendland, *o. l*,, p. 183.

3. Dès le début, Agathon indique les deux points à traiter (194 e) : I. Manière dont il faut louer l'Amour ; II. Eloge de l'Amour. — I. Pour le louer, il convient de montrer sa nature, puis ses bienfaits. A. Nature de l'amour : il est le plus heureux, parce qu'il est le plus beau et le meilleur. *a.* Il est le plus beau : 1° comme étant le plus jeune : preuves : il fuit la vieillesse et recherche la jeunesse ; 2° étant jeune, il est aussi délicat ; preuve : il établit son séjour dans les âmes douces ; 3° en outre, il est souple ; preuve : sa grâce. *b.* Il est le meilleur ; en effet : 1° il est juste ; preuve : on se met volontairement à son service ; 2° tempérant ; preuve : l'amour est supérieur aux plaisirs ; 3° habile ; preuve : il rend poète qui lui plaît, etc... Conclusion : étant le plus beau et le meilleur, il ne peut manquer de procurer aux autres les mêmes avantages. En effet, il nous inspire la sociabilité, nous enseigne la douceur, etc... — Cf. Wendland, *o. l.*, p. 183.

4. 194 e, πρῶτον μὲν... ἔπειτα ; 195 a πρῶτον... ἔπειτα ; 195 a πρῶτον... ; 196 d καὶ πρῶτα μὲν... ; 195 a φημὶ οὖν..., 195 b ἀλλά φημὶ...

de passer à la suite[1], le même scrupule affecté de ne rien avancer sans preuve[2].

Il y aurait d'ailleurs des réserves à faire sur l'enchaînement interne des thèmes qui forment l'éloge du *Ménexène*[3]. L'effort de l'orateur pour les rattacher l'un à l'autre et les tirer d'un même motif fondamental trahit cette recherche du tour de force et ce goût du paradoxe qui caractérisent la rhétorique sophistique. Il s'agit de montrer que les ancêtres (et la conclusion s'applique aux morts qui sont l'occasion du discours) se sont conduits en gens de cœur (237 a). Or ils ont été tels parce qu'ils avaient pour pères des gens de cœur : bref, leur valeur est un effet de l'εὐγένεια. Cette εὐγένεια résulte elle-même de l'autochtonie (237 b) : c'est donc à l'autochtonie qu'est ramenée en définitive toute cette partie de l'éloge. — D'autre part, l'égalité politique (ἰσονομία), principe de la démocratie athénienne, a pour cause l'égalité de naissance (ἡ ἐξ ἴσου γένεσις, ἰσογονία, 238 d e[4]), qui est un résultat de l'autochtonie. Or l'égalité politique produit l'esprit de liberté, et c'est pour la liberté que les Athéniens ont combattu contre les Grecs et contre les Barbares (239 a b). De sorte que l'autochtonie a encore été le principe de ces luttes glorieuses. C'est elle, enfin, qui explique la disposition des Athéniens à secourir les Grecs et à repousser les Barbares, car elle a assuré l'unité et la pureté de leur race (245 c d).

Le style de l'éloge. Le style proprement dit offre tous les artifices habituels du discours d'apparat, toutes les recherches savantes[5] qu'avait cataloguées et fixées

1. 195 c νέος μὲν οὖν ἐστι, πρὸς δὲ τῷ νέῳ ἀπαλός ; 196 a νεώτατος μὲν δή ἐστι καὶ ἀπαλώτατος, πρὸς δὲ τούτοις ὑγρος... ; 196 c περὶ μὲν οὖν κάλλους τοῦ θεοῦ καὶ ταῦθ' ἱκανὰ καὶ ἔτι πολλὰ λείπεται, περὶ δὲ ἀρετῆς... ; 196 c πρὸς δὲ τῇ δικαιοσύνῃ... περὶ μὲν οὖν δικαιοσύνης καὶ σωφροσύνης καὶ ἀνδρείας τοῦ θεοῦ εἴρηται, περὶ δὲ σοφίας λείπεται...

2. 195 a b μέγα δὲ τεκμήριον... ; 195 d καλῷ οὖν δοκεῖ μοι τεκμηρίῳ, *id.*, τῷ αὐτῷ δὴ καὶ ὑμεῖς χρησώμεθα τεκμηρίῳ... ; 196 a μέγα τεκμήριον.

3. Berndt, *o. l.*, p. 48.

4. L'orateur joue (238 e) sur le sens de ἀνώμαλοι : de ce que les autres cités sont composées d'éléments de *diverse origine*, il conclut à l'*inégalité* des droits.

5. Berndt, *o. l.*, p. 26 sq., en a fait une étude détaillée ; cf. Stallbaum, *Praefatio ad Menexenum*, p. 9 ; Blass., *o. l.*, p. 471.

l'enseignement des rhéteurs. On y voit défiler les σχήματα chers à la prose d'art depuis Gorgias : les isocôla, les parisa, les antithèses [1], les homoeoteleuta [2], les paréchèses [3], les paronomases [4] ; en outre l'hyperbole [5], la redondance [6], et l'oxymoron [7]. Si l'emploi n'en est pas poussé, comme dans le fragment de Gorgias, jusqu'au ridicule, il est néanmoins assez étendu pour qu'on puisse tirer du *Ménexène* une étude complète des procédés de la rhétorique contemporaine. Il suffit, pour en prendre une idée, de relire l'exorde du discours. Denys d'Halicarnasse a blâmé ces « ornements superflus [8] » qui cachent mal la banalité de l'idée ; il reproche à Platon d'être descendu aux figures de déclamateur mises à la mode par Gorgias (25, τὰ θεατρικὰ τὰ Γοργίεια) ; il signale dédaigneusement les redondances (26), l'emploi de l'antithèse et de la parisosis (25), se demandant si c'est Platon que l'on entend, ou bien Licymnios et Agathon [9].

Un autre genre d'ornements recommandé par les écoles de rhéteurs pour ces sortes de discours, ce sont les mots et les locutions empruntés au langage de la poésie. Le *Ménexène* n'a

1. 236 d κοινῇ μὲν ὑπὸ τῆς πόλεως — ἰδίᾳ δὲ ὑπὸ τῶν οἰκείων ; 236 e ἔργων εὖ πραχθέντων — λόγῳ καλῶς ῥηθέντι ; 238 c καλὴ μὲν ἀγαθῶν, ἡ δ' ἐναντία κακῶν.

2. 236 e τοὺς μὲν τετελευτηκότας ἱκανῶς ἐπαινέσεται, τοῖς δὲ ζῶσιν εὐμενῶς παραινέσεται, etc...

3. Ex. 240 d πᾶν πλῆθος καὶ πᾶς πλοῦτος.

4. Ex. 237 b οὐδὲ... μετοικοῦντας..., ἀλλ' οἰκοῦντας.

5. 246 a πολλὰ μὲν τὰ εἰρημένα καὶ καλά, πολὺ δ' ἔτι πλείω καὶ καλλίω τὰ ἀπολειπόμενα (s'il en est ainsi, pourquoi avoir commis la maladresse de ne pas retenir les exploits les plus glorieux ?) ; 246 b πολλαὶ γὰρ ἂν ἡμέραι καὶ νύκτες οὐχ ἱκαναὶ γένοιντο τῷ τὰ πάντα μέλλοντι περαίνειν.

6. 2 6 e παρὰ τῶν ἀκουσάντων (relevé par Denys) n'est là que pour donner un pendant à τοῖς πράξασι ; 237 d ἄγονος καὶ καθαρά ; 237 e μόνη καὶ πρώτη ; 238 a κάλλιστα καὶ ἄριστα, etc.

7. 239 c ὧν δὲ οὔτε ποιητής πω δόξαν ἀξίαν ἐπ' ἀξίοις λαβὼν ἔχει.

8. Περὶ τῆς λεκτικῆς Δημοσθένους δεινότητος, 25.

9. La ressemblance que nous avons signalée, pour la composition, entre le discours du *Ménexène* et celui d'Agathon dans le *Banquet* se retrouve en effet dans l'emploi des σχήματα.

pas manqué d'y recourir[1]. On note même au passage des trimètres iambiques[2].

La seconde partie du discours. Ces conclusions, relatives au contenu de *l'éloge*, à la composition et au style, sont-elles applicables à la seconde partie du discours? Remarquons d'abord le caractère traditionnel de certains motifs de la *consolation*. La sollicitude de la cité pour les fils des citoyens tués à l'ennemi (248 d sq.) est mentionnée chez Thucydide (II, 46), Lysias (71-76) et Hypéride (41-42). Pour consoler les parents des morts, le *Ménexène* leur rappelle que leur vœu n'était point d'avoir des enfants immortels, mais vertueux et glorieux : souhait qui a été exaucé ; comparer Lysias, 77-79. L'allusion à la conscience que les morts gardent dans l'Hadès (248 b) reparaît dans Hypéride (43) sous une forme plus affirmative. La mention des jeux funèbres organisés par la cité (249 b) figure dans l'*épitaphios* de Lysias (80). Enfin la formule de congé qui clôt le discours du *Ménexène* est analogue à celle qui termine l'oraison funèbre de Périclès (Thuc., II, 46), et se retrouve chez le Pseudo-Démosthène (37).

Denys d'Halicarnasse, si sévère pour *l'éloge* du *Ménexène*, manifeste au contraire une grande admiration pour la seconde partie du discours, qu'il reproduit en entier. De nos jours, on a signalé le caractère profondément platonicien de cette *consolation*. La prosopopée des soldats morts rappelle la fameuse prosopopée des Lois dans le *Criton*[3]. Dans cette idée que rien n'a de valeur sans la vertu et que, séparée d'elle, toute science n'est que πανουργία (246 e), on reconnaît une thèse chère à Platon. La *République* (387 d) déclare, comme le *Ménexène* (247 d), que l'homme doit faire dépendre son bonheur de lui-même et non des biens qui lui viennent du

1. 236 d τὴν εἱμαρμένην πορείαν ; 237 b ἔπηλυς (appliqué à ἡ γένεσις) ; 237 e πηγαὶ τροφῆς : le lait (blâmé par Denys, 28) ; 238 a πόνων ἀρωγή (l'huile) ; 245 d μῖσος ἐντέτηκε τῇ πόλει (souvenir de Sophocle, *El.*, 1311 ; cf. Stallbaum, *o. l.*, p. 10).

2. 238 c καλὴ μὲν ἀγαθῶν, ἡ δ' ἐναντία κακῶν (signalé par Kaibel ; cf. Trendelenburg, *o. l.*, p. 15, note) ; 245 d καθαρὸν τὸ μῖσος ἐντέτηκε τῇ πόλει (Trendelenburg, *id.*, 25).

3. A. Croiset, *o. l.*, p. 61.

dehors[1]. Faut-il donc admettre que l'auteur du *Ménexène* a pris ici son sujet au sérieux, et qu'au lieu d'une parodie il nous offre, à la fin de son oraison funèbre, un modèle d'éloquence platonicienne ? En ce cas, on comprendrait mal qu'il eût juxtaposé dans le même discours deux parties si différentes par le ton et par l'intention.

Il est vrai que les railleries formulées dans le préambule dialogué ne visent que l'*éloge*. On ne saurait en être surpris. La nature même de la *consolation* ne prêtait pas aux défauts que Platon relevait dans l'*éloge* traditionnel. Lui-même n'aurait pu sans inconvenance traiter avec légèreté ce grave et douloureux sujet. Mais qu'il ait voulu y parler en son nom, qu'il s'y soit pleinement abandonné à l'émotion du citoyen et à la méditation du philosophe, c'est ce qu'il est permis de mettre en doute. Cette déclaration qu'il n'est pas de vraie science sans justice et sans vertu répond ailleurs à une conception platonicienne[2] ; est-elle ici autre chose qu'une banalité ? Gorgias reconnaît lui-même (*Gorgias*, 457 b) que l'orateur doit user de la rhétorique avec justice[3] : reste à s'entendre sur le sens et l'application du principe. Dans les consolations aux parents, dans les conseils adressés aux fils des morts, on attendrait de Platon l'affirmation que l'âme est immortelle : or la consolation se borne à faire allusion à l'autre monde (246 d), et à évoquer l'accueil que les fils recevront de leurs pères au séjour des morts, dans des termes vagues qui ne sortent pas du lieu commun (247 c). Et, plus loin, le sentiment que les morts peuvent avoir des vivants est donné comme une simple hypothèse (248 b). Hypéride, sur ce point, est plus affirmatif que Platon.

La richesse des idées dans la παραμυθία est plus apparente que réelle. Le conseil donné aux parents de supporter leur deuil avec mesure revient à *quatre* reprises[4] ; de même l'exhortation adressée aux fils de pratiquer à leur tour la vertu[5]. Plus loin, l'orateur rappelle sous *trois* formes diffé-

1. Berndt, *o. l.*, p. 55 ; Blass, *o. l.*, p. 469, note 2.

2. A. Croiset, *o. l.*, p. 61.

3. Berndt. *o. l.*, p. 11.

4. 247 c ὡς ῥᾷστα φέρειν τὴν ξυμφοράν ; 247 d φέροντες ἀνδρείως τὰς συμφοράς ; 248 a οὔτε λυπούμενος ἄγαν ; 248 c βαρέως φέροντες. Cf. Berndt., *o. l.*, p. 55.

5. 246 d. Pour qui *déshonore* les siens il ne vaut pas la peine de

rentes que la cité donne une armure aux orphelins de guerre, quand ils sont arrivés à l'âge d'homme[1]. C'est assurément une haute et belle idée que Platon énonce en rappelant que chacun doit faire dépendre son bonheur de lui-même et non de la fortune[2]. Mais elle est rattachée au développement par un lien fort artificiel, à l'aide d'un raisonnement qui sent le sophisme[3]. Il y a de même une subtilité paradoxale dans l'expression de cette pensée (247 a) : « Sachez que, si nous vous sommes supérieurs en vertu, cette victoire fait notre honte, comme la défaite, si nous vous sommes inférieurs, fait notre bonheur. »

Quant au style, il offre dans la *consolation* la même recherche que dans l'*éloge*, et l'emploi des mêmes figures[4]. Denys d'Halicarnasse, en dépit de son jugement favorable, en fait lui-même la remarque[5].

vivre ; 246 e il faut donc pratiquer la vertu ; sans elle tout n'est que *honte* et vice ; 247 a les fils doivent surpasser leurs pères sous peine de les *déshonorer* ; 247 a b il n'est rien de plus *honteux* que d'être honoré non pour soi, mais pour la gloire de ses ancêtres. Cf. Berndt, *o. l.*, p. 55.

1. 249 a πανοπλίᾳ κοσμήσασα ; *id.* ὄργανα τῆς πατρῴας ἀρετῆς διδοῦσα ; 294 b ὅπλοις κεκοσμημένον. Ajouter 249 a ἀποπέμπει ἐπὶ τὰ σφέτερ' αὐτῶν et 249 b ἰέναι ἐπὶ τὴν πατρῴαν ἑστίαν.

2. 247 e-248 a. Cicéron a traduit cet endroit dans les *Tusculanes*, 5, 12.

3. L'orateur part de la maxime courante, « Rien de trop », qui implique le conseil d'éviter l'excès dans la douleur comme dans la joie. Mais il croit devoir justifier le dicton populaire par une explication philosophique qu'il fait venir de loin, et qui répond à une idée toute différente. L'homme ne doit pas s'affliger de la perte des biens extérieurs : ni les combattants de la perte de leur vie, ni les parents de celle de leurs fils.

4. Berndt, *o. l.*, p. 11.

5. *O. l.*, 26. Parison et homoeoteleuton : 248 d τοὺς μὲν παιδεύοντες κοσμίως, τοὺς δὲ γηροτροφοῦντες ἀξίως (cité par Denys) ; 246 d οὔτ' ἐπὶ γῆς, οὔθ' ὑπὸ γῆς ; redondance, allitération et paréchèse : 247 a καὶ πρῶτον καὶ ὕστατον καὶ διὰ παντὸς πᾶσαν πάντως προθυμίαν πειρᾶσθε (cité par Denys) ; cf. 248 d τρέφοντες — καὶ τρέποντες ; 249 c πᾶσαν πάντων παρὰ πάντα τὸν χρόνον ἐπιμέλειαν ; oxymoron : 247 d δόξουσι τῷ ὄντι ; jeu de mots : 246 e οὔτε... πρέποντα φαίνεται ἀλλ' ἀπρεπῆ, καὶ ἐπιφανέστερον ποιεῖ τὸν ἔχοντα καὶ ἐκφαίνει τὴν δειλίαν.

Le sens du Ménexène. Nous pouvons répondre maintenant à la question du début. Le préambule dialogué annonçait un pastiche de l'oraison funèbre traditionnelle, et notamment de l'*éloge* en vogue dans cette forme d'éloquence. Socrate laissait clairement entendre que ce discours serait un badinage, et que, loin de vouloir donner aux rhéteurs une leçon et un modèle, il parlerait comme n'importe lequel d'entre eux. L'*épitaphios* du *Ménexène* répond à cette promesse. C'est un exercice d'école, où Platon a scrupuleusement suivi le plan habituel et reproduit la méthode et le ton des éloges, en présentant les faits sous le jour le plus favorable à Athènes, sans égard à la vérité historique, et en les enjolivant avec les figures et les raffinements de style enseignés par la rhétorique du temps. Dans le *Gorgias*, Socrate demande à Calliclès (521 a) : « Quelle est donc la sorte de soins que tu m'invites à prendre à l'égard des Athéniens ? Explique-toi : est-ce celle qui consiste à lutter contre eux pour les rendre meilleurs, comme fait un médecin, ou bien celle qui me donnerait envers eux une attitude de serviteur et de flatteur ?[1] » Plus loin (521 d) : « Je ne cherche jamais à plaire par mon langage, j'ai toujours en vue le bien et non l'agréable, je ne puis consentir à faire toutes ces jolies choses que tu me conseilles[2] ». Et enfin (527 c) : « Toute flatterie envers soi-même ou envers les autres... doit être évitée[3] ». Comment pourrait-il prendre au sérieux ou approuver un éloge qui n'est qu'une longue κολακεία ?[4] L'intention railleuse de l'auteur est encore soulignée par l'impossibilité sur laquelle repose le

1. Trad. A. Croiset.

2. *Id.*

3. *Id.*

4. Berndt, *o. l.*, p. IX. Voir dans le *Banquet* la critique que fait Socrate des *éloges* qui viennent d'être prononcés sur l'Amour (198 d) : « Pour moi, dans ma simplicité, je croyais qu'il fallait dire la vérité sur chaque objet d'éloge, et la prendre pour fondement, en choisissant dans la vérité même les plus belles choses pour leur donner la disposition la plus convenable. Et j'étais très fier à la pensée que j'allais bien parler, connaissant la vraie manière de faire n'importe quel éloge. Mais il paraît que ce n'était pas la bonne façon ; qu'il fallait, au contraire, attribuer au sujet les qualités les plus grandes et es plus belles, vraies ou non, la fausseté étant sans importance. »

Ménexène: Socrate, mort en 399, y fait évoquer par Aspasie les événements de 387. Platon a pris ailleurs [1] des libertés avec la chronologie ; mais aucun dialogue n'en offre d'exemple aussi frappant que cette anachronisme grossier et voulu.

Nous nous refusons donc à voir dans le *Ménexène* une tentative pour réformer l'oraison funèbre, « en y introduisant toute la dose de philosophie et de vérité que comporte un genre de composition destiné au grand public » [2]. Nous ne croyons pas davantage que Platon, traitant la même matière que les rhéteurs, avec les mêmes ornements, ait voulu, par une disposition plus rigoureuse, montrer ce qui faisait défaut dans leurs discours et prêtait à la critique [3] ; ni qu'il ait cherché à battre la rhétorique avec ses propres armes [4]. D'ailleurs il serait peut-être excessif de vouloir trouver ici une *caricature* de l'*épitaphios* traditionnel [5]. Sans doute est-ce affaire de goût et d'impression. Mais les jugements si opposés qu'on a portés sur le sens et le ton de l'ouvrage semblent bien prouver que la parodie n'y a pas été — au moins partout — poussée à la charge. En fait, les procédés de l'école sont exactement appliqués dans le *Ménexène*, avec une sûreté de main qui peut faire illusion : il faut y regarder de près pour découvrir çà et là dans le pastiche la pointe d'exagération qui décèle l'ironie du dessein.

On a cru parfois trouver dans le *Ménexène* un mélange de plaisant et de sérieux. En voulant railler les rhéteurs, Platon a été dominé, nous dit-on, par son sujet, et entraîné, comme malgré lui, au pathétique [6]. Cette opinion pourrait se soutenir en effet pour quelques endroits du discours, notamment pour la seconde partie. Nous avons vu cependant que, même dans les passages où la nature du sujet lui imposait un ton plus grave, Platon n'a cessé de reproduire les procédés de l'école. C'est ailleurs qu'il faut chercher l'intention sérieuse de l'ouvrage. En imitant fidèlement l'esprit et la méthode de l'*épitaphios* traditionnel, Platon s'est moqué de la

1. Par exemple, dans l'*Ion* et dans le *Banquet*.
2. A. Croiset, *o. l.*, p. 60.
3. Stallbaum, *o. l.*, p. 10.
4. Wendland, *o. l.*, p. 180 ; Wilamowitz, *o. l.*, p. 142.
5. Trendelenburg, *o. l.*, p. 6.
6. Th. Gomperz, *o. l.*, p. 465.

rhétorique. Mais sous cette forme railleuse, il a dénoncé les dangers d'une éloquence qui, au lieu de poursuivre et d'éclairer les âmes, ne songe qu'à les empoisonner par la flatterie. La critique n'atteint pas seulement les rhéteurs : elle frappe aussi le public athénien, qui leur prête une oreille complaisante, et se laisse bercer par des éloges mensongers [1]. Il se persuade, à les entendre, que l'histoire d'Athènes n'a été qu'une suite de hauts faits, et que leur cité s'arroge justement la gloire d'exploits communs à d'autres États grecs ; il s'imagine que la démocratie est vraiment le gouvernement des meilleurs, et qu'Athènes s'est toujours montrée dans le monde le champion désintéressé de la liberté et du droit ; il prend à son compte les services rendus par les ancêtres, sans voir l'abîme qui sépare des combattants de Marathon les hommes coupables d'avoir signé la paix honteuse d'Antalcidas [2].

Contre l'intention satirique du *Ménexène* on a fait valoir, il est vrai, l'opinion des anciens, qui paraissent avoir pris le discours au sérieux. Hermogène le considère comme le plus beau des panégyriques [3]. Denys d'Halicarnasse, qui en critique impitoyablement le début, semble en approuver la fin sans réserve [4], et, s'il reproche à Platon l'emploi des procédés de la rhétorique, c'est sans y soupçonner une raillerie [5]. Il faut admettre enfin que les Athéniens eux-mêmes s'étaient entièrement mépris sur l'esprit du *Ménexène*, s'il faut en croire Cicéron : il rapporte [6] que l'*épitaphios* de Platon était tous les ans débité à Athènes. Mais le jugement du rhéteur Hermogène n'a rien de surprenant : il prouve que le discours du *Ménexène* répondait parfaitement, pour l'ordonnance et le style, à l'enseignement de l'école. Denys s'est mépris sur l'objet de l'ouvrage [7], en isolant l'oraison funèbre du dialo-

1. Voir 235 a sq. Cf. plus haut.
2. Trendelenburg, p. 6 sq. ; Wilamowitz, *o. l.*, p. 136. Hoeltermann, *Platos Polemik im Menon, Euthydemos und Menexenos* (*Z. f. Gymnasialwesen*, 1909, 2-3, p. 81 sq.) semble d'ailleurs aller trop loin en considérant la condamnation de la politique athénienne comme le principal objet du *Ménexène*.
3. Περὶ ἰδεῶν, 403.
4. *O. l.*, 30.
5. A. Croiset, *o. l.*, p. 59.
6. *Orator*, 44.
7. Stallbaum, *o. l.*, p. 12.

gue qui l'encadre et en éclaire le dessein. Il en a étudié la forme sans prendre toujours garde au fond ; et lui-même nous donne la mesure de son inintelligence quand il soutient (23) que les *éloges* de l'Amour dans le *Banquet* sont le plus souvent indignes de Socrate : pas plus dans le *Ménexène* que dans le *Banquet* il n'a flairé la parodie. Si le témoignage de Cicéron est exact, il faut en conclure que le public athénien, toujours heureux de s'entendre louer, ne regardait pas de très près à la valeur ni au sens de l'éloge : le *Ménexène* lui-même ne dit pas autre chose (235 d)[1]. L'intention de l'auteur n'était plus comprise ; le nom de Platon ajoutait à l'éclat du discours, et sans doute ses admirateurs eux-mêmes se réjouissaient-ils de le voir passé maître dans l'art oratoire[2]. Mais cet endroit de l'*Orator* est suspect. Bake, Kayser, O. Jahn y ont reconnu une interpolation[3], peut-être amenée par le passage du *Ménexène* (249 b) où sont rappelées les fêtes funèbres célébrées annuellement à Athènes.

Replacé dans l'ensemble de l'œuvre de Platon, et rapproché du *Gorgias*, le *Ménexène* manifeste clairement sa signification : il est un épisode de la lutte engagée par son auteur contre la rhétorique, et comme le « drame satyrique » qui fait suite à la « tragédie » du *Gorgias*[4]. Pour attaquer la rhétorique, pour faire voir la banalité pompeuse, le vide, les exagérations menteuses et le danger d'un genre faux par excellence — celui de l'*éloge* funèbre —, Platon a eu recours au pastiche : le *Gorgias* et le *Banquet*, sans parler du *Phèdre*, montrent assez l'art merveilleux qu'il savait déployer dans cet exercice.

L'authenticité du Ménexène.

L'authenticité du *Ménexène*, contestée ou niée par Ast, Suckow, Schaarschmidt, Susemihl, Steinhart et Zeller[5], n'est plus guère mise en doute aujourd'hui. Elle est démontrée par les preuves internes, si l'on admet contre Schleiermacher que le discours prononcé par Socrate s'accorde avec les railleries du dialogue au lieu de s'y opposer par son caractère.

1. Cf. Berndt, *o. l.*, p. 57; Wendland, *o. l.*, p. 175-6.
2. Berndt, *o. l.*, p. 57 ; cf. Hoffmann, *o. l.*, p. 333.
3. Cf. Berndt, *o. l.*, p. IX.
4. Dümmler, *Akademika*, p. 26.
5. Cf. Blass, *o. l.*, p. 463, note 5.

Elle est expressément confirmée par le témoignage d'Aristote[1].

Qui vise le Ménexène ?

Reste à savoir si le *Ménexène* est dirigé contre un orateur déterminé. Pourquoi le discours est-il présenté comme l'œuvre d'Aspasie (236 a sq.) ? La fiction ne peut tromper personne, et le jeune Ménexène donne à entendre qu'il n'en est pas dupe[2]. Cette affirmation fantaisiste se rapporte peut-être à quelque invention bouffonne de l'ancienne comédie, qui n'avait point épargné Aspasie, et attribuait à ses leçons l'éloquence de Périclès[3]. Platon a pu y prendre l'idée plaisante de mettre sous le nom de cette courtisane célèbre son propre discours, composé, dit-il, avec des rognures de l'oraison funèbre de Périclès (236 b). D'autre part, Socrate prétend avoir lui-même Aspasie pour maître d'éloquence (235 e, 236 a b). C'est d'elle qu'il a recueilli ce discours, et il a failli recevoir des coups parce qu'il manquait de mémoire. Il va sans dire que c'est encore là une plaisanterie. Socrate fréquentait chez Aspasie[4], dont il est possible que la comédie, par une autre imagination saugrenue, ait fait de lui le disciple[5]. L'hypothèse prendrait de la vraisemblance, si Connos, que Socrate désigne comme son maître de cithare, devait être identifié avec le musicien Connas, tourné en dérision par les comiques[6].

1. *Rhet.*, I 1367 b (allusion à *Ménex.*, 235 d); III, 1415 b (*id.*). Comme l'observe Gomperz, *o. l.*, p. 465, Aristote met toujours sous le nom de Socrate les citations qu'il fait de Platon. Supposer qu'il a ici en vue un propos *oral* de Socrate, et non le *Ménexène*, est une hypothèse arbitraire et insoutenable.

2. 249 e ὅστις σοι ὁ εἰπών ἐστιν αὐτόν, et plus haut 249 d.

3. Plutarque, *Périclès*, 24, la qualifie de σοφὴ καὶ πολιτική, et explique ainsi l'ascendant qu'elle exerçait sur Périclès. Une scholie du *Ménexène* conte sérieusement qu'après avoir formé Périclès à l'éloquence, elle fit de Lysiclès, le marchand de bétail, un habile orateur, comme le rapporte Eschine le socratique.

4. Plutarque, *Périclès*, 24 ; Athénée, XIII, 589.

5. Athénée, V, 219 : « Aspasie enseigna savamment l'éloquence à Socrate ». Cf. Höltermann, *o. l.*, p. 98.

6. Voir Aristophane, *Cav.*, 584. Wilamowitz *o. l.*, p. 139, admet sans hésiter cette identification, assurément tentante. Trendelenburg, *o. l.*, objecte que Connas, d'après le scholiaste d'Aristophane, était un

Mais Platon paraît avoir eu un autre motif, quand il prête à Aspasie l'oraison funèbre du *Ménexène*. En associant son nom à celui de Connos, le vieux cithariste qui enseignait la musique aux enfants [1], Socrate veut indiquer que ses prétendus maîtres sont de valeur également médiocre [2]. Et pour se faire mieux entendre, il les place ironiquement l'un et l'autre au-dessus d'un musicien célèbre, Lampros, et d'un orateur réputé, Antiphon (236 a). Par là il montre le peu de cas qu'il faut faire du discours annoncé. Mais ce dédain ne tombe pas seulement sur l'oraison funèbre du *Ménexène*. Il atteint du même coup celle de Périclès, elle aussi composée, suivant Socrate, par Aspasie (236 b), qui a rassemblé les restes inutilisés pour en former le présent discours. L'une et l'autre n'ont pas plus de valeur aux yeux du philosophe que s'ils étaient réellement l'œuvre d'une femme [3]. Rappelons que, si Périclès est nommé avec éloge dans le *Phèdre* (269 e), le *Gorgias* se montre pour lui fort dur : il lui reproche, comme aux autres orateurs athéniens, d'avoir perdu la cité, en lui offrant des douceurs pour la flatter, au lieu de lui inspirer la moralité et la justice (503 c sq.).

Platon a-t-il donc voulu donner dans le *Ménexène* une parodie de l'éloquence de Périclès, ou plus exactement de l'oraison funèbre rapportée par Thucydide [4] ? C'était l'avis de Denys d'Halicarnasse [5]. La comparaison des deux discours fait apparaître en effet quelques ressemblances [6], assez caracté-

joueur de flûte, plusieurs fois vainqueur dans les jeux, et non un cithariste.

1. Voir *Euthydème*, 272 c, 295 d.

2. Wilamowitz, *o. l.*, p. 140.

3. Suivant Berndt, *o. l.*, p. IV, Platon veut faire comprendre, par la mention d'Aspasie et de Périclès, que son discours imite l'*ancienne* école de rhétorique, dont la manière se retrouve aussi bien dans l'oraison funèbre de Thucydide que dans celle du *Ménexène*.

4. Il n'y a pas de raison, en effet, pour supposer qu'il vise un autre discours de Périclès, ou une autre forme du même discours. Il serait invraisemblable que Platon ignorât, comme le supposait Grote, l'ouvrage de Thucydide. Certains rapprochements permettent même d'affirmer le contraire. Cf. Gomperz, *o. l.*, p. 466, note 1.

5. *O. l.*, 23 : « Platon, à mon avis, imite Thucydide » (dans le discours du *Ménexène*).

6. Enumérées par Berndt, *o. l.*. p. 3. Comparer notamment

ristiques pour qu'on soit en droit de conclure que Platon a eu sous les yeux le texte de Thucydide [1]. Mais le contenu des deux œuvres est fort différent [2]. Tout l'exposé historique qui, dans le *Ménexène*, forme la plus grande partie de l'éloge, est absent de Thucydide. Après quelques mots sur la valeur des ancêtres, Périclès annonce qu'il laisse de côté ce sujet connu, pour s'arrêter longuement sur les institutions et les mœurs d'Athènes (Thuc., II, 36) : or, sauf l'endroit relatif à la constitution athénienne, où Platon semble commenter ironiquement Thucydide, rien ne répond, dans le *Ménexène*, à ce développement sur le caractère athénien. Au reste, Socrate le faisait prévoir, en donnant son discours comme un assemblage de tous les morceaux de rebut qui n'avaient pas trouvé place dans celui de Périclès [3]. Quant à la forme, le *Ménexène* n'offre avec Thucydide d'autre analogie que l'emploi de certains σχήματα devenus de règle dans l'éloquence d'apparat.

D'autres ont pensé que Platon imitait surtout l'oraison funèbre attribuée à Lysias [4]. Elle est intitulée *Pour les soldats qui allèrent au secours de Corinthe*, et les derniers éditeurs [5] en placent la date en 392 ou 386. Son objet la met donc en rapport étroit avec le *Ménexène*. Nombreuses, d'autre part, sont les ressemblances que présentent les deux discours, pour le fond [6] comme pour la forme [7]. S'il était vrai que le *Ménexène* s'inspirât de Lysias et fût dirigé contre lui, on voit les conclu-

Ménex., 236 d et Thucydide, II, 35 ; *Ménex.*, 238 c, et Thucydide, II, 37, 1.

1. Berndt, *o. l.*, p. 4.

2. *Id.*

3. Berndt, *o. l.*, p. 5.

4. Stallbaum, *o. l.*, p. 10.

5. L. Gernet et M. Bizos, *Lysias*, Discours, tome I, p. 43 (Collection des Universités de France).

6. L'orateur déclare que son sujet n'a pas encore été épuisé par la poésie ni par l'éloquence (2), cf. *Ménex.*, 239 c ; il rappelle les victoires remportées sur les Amazones, les Thébains, et sur les Argiens pour la défense des Héraclides (4-16), cf. *Ménex.*, 239 b ; il glorifie les exploits des guerres médiques, Salamine et Platées (20-27), cf. *Ménex.*, 239 c sq.) ; il célèbre l'hégémonie bienfaisante d'Athènes (54), etc... Comparer encore 48 et *Ménex.*, 242 a.

7. Comparer 47 et *Ménex.*, 241 d ; 48 et *Ménex.*, 242 a ; 55, 61 et *Ménex.*, 243 c.

sions intéressantes qu'il y aurait à en tirer pour les relations de Platon et de Lysias, en rapprochant du *Phèdre* le *Ménexène*. A. Croiset estime que le *Ménexène* répond très probablement, comme le premier discours de Socrate dans le *Phèdre*, à un discours de Lysias, dont Platon combattait l'école[1]. Mais peut-on tenir pour certaine l'authenticité de l'*Épitaphios*? On fait valoir qu'Aristote le cite avec éloge, d'ailleurs sans en indiquer l'auteur, et que le Pseudo-Plutarque n'hésite pas à l'attribuer à Lysias ; enfin, qu'Isocrate l'a imité[2]. Cependant, après avoir été souvent contestée, en particulier par Valckenaer et Sauppe[3], l'authenticité n'est plus guère admise aujourd'hui[4], depuis le vigoureux plaidoyer de Blass[5].

A supposer d'ailleurs que Platon ait connu le discours de Lysias, et l'ait eu en mémoire quand il écrivait le *Ménexène*, rien ne prouve avec certitude qu'il l'ait particulièrement visé. Il convient en cette matière d'être circonspect, et de ne pas attacher une signification trop précise à certaines analogies, même frappantes. N'oublions pas que Platon s'attaquait ici à un genre d'éloquence dont le plan et la méthode, le contenu et la forme avaient été fixés par une tradition déjà longue. Rien d'étonnant, par suite, si toutes les productions de cette sorte — discours réellement prononcés, comme celui d'Hypéride, ou simples exercices d'école — offrent entre elles un air de famille et même des ressemblances littérales, qui risquent d'être trompeuses[6]. Cette conclusion nous semble applicable

1. *O. l.*, p. 62. Höltermann, *o. l.*, p. 98, est, sur ce point, d'un avis analogue ; il croit que Platon exagère à dessein les défauts de la rhétorique de Lysias, mais qu'il cherche à améliorer le contenu du discours critiqué, par des emprunts faits à l'oraison funèbre de Périclès.

2. M. Bizos, *o. l.*, p. 45. Sans se prononcer nettement en faveur de l'authenticité, M. Bizos fait valoir les raisons qui la rendent soutenable.

3. Berndt, *o. l.*, p. 6.

4. Wilamowitz (*o. l.*, p. 127, note 1) estime scandaleux qu'on puisse encore la défendre. Toutefois M. Bizos a très bien montré que les arguments de Blass ne sont pas décisifs. Cf. Hoffman, *o. l.*, p. 329.

5. *O. l.*, I, p. 436 sq.

6. Voir M. Erdmann, *PseudoLysiae oratio funebris*, 1881, p. 6 ; Hoffmann, p. 328-329. Trendelenburg, qui croit pourtant que Platon a eu sous le yeux le discours de Lysias, juge le *Ménexène* dirigé contre l'*épitaphios* en général (*o. l.*, p. 9). Wendland, *o. l.*, p. 181, tout en considérant le *Ménexène* comme imité de Gorgias, fait remar-

à une autre hypothèse : celle qui tient le *Ménexène* pour directement imité de Gorgias[1]. Il est beaucoup plus probable que Platon, sans s'interdire des allusions ou des réminiscences particulières, a surtout cherché à reproduire, pour donner à sa critique toute la portée possible, l'esprit et les procédés de l'*épitaphios* en général[2].

La date du Ménexène.

Le *Ménexène* n'est pas antérieur à 387, puisqu'il y est parlé de la paix d'Antalcidas[3]. Il ne doit pas avoir été écrit longtemps après, car il ne fait aucune allusion aux événements qui suivirent[4]. Il faut donc en placer la date vers 386[5].

quer que la manière de Gorgias était alors devenue dominante. Cf. Raeder, *o. l.*, p. 127.

1. A en croire Dümmler (*o. l.*, p. 24) Platon a en vue l'*épitaphios* prononcé par Gorgias en 391. D'après Berndt, c'est aussi Gorgias qu'il faut chercher derrière le nom d'Aspasie, et c'est lui que Platon a imité, sans songer d'ailleurs à un discours déterminé (*o. l.*. p. 15 sq.). Quand il prétend avoir failli recevoir des coups d'Aspasie, Socrate, dit-il, fait allusion aux procédés en usage dans l'école de Gorgias (p. 23). Platon feint d'avoir abandonné la philosophie pour l'enseignement du célèbre sophiste.

2. On ne sait quel sens attribuer à la mention d'Archinos et de Dion (234 b). Archinos est l'homme d'État qui, aux côtés de Thrasybule, lutta contre les Trente en 403, et après le rétablissement de la démocratie, contribua énergiquement à la réconciliation des partis. Mais, après cette date, sa carrière ne nous est plus connue. On ignore tout de Dion, qu'il faut peut-être identifier avec l'Athénien de ce nom, député avec Conon auprès de Tiribaze en 392 (Xénophon, *Hell.*, IV, 8, 13). L'affirmation de Denys d'Halicarnasse (*o. l.*, 23) que Platon donne son discours (ὡς δὲ αὐτός φησιν) comme imité d'Archinos et de Dion, est fantaisiste. Toutefois Archinos avait composé une oraison funèbre, et Krüger a supposé que le *Ménexène* est dirigé contre elle. Hölterman pense (*o. l.*, p. 98) que Platon vise un *épitaphios* écrit par Lysias pour Archinos ou Dion, en 387.

3. Il est donc impossible de le tenir avec Dümmler (*o. l.*, p. 21) comme composé peu après 391 ou 390.

4. Raeder, *o. l.*, p. 125. Raeder tire aussi cette conclusion (p. 66) du caractère des anachronismes qui se relèvent dans le dialogue. Wendland (*o. l.*, p. 192) place le *Ménexène* entre 387 (ou 385) et 380.

5. En 386 suivant Wilamowitz (*o. l.*, p. 127) ; de même Shawyer, *o. l.*, p. VI ; vers 387, d'après Höltermann (*o. l.*, p. 101) et Hoffmann, p. 328 ; en 387 ou 386, selon Trendelenburg (*o. l.*, p. 6).

CONSPECTUS SIGLORUM

T = cod. Venetus app. class. 4, cod. I (sub fin. XI uel init. XII saec.).

W = cod. Vindobonensis 54, suppl. phil. gr. 7 (fortasse saec. XII).

F = cod. Vindobonensis 55, suppl. phil. gr. 39 (saec. XIV).

MÉNEXÈNE

[ou *Oraison funèbre,* genre moral.]

SOCRATE MÉNEXÈNE

234 a *Préambule.* Socrate. — D'où vient Ménexène? De l'agora?

Ménexène. — De l'agora, Socrate, et de la salle du Conseil[1].

Socrate. — Qu'as-tu à faire au juste avec la salle du Conseil? Évidemment tu te crois parvenu au terme de l'éducation et de la haute culture; et, persuadé que tu en es désormais capable, tu songes à te tourner vers les occupations supérieures; tu entreprends, homme admirable, de nous gouverner, nous tes aînés, malgré ton âge, pour que votre
b maison ne cesse de donner en toute occasion un gardien[2] à nos intérêts?

Ménexène. — Avec ta permission et ton conseil, Socrate, exercer le pouvoir sera mon ambition; autrement, non. Mais si je suis allé aujourd'hui à la salle du Conseil, c'était sur la nouvelle que les Conseillers s'apprêtaient à choisir l'orateur du discours funèbre; car ils vont, tu le sais, organiser des funérailles.

Socrate. — Parfaitement. Mais qui a-t-on choisi?

Ménexène. — Personne; on a remis l'affaire à demain. Je crois pourtant que le choix se portera sur Archinos ou Dion.

1. L'agora (du Céramique), s'étendait au N.-O. de l'Acropole. La salle du Conseil, et la *Tholos* où les prytanes prenaient leurs repas, faisaient partie du *Métrôon,* sanctuaire élevé à la Mère des dieux, au sud de l'Agora.

2. Le texte grec dit : un *épimélète.* Au sens propre, les épimélètes

ΜΕΝΕΞΕΝΟΣ

[ἢ ἐπιτάφιος· ἠθικός.]

ΣΩΚΡΑΤΗΣ ΜΕΝΕΞΕΝΟΣ

ΣΩ. Ἐξ ἀγορᾶς ἢ πόθεν Μενέξενος ; 234 a

ΜΕΝ. Ἐξ ἀγορᾶς, ὦ Σώκρατες, καὶ ἀπὸ τοῦ βουλευτηρίου.

ΣΩ. Τί μάλιστα σοὶ πρὸς βουλευτήριον ; ἢ δῆλα δὴ ὅτι παιδεύσεως καὶ φιλοσοφίας ἐπὶ τέλει ἡγεῖ εἶναι, καὶ ὡς ἱκανῶς ἤδη ἔχων ἐπὶ τὰ μείζω ἐπινοεῖς τρέπεσθαι, καὶ ἄρχειν ἡμῶν, ὦ θαυμάσιε, ἐπιχειρεῖς τῶν πρεσβυτέρων
τηλικοῦτος ὤν, ἵνα μὴ ἐκλίπῃ ὑμῶν ἡ οἰκία ἀεί τινα ἡμῶν b
ἐπιμελητὴν παρεχομένη ;

ΜΕΝ. Ἐὰν σύ γε, ὦ Σώκρατες, ἐᾷς καὶ συμβουλεύῃς ἄρχειν, προθυμήσομαι· εἰ δὲ μή, οὔ. Νῦν μέντοι ἀφικόμην πρὸς τὸ βουλευτήριον πυθόμενος ὅτι ἡ βουλὴ μέλλει αἱρεῖσθαι ὅστις ἐρεῖ ἐπὶ τοῖς ἀποθανοῦσιν· ταφὰς γὰρ οἶσθ' ὅτι μέλλουσι ποιεῖν.

ΣΩ. Πάνυ γε· ἀλλὰ τίνα εἵλοντο ;

ΜΕΝ. Οὐδένα, ἀλλὰ ἀνεβάλοντο εἰς τὴν αὔριον. Οἶμαι μέντοι Ἀρχῖνον ἢ Δίωνα αἱρεθήσεσθαι.

234 a 2 ἐξ TW : καὶ ἐξ F (sed καὶ punctis del. f) || καὶ secl. H. Richards || 4 σοὶ F : σὺ TW || 5 παιδεύσεως TWf : συνέσεως, ut uidet., uol. F || b 1 ἐκλίπῃ TF : -λείπῃ W || 7 ποιεῖν TW : -ήσειν F || 9 ἀνεβάλλοντο T (sed alterum λ puncto del.).

c **Prestige de l'oraison funèbre.** SOCRATE. — Ma foi! Ménexène, il paraît y avoir bien des avantages à mourir à la guerre. On obtient une belle et magnifique sépulture, même si l'on a fini ses jours dans la pauvreté; et des éloges, même si l'on est sans valeur, vous sont donnés en outre par de doctes personnages, qui louent non pas à l'aventure, mais dans des discours préparés de longue main. Leurs louanges sont si belles qu'à citer sur chacun les
235 a qualités qui lui appartiennent et celles qui lui sont étrangères, avec la parure d'un magnifique langage, ils ensorcellent nos âmes. Ils célèbrent la cité de toutes les manières; les morts de la guerre, tous les ancêtres qui nous ont précédés, et nous-même encore vivants, nous sommes glorifiés par eux [1] de telle sorte que, pour ma part, Ménexène, je me sens, devant leurs éloges, les dispositions les plus nobles; chaque fois, je reste là
b sous le charme [2] à les écouter, me figurant instantanément être devenu plus grand, plus noble et plus beau. Et, suivant mon habitude, je suis toujours accompagné d'étrangers, qui écoutent le discours avec moi; à leurs yeux j'acquiers sur-le-champ plus de dignité. Car ils me paraissent éprouver ces mêmes impressions envers moi comme envers le reste de la cité; ils la jugent plus admirable qu'auparavant, à la parole persuasive de l'orateur. Et moi, je conserve cette dignité plus
c de trois jours [3] : les paroles et le ton [4] de l'orateur pénètrent dans mon oreille avec une telle résonance [5] que c'est à peine si le quatrième ou le cinquième jour je reviens à moi et prends conscience de l'endroit où je suis ; jusque-là, peu s'en

se distinguent des magistrats ordinaires (ἄρχοντες) en ce qu'ils n'agissent que d'après les instructions données par le peuple (ambassadeurs, pylagores, commissaires des travaux de fortification). Mais ici, comme souvent chez Platon, le mot est pris dans un sens général.

1. Sur tout ce persiflage, qui ne peut laisser de doute sur le sens du discours qui va suivre, voir la *Notice*, p. 53 sq.

2. Κηλούμενος, au sens propre : charmé comme par un chant merveilleux. Cf. *Protag.*, 315 a b : Protagoras traîne à sa suite des étrangers hors de toutes les villes qu'il traverse, « les charmant par sa voix comme un autre Orphée ».

3. πλείω, leçon des mss., est exceptionnel en pareil cas pour πλέον.

4. Ὁ λόγος : les mots ; ὁ φθόγγος : le son de la voix.

5. Ἔναυλος se dit d'un langage qui frappe les oreilles comme les sons de la flûte, et aussi d'une chose dont le souvenir est encore récent. Cf. Eschine, *C. Ctésiphon*, 62 ; Platon, *Criton*, 54 d ; *Lois*, 678 b.

ΣΩ. Καὶ μήν, ὦ Μενέξενε, πολλαχῇ κινδυνεύει καλὸν c
εἶναι τὸ ἐν πολέμῳ ἀποθνῄσκειν. Καὶ γὰρ ταφῆς καλῆς τε
καὶ μεγαλοπρεποῦς τυγχάνει, καὶ ἐὰν πένης τις ὢν τελευ-
τήσῃ, καὶ ἐπαίνου αὖ ἔτυχεν, καὶ ἐὰν φαῦλος ᾖ, ὑπ' ἀνδρῶν
σοφῶν τε καὶ οὐκ εἰκῇ ἐπαινούντων, ἀλλὰ ἐκ πολλοῦ χρό-
νου λόγους παρεσκευασμένων, οἳ οὕτως καλῶς ἐπαινοῦσιν
ὥστε καὶ τὰ προσόντα καὶ τὰ μὴ περὶ ἑκάστου λέγοντες, 235 a
κάλλιστά πως τοῖς ὀνόμασι ποικίλλοντες, γοητεύουσιν ἡμῶν
τὰς ψυχάς, καὶ τὴν πόλιν ἐγκωμιάζοντες κατὰ πάντας
τρόπους καὶ τοὺς τετελευτηκότας ἐν τῷ πολέμῳ καὶ τοὺς
προγόνους ἡμῶν ἅπαντας τοὺς ἔμπροσθεν καὶ αὐτοὺς ἡμᾶς
τοὺς ἔτι ζῶντας ἐπαινοῦντες, ὥστ' ἔγωγε, ὦ Μενέξενε,
γενναίως πάνυ διατίθεμαι ἐπαινούμενος ὑπ' αὐτῶν, καὶ
ἑκάστοτε ἕστηκα ἀκροώμενος καὶ κηλούμενος, ἡγούμενος ἐν b
τῷ παραχρῆμα μείζων καὶ γενναιότερος καὶ καλλίων γεγο-
νέναι. Καὶ οἷα δὴ τὰ πολλὰ ἀεὶ μετ' ἐμοῦ ξένοι τινὲς
ἕπονται καὶ ξυνακροῶνται πρὸς οὓς ἐγὼ σεμνότερος ἐν τῷ
παραχρῆμα γίγνομαι· καὶ γὰρ ἐκεῖνοι ταὐτὰ ταῦτα δοκοῦσί
μοι πάσχειν καὶ πρὸς ἐμὲ καὶ πρὸς τὴν ἄλλην πόλιν, θαυ-
μασιωτέραν αὐτὴν ἡγεῖσθαι εἶναι ἢ πρότερον, ὑπὸ τοῦ
λέγοντος ἀναπειθόμενοι. Καί μοι αὕτη ἡ σεμνότης παρα-
μένει ἡμέρας πλείω ἢ τρεῖς· οὕτως ἔναυλος ὁ λόγος τε καὶ c
ὁ φθόγγος παρὰ τοῦ λέγοντος ἐνδύεται εἰς τὰ ὦτα, ὥστε
μόγις τετάρτῃ ἢ πέμπτῃ ἡμέρᾳ ἀναμιμνῄσκομαι ἐμαυτοῦ
καὶ αἰσθάνομαι οὗ γῆς εἰμι, τέως δὲ οἶμαι μόνον οὐκ ἐν

Testim. : **234 c** 1 καὶ μὴν — 6 παρεσκευασμένων Stob., *Ecl.*, IV, 9, 15 || **235 b** 8 καί μοι — **c** 1 τρεῖς Priscian., *Instit.*, XVIII, 270 (cap. XXVI).

c 2 ταφῆς καλῆς τε καὶ TF : καλῆς ταφῆς τε καὶ W ταφῆς τε καλῆς καὶ Stob. || **235 a** 3 τὴν πόλιν TW : τὸν κόσμον F || 4 τρόπους TW : τοὺς τρόπους F || καὶ τοὺς TW : om. F (suprascr. f) || 6 ἐπαινοῦντες secl. Cobet || ὥστ' TF : ὡς W || 7 καὶ TW : καὶ γ' F || **b** 1 ἕστηκα TW γρ. f : ἐξέσ- F || αἰωρούμενος Valckenaer pro ἀκροώμενος || 2 μείζων TW : καὶ μείζων F || 6 μοι om. W || **c** 1 πλείω ἢ codd. : πλείω Priscianus πλεῖον Hirschig πλεῖν Cobet.

faut que je ne croie habiter les îles des Bienheureux [1]; tant nos orateurs sont habiles!

MÉNEXÈNE. — Tu ne perds aucune occasion, Socrate, de plaisanter les orateurs. Mais aujourd'hui, à mon avis, le personnage désigné aura fort peu de matière; c'est tout soudainement que le choix [2] a été décidé, si bien que l'orateur sera probablement réduit à une espèce d'improvisation.

Facilité du genre.

d SOCRATE. — Comment cela, mon bon? Chacun de ces gens-là a des discours tout prêts, et d'ailleurs l'improvisation elle-même, en pareille matière, n'a rien de difficile. S'il s'agissait de louer des Athéniens devant des gens du Péloponnèse, ou des Péloponnésiens devant des gens d'Athènes, il faudrait un bon orateur pour persuader l'auditoire et obtenir du renom. Mais quand on entre en lice devant ceux-là mêmes dont on fait l'éloge, il n'est point malaisé de passer pour un bon orateur.

MÉNEXÈNE. — Tu ne le crois pas, Socrate?

SOCRATE. — Certes non, par Zeus!

e MÉNEXÈNE. — Te croirais-tu capable de prendre toi-même la parole, s'il le fallait et que tu fusses choisi par le Conseil?

SOCRATE. — Moi aussi, bien sûr, Ménexène, il ne serait point surprenant que je fusse en état de parler. J'ai la chance d'avoir pour maître une femme des plus distinguées dans l'art oratoire. Entre beaucoup de bons orateurs qu'elle a formés, il y en a même un qui est le premier de la Grèce, Périclès, fils de Xanthippe.

MÉNEXÈNE. — Qui est-ce? A coup sûr, c'est Aspasie que tu veux dire?

Aspasie, professeur d'éloquence.

SOCRATE. — C'est elle, en effet; ajoute Connos, fils de Métrobios : voilà mes
236 a deux maîtres, l'un de musique, l'autre d'éloquence. Qu'un homme ainsi dressé soit habile à la parole, rien d'étonnant. Mais n'importe qui, même avec une éducation inférieure à la mienne, formé à

1. Sur les îles des Bienheureux, voir *Gorgias*, 523 b sq.

2. Le *choix* lui-même n'a pas encore été fait (cf. 234 b), mais la *décision de choisir* a été prise. Le Conseil proposait un orateur à l'Assemblée, qui l'élisait par un vote à mains levées.

μακάρων νήσοις οἰκεῖν· οὕτως ἡμῖν οἱ ῥήτορες δεξιοί εἰσιν.

ΜΕΝ. Ἀεὶ σὺ προσπαίζεις, ὦ Σώκρατες, τοὺς ῥήτορας. Νῦν μέντοι οἶμαι ἐγὼ τόν αἱρεθέντα οὐ πάνυ εὐπορήσειν· ἐξ ὑπογύου γὰρ παντάπασιν ἡ αἵρεσις γέγονεν, ὥστε ἴσως ἀναγκασθήσεται ὁ λέγων ὥσπερ αὐτοσχεδιάζειν.

ΣΩ. Πόθεν, ὠγαθέ ; εἰσὶν ἑκάστοις τούτων λόγοι παρε- d
σκευασμένοι, καὶ ἅμα οὐδὲ αὐτοσχεδιάζειν τά γε τοιαῦτα χαλεπόν. Εἰ μὲν γὰρ δέοι Ἀθηναίους ἐν Πελοποννησίοις εὖ λέγειν ἢ Πελοποννησίους ἐν Ἀθηναίοις, ἀγαθοῦ ἂν ῥήτορος δέοι τοῦ πείσοντος καὶ εὐδοκιμήσοντος· ὅταν δέ τις ἐν τούτοις ἀγωνίζηται οὕσπερ καὶ ἐπαινεῖ, οὐδὲν μέγα δοκεῖν εὖ λέγειν.

ΜΕΝ. Οὐκ οἴει, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Οὐ μέντοι μὰ Δία.

ΜΕΝ. Ἦ οἴει οἷός τ' ἂν εἶναι αὐτὸς εἰπεῖν, εἰ δέοι καὶ e
ἕλοιτό σε ἡ βουλή ;

ΣΩ. Καὶ ἐμοὶ μέν γε, ὦ Μενέξενε, οὐδὲν θαυμαστὸν οἵῳ τ' εἶναι εἰπεῖν, ᾗ τυγχάνει διδάσκαλος οὖσα οὐ πάνυ φαύλη περὶ ῥητορικῆς, ἀλλ' ἥπερ καὶ ἄλλους πολλοὺς καὶ ἀγαθοὺς πεποίηκε ῥήτορας, ἕνα δὲ καὶ διαφέροντα τῶν Ἑλλήνων, Περικλέα τὸν Ξανθίππου.

ΜΕΝ. Τίς αὕτη ; ἢ δῆλον ὅτι Ἀσπασίαν λέγεις ;

ΣΩ. Λέγω γάρ, καὶ Κόννον γε τὸν Μητροβίου· οὗτοι γάρ
μοι δύο εἰσὶν διδάσκαλοι, ὁ μὲν μουσικῆς, ἡ δὲ ῥητορικῆς. 236 a
Οὕτω μὲν οὖν τρεφόμενον ἄνδρα οὐδὲν θαυμαστὸν δεινὸν εἶναι λέγειν· ἀλλὰ καὶ ὅστις ἐμοῦ κάκιον ἐπαιδεύθη, μουσι-

Testim. : **d** 3 cf. Aristot., *Rhet.*, III, 14, 1415 b 30 ; cf. I, 9, 1367 b 8 || 5 ὅταν δέ — 7 λέγειν Stob. *Ecl.*, III, 14, 26.

d 1 πόθεν — 2 αὐτοσχεδιάζειν om. F in ima pag. add. f || 5 δέοι τοῦ TWf : δέοιτο F || καὶ ὅταν δὲ F || **e** 1 οἴει TWf : οἴει ἂν F || 3 μέν γε θαυμαστόν, ὦ Μενέξενε, οὐδὲν θαυμαστὸν F || 4 σοι post εἰπεῖν add. F || **236 a** 1 ὁ TW : ἡ F (primit. ὁ uel οἱ) || ἡ T : ὁ W οἱ F.

la musique par Lampros, et à l'éloquence par Antiphon de Rhamnonte[1], serait pourtant capable, lui aussi, en louant des Athéniens à Athènes, d'acquérir du renom.

Ménexène. — Et qu'aurais-tu à dire, s'il te fallait parler ?

Socrate. — De mon propre fonds, je ne tirerais probable-
b ment rien. Mais, pas plus tard qu'hier, j'écoutais Aspasie faire toute une oraison funèbre sur le même sujet. Elle avait appris, comme tu le dis toi-même, que les Athéniens allaient choisir l'orateur. Là-dessus, elle développa sur-le-champ devant moi une partie de ce qu'il fallait dire ; quant au reste, elle y avait déjà réfléchi, au moment, je suppose, où elle composait l'oraison funèbre prononcée par Périclès, et c'était des rognures de ce discours qu'elle soudait ensemble.

Ménexène. — Te rappellerais-tu ce que disait Aspasie?

Socrate. — Autrement, je serais bien coupable ; j'ap-
c prenais de sa bouche, et j'ai failli recevoir des coups parce que j'oubliais.

Ménexène. — Qu'attends-tu donc pour l'exposer ?

Socrate. — Prends garde que mon maître ne se fâche contre moi, si je divulgue son discours !

Ménexène. — Ne crains rien, Socrate, et parle. Tu me feras le plus grand plaisir, que ce soit d'Aspasie ou de tout autre que tu veuilles rapporter les propos. Parle seulement.

Socrate. — Mais peut-être vas-tu rire de moi, si je te parais, vieux comme je suis, m'adonner encore au badinage.

Ménexène. — Point du tout, Socrate. Parle, de toute façon.

Socrate. — Eh bien, assurément il me faut te complaire ; au point que si tu m'invitais à quitter mon manteau pour danser[2], je serais presque disposé à te faire ce plaisir, puisqu'aussi bien nous sommes seuls. Écoute donc. Commençant son discours par les morts eux-mêmes, elle s'exprimait, si je ne me trompe, de la manière suivante :

1. Sur Connos, voir la *Notice*, p. 78-79. — Lampros, musicien célèbre, fut le maître de Sophocle. — Antiphon (480 environ-411), maître de rhétorique et logographe, est représenté par Thucydide (VIII, 68) comme le premier orateur de son temps.

2. La danse était une partie de la gymnastique. Socrate, suivant Xénophon, *Banquet*, II, 19, s'y exerçait chez lui pour entretenir la

κὴν μὲν ὑπὸ Λάμπρου παιδευθείς, ῥητορικὴν δὲ ὑπ' Ἀντιφῶντος τοῦ Ῥαμνουσίου, ὅμως κἂν οὗτος οἷός τ' εἴη Ἀθηναίους γε ἐν Ἀθηναίοις ἐπαινῶν εὐδοκιμεῖν.

ΜΕΝ. Καὶ τί ἂν ἔχοις εἰπεῖν, εἰ δέοι σε λέγειν ;

ΣΩ. Αὐτὸς μὲν παρ' ἐμαυτοῦ ἴσως οὐδέν, Ἀσπασίας δὲ καὶ χθὲς ἠκροώμην περαινούσης ἐπιτάφιον λόγον περὶ b
αὐτῶν τούτων. Ἤκουσε γὰρ ἅπερ σὺ λέγεις, ὅτι μέλλοιεν Ἀθηναῖοι αἱρεῖσθαι τὸν ἐροῦντα· ἔπειτα τὰ μὲν ἐκ τοῦ παραχρῆμά μοι διῄει, οἷα δέοι λέγειν, τὰ δὲ πρότερον ἐσκεμμένη, ὅτε μοι δοκεῖ συνετίθει τὸν ἐπιτάφιον λόγον ὃν Περικλῆς εἶπεν, περιλείμματ' ἄττα ἐξ ἐκείνου συγκολλῶσα.

ΜΕΝ. Ἦ καὶ μνημονεύσαις ἂν ἃ ἔλεγεν ἡ Ἀσπασία ;

ΣΩ. Εἰ μὴ ἀδικῶ γε· ἐμάνθανόν γέ τοι παρ' αὐτῆς, καὶ ὀλίγου πληγὰς ἔλαβον ὅτι ἐπελανθανόμην. c

ΜΕΝ. Τί οὖν οὐ διῆλθες ;

ΣΩ. Ἀλλ' ὅπως μή μοι χαλεπανεῖ ἡ διδάσκαλος, ἂν ἐξενέγκω αὐτῆς τὸν λόγον.

ΜΕΝ. Μηδαμῶς, ὦ Σώκρατες, ἀλλ' εἰπέ, καὶ πάνυ μοι χαριεῖ, εἴτε Ἀσπασίας βούλει λέγειν εἴτε ὁτουοῦν· ἀλλὰ μόνον εἰπέ.

ΣΩ. Ἀλλ' ἴσως μου καταγελάσει, ἄν σοι δόξω πρεσβύτης ὢν ἔτι παίζειν.

ΜΕΝ. Οὐδαμῶς, ὦ Σώκρατες, ἀλλ' εἰπὲ παντὶ τρόπῳ.

ΣΩ. Ἀλλὰ μέντοι σοί γε δεῖ χαρίζεσθαι, ὥστε κἂν ὀλίγου, εἴ με κελεύοις ἀποδύντα ὀρχήσασθαι, χαρισαίμην ἄν, ἐπειδή d
γε μόνω ἐσμέν. Ἀλλ' ἄκουε. Ἔλεγε γάρ, ὡς ἐγῷμαι, ἀρξαμένη λέγειν ἀπ' αὐτῶν τῶν τεθνεώτων οὑτωσί.

a 4 παιδευθείς secl. Cobet || 5 οὕτως primit. W pro οὗτος || 6 γε F : τε TW || **b** 5 δοκεῖ T : ἐδόκει WF || 6 περιλείμματ' ἄττα Tf : περιλείμματα ταῦτα WF (γρ. ταῦτα in marg. T) || συγκολλῶσα TWf : κομῶσα F || 7 μνημονεύσαις TF : -σας W || **c** 1 ὅτι codd. : ὅτε coni. Schleiermacher || 3 χαλεπανεῖ Tf : -πανῇ W -παίνει F || 8 καταγελάσει T : -σῇ W -σεις F || ἂν TW : ἐὰν F || 11 ἀλλὰ TW : ἀλλ' εἰ F || ᾧ γε coni. Stallbaum pro ὥστε || **d** 1 κελεύοις recc. : -εις TW -ης F || χαρίσαιμεν ἂν secl. Schanz.

Le discours d'Aspasie. Exorde.

« En ce qui concerne les actes[1], ceux-ci ont reçu les égards qui leur étaient dus, et, après les avoir obtenus, ils font le voyage fatal, accompagnés à la tombe par le cortège public de la cité, et par le cortège privé de leurs proches. En ce qui regarde la parole, l'hommage qu'il reste à leur accorder, la loi nous prescrit de le rendre à ces
e hommes, et c'est un devoir[2]. Les belles actions, en effet, grâce à un beau discours, valent à leurs auteurs le souvenir et l'hommage de l'auditoire. Il faut donc un discours capable de fournir aux morts une glorification suffisante, et aux vivants des recommandations bienveillantes, en exhortant descendants et frères à imiter la vertu de ces hommes, et aux pères, aux mères, aux ascendants plus lointains, s'il en reste
237 a encore, en donnant à ceux-là des consolations. Quel discours découvrir qui ait ce caractère? Par où commencer dignement l'éloge de braves, qui, vivants, faisaient par leur vertu la joie des leurs, et qui ont acheté de leur mort le salut des vivants? Je crois nécessaire de suivre l'ordre de la nature, qui a fait d'eux des gens de cœur, en réglant sur lui mon éloge. Gens de cœur, ils le furent, parce qu'ils avaient pour pères des gens de cœur. Célébrons donc d'abord leur bonne naissance; en second lieu, la nourriture et l'éducation qu'ils ont reçues.
b Faisons voir ensuite l'accomplissement de leurs exploits, en montrant que son éclat fut digne de ces avantages.

L'éloge : glorification de l'Attique.

« Cette bonne naissance a eu pour premier fondement l'origine de leurs ancêtres, qui, au lieu d'être des immigrés et de faire de leurs descendants des métèques dans le pays où ils seraient eux-mêmes venus du

souplesse de son corps : « Ne savez-vous pas, dit-il, que tout à l'heure, au point du jour, Charmide que voici m'a surpris en train de danser? »

1. Comparer Thucydide, II, 35, 46, où ἔργῳ (les funérailles elles-mêmes) est opposé comme ici à λόγῳ (l'oraison funèbre).

2. C'est-à-dire : une obligation morale, un devoir de piété, par opposition au devoir légal (comparer 239 d : δίκαιον καὶ χρή). Denys d'Halicarnasse remarque avec raison que ce petit mot (χρή), mis à la fin de la phrase, en brise le rythme, mais il ne voit pas que c'est une maladresse voulue par Platon.

Ἔργῳ μὲν ἡμῖν οἵδε ἔχουσιν τὰ προσήκοντα σφίσιν αὐτοῖς, ὧν τυχόντες πορεύονται τὴν εἱμαρμένην πορείαν, προπεμφθέντες κοινῇ μὲν ὑπὸ τῆς πόλεως, ἰδίᾳ δὲ ὑπὸ τῶν οἰκείων· λόγῳ δὲ δὴ τὸν λειπόμενον κόσμον ὅ τε νόμος προστάττει ἀποδοῦναι τοῖς ἀνδράσιν καὶ χρή. Ἔργων γὰρ e
εὖ πραχθέντων λόγῳ καλῶς ῥηθέντι μνήμη καὶ κόσμος τοῖς πράξασι γίγνεται παρὰ τῶν ἀκουσάντων· δεῖ δὴ τοιούτου τινὸς λόγου ὅστις τοὺς μὲν τετελευτηκότας ἱκανῶς ἐπαινέσεται, τοῖς δὲ ζῶσιν εὐμενῶς παραινέσεται, ἐκγόνοις μὲν καὶ ἀδελφοῖς μιμεῖσθαι τὴν τῶνδε ἀρετὴν παρακελευόμενος, πατέρας δὲ καὶ μητέρας καὶ εἴ τινες τῶν ἄνωθεν ἔτι προγόνων λείπονται, τούτους δὲ παραμυθούμενος. Τίς οὖν ἂν 237 a
ἡμῖν τοιοῦτος λόγος φανείη ; ἢ πόθεν ἂν ὀρθῶς ἀρξαίμεθα ἄνδρας ἀγαθοὺς ἐπαινοῦντες, οἳ ζῶντές τε τοὺς ἑαυτῶν ηὔφραινον δι᾽ ἀρετήν, καὶ τὴν τελευτὴν ἀντὶ τῆς τῶν ζώντων σωτηρίας ἠλλάξαντο ; δοκεῖ μοι χρῆναι κατὰ φύσιν, ὥσπερ ἀγαθοὶ ἐγένοντο, οὕτω καὶ ἐπαινεῖν αὐτούς. Ἀγαθοὶ δὲ ἐγένοντο διὰ τὸ φῦναι ἐξ ἀγαθῶν. Τὴν εὐγένειαν οὖν πρῶτον αὐτῶν ἐγκωμιάζωμεν, δεύτερον δὲ τροφήν τε καὶ παιδείαν· ἐπὶ δὲ τούτοις τὴν τῶν ἔργων πρᾶξιν b
ἐπιδείξωμεν, ὡς καλὴν καὶ ἀξίαν τούτων ἀπεφήναντο.

Τῆς δ᾽ εὐγενείας πρῶτον ὑπῆρξε τοῖσδε ἡ τῶν προγόνων γένεσις οὐκ ἔπηλυς οὖσα, οὐδὲ τοὺς ἐκγόνους τούτους

Testim. : **236 d** 4 Ἔργῳ μὲν — 5 πορείαν Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 24 ; *De comparat. uerb.*, V, 116 (125) ‖ Ἔργῳ μὲν — 7 οἰκείων Longin., *De sublim.*, 28 ‖ 6 προπεμφθέντες — 7 οἰκείων Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 24 ‖ 7 λόγῳ δὲ — **e** 1 χρή Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 24 ‖ **e** 1 Ἔργων — 3 ἀκουσάντων Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 26 ; *De comp. uerb.*, V, 49 (53) ‖ 3 δεῖ — 5 παραινέσεται Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 26 ‖ **237 b** 1 ἐπὶ δὲ — 2 ἀπεφήναντο Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 27 ‖ 3 Τῆς δ᾽ — **c** 2 ὑποδεξαμένης Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 27.

d 4 ἔργα F (ω suprascr. f) ‖ 6 δὲ ἕκαστος Longinus ‖ 7 οἰκείων codd. : προσηκόντων Longinus ‖ **237 a** 2 ἢ TWf : om. F ‖ 4 εὔφραινον codd. ‖ 5 δοκεῖ οὖν μοι F ‖ 7 δὲ TW : δέ γε F ‖ 8 ἐγκωμιάζομεν F ‖ τὴν ante τροφήν add. H. Richards ‖ **b** 4 ἐκγόνους TWf : ἐγ- F.

dehors, étaient des autochtones[1], habitant et vivant vraiment dans leur patrie, nourris, non comme les autres, par
c une marâtre, mais par la terre maternelle qu'ils habitaient, et qui ont permis à leurs fils de reposer morts, aujourd'hui, dans les lieux familiers de celle qui les mit au monde, les nourrit et leur offrit son sein. Rien n'est donc plus juste que de rendre un premier hommage à leur mère elle-même : il se trouve en même temps que c'est aussi un hommage rendu à leur bonne naissance.

« Notre pays mérite les louanges de tous les hommes et non pas seulement les nôtres, pour bien des raisons diverses, dont la première et la plus grande est qu'il a la chance d'être aimé des dieux. Notre affirmation est attestée par la querelle et le jugement des divinités qui se disputèrent pour lui[2]. Ce
d pays qui a obtenu l'éloge des dieux, comment n'aurait-il pas justement celui de l'humanité tout entière? Un second éloge lui serait encore dû : au temps lointain où toute la terre produisait et faisait croître des êtres de toute sorte, bêtes et plantes, la nôtre s'est montrée vierge et pure de bêtes sauvages; et parmi les êtres vivants elle a choisi pour elle et mis au monde l'homme, qui par l'intelligence s'élève au-dessus des autres, et reconnaît seul une justice et des dieux. Une preuve bien forte vient appuyer la thèse que cette terre
e a enfanté les ancêtres de ces morts, qui furent aussi les nôtres. Tout être qui enfante porte en soi la nourriture appropriée à son enfant, et c'est par où la véritable mère se distingue clairement de celle qui ne l'est pas : celle-ci en prend frauduleusement le nom, si elle n'a pas en elle la source qui doit nourrir l'enfant. Or, celle qui est à la fois

1. La prétention à l'autochtonie, lieu commun de l'éloquence attique, s'accorde pourtant mal avec les traditions athéniennes elles-mêmes. Les grandes familles d'Athènes se reconnaissaient une origine étrangère : les Alcméonides descendaient de Pyliens qui étaient venus de Messénie en Attique. Les Athéniens se glorifiaient d'avoir de tout temps donné asile aux opprimés et aux proscrits (Xénophon, *Helléniques,* VI, 5, 45). Les premiers habitants du pays étaient les « Pélasges », qui parlaient une langue non hellénique. Plus tard, le pays fut envahi par une population achéenne qui imposa sa langue aux indigènes.

2. Voir la *Notice,* p. 57. Les dieux avaient donné gain de cause à Athéna, sur le témoignage de Cécrops.

ἀποφηναμένη μετοικοῦντας ἐν τῇ χώρᾳ ἄλλοθεν σφῶν
ἡκόντων, ἀλλ᾽ αὐτόχθονας καὶ τῷ ὄντι ἐν πατρίδι οἰκοῦντας
καὶ ζῶντας, καὶ τρεφομένους οὐχ ὑπὸ μητρυιᾶς ὡς οἱ ἄλλοι,
ἀλλ᾽ ὑπὸ μητρὸς τῆς χώρας ἐν ᾗ ᾤκουν, καὶ νῦν κεῖσθαι c
τελευτήσαντας ἐν οἰκείοις τόποις τῆς τεκούσης καὶ θρεψά-
σης καὶ ὑποδεξαμένης. Δικαιότατον δὴ κοσμῆσαι πρῶτον
τὴν μητέρα αὐτήν· οὕτω γὰρ συμβαίνει ἅμα καὶ ἡ τῶνδε
εὐγένεια κοσμουμένη.

Ἔστι δὲ ἀξία ἡ χώρα καὶ ὑπὸ πάντων ἀνθρώπων ἐπαι-
νεῖσθαι, οὐ μόνον ὑφ᾽ ἡμῶν, πολλαχῇ μὲν καὶ ἄλλῃ, πρῶτον
δὲ καὶ μέγιστον ὅτι τυγχάνει οὖσα θεοφιλής. Μαρτυρεῖ δὲ
ἡμῶν τῷ λόγῳ ἡ τῶν ἀμφισβητησάντων περὶ αὐτῆς θεῶν
ἔρις τε καὶ κρίσις· ἣν δὴ θεοὶ ἐπῄνεσαν, πῶς οὐχ ὑπ᾽ d
ἀνθρώπων γε ξυμπάντων δικαία ἐπαινεῖσθαι; δεύτερος δὲ
ἔπαινος δικαίως ἂν αὐτῆς εἴη ὅτι ἐν ἐκείνῳ τῷ χρόνῳ ἐν
ᾧ ἡ πᾶσα γῆ ἀνεδίδου καὶ ἔφυε ζῷα παντοδαπά, θηρία τε
καὶ βοτά, ἐν τούτῳ ἡ ἡμετέρα θηρίων μὲν ἀγρίων ἄγονος
καὶ καθαρὰ ἐφάνη, ἐξελέξατο δὲ τῶν ζῴων καὶ ἐγέννησεν
ἄνθρωπον, ὃ συνέσει τε ὑπερέχει τῶν ἄλλων καὶ δίκην καὶ
θεοὺς μόνον νομίζει. Μέγα δὲ τεκμήριον τούτῳ τῷ λόγῳ
ὅτι ἥδε ἔτεκεν ἡ γῆ τοὺς τῶνδέ τε καὶ ἡμετέρους προγό- e
νους. Πᾶν γὰρ τὸ τεκὸν τροφὴν ἔχει ἐπιτηδείαν ᾧ ἂν
τέκῃ, ᾧ καὶ γυνὴ δήλη τεκοῦσά τε ἀληθῶς καὶ μή, ἀλλ᾽
ὑποβαλλομένη, ἐὰν μὴ ἔχῃ πηγὰς τροφῆς τῷ γεννωμένῳ.
Ὃ δὴ καὶ ἡ ἡμετέρα γῆ τε καὶ μήτηρ ἱκανὸν τεκμήριον
παρέχεται ὡς ἀνθρώπους γεννησαμένη· μόνη γὰρ ἐν τῷ

Testim. : **c** 8 Μαρτυρεῖ δὲ — **d** 2 ἐπαινεῖσθαι Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 28 || **d** 6 ἐξελέξατο δὲ — 8 νομίζει Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 28 || **d** 8 μέγα δὲ — **e** 1 προγόνους Priscian., *Instit.*, XVIII, 289 (XXIX) || 6 μόνη γὰρ — **238 a** 1 καρπόν Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 28.

b 7 καὶ Tf : om. WF || οἱ F Dionysius : om. TW (fortasse ἄλλοι) || **c** 9 αὐτῆς F Dionysius : -τὴν TW || **d** 1 δὲ Dionysius pro δὴ || 4 πᾶσα TW : ἅπα- F || ἔφυε F : ἔφυ TW || 7 ὃ TW : ὃς F || **e** 1 ὅτι F : τί TW || 4 ὑποβαλομένη Ast || γενομένῳ Stephanus pro γεννωμένῳ.

notre terre et notre mère fournit là une preuve décisive qu'elle a donné le jour à des hommes : seule en ce temps-là, et la première, elle a porté une nourriture faite pour l'homme,
238 a le fruit du blé et de l'orge[1], qui procure au genre humain le plus beau et le meilleur des aliments, montrant ainsi qu'elle avait vraiment elle-même donné le jour à cet être. Or c'est pour la terre plus encore que pour la femme qu'il convient d'accepter pareilles preuves; car ce n'est pas la terre qui a imité la femme dans la conception et l'enfantement, mais la femme qui a imité la terre. Et ce fruit-là, loin de se le réserver jalousement, elle l'a distribué aux autres. Plus tard, c'est l'huile, renfort contre les fatigues, qu'elle a fait naître
b et produit pour ses fils; et, après les avoir nourris et élevés jusqu'à la jeunesse, pour leur donner des chefs et des éducateurs, elle a introduit les dieux chez elle. Leurs noms doivent être passés sous silence[2] en un pareil moment [car nous les connaissons]; ce sont eux qui ont organisé notre vie en vue de l'existence quotidienne, nous formant aux arts avant les autres hommes, et, pour la défense du territoire, nous enseignant l'acquisition et l'usage des armes.

Le régime démocratique.

« Avec cette naissance et cette éducation, les ancêtres de ces morts vivaient sous le régime politique qu'ils avaient organisé pour leur usage, et qu'il convient de rappeler briè-
c vement. C'est en effet le régime politique qui forme les hommes : de braves gens, s'il est bon, des méchants, s'il est le contraire. Que nos devanciers ont été nourris sous un bon gouvernement, il importe de le montrer : c'est à lui qu'ils ont dû leur vertu, comme les hommes d'aujourd'hui dont font partie les morts ici présents. Car c'était alors le même régime que de nos jours, le gouvernement de l'élite, qui nous régit aujourd'hui, et qui toujours, depuis cette époque lointaine, s'est maintenu la plupart du temps. Celui-
d ci l'appelle démocratie, celui-là de tel autre nom qu'il lui

1. Sur la richesse du pays en céréales, les jugements des auteurs anciens sont contradictoires. Le blé était surtout cultivé dans la plaine d'Eleusis; ailleurs dominait la culture de l'orge. Dans l'ensemble, la production était inférieure aux besoins de la population.

2. Les Olympiens ne doivent pas être nommés dans une cérémonie funèbre (ἐν τῷ τοιῷδε). Ἴσμεν γὰρ est une glose qui fausse le sens.

τότε καὶ πρώτη τροφὴν ἀνθρωπείαν ἤνεγκεν τὸν τῶν πυρῶν καὶ κριθῶν καρπόν, ᾧ κάλλιστα καὶ ἄριστα τρέφεται τὸ 238 a ἀνθρώπειον γένος, ὡς τῷ ὄντι τοῦτο τὸ ζῷον αὐτὴ γεννησαμένη. Μᾶλλον δὲ ὑπὲρ γῆς ἢ γυναικὸς προσήκει δέχεσθαι τοιαῦτα τεκμήρια· οὐ γὰρ γῆ γυναῖκα μεμίμηται κυήσει καὶ γεννήσει, ἀλλὰ γυνὴ γῆν. Τούτου δὲ τοῦ καρποῦ οὐκ ἐφθόνησεν, ἀλλ' ἔνειμεν καὶ τοῖς ἄλλοις. Μετὰ δὲ τοῦτο ἐλαίου γένεσιν, πόνων ἀρωγήν, ἀνῆκεν τοῖς ἐκγόνοις· θρεψαμένη δὲ καὶ αὐξήσασα πρὸς ἥβην ἄρχοντας καὶ b διδασκάλους αὐτῶν θεοὺς ἐπηγάγετο· ὧν τὰ μὲν ὀνόματα πρέπει ἐν τῷ τοιῷδε ἐᾶν [— ἴσμεν γάρ —] οἳ τὸν βίον ἡμῶν κατεσκεύασαν πρός τε τὴν καθ' ἡμέραν δίαιταν, τέχνας πρώτους παιδευσάμενοι, καὶ πρὸς τὴν ὑπὲρ τῆς χώρας φυλακὴν ὅπλων κτῆσίν τε καὶ χρῆσιν διδαξάμενοι.

Γεννηθέντες δὲ καὶ παιδευθέντες οὕτως οἱ τῶνδε πρόγονοι ᾤκουν πολιτείαν κατασκευασάμενοι, ἧς ὀρθῶς ἔχει διὰ βραχέων ἐπιμνησθῆναι. Πολιτεία γὰρ τροφὴ ἀνθρώπων ἐστίν, c καλὴ μὲν ἀγαθῶν, ἡ δὲ ἐναντία κακῶν. Ὡς οὖν ἐν καλῇ πολιτείᾳ ἐτράφησαν οἱ πρόσθεν ἡμῶν, ἀναγκαῖον δηλῶσαι, δι' ἣν δὴ κἀκεῖνοι ἀγαθοὶ καὶ οἱ νῦν εἰσιν, ὧν οἵδε τυγχάνουσιν ὄντες οἱ τετελευτηκότες. Ἡ γὰρ αὐτὴ πολιτεία καὶ τότε ἦν καὶ νῦν, ἀριστοκρατία, ἐν ᾗ νῦν τε πολιτευόμεθα καὶ τὸν ἀεὶ χρόνον ἐξ ἐκείνου ὡς τὰ πολλά. Καλεῖ δὲ ὁ μὲν αὐτὴν δημοκρατίαν, ὁ δὲ ἄλλο, ᾧ ἂν χαίρῃ, ἔστι δὲ τῇ d

Testim. : **238 a** 1 ᾧ κάλλιστα — 2 γένος Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 29 || 5 τούτου δὲ — 6 ἄλλοις Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 29 || 6 Μέτα δέ — 7 ἐκγόνοις Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 29 ; cf. Clem. Alex., *Paedag.*, II, 210 (Potter) || **c** 1 Πολιτεία — 2 κακῶν Stob., *Flor.*, 43, 86 ; Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 26.

e 7 τότε TW : τότε καιρῷ F || **238 a** 2 αὐτή F : αὕτη TW || 4 τεκμήρια TF : τε τεκμήρια W || 6 τοῦτο TW : ταῦτα F || **b** 3 ἴσμεν γάρ secl. Wilamowitz || **c** 1 ἀνατροφὴ Stob. pro τροφὴ || 2 καλὴ... κακῶν codd. : καλὴ μὲν ἀγαθῶν, μὴ καλὴ δὲ κακῶν Stob. καὶ ἡ μὲν ἀγαθὴ ἀγαθῶν, μὴ καλὴ δὲ κακῶν Dionysius || **d** 1 ὃ Stallbaum pro ᾧ.

plaît; mais c'est en réalité le gouvernement de l'élite avec l'approbation de la foule. Des rois, nous en avons toujours[1] : tantôt ils ont tenu ce titre de leur naissance, et tantôt de l'élection ; mais le pouvoir dans la cité appartient pour la plus grande part à la foule ; charges et autorité sont données par elle à ceux qui chaque fois ont paru être les meilleurs. Ni l'infirmité, ni la pauvreté, ni l'obscurité de la naissance ne sont pour personne une cause d'exclusion, non plus que les avantages contraires un titre d'honneur, comme c'est le cas dans d'autre villes. Il n'est qu'une règle : l'homme réputé capable ou honnête a l'autorité et les charges ; et la
e cause de ce régime politique est chez nous l'égalité de naissance. Les autres cités sont constituées par des populations de toute provenance, et formées d'éléments inégaux, d'où résulte chez elles l'inégalité des gouvernements, tyrannies et oligarchies ; les gens y vivent, un petit nombre en regardant le reste comme des esclaves, la plupart en tenant les autres
239 a pour des maîtres. Nous et les nôtres, tous frères nés d'une même mère, nous ne nous croyons pas les esclaves ni les maîtres les uns des autres, mais l'égalité d'origine, établie par la nature, nous oblige à rechercher l'égalité politique établie par la loi, et à ne céder le pas les uns aux autres qu'au nom d'un seul droit, la réputation de vertu et de sagesse.

Exploits d'Athènes. La puissance perse.

« Voilà pourquoi les pères de ces morts, qui sont aussi les nôtres, et ces morts eux-mêmes, nourris dans une entière liberté et doués d'une bonne naissance, ont fait briller aux yeux de tous les hommes, en particulier comme en public, tant de nobles actions, se croyant tenus
b de combattre, dans l'intérêt de la liberté, contre les Grecs pour la défense des Grecs et contre les Barbares pour la défense de la Grèce entière. Eumolpe, les Amazones, d'autres encore avant eux, avaient envahi le territoire : comment ils se défendirent, et comment ils défendirent les Argiens contre Thèbes et les Héraclides contre Argos, le temps me manque pour le raconter dignement, et d'ailleurs les poètes ont déjà chanté magnifiquement en vers et signalé leur valeur à tout

1. Le titre de *roi* était porté par un des archontes, dont les fonctions étaient surtout religieuses. Mais βασιλῆς se rapporte peut-être ici à l'ensemble des archontes.

ἀληθείᾳ μετ' εὐδοξίας πλήθους ἀριστοκρατία. Βασιλῆς μὲν
γὰρ ἀεὶ ἡμῖν εἰσιν· οὗτοι δὲ τοτὲ μὲν ἐκ γένους, τοτὲ δὲ
αἱρετοί· ἐγκρατὲς δὲ τῆς πόλεως τὰ πολλὰ τὸ πλῆθος, τὰς
δὲ ἀρχὰς δίδωσι καὶ κράτος τοῖς ἀεὶ δόξασιν ἀρίστοις εἶναι,
καὶ οὔτε ἀσθενείᾳ οὔτε πενίᾳ οὔτ' ἀγνωσίᾳ πατέρων ἀπελή-
λαται οὐδεὶς οὐδὲ τοῖς ἐναντίοις τετίμηται, ὥσπερ ἐν ἄλλαις
πόλεσιν, ἀλλὰ εἷς ὅρος, ὁ δόξας σοφὸς ἢ ἀγαθὸς εἶναι κρα-
τεῖ καὶ ἄρχει. Αἰτία δὲ ἡμῖν τῆς πολιτείας ταύτης ἡ ἐξ e
ἴσου γένεσις. Αἱ μὲν γὰρ ἄλλαι πόλεις ἐκ παντοδαπῶν
κατεσκευασμέναι ἀνθρώπων εἰσὶ καὶ ἀνωμάλων, ὥστε αὐτῶν
ἀνώμαλοι καὶ αἱ πολιτεῖαι, τυραννίδες τε καὶ ὀλιγαρχίαι·
οἰκοῦσιν οὖν ἔνιοι μὲν δούλους, οἱ δὲ δεσπότας ἀλλήλους
νομίζοντες· ἡμεῖς δὲ καὶ οἱ ἡμέτεροι, μιᾶς μητρὸς πάντες 239 a
ἀδελφοὶ φύντες, οὐκ ἀξιοῦμεν δοῦλοι οὐδὲ δεσπόται ἀλλή-
λων εἶναι, ἀλλ' ἡ ἰσογονία ἡμᾶς ἡ κατὰ φύσιν ἰσονομίαν
ἀναγκάζει ζητεῖν κατὰ νόμον, καὶ μηδενὶ ἄλλῳ ὑπείκειν
ἀλλήλοις ἢ ἀρετῆς δόξῃ καὶ φρονήσεως.

Ὅθεν δὴ ἐν πάσῃ ἐλευθερίᾳ τεθραμμένοι οἵ τῶνδέ τε
πατέρες καὶ ἡμέτεροι καὶ αὐτοὶ οὗτοι, καὶ καλῶς φύντες,
πολλὰ δὴ καὶ καλὰ ἔργα ἀπεφήναντο εἰς πάντας ἀνθρώπους
καὶ ἰδίᾳ καὶ δημοσίᾳ, οἰόμενοι δεῖν ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας καὶ b
Ἕλλησιν ὑπὲρ Ἑλλήνων μάχεσθαι καὶ βαρβάροις ὑπὲρ
ἁπάντων τῶν Ἑλλήνων. Εὐμόλπου μὲν οὖν καὶ Ἀμαζόνων
ἐπιστρατευσάντων ἐπὶ τὴν χώραν καὶ τῶν ἔτι προτέρων ὡς
ἠμύναντο, καὶ ὡς ἤμυναν Ἀργείοις πρὸς Καδμείους καὶ
Ἡρακλείδαις πρὸς Ἀργείους, ὅ τε χρόνος βραχὺς ἀξίως
διηγήσασθαι, ποιηταί τε αὐτῶν ἤδη καλῶς τὴν ἀρετὴν ἐν
μουσικῇ ὑμνήσαντες εἰς πάντας μεμηνύκασιν· ἐὰν οὖν

d 5 κράτος TW : τὸ κράτος F || **e** 1 ἡμῖν TW : ἡμῖν ἐστι F || 2 γένεσις TF : γέννη- W || 5 ἀλλήλους etiam T sed ἀλλη in ras. || **239 a** 2 οὐδὲ TW : οὐδ' αὖ F || 3 ἰσογονία tf : ἰσογωνία TF ἰσογ W (extrema pars pagin. abscissa) || **a** 6 τῶνδε τε F : τῶνδε TW || 7 οἱ ante ἡμέτεροι F || **b** 5 ἀργείοις WF : -γεῖοι T || 6 βραχὺς TW : βραχὺς ὥστε F || 7 ἤδη καλῶς TWf : ἢ δικαίως F ἤδη ἱκανῶς Venet. 189.

c le monde ; si donc nous entreprenions à notre tour de glorifier en simple prose les mêmes sujets, peut-être paraîtrions-nous n'occuper que le second rang. C'est pourquoi je me propose de laisser de côté ces exploits, puisqu'aussi bien ils ont déjà leur récompense ; mais ceux dont un poète n'a pas encore tiré un renom digne d'un si digne sujet, et qui offrent une matière encore vierge[1], voilà ceux que je crois devoir rappeler, en en faisant l'éloge et en leur servant d'entremetteur auprès d'autres, pour qu'ils les mettent dans des chants et les autres genres de poèmes avec l'éclat convenable aux hommes qui les ont accomplis. Des exploits dont je parle voici les
d premiers. Les Perses, maîtres de l'Asie et en train d'asservir l'Europe, furent arrêtés par les fils de cette terre, par nos pères, qu'il est juste et nécessaire de mentionner d'abord pour louer leur valeur. Il faut la voir, si l'on veut en faire dignement l'éloge, en se transportant par la parole au temps où l'Asie entière était pour la troisième fois asservie à un roi. Le premier, Cyrus, après avoir affranchi les Perses, avait dans sa superbe asservi à la fois ses propres concitoyens et
e leurs maîtres, les Mèdes, et mis sous son autorité le reste de l'Asie jusqu'à l'Égypte[2] ; son fils avait mis sous la sienne l'Égypte et la Libye aussi loin qu'il pouvait les envahir[3] ; le troisième, Darius, étendit sur terre jusqu'aux Scythes les bornes de son empire[4] ; ses vaisseaux le rendaient maître de
240 a la mer et des îles, si bien que nul n'osait lui tenir tête. Et les volontés de tout le genre humain se trouvaient réduites en servitude, tant l'empire perse avait courbé sous l'esclavage de peuples grands et belliqueux !

Marathon. Or Darius nous accusa, nous et les Érétriens, de machinations contre Sardes. Sous ce prétexte, il envoya cinq cent mille hommes sur des transports et des navires de guerre, et trois cents vaisseaux

1. Εἶναι ἐν μνηστείᾳ se dit d'une femme qu'on recherche en mariage, donc qui est libre, et, par analogie, d'un sujet qui n'a pas encore été traité. L'image est prolongée par προμνώμενον.

2. Voir Hérodote, I, 127, 9 : Cyrus délivre les Perses et asservit es Mèdes ; I, 75-83, 162-200 : conquêtes de Cyrus en Asie.

3. Hérodote, III, 1-13 : conquête de la Libye par Cambyse.

4. Hérodote, III, 144 ; 151-159 ; IV.

ἡμεῖς ἐπιχειρῶμεν τὰ αὐτὰ λόγῳ ψιλῷ κοσμεῖν, τάχ' ἂν c
δεύτεροι φαινοίμεθα. Ταῦτα μὲν οὖν διὰ ταῦτα δοκεῖ μοι
ἐᾶν, ἐπειδὴ καὶ ἔχει τὴν ἀξίαν· ὧν δὲ οὔτε ποιητής πω
δόξαν ἀξίαν ἐπ' ἀξίοις λαβὼν ἔχει ἔτι τέ ἐστιν ἐν μνη-
στείᾳ, τούτων πέρι μοι δοκεῖ χρῆναι ἐπιμνησθῆναι ἐπαι-
νοῦντά τε καὶ προμνώμενον ἄλλοις ἐς ᾠδάς τε καὶ τὴν
ἄλλην ποίησιν αὐτὰ θεῖναι πρεπόντως τῶν πραξάντων.
Ἔστιν δὲ τούτων ὧν λέγω πρῶτα· Πέρσας ἡγουμένους τῆς d
Ἀσίας καὶ δουλουμένους τὴν Εὐρώπην ἔσχον οἱ τῆσδε τῆς
χώρας ἔκγονοι, γονῆς δὲ ἡμέτεροι, ὧν καὶ δίκαιον καὶ χρὴ
πρῶτον μεμνημένους ἐπαινέσαι αὐτῶν τὴν ἀρετήν. Δεῖ δὴ
αὐτὴν ἰδεῖν, εἰ μέλλει τις καλῶς ἐπαινεῖν, ἐν ἐκείνῳ τῷ
χρόνῳ γενόμενον λόγῳ, ὅτε πᾶσα μὲν ἡ Ἀσία ἐδούλευε
τρίτῳ ἤδη βασιλεῖ, ὧν ὁ μὲν πρῶτος Κῦρος ἐλευθερώσας
Πέρσας τοὺς αὑτοῦ πολίτας τῷ αὑτοῦ φρονήματι ἅμα καὶ
τοὺς δεσπότας Μήδους ἐδουλώσατο καὶ τῆς ἄλλης Ἀσίας e
μέχρι Αἰγύπτου ἦρξεν, ὁ δὲ ὑὸς Αἰγύπτου τε καὶ Λιβύης
ὅσον οἷόν τ' ἦν ἐπιβαίνειν, τρίτος δὲ Δαρεῖος πεζῇ μὲν
μέχρι Σκυθῶν τὴν ἀρχὴν ὡρίσατο, ναυσὶ δὲ τῆς τε θαλάτ-
της ἐκράτει καὶ τῶν νήσων, ὥστε μηδὲ ἀξιοῦν ἀντίπαλον 240 a
αὐτῷ μηδένα εἶναι· αἱ δὲ γνῶμαι δεδουλωμέναι ἁπάντων
ἀνθρώπων ἦσαν· οὕτω πολλὰ καὶ μεγάλα καὶ μάχιμα γένη
καταδεδουλωμένη ἦν ἡ Περσῶν ἀρχή.

Αἰτιασάμενος δὲ Δαρεῖος ἡμᾶς τε καὶ Ἐρετριᾶς, Σάρ-
δεσιν ἐπιβουλεῦσαι προφασιζόμενος, πέμψας μυριάδας μὲν
πεντήκοντα ἔν τε πλοίοις καὶ ναυσίν, ναῦς δὲ τριακοσίας,

Testim. : **239 c** 3 ὧν δὲ — 4 ἔχει Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 26.

c 2 μοι ἐᾶν WF : ἐᾶν μοι T (sed lineolis transpos.) || 3 ὧν δὲ ... 4 ἀξίαν om. F (add. f in marg.) || 4 μνηστείᾳ TW : ἀμνηστίᾳ F || **d** 4 πρῶτον TW : καὶ πρῶτον F || 6 λόγῳ TW : ἐν λόγῳ F || **e** 2 υἱός codd. || **e** 3 οἷον om. F (suprascr. F uel f) || ἦν om. F (suprascr. f) || ἐπιβαίνειν TF : -βῆναι W || 4 ὥριστο primit. F || **240 a** 3 τῶν ἀνθρώπων F || 5 τε TW : δὲ F || ἐρετριέας codd. hic et 8 || 6 προφασιζόμενος secl. Cobet.

sous le commandement de Datis[1], avec l'ordre de ramener
b les Érétriens et les Athéniens, s'il voulait garder sa propre tête. Datis, ayant fait voile vers Érétrie contre des hommes qui étaient alors en Grèce parmi les plus réputés dans l'art de la guerre, et se trouvaient en nombre, les soumit en trois jours, et fouilla tout leur pays, pour n'en laisser échapper aucun, de la manière suivante : arrivés aux frontières d'Érétrie, ses soldats firent la chaîne d'une mer à l'autre en se tenant par la main, et traversèrent ainsi tout le territoire pour pouvoir
c dire au Grand Roi que nul ne leur avait échappé[2]. C'est dans ce même dessein que d'Érétrie il débarquèrent à Marathon, croyant bien facile de ramener aussi les Athéniens, après les avoir ployés sous le même joug que les gens d'Érétrie. De ces entreprises l'une était déjà exécutée et l'autre en voie de s'accomplir sans qu'aucun des Grecs[3] fût venu au secours d'Érétrie ni d'Athènes[4], à l'exception des Lacédémoniens (encore ceux-ci arrivèrent-ils le lendemain de la bataille[5]) ; tous les autres, frappés de crainte, se tenaient cois, heureux
d de leur sécurité présente. Qu'on se transporte à ce moment-là : on pourra connaître ce qu'étaient les vaillants qui reçurent à Marathon le choc des forces barbares, châtièrent leur insolence et dressèrent, les premiers, un trophée sur les Barbares : ils ouvrirent la voie aux autres, en leur enseignant que la puissance perse n'était pas invincible et qu'il n'est nombre ni richesse qui ne le cède à la valeur. Pour moi, je le déclare,
e ces hommes-là furent les pères, non seulement de nos personnes, mais de notre liberté et de celle de tous les habitants qui peuplent ce continent. Car c'est les yeux fixés sur cette

1. Dans l'été de 491, une flotte quitta Samos avec un corps de débarquement ; elle était sous les ordres d'Artapherne, neveu de Darius, et de l'amiral mède Datis. Les Perses se dirigèrent vers Naxos et pillèrent la ville, que ses habitants avaient abandonnée ; toutes les Cyclades furent soumises. En Eubée l'ennemi, avant d'attaquer Érétrie, fit le siège de Carystos.

2. Voir la *Notice*, p. 65.

3. Hérodote, VI, 100. Sur la prière des Érétriens, Athènes leur envoya quatre mille hommes. Mais ceux-ci, devant l'incertitude et le danger de la situation, se retirèrent à Oropos.

4. Inexact. Un renfort de mille Platéens soutenait les Athéniens à Marathon. Voir la *Notice*, p. 64.

5. La fête des *Carneia* les avait empêchés de partir à temps

Δᾶτιν δὲ ἄρχοντα, εἶπεν ἥκειν ἄγοντα Ἐρετριᾶς καὶ Ἀθηναίους, εἰ βούλοιτο τὴν ἑαυτοῦ κεφαλὴν ἔχειν· ὁ δὲ b
πλεύσας εἰς Ἐρέτριαν ἐπ' ἄνδρας οἳ τῶν τότε Ἑλλήνων ἐν τοῖς εὐδοκιμώτατοι ἦσαν τὰ πρὸς τὸν πόλεμον καὶ οὐκ ὀλίγοι, τούτους ἐχειρώσατο μὲν ἐν τρισὶν ἡμέραις, διηρευνήσατο δὲ αὐτῶν πᾶσαν τὴν χώραν, ἵνα μηδεὶς ἀποφύγοι, τοιούτῳ τρόπῳ· ἐπὶ τὰ ὅρια ἐλθόντες τῆς Ἐρετρικῆς οἱ στρατιῶται αὐτοῦ, ἐκ θαλάττης εἰς θάλατταν διαστάντες, συνάψαντες τὰς χεῖρας διῆλθον ἅπασαν τὴν χώραν, ἵν' ἔχοιεν τῷ βασιλεῖ εἰπεῖν ὅτι οὐδεὶς σφᾶς ἀποπεφευγὼς c
εἴη. Τῇ δ' αὐτῇ διανοίᾳ κατηγάγοντο ἐξ Ἐρετρίας εἰς Μαραθῶνα, ὡς ἕτοιμόν σφισιν ὂν καὶ Ἀθηναίους ἐν τῇ αὐτῇ ταύτῃ ἀνάγκῃ ζεύξαντας Ἐρετριεῦσιν ἄγειν. Τούτων δὲ τῶν μὲν πραχθέντων, τῶν δ' ἐπιχειρουμένων οὔτ' Ἐρετριεῦσιν ἐβοήθησεν Ἑλλήνων οὐδεὶς οὔτε Ἀθηναίοις πλὴν Λακεδαιμονίων — οὗτοι δὲ τῇ ὑστεραίᾳ τῆς μάχης ἀφίκοντο — οἱ δ' ἄλλοι πάντες ἐκπεπληγμένοι, ἀγαπῶντες τὴν ἐν τῷ παρόντι σωτηρίαν, ἡσυχίαν ἦγον. Ἐν τούτῳ δὴ d
ἄν τις γενόμενος γνοίη οἷοι ἄρα ἐτύγχανον ὄντες τὴν ἀρετὴν οἱ Μαραθῶνι δεξάμενοι τὴν τῶν βαρβάρων δύναμιν καὶ κολασάμενοι τὴν ὑπερηφανίαν καὶ πρῶτοι στήσαντες τρόπαια τῶν βαρβάρων, ἡγεμόνες καὶ διδάσκαλοι τοῖς ἄλλοις γενόμενοι ὅτι οὐκ ἄμαχος εἴη ἡ Περσῶν δύναμις, ἀλλὰ πᾶν πλῆθος καὶ πᾶς πλοῦτος ἀρετῇ ὑπείκει. Ἐγὼ μὲν οὖν ἐκείνους τοὺς ἄνδρας φημὶ οὐ μόνον τῶν σωμάτων τῶν e
ἡμετέρων πατέρας εἶναι, ἀλλὰ καὶ τῆς ἐλευθερίας τῆς τε ἡμετέρας καὶ ξυμπάντων τῶν ἐν τῇδε τῇ ἠπείρῳ· εἰς ἐκεῖνο γὰρ τὸ ἔργον ἀποβλέψαντες καὶ τὰς ὑστέρας μάχας

Testim. : **240 d** 6 ἀλλὰ — 7 ὑπείκει Stob., *Ecl.*, III, 1, 82 ; cf. Aristid., *Or.* 45 (uol. II, 113 Dind.).

b 3 εὐδοκιμώτατοι Hirschig : εὐδοκιμωτάτοις TW : μάλιστα εὐδοκιμωτάτοις F || **c** 3 Ἀθηναίοις W || 8 ἀγαπῶντες καὶ F || **d** 4 ὅλης τῆς ἀσίας post ὑπερηφανίαν add. F.

grande œuvre que, les batailles livrées plus tard, les Grecs osèrent les risquer pour leur salut, à l'école des hommes de Marathon.

Artémision et Salamine.

Le premier prix, c'est donc à ceux-là que notre discours doit l'attribuer ; le se-
241 a cond, aux vainqueurs des batailles navales de Salamine et d'Artémision. De ces hommes on aurait bien des exploits à conter, et les assauts qu'ils soutinrent sur terre et sur mer, et la défense qu'ils y opposèrent ; mais ce qui, chez eux aussi, me paraît être le plus beau titre de gloire, je le rappellerai en disant qu'ils ont parachevé l'œuvre de Marathon. Ceux de Marathon s'étaient bornés à faire voir aux Grecs que sur terre il était possible
b avec une poignée d'hommes de repousser une foule de Barbares ; mais avec des navires, on ne savait encore ; les Perses passaient pour être invincibles sur mer par le nombre, la richesse, la science et la vigueur. Voici donc ce qu'il faut louer dans les hommes qui combattirent alors sur mer : c'est d'avoir dissipé cette seconde crainte des Grecs, et mis fin à l'effroi que leur inspirait la multitude des vaisseaux et des hommes. Il en résulte donc que les uns et les autres,
c soldats de Marathon et marins de Salamine, firent l'éducation des autres Grecs : sur terre et sur mer, ils leur apprirent et les habituèrent à ne pas redouter les Barbares.

Platées.

« Le troisième, pour le nombre et la valeur[1], des exploits qui assurèrent le salut de la Grèce fut, je le déclare, celui de Platées, commun cette fois aux Lacédémoniens et aux Athéniens. Le péril le plus grand et le plus redoutable, à eux tous ils le repoussèrent, et c'est cette vaillance qui aujourd'hui leur vaut nos éloges comme elle leur vaudra dans l'avenir ceux de la
d postérité. Mais ensuite, bien des cités grecques restaient encore aux côtés du Barbare, et l'on annonçait que le Grand Roi lui-même méditait une nouvelle entreprise contre

1. A Platées, la disproportion du nombre était moins marquée qu'à Marathon et Salamine entre les Grecs et les Barbares ; par suite, le mérite des Grecs fut moins grand. Suivant Hérodote, IX, 30, 32, il y avait à Platées cent dix mille Grecs contre l'armée ennemie, forte de trois cent cinquante mille hommes.

ἐτόλμησαν διακινδυνεύειν οἱ Ἕλληνες ὑπὲρ τῆς σωτηρίας, μαθηταὶ τῶν Μαραθῶνι γενόμενοι.

Τὰ μὲν οὖν ἀριστεῖα τῷ λόγῳ ἐκείνοις ἀναθετέον, τὰ δὲ δευτερεῖα τοῖς περὶ Σαλαμῖνα καὶ ἐπ' Ἀρτεμισίῳ ναυμα- 241 a
χήσασι καὶ νικήσασι. Καὶ γὰρ τούτων τῶν ἀνδρῶν πολλὰ μὲν ἄν τις ἔχοι διελθεῖν, καὶ οἷα ἐπιόντα ὑπέμειναν κατά τε γῆν καὶ κατὰ θάλατταν, καὶ ὡς ἠμύναντο ταῦτα· ὃ δέ μοι δοκεῖ καὶ ἐκείνων κάλλιστον εἶναι, τούτου μνησθήσομαι, ὅτι τὸ ἑξῆς ἔργον τοῖς Μαραθῶνι διεπράξαντο. Οἱ μὲν γὰρ Μαραθῶνι τοσοῦτον μόνον ἐπέδειξαν τοῖς Ἕλλησιν ὅτι κατὰ γῆν οἷόν τε ἀμύνεσθαι τοὺς βαρβάρους ὀλίγοις b
πολλούς, ναυσὶ δὲ ἔτι ἦν ἄδηλον καὶ δόξαν εἶχον Πέρσαι ἄμαχοι εἶναι κατὰ θάλατταν καὶ πλήθει καὶ πλούτῳ καὶ τέχνῃ καὶ ῥώμῃ· τοῦτο δὴ ἄξιον ἐπαινεῖν τῶν ἀνδρῶν τῶν τότε ναυμαχησάντων, ὅτι τὸν ἐχόμενον φόβον διέλυσαν τῶν Ἑλλήνων καὶ ἔπαυσαν φοβουμένους πλῆθος νεῶν τε καὶ ἀνδρῶν. Ὑπ' ἀμφοτέρων δὴ ξυμβαίνει, τῶν τε Μαραθῶνι μαχεσαμένων καὶ τῶν ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχη- c
σάντων, παιδευθῆναι τοὺς ἄλλους Ἕλληνας, ὑπὸ μὲν τῶν κατὰ γῆν, ὑπὸ δὲ τῶν κατὰ θάλατταν μαθόντας καὶ ἐθισθέντας μὴ φοβεῖσθαι τοὺς βαρβάρους.

Τρίτον δὲ λέγω τὸ ἐν Πλαταιαῖς ἔργον καὶ ἀριθμῷ καὶ ἀρετῇ γενέσθαι τῆς Ἑλληνικῆς σωτηρίας, κοινὸν ἤδη τοῦτο Λακεδαιμονίων τε καὶ Ἀθηναίων. Τὸ μὲν οὖν μέγιστον καὶ χαλεπώτατον οὗτοι πάντες ἤμυναν, καὶ διὰ ταύτην τὴν ἀρετὴν νῦν τε ὑφ' ἡμῶν ἐγκωμιάζονται καὶ εἰς τὸν ἔπειτα χρόνον ὑπὸ τῶν ὕστερον· μετὰ δὲ τοῦτο πολλαὶ μὲν πόλεις d
τῶν Ἑλλήνων ἔτι ἦσαν μετὰ τοῦ βαρβάρου, αὐτὸς δὲ ἠγγέλλετο βασιλεὺς διανοεῖσθαι ὡς ἐπιχειρήσων πάλιν ἐπὶ

241 a 2 καὶ νικήσασι secl. Cobet || καὶ γὰρ TW : καὶ γὰρ οὐδὲ F || 4 γε W pro τε || κατὰ θάλατταν TF : θάλατταν W || **b** 1 ἀμύνεσθαι T : -νασθαι WF || 2 ναυσὶ δὲ — πέρσαι om. F (in marg. add. f) || **c** 3 γῆν TW : τὴν γῆν F || **c** 8 ἤμυναν TW : ἠμύναντο F ἤνυσαν Gottleber || **d** 3 ἠγγέλλετο WF : ἠγγέλετο T ἠγάλλετο suprascr. f || βασιλεὺς TW : ὁ βασιλεὺς F.

la Grèce. Nous avons donc le devoir de rappeler aussi ceux qui complétèrent les exploits de leurs prédécesseurs, et achevèrent l'œuvre de salut en purgeant et en débarrassant la mer de toute la gent barbare. C'étaient les combattants sur
e mer de l'Eurymédon [1], les soldats qui firent campagne contre Cypre [2], ceux qui cinglèrent vers l'Égypte et vers bien d'autres contrées. Il faut rappeler leur souvenir, et leur savoir gré d'avoir obligé le Grand Roi, pris de peur, à se préoccuper de son propre salut, au lieu de machiner la ruine de la Grèce.

Luttes contre la Grèce.

« C'est ainsi que notre cité tout entière vint à bout de cette guerre, soutenue
242 a contre les Barbares pour son propre salut et pour celui des autres peuples de même langue. Mais la paix une fois faite, alors que notre cité était dans sa gloire, elle essuya le sort que les hommes se plaisent à infliger au succès : d'abord la rivalité ; puis, à la suite de la rivalité, l'envie ; et c'est ainsi que notre cité fut malgré elle mise en guerre avec la Grèce. Là-dessus, les hostilités ayant éclaté, ils en vinrent aux mains à Tanagra [3] avec les Lacédé-
b moniens, en combattant pour la liberté des Béotiens. La lutte resta incertaine, mais l'acte suivant fut décisif ; l'ennemi se retira et partit, abandonnant ceux qu'il secourait ; les nôtres, vainqueurs au bout de trois jours à Œnophytes, ramenèrent d'exil, conformément à la justice, les bannis injustement chassés. Ceux-là furent les premiers, après les guerres médiques, à défendre contre des Grecs la liberté grecque ; ils se conduisirent en hommes de cœur, et
c après avoir affranchi ceux qu'ils secouraient, ils furent, les premiers, déposés dans ce monument avec les honneurs publics.

La guerre du Péloponnèse.

« Plus tard, la guerre étant devenue générale, quand tous les Grecs marchèrent contre notre pays et le ravagèrent, payant indignement à notre cité leur dette de

1. En 470 (ou 466). Les Athéniens et leurs alliés s'emparèrent de la flotte ennemie et anéantirent une escadre de secours (Thuc., I, 100).

2. En 449, les Athéniens et leurs alliés battirent devant Salamine (de Chypre) une escadre phénicienne et cilicienne (Thuc., I, 112).

3. En juillet 457. Voir la *Notice*, p. 63, et note 2.

τοὺς Ἕλληνας. Δίκαιον δὴ καὶ τούτων ἡμᾶς ἐπιμνησθῆναι, οἳ τοῖς τῶν προτέρων ἔργοις τέλος τῆς σωτηρίας ἐπέθεσαν ἀνακαθηράμενοι καὶ ἐξελάσαντες πᾶν τὸ βάρβαρον ἐκ τῆς θαλάττης. Ἦσαν δὲ οὗτοι οἵ τε ἐπ' Εὐρυμέδοντι ναυμαχή-
σαντες καὶ οἱ εἰς Κύπρον στρατεύσαντες καὶ οἱ εἰς Αἴγυ- e
πτον πλεύσαντες καὶ ἄλλοσε πολλαχόσε, ὧν χρὴ μεμνῆσθαι καὶ χάριν αὐτοῖς εἰδέναι, ὅτι βασιλέα ἐποίησαν δείσαντα τῇ ἑαυτοῦ σωτηρίᾳ τὸν νοῦν προσέχειν, ἀλλὰ μὴ τῇ τῶν Ἑλλήνων ἐπιβουλεύειν φθορᾷ.

Καὶ οὗτος μὲν δὴ πάσῃ τῇ πόλει διηντλήθη ὁ πόλεμος
ὑπὲρ ἑαυτῶν τε καὶ τῶν ἄλλων ὁμοφώνων πρὸς τοὺς βαρ- 242
βάρους· εἰρήνης δὲ γενομένης καὶ τῆς πόλεως τιμωμένης ἦλθεν ἐπ' αὐτήν, ὃ δὴ φιλεῖ ἐκ τῶν ἀνθρώπων τοῖς εὖ πράττουσι προσπίπτειν, πρῶτον μὲν ζῆλος, ἀπὸ ζήλου δὲ φθόνος· ὃ καὶ τήνδε τὴν πόλιν ἄκουσαν ἐν πολέμῳ τοῖς Ἕλλησι κατέστησεν. Μετὰ δὲ τοῦτο γενομένου πολέμου, συνέβαλον μὲν ἐν Τανάγρᾳ ὑπὲρ τῆς Βοιωτῶν ἐλευθερίας
Λακεδαιμονίοις μαχόμενοι, ἀμφισβητησίμου δὲ τῆς μάχης b
γενομένης, διέκρινε τὸ ὕστερον ἔργον· οἱ μὲν γὰρ ᾤχοντο ἀπιόντες, καταλιπόντες [Βοιωτοὺς] οἷς ἐβοήθουν, οἱ δ' ἡμέτεροι τρίτῃ ἡμέρᾳ ἐν Οἰνοφύτοις νικήσαντες τοὺς ἀδίκως φεύγοντας δικαίως κατήγαγον. Οὗτοι δὴ πρῶτοι μετὰ τὸν Περσικὸν πόλεμον, Ἕλλησιν ἤδη ὑπὲρ τῆς ἐλευτερίας βοηθοῦντες πρὸς Ἕλληνας, ἄνδρες ἀγαθοὶ γενό-
μενοι καὶ ἐλευθερώσαντες οἷς ἐβοήθουν, ἐν τῷδε τῷ μνή- c
ματι τιμηθέντες ὑπὸ τῆς πόλεως πρῶτοι ἐτέθησαν.

Μετὰ δὲ ταῦτα πολλοῦ πολέμου γενομένου, καὶ πάντων τῶν Ἑλλήνων ἐπιστρατευσάντων καὶ τεμόντων τὴν χώραν καὶ ἀναξίαν χάριν ἐκτινόντων τῇ πόλει, νικήσαντες αὐτοὺς

Testim. : **242 a** 2 εἰρήνης δὲ — 5 φθόνος Stob., *Ecl.*, III, 38, 49.

d 6 ἀνακαθηράμενοι T || **e** 6 πάσῃ codd. : πᾶς uel πᾶς πάσῃ Stallbaum || **242 a** 7 συνέβαλον μὲν T : συνεβάλομεν F συνέβαλλον μὲν Wf || **b** 2 γὰρ TF : om. W || 3 καταλιπόντες WF : -λείποντες T (ει suprascr. W) || βοιωτοὺς secl. Bekker.

reconnaissance, les nôtres les vainquirent en un combat naval et capturèrent leurs chefs, les Lacédémoniens, à Sphactérie. Ils pouvaient les mettre à mort : ils les épargnèrent,
d les rendirent et firent la paix, estimant que contre des frères de race la guerre doit s'arrêter à la victoire, et ne pas sacrifier au ressentiment particulier d'une cité l'intérêt de la communauté grecque, tandis que contre les Barbares elle doit être poursuivie jusqu'à leur destruction. Ils sont donc dignes d'éloge, les hommes qui reposent ici après avoir soutenu cette guerre : à qui pouvait prétendre que, dans la guerre précédente contre les Barbares, d'autres étaient supérieurs aux Athéniens, ils firent voir la fausseté de cette
e contestation. Ils montrèrent alors, en triomphant par les armes de la Grèce soulevée contre eux, en s'emparant des chefs du reste de la Grèce, que ceux avec qui ils avaient jadis vaincu les Barbares par leurs forces communes, ils savaient les vaincre par leurs propres forces.

L'expédition de Sicile.

Une troisième guerre éclata après cette paix, guerre imprévue et terrible, où périrent bien des braves qui reposent ici ; beaucoup d'entre eux tombèrent dans les parages de la Sicile, après avoir élevé une foule de trophées, pour défendre
243 a la liberté des Léontins qu'ils étaient allés secourir, fidèles aux serments prêtés, en cinglant vers ces contrées lointaines ; mais comme, paralysée par la longueur de la traversée, la cité ne pouvait leur venir en aide, ils durent pour cette raison renoncer à la lutte et connaître les revers. Mais leurs adversaires, même après les avoir combattus, ont plus d'éloges pour leur modération et leur valeur que pour les autres leurs propres amis. Beaucoup moururent aussi dans les batailles navales de l'Hellespont [1], après avoir, en un seul
b jour [2], capturé tous les vaisseaux ennemis, et triomphé de beaucoup d'autres. Mais j'ai rappelé le caractère terrible et imprévu de cette guerre : je veux dire que les autres Grecs en vinrent à un tel degré de jalousie contre la cité qu'il osèrent négocier avec leur pire ennemi, le Grand Roi ; celui qu'ils

1. Victoires athéniennes de Cynossèma et d'Abydos, à la fin de 411 ; de Cyzique, en 410.

2. A Cyzique.

ναυμαχίᾳ οἱ ἡμέτεροι καὶ λαβόντες αὐτῶν τοὺς ἡγεμόνας
Λακεδαιμονίους ἐν τῇ Σφαγίᾳ, ἐξὸν αὐτοῖς διαφθεῖραι ἐφεί-
σαντο καὶ ἀπέδοσαν καὶ εἰρήνην ἐποιήσαντο, ἡγούμενοι d
πρὸς μὲν τὸ ὁμόφυλον μέχρι νίκης δεῖν πολεμεῖν, καὶ μὴ
δι' ὀργὴν ἰδίαν πόλεως τὸ κοινὸν τῶν Ἑλλήνων διολλύναι,
πρὸς δὲ τοὺς βαρβάρους μέχρι διαφθορᾶς. Τούτους δὴ
ἄξιον ἐπαινέσαι τοὺς ἄνδρας, οἳ τοῦτον τὸν πόλεμον
πολεμήσαντες ἐνθάδε κεῖνται, ὅτι ἐπέδειξαν, εἴ τις ἄρα
ἠμφεσβήτει ὡς ἐν τῷ προτέρῳ πολέμῳ τῷ πρὸς τοὺς
βαρβάρους ἄλλοι τινὲς εἶεν ἀμείνους Ἀθηναίων, ὅτι οὐκ
ἀληθῆ ἀμφισβητοῖεν· οὗτοι γὰρ ἐνταῦθα ἔδειξαν, στασια- e
σάσης τῆς Ἑλλάδος περιγενόμενοι τῷ πολέμῳ, τοὺς
προεστῶτας τῶν ἄλλων Ἑλλήνων χειρωσάμενοι, μεθ' ὧν
τότε τοὺς βαρβάρους ἐνίκων κοινῇ, τούτους νικῶντες ἰδίᾳ.

Τρίτος δὲ πόλεμος μετὰ ταύτην τὴν εἰρήνην ἀνέλπι-
στός τε καὶ δεινὸς ἐγένετο, ἐν ᾧ πολλοὶ καὶ ἀγαθοὶ τελευ-
τήσαντες ἐνθάδε κεῖνται, πολλοὶ μὲν ἀμφὶ Σικελίαν πλεῖ-
στα τρόπαια στήσαντες ὑπὲρ τῆς Λεοντίνων ἐλευθερίας, 243 a
οἷς βοηθοῦντες διὰ τοὺς ὅρκους ἔπλευσαν εἰς ἐκείνους
τοὺς τόπους, διὰ δὲ μῆκος τοῦ πλοῦ εἰς ἀπορίαν τῆς
πόλεως καταστάσης καὶ οὐ δυναμένης αὐτοῖς ὑπηρε-
τεῖν, τούτῳ ἀπειπόντες ἐδυστύχησαν· ὧν οἱ ἐχθροὶ καὶ
προσπολεμήσαντες πλείω ἔπαινον ἔχουσι σωφροσύνης καὶ
ἀρετῆς ἢ τῶν ἄλλων οἱ φίλοι· πολλοὶ δ' ἐν ταῖς ναυμαχίαις
ταῖς καθ' Ἑλλήσποντον, μιᾷ μὲν ἡμέρᾳ πάσας τὰς τῶν
πολεμίων ἑλόντες ναῦς, πολλὰς δὲ καὶ ἄλλας νικήσαντες· b
ὃ δ' εἶπον δεινὸν καὶ ἀνέλπιστον τοῦ πολέμου γενέσθαι,
τόδε λέγω τὸ εἰς τοσοῦτον φιλονικίας ἐλθεῖν πρὸς τὴν
πόλιν τοὺς ἄλλους Ἕλληνας ὥστε τολμῆσαι τῷ ἐχθίστῳ

c 7 Λακεδαιμονίους secl. Cobet || **d** 6 ἐπέδειξαν TW : ἐπεδείξαντο F || 7 ἠμφεσβήτει T : ἠμφι- WF || **243 a** 3 τὸ μῆκος F || 4 δυναμένης αὐτοῖς W : δυναμένοις αὐτῆς T δυναμένης αὐτῆς F || 5 τούτῳ TW : τοῦτο F || 6 προσπολεμήσαντες TW : προ- F || 7 δ' ἐν TW : δὲ F || 8 μιᾷ TW : καὶ μιᾷ F (sed punctis del. f) || **b** 3 φιλονεικίας codd.

avaient chassé en commun avec nous, par une démarche séparée ils le ramenèrent, lui Barbare, contre des Grecs[1], et coalisèrent contre la cité tous les Grecs et les Barbares. C'est
c alors qu'on vit briller l'énergie et la valeur de la cité. Pendant qu'ils la croyaient entièrement défaite, et que sa flotte restait bloquée à Mytilène, les nôtres, avec un renfort de soixante vaisseaux où ils s'embarquèrent eux-mêmes, montrèrent, de l'aveu de tous, une vaillance accomplie ; ils vainquirent leurs ennemis[2], délivrèrent leurs amis ; mais, victimes d'un sort immérité, leurs corps ne purent être recueillis en mer pour reposer ici. Ils ont droit à un souvenir et un
d éloge éternels : c'est par leur valeur que nous gagnâmes non seulement cette bataille navale, mais le reste de la guerre. Grâce à eux, notre cité acquit cette réputation qu'elle ne saurait jamais être défaite, même par l'univers entier : réputation méritée, car ce sont nos propres divisions, non les armes d'autrui, qui triomphèrent de nous. Invaincus, nous le restons aujourd'hui encore devant ces ennemis : c'est nous-mêmes qui avons remporté sur nous la victoire ; c'est par nous-mêmes que nous avons été vaincus.

La guerre civile.

e Quand ensuite le calme eut été rétabli, et la paix faite avec les autres, la guerre civile fut conduite chez nous de telle sorte que, si le destin condamnait l'humanité aux dissensions, nul ne souhaiterait voir sa propre cité subir autrement cette épreuve. Du côté du Pirée comme de la ville, quel empressement fraternel mirent nos concitoyens à se mêler entre eux, et contre toute attente, avec les autres Grecs[3] ; quelle modération à terminer la guerre contre ceux d'Éleusis ! Et tout
244 a cela n'eut d'autre cause que la parenté réelle, qui produit, non point en paroles mais en fait, une amitié solide,

1. En 412, les Lacédémoniens et leurs alliés conclurent avec le Grand Roi un traité qui fut renouvelé en 412/411, puis une troisième fois dans le même hiver (Thucydide, VIII, 18 ; 36-37 ; 57-59).

2. Aux Arginuses (juillet 406).

3. On interprète souvent : contre l'attente *des autres Grecs* ; mais παρ' ἐλπίδα peut-il se construire ainsi avec le datif ? Mieux vaut faire dépendre καὶ ... τοῖς ἄλλοις Ἕλλησι de συνέμειξαν : allusion au revirement qui se produisit alors parmi les anciens ennemis d'Athènes ; Mégare et Thèbes accueillirent les citoyens proscrits par les Trente.

ἐπικηρυκεύσασθαι βασιλεῖ, ὃν κοινῇ ἐξέβαλον μεθ' ἡμῶν,
ἰδίᾳ τοῦτον πάλιν ἐπάγεσθαι, βάρβαρον ἐφ' Ἕλληνας, καὶ
ξυναθροῖσαι ἐπὶ τὴν πόλιν πάντας Ἕλληνάς τε καὶ βαρ-
βάρους. Οὗ δὴ καὶ ἐκφανὴς ἐγένετο ἡ τῆς πόλεως ῥώμη τε c
καὶ ἀρετή. Οἰομένων γὰρ ἤδη αὐτὴν καταπεπολεμῆσθαι καὶ
ἀπειλημμένων ἐν Μυτιλήνῃ τῶν νεῶν, βοηθήσαντες ἑξή-
κοντα ναυσίν, αὐτοὶ ἐμβάντες εἰς τὰς ναῦς, καὶ ἄνδρες
γενόμενοι ὁμολογουμένως ἄριστοι, νικήσαντες μὲν τοὺς
πολεμίους, λυσάμενοι δὲ τοὺς φιλίους, ἀναξίου τύχης
τυχόντες, οὐκ ἀναιρεθέντες ἐν τῆς θαλάττης κεῖνται
ἐνθάδε. Ὧν χρὴ ἀεὶ μεμνῆσθαί τε καὶ ἐπαινεῖν· τῇ μὲν
γὰρ ἐκείνων ἀρετῇ ἐνικήσαμεν οὐ μόνον τὴν τότε ναυμα- d
χίαν, ἀλλὰ καὶ τὸν ἄλλον πόλεμον· δόξαν γὰρ δι' αὐτοὺς
ἡ πόλις ἔσχεν μή ποτ' ἂν καταπολεμηθῆναι μηδ' ὑπὸ
πάντων ἀνθρώπων — καὶ ἀληθῆ ἔδοξεν — τῇ δὲ ἡμε-
τέρᾳ αὐτῶν διαφορᾷ ἐκρατήθημεν, οὐχ ὑπὸ τῶν ἄλλων·
ἀήττητοι γὰρ ἔτι καὶ νῦν ὑπό γε ἐκείνων ἐσμέν, ἡμεῖς δὲ
αὐτοὶ ἡμᾶς αὐτοὺς καὶ ἐνικήσαμεν καὶ ἡττήθημεν.

Μετὰ δὲ ταῦτα ἡσυχίας γενομένης καὶ εἰρήνης πρὸς e
τοὺς ἄλλους, ὁ οἰκεῖος ἡμῖν πόλεμος οὕτως ἐπολεμήθη
ὥστε, εἴπερ εἱμαρμένον εἴη ἀνθρώποις στασιάσαι, μὴ ἂν
ἄλλως εὔξασθαι μηδένα πόλιν ἑαυτοῦ νοσῆσαι. Ἔκ τε γὰρ
τοῦ Πειραιῶς καὶ τοῦ ἄστεως ὡς ἀσμένως καὶ οἰκείως
ἀλλήλοις συνέμειξαν οἱ πολῖται καὶ παρ' ἐλπίδα τοῖς ἄλλοις
Ἕλλησι, τόν τε πρὸς τοὺς Ἐλευσῖνι πόλεμον ὡς μετρίως
ἔθεντο· καὶ τούτων ἁπάντων οὐδὲν ἄλλ' αἴτιον ἢ ἡ τῷ ὄντι 244 a
ξυγγένεια, φιλίαν βέβαιον καὶ ὁμόφυλον οὐ λόγῳ ἀλλ' ἔργῳ

Testim. : **243 c** 5 νικήσαντες — 7 τυχόντες Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 26.

b 5 ὃν codd. : καὶ ὃν uel ὃν δὲ Teuffel || **c** 2 ἤδη αὐτὴν TW : αὐτὴν ἤδη F || 3 μιτυλήνηι W || **d** 4 δὲ TW : om. F || 7 ἡττήθημεν TWf ἐλυπή- F || **e** 1 πρὸς τοὺς ἄλλους om. F (suprascr. f) || 3 μηδὲν primit. F pro μὴ ἂν || 5 πειραιῶς F : -έως TW || ἄστεως F : -εος TWf || 6 συνέμιξαν codd. || **244 a** 1 ἢ ἡ recc. : ἢ F ἡ TW || 2 βέβαιον TW : βεβαίαν F.

fondée sur la communauté de race. Il faut encore se sou-
venir de ceux qui dans cette guerre moururent victimes les
uns des autres, et les réconcilier comme nous le pouvons,
par des prières et des sacrifices, dans les cérémonies de ce
genre, en invoquant leurs maîtres [1], puisque nous aussi nous
nous sommes réconciliés. Car ce n'est point la méchanceté ni
la haine qui leur fit porter la main les uns sur les autres,
b mais le malheur des temps. Nous-mêmes, nous en sommes
témoins, nous les vivants : de même race qu'eux, nous nous
pardonnons mutuellement ce que nous avons fait et ce que
nous avons souffert.

Nouvelles dispositions d'Athènes.

« Quand ensuite la paix se fut entière-
ment rétablie chez nous, notre cité se tint
tranquille. Si elle pardonnait aux Bar-
bares de lui avoir pleinement rendu le
mal qu'elle leur avait fait amplement, elle s'indignait contre
les Grecs au souvenir de la reconnaissance dont ils avaient payé
c tant de bons offices, de concert avec les Barbares, en lui enlevant
la flotte [2] qui jadis les avait sauvés, et en abattant les murailles
que nous avions sacrifiées [3] pour empêcher la chute des leurs.
Résolue à ne plus défendre les Grecs de la servitude, ni
contre eux-mêmes ni contre les Barbares, c'est dans ces dis-
positions qu'elle vivait. Devant cet état d'esprit, les Lacédé-
moniens nous crurent abattus, nous, les soutiens de la
liberté, et, s'attribuant désormais le rôle de réduire les
d autres en esclavage, ils agirent en conséquence.

Athènes et Le Grand-Roi.

« A quoi bon m'étendre davantage ? Ils
ne concernent pas un lointain passé ni
d'autres hommes que nous, les événe-
ments qui suivirent et dont je pourrais parler. Nous-mêmes,
nous savons quel saisissement d'effroi fit recourir à notre
cité les premiers des Grecs, Argiens, Béotiens et Corinthiens.
Fait merveilleux entre tous : le Grand Roi lui-même en vint
à ce point de détresse que, par un revirement de la situation,
il ne trouva son salut nulle part ailleurs qu'en cette ville
e dont il poursuivait l'anéantissement avec tant d'ardeur. Et

1. Les dieux infernaux.
2. Elle fut livrée à Lysandre et brûlée, sauf douze vaisseaux.
3. En se réfugiant sur les vaisseaux, avant Salamine.

παρεχομένη. Χρὴ δὲ καὶ τῶν ἐν τούτῳ τῷ πολέμῳ τελευ-
τησάντων ὑπ᾽ ἀλλήλων μνείαν ἔχειν καὶ διαλλάττειν αὐτοὺς
ᾧ δυνάμεθα, εὐχαῖς καὶ θυσίαις, ἐν τοῖς τοιοῖσδε, τοῖς
κρατοῦσιν αὐτῶν εὐχομένους, ἐπειδὴ καὶ ἡμεῖς διηλλάγμεθα.
Οὐ γὰρ κακίᾳ ἀλλήλων ἥψαντο οὐδ᾽ ἔχθρᾳ, ἀλλὰ δυστυχίᾳ.
Μάρτυρες δὲ ἡμεῖς αὐτοί ἐσμεν τούτων οἱ ζῶντες· οἱ b
αὐτοὶ γὰρ ὄντες ἐκείνοις γένει συγγνώμην ἀλλήλοις ἔχομεν
ὧν τ᾽ ἐποιήσαμεν ὧν τ᾽ ἐπάθομεν.

Μετὰ δὲ τοῦτο παντελῶς εἰρήνης ἡμῖν γενομένης, ἡσυ-
χίαν ἦγεν ἡ πόλις, τοῖς μὲν βαρβάροις συγγιγνώσκουσα,
ὅτι παθόντες ὑπ᾽ αὐτῆς κακῶς ἱκανῶς οὐκ ἐνδεῶς ἠμύ-
ναντο, τοῖς δὲ Ἕλλησιν ἀγανακτοῦσα, μεμνημένη ὡς εὖ
παθόντες ὑπ᾽ αὐτῆς οἵαν χάριν ἀπέδοσαν, κοινωσάμενοι c
τοῖς βαρβάροις, τάς τε ναῦς περιελόμενοι αἵ ποτ᾽ ἐκείνους
ἔσωσαν, καὶ τείχη καθελόντες ἀνθ᾽ ὧν ἡμεῖς τἀκείνων
ἐκωλύσαμεν πεσεῖν· διανοουμένη δὲ ἡ πόλις μὴ ἂν ἔτι
ἀμῦναι μήτε Ἕλλησι πρὸς ἀλλήλων δουλουμένοις μήτε ὑπὸ
βαρβάρων, οὕτως ᾤκει. Ἡμῶν οὖν ἐν τοιαύτῃ διανοίᾳ
ὄντων ἡγησάμενοι Λακεδαιμόνιοι τοὺς μὲν τῆς ἐλευθερίας
ἐπικούρους πεπτωκέναι ἡμᾶς, σφέτερον δὲ ἤδη ἔργον εἶναι
καταδουλοῦσθαι τοὺς ἄλλους, ταῦτ᾽ ἔπραττον. d

Καὶ μηκύνειν μὲν τί δεῖ; οὐ γὰρ πάλαι οὐδ᾽ ἐπ᾽ ἄλλων
ἀνθρώπων γεγονότα λέγοιμ᾽ ἂν τὰ μετὰ ταῦτα· αὐτοὶ γὰρ
ἴσμεν ὡς ἐκπεπληγμένοι ἀφίκοντο εἰς χρείαν τῆς πόλεως
τῶν τε Ἑλλήνων οἱ πρῶτοι, Ἀργεῖοι καὶ Βοιωτοὶ καὶ
Κορίνθιοι, καὶ τό γε θειότατον πάντων, τὸ καὶ βασιλέα εἰς
τοῦτο ἀπορίας ἀφικέσθαι ὥστε περιστῆναι αὐτῷ μηδαμό-
θεν ἄλλοθεν τὴν σωτηρίαν γενέσθαι ἀλλ᾽ ἢ ἐκ ταύτης τῆς
πόλεως, ἣν προθύμως ἀπώλλυ. Καὶ δὴ καὶ εἴ τις βούλοιτο e

a 5 ᾧ TW : ὡς F || εὐχαῖς τε καὶ F || 7 κακίαν F || **b** 1 οἱ ante αὐτοὶ om. T sed supra uers. add. || 4 παντελοῦς recc. || 5 βαρβάροις om. F (in marg. add. f) || 6 ἱκακῶς secl. Bekker || 7 ὅσ᾽ Cobet pro ὡς || **c** 8 ἐπικούροις ut uidet. F || ἡμᾶς secl. Cobet || **d** 2 οὐδ᾽ ἐπ᾽ ἄλλων Dobree : οὐδὲ παλαιῶν F οὐδὲ πολλῶν TWf || 4 ἐκπεπληγμένοι TW : πεπληγμένοι F.

précisément, si l'on voulait élever contre notre cité un grief légitime [1], on ne pourrait avec raison lui faire qu'un reproche, celui d'être en toute circonstance trop pitoyable et de se mettre au service du faible. C'est ainsi qu'en ce temps-là, elle ne put tenir bon ni garder jusqu'au bout sa résolution
245 a de ne secourir contre l'asservissement aucun de ceux qui lui avaient fait tort ; elle se laissa fléchir et leur vint en aide. En personne, elle secourut les Grecs, et les arracha à la servitude, leur assurant une liberté qu'ils conservèrent jusqu'au jour où ils recommencèrent à s'asservir eux-mêmes. Quant au Grand Roi, elle n'osa le défendre elle-même, par respect pour les trophées de Marathon, de Salamine et de Platées ; mais, en permettant seulement aux bannis et aux volontaires d'aller à son secours, elle le sauva, de l'aveu unanime [2]. Après s'être construit des murs et une flotte, elle accepta la
b guerre, quand elle y fut contrainte, et combattit les Lacédémoniens pour la défense de Paros [3].

« Mais le Grand Roi eut peur de notre cité, quand il vit les Lacédémoniens renoncer à la guerre maritime. Désireux de faire défection, il réclamait les Grecs du continent [4] que lui avait précédemment livrés Lacédémone [5], comme condition de son alliance avec nous et les autres alliés, s'attendant à un
c refus qui servirait de prétexte à sa défection. Les autres alliés le déçurent : Corinthiens, Argiens, Béotiens et le reste des alliés consentirent à cet abandon ; ils convinrent et jurèrent, s'il était prêt à leur donner de l'argent, de livrer les Grecs du continent ; seuls, nous n'osâmes ni les livrer ni prêter serment. Voilà comme la générosité et l'indépendance de notre ville

1. L'orateur paraît sentir la faiblesse de sa thèse ; il essaie de justifier pour Athènes ce rapprochement avec la Perse dont il faisait plus haut un grief à Sparte.

2. Sur l'exactitude historique de tout cet exposé, voir la *Notice*, p. 62.

3. La leçon des mss., Παρίων, a paru suspecte à nombre de critiques, et les corrections les plus diverses ont été proposées. Il semble pourtant que le texte puisse être conservé. L'orateur paraît faire allusion aux efforts de Conon (en 394/393) pour chasser des Cyclades les harmostes lacédémoniens (Xénophon, *Helléniques*, IV, 8). C'est vers cette époque que Pasinos s'empara de Paros (Isocrate, *Éginèt.*, 18).

4. D'Asie Mineure.

5. Par l'accord de 412 (Thucydide, VIII, 18).

τῆς πόλεως κατηγορῆσαι δικαίως, τοῦτ᾽ ἂν μόνον λέγων
ὀρθῶς ἂν κατηγοροῖ ὡς ἀεὶ λίαν φιλοικτίρμων ἐστὶ καὶ τοῦ
ἥττονος θεραπίς. Καὶ δὴ καὶ ἐν τῷ τότε χρόνῳ οὐχ οἵα τε
ἐγένετο καρτερῆσαι οὐδὲ διαφυλάξαι ἃ ἐδέδοκτο αὐτῇ, τὸ
μηδενὶ δουλουμένῳ βοηθεῖν τῶν σφᾶς ἀδικησάντων, ἀλλὰ 245 a
ἐκάμφθη καὶ ἐβοήθησεν, καὶ τοὺς μὲν Ἕλληνας αὐτὴ
βοηθήσασα ἀπελύσατο δουλείας, ὥστ᾽ ἐλευθέρους εἶναι
μέχρι οὗ πάλιν αὐτοὶ αὑτοὺς κατεδουλώσαντο, βασιλεῖ δὲ
αὐτὴ μὲν οὐκ ἐτόλμησεν βοηθῆσαι, αἰσχυνομένη τὰ τρό-
παια τά τε Μαραθῶνι καὶ Σαλαμῖνι καὶ Πλαταιαῖς, φυγά-
δας δὲ καὶ ἐθελοντὰς ἐάσασα μόνον βοηθῆσαι ὁμολογου-
μένως ἔσωσεν. Τειχισαμένη δὲ καὶ ναυπηγησαμένη, ἐκδε-
ξαμένη τὸν πόλεμον, ἐπειδὴ ἠναγκάσθη πολεμεῖν, ὑπὲρ b
Παρίων ἐπολέμει Λακεδαιμονίοις.

Φοβηθεὶς δὲ βασιλεὺς τὴν πόλιν, ἐπειδὴ ἑώρα Λακεδαι-
μονίους τῷ κατὰ θάλατταν πολέμῳ ἀπαγορεύοντας, ἀπο-
στῆναι βουλόμενος ἐξῄτει τοὺς Ἕλληνας τοὺς ἐν τῇ
ἠπείρῳ, οὕσπερ πρότερον Λακεδαιμόνιοι αὐτῷ ἐξέδοσαν, εἰ
μέλλοι συμμαχήσειν ἡμῖν τε καὶ τοῖς ἄλλοις συμμάχοις,
ἡγούμενος οὐκ ἐθελήσειν, ἵν᾽ αὐτῷ πρόφασις εἴη τῆς ἀπο-
στάσεως. Καὶ τῶν μὲν ἄλλων συμμάχων ἐψεύσθη· ἠθέλη- c
σαν γὰρ αὐτῷ ἐκδιδόναι καὶ ξυνέθεντο καὶ ὤμοσαν Κορίν-
θιοι καὶ Ἀργεῖοι καὶ Βοιωτοὶ καὶ οἱ ἄλλοι σύμμαχοι, εἰ
μέλλοι χρήματα παρέξειν, ἐκδώσειν τοὺς ἐν τῇ ἠπείρῳ
Ἕλληνας· μόνοι δὲ ἡμεῖς οὐκ ἐτολμήσαμεν οὔτε ἐκδοῦναι
οὔτε ὀμόσαι. Οὕτω δή τοι τό γε τῆς πόλεως γενναῖον καὶ

Testim. : **245 a** 8 τειχισαμένη — **b** 1 πόλεμον Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 26.

e 5 τῷ F pro τὸ || **245 a** 1 σφὰς TW : σφὰς αὐτοὺς F || 2 αὐτὴ F : αὕτη TW || 4 αὑτοὺς W : αὐτοὺς F αὐτοῖς T || 5 αὐτὴ F : αὕτη TW || 6 τε TW : τ' ἐν F || καὶ... καὶ TW : καὶ ἐν ... καὶ ἐν F || **b** 1 ὑπὲρ παρίων codd. suspectum hunc locum alii aliter correx. || 4 τῶν F pro τῷ || 5 ἐξῄτει T : ἐζή- WF || 7 μέλλοι recc. : -ει TWF || 8 ἦν F pro ἵν' (sed corr. f) || **c** 1 ἐψεύσθη TW : οὐκ ἐψεύσθη F || 2 ἐκδιδόναι TWf : ἐν- F || 3 οἱ F : om. TW (fortasse ἄλλοι, cf. 237 b 4).

sont solides et de bon aloi et s'unissent à la haine naturelle du
d Barbare, parce que nous sommes purement Grecs et sans mélange de Barbares. On ne voit point de Pélops, de Cadmos, d'Égyptos, de Danaos ni tant d'autres, Barbares de nature, Grecs par la loi, partager notre vie ; nous sommes Grecs authentiques, sans alliage de sang barbare, d'où la haine sans mélange pour la gent étrangère qui est infuse à notre cité. Mais, quoi qu'il en soit, nous retombâmes dans
e notre isolement, pour refuser de commettre un acte honteux et sacrilège en livrant des Grecs à des Barbares. Revenus à la même situation qui avait auparavant entraîné notre défaite, nous pûmes, grâce aux dieux, terminer la guerre mieux qu'alors : nous gardions notre flotte, nos murs et nos propres colonies à l'issue des hostilités, tant les ennemis eux-mêmes étaient heureux d'en avoir fini ! Pourtant nous perdîmes encore des braves dans cette guerre, victimes à Corinthe des difficultés du terrain et de la trahison à Léchaeon [1]. C'étaient
246 a aussi des braves, ceux qui délivrèrent le Grand Roi et chassèrent de la mer les Lacédémoniens : je les rappelle à votre souvenir ; à vous d'unir vos louanges aux miennes et de glorifier de tels héros.

Conseils aux vivants.

« Voilà les exploits des hommes qui reposent ici, et des autres qui sont tombés pour la défense de notre cité. Nombreux et glorieux sont ceux dont j'ai parlé ; plus nombreux
b encore et plus glorieux ceux qui restent encore : bien des jours et des nuits ne suffiraient pas à en achever l'énumération. En souvenir d'eux, chacun doit faire passer à leurs descendants, comme à la guerre, l'ordre de ne pas déserter le poste des ancêtres [2] et de ne pas battre en retraite en cédant à la lâcheté. Pour ma part, ô fils de braves, je vous fais

1. Voir Xénophon, *Helléniques*, IV, 4, 7 sq. ; Diodore de Sicile, XIV, 86. En 393, les partisans de Sparte furent massacrés à Corinthe, ou expulsés de la ville par les Argiens. Tandis que les Athéniens et les Béotiens venaient soutenir les Argiens, les bannis se réfugièrent auprès du Lacédémonien Praxitas, campé à Sicyone, et l'introduisirent pendant la nuit à Léchaeon, port de Corinthe. Le lendemain, l'assaut des Béotiens, des Corinthiens, des Argiens, et des Athéniens commandés par Iphicrate, fut victorieusement repoussé par Praxitas.

2. Renoncer au rôle traditionnel d'Athènes, qui a toujours soutenu la liberté et défendu la Grèce contre les Barbares, est assimilé

ἐλεύθερον βέβαιόν τε καὶ ὑγιές ἐστιν καὶ φύσει μισοβάρ-
βαρον, διὰ τὸ εἰλικρινῶς εἶναι Ἕλληνες καὶ ἀμιγεῖς βαρ- d
βάρων. Οὐ γὰρ Πέλοπες οὐδὲ Κάδμοι οὐδὲ Αἴγυπτοί τε καὶ
Δαναοὶ οὐδὲ ἄλλοι πολλοὶ φύσει μὲν βάρβαροι ὄντες, νόμῳ
δὲ Ἕλληνες, συνοικοῦσιν ἡμῖν, ἀλλ᾽ αὐτοὶ Ἕλληνες, οὐ
μειξοβάρβαροι οἰκοῦμεν, ὅθεν καθαρὸν τὸ μῖσος ἐντέτηκε
τῇ πόλει τῆς ἀλλοτρίας φύσεως. Ὅμως δ᾽ οὖν ἐμονώθημεν
πάλιν διὰ τὸ μὴ ἐθέλειν αἰσχρὸν καὶ ἀνόσιον ἔργον ἐργά- e
σασθαι Ἕλληνας βαρβάροις ἐκδόντες. Ἐλθόντες οὖν εἰς
ταὐτὰ ἐξ ὧν καὶ τὸ πρότερον κατεπολεμήθημεν, σὺν θεῷ
ἄμεινον ἢ τότε ἐθέμεθα τὸν πόλεμον· καὶ γὰρ ναῦς καὶ
τείχη ἔχοντες καὶ τὰς ἡμετέρας αὐτῶν ἀποικίας ἀπηλλά-
γημεν τοῦ πολέμου, οὕτως ἀγαπητῶς ἀπηλλάττοντο καὶ οἱ
πολέμιοι. Ἀνδρῶν μέντοι ἀγαθῶν καὶ ἐν τούτῳ τῷ πολέμῳ
ἐστερήθημεν, τῶν τε ἐν Κορίνθῳ χρησαμένων δυσχωρίᾳ καὶ
ἐν Λεχαίῳ προδοσίᾳ· ἀγαθοὶ δὲ καὶ οἱ βασιλέα ἐλευθερώ- 246 a
σαντες καὶ ἐκβαλόντες ἐκ τῆς θαλάττης Λακεδαιμονίους·
ὧν ἐγὼ μὲν ὑμᾶς ἀναμιμνῄσκω, ὑμᾶς δὲ πρέπει ξυνεπαι-
νεῖν τε καὶ κοσμεῖν τοιούτους ἄνδρας.

Καὶ τὰ μὲν δὴ ἔργα ταῦτα τῶν ἀνδρῶν τῶν ἐνθάδε κειμέ-
νων καὶ τῶν ἄλλων ὅσοι ὑπὲρ τῆς πόλεως τετελευτήκασι,
πολλὰ μὲν τὰ εἰρημένα καὶ καλά, πολὺ δ᾽ ἔτι πλείω καὶ
καλλίω τὰ ὑπολειπόμενα· πολλαὶ γὰρ ἂν ἡμέραι καὶ νύκτες b
οὐχ ἱκαναὶ γένοιντο τῷ τὰ πάντα μέλλοντι περαίνειν. Τούτων
οὖν χρὴ μεμνημένους τοῖς τούτων ἐκγόνοις πάντ᾽ ἄνδρα
παρακελεύεσθαι, ὥσπερ ἐν πολέμῳ, μὴ λείπειν τὴν τάξιν
τὴν τῶν προγόνων μηδ᾽ εἰς τοὐπίσω ἀναχωρεῖν εἴκοντας

Testim. : **245 d** 2 οὐ γὰρ — 5 οἰκοῦμεν Longin., *De sublim.*, 23 || 5 cf. Soph., *El.*, 1311 μῖσός τε γὰρ παλαιὸν ἐντέτηκέ μοι.

d 1 ἕλληνες etiam F || 2 αἰγύπτιοι F || 4 αὐτοὶ ἕλληνες codd. et Longinus : αὐτοέλληνες Cobet || **e** 2 ἕλληνας F : -νες TW || 3 ταῦτα codd. || 6 οὕτως ... 7 πολέμιοι secl. Hermann || Post οὕτως add. ὥστ' Madvig || 7 πόλεμοι F pro πολέμιοι || **246 a** 1 λεχαίῳ F : -χαιῷ T -χεῷ W || **a** 2 ἐκβαλόντες F :- βάλλοντες TW || **b** 4 ὥσπερ TWf : -τε F || **b** 5 ἥκοντας κἀκεῖ F pro εἴκοντας κάκῃ.

aujourd'hui passer le mot d'ordre, et à l'avenir, partout où je rencontrerai l'un de vous, je le lui remettrai en mémoire,
c je vous exhorterai à l'ambition d'être aussi accomplis que possible. Pour le moment, j'ai le devoir de dire ce que les pères nous recommandaient de rapporter à ceux qu'ils laissaient, en cas de malheur[1], quand ils allaient affronter le danger. Je citerai ce que j'ai entendu de leur propre bouche, et le genre de propos qu'ils aimeraient vous tenir aujourd'hui, s'ils en avaient le pouvoir, en me fondant sur ce qu'ils disaient alors. Qu'on s'imagine donc ouïr de leur propre bouche le discours que je rapporterai. Voici comme ils parlaient :

Exhortation des morts à leurs fils.

d « Enfants, que vos pères soient des « braves, à elle seule la cérémonie pré- « sente en est la preuve ; libres de vivre « sans honneur, nous préférons mourir « avec honneur avant de vous précipiter, vous et votre pos- « térité, dans l'opprobre, avant de déshonorer nos pères et « toute la race de nos ancêtres, persuadés qu'il n'est pas de « vie possible pour qui déshonore les siens, et qu'un tel être « n'a point d'amis ni parmi les hommes ni parmi les dieux, « ni sur terre ni sous terre après sa mort[2]. Vous devez donc, « en souvenir de nos paroles, quel que soit l'objet de votre
e « effort, y travailler conformément à la vertu, certains que « sans elle[3] toute richesse et toute activité ne sont que honte « et vice. Car l'argent ne donne point de lustre[4] à qui le pos- « sède en lâche : c'est pour autrui qu'un tel homme est riche, « et non pour lui-même ; beauté et vigueur physiques chez

au délit de λιποταξίου (abandon de poste commis par un soldat en campagne), que les lois athéniennes frappaient d'atimie partielle. La même image se retrouve dans l'*Apologie,* 28 d sq., appliquée par Socrate au crime qu'il eût commis en abandonnant la tâche que la Divinité lui avait assignée.

1. Littéralement : *s'il leur arrivait quelque chose*. Euphémisme connu.

2. Τελευτήσαντι est une redondance, probablement amenée pour la symétrie avec αἰσχύνοντι ; voir plus haut τελευτᾶν ... αἰσχῦναι.

3. Litt. : *sans cela (privées de cela)*. Τούτου se rapporte à ἀρετῆς, ou plutôt à ἀσκεῖν μετ' ἀρετῆς, *l'effort appuyé sur la vertu.*

4. L'emploi de κάλλος au sens figuré (*considération*) a paru suspect ici à Trendelenburg (*op. cit.*, p. 27, note), qui conjecture κλέος. Mais cette acception de κάλλος n'est pas rare, notamment chez Platon.

κάκῃ. Ἐγὼ μὲν οὖν καὶ αὐτός, ὦ παῖδες ἀνδρῶν ἀγαθῶν, νῦν τε παρακελεύομαι καὶ ἐν τῷ λοιπῷ χρόνῳ, ὅπου ἄν τῳ ἐντυγχάνω ὑμῶν, καὶ ἀναμνήσω καὶ διακελεύσομαι προθυ- c
μεῖσθαι εἶναι ὡς ἀρίστους· ἐν δὲ τῷ παρόντι δίκαιός εἰμι εἰπεῖν ἃ οἱ πατέρες ἡμῖν ἐπέσκηπτον ἀπαγγέλλειν τοῖς λειπομένοις, εἴ τι πάσχοιεν, ἡνίκα κινδυνεύειν ἔμελλον. Φράσω δὲ ὑμῖν ἅ τε αὐτῶν ἤκουσα ἐκείνων καὶ οἷα νῦν ἡδέως ἂν εἴποιεν ὑμῖν λαβόντες δύναμιν, τεκμαιρόμενος ἐξ ὧν τότε ἔλεγον. Ἀλλὰ νομίζειν χρὴ αὐτῶν ἀκούειν ἐκείνων ἃ ἂν ἀπαγγέλλω· ἔλεγον δὲ τάδε·

Ὦ παῖδες, ὅτι μέν ἐστε πατέρων ἀγαθῶν, αὐτὸ μηνύει d
τὸ νῦν παρόν· ἡμῖν δὲ ἐξὸν ζῆν μὴ καλῶς, καλῶς αἱρούμεθα μᾶλλον τελευτᾶν, πρὶν ὑμᾶς τε καὶ τοὺς ἔπειτα εἰς ὀνείδη καταστῆσαι καὶ πρὶν τοὺς ἡμετέρους πατέρας καὶ πᾶν τὸ πρόσθεν γένος αἰσχῦναι, ἡγούμενοι τῷ τοὺς αὑτοῦ αἰσχύνοντι ἀβίωτον εἶναι, καὶ τῷ τοιούτῳ οὔτε τινὰ ἀνθρώπων οὔτε θεῶν φίλον εἶναι οὔτ᾽ ἐπὶ γῆς οὔθ᾽ ὑπὸ γῆς τελευτήσαντι. Χρὴ οὖν μεμνημένους τῶν ἡμετέρων λόγων, ἐάν τι καὶ ἄλλο ἀσκῆτε, ἀσκεῖν μετ᾽ ἀρετῆς, εἰδότας ὅτι τούτου e
λειπόμενα πάντα καὶ κτήματα καὶ ἐπιτηδεύματα αἰσχρὰ καὶ κακά. Οὔτε γὰρ πλοῦτος κάλλος φέρει τῷ κεκτημένῳ μετ᾽ ἀνανδρίας — ἄλλῳ γὰρ ὁ τοιοῦτος πλουτεῖ καὶ οὐχ ἑαυτῷ — οὔτε σώματος κάλλος καὶ ἰσχὺς δειλῷ καὶ κακῷ

Testim. : **246 c** 2 ἐν δὲ — **247 c** 3 ὑποδέξεται Stob., *Flor.*, IV, 10, 31 || 5 φράσω — **248 e** 2 ἀπαγγέλλω Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 30 || **d** 1 Ὦ παῖδες — ἀγαθῶν Demetr., *De eloc.*, III, 319 (Spengel) || 2 αἱρούμεθα — **247 b** 8 εὐδοξιῶν cf. Iambl., *Adhort. ad philos.*, 266.

7 παρακελεύομαι secl. Schanz || **c** 2 ἀεὶ F pro ἐν (sed corr. f) || 3 ἡμῖν T Stob. : ὑ- WF || τοῖς ἀεὶ λειπομένοις F Stob. || 4 κινδυνεύειν TW : -σειν F Stob. || || **d** 5 αἰσχύνοντι TW Stob. (ι in τι ex emend. T) : -ναντι F Iamblichus || 7 γῆς codd. et Stobaeus : γῆν Iamblichus || **e** 2 πάντα codd. et Stobaeus : ἅπαντα Iamblichus || 4 μὴ μετ᾽ F || ἀνδρείας, ut uidet., W (sed extrema pars pag. abscissa) || 5 σώματος κάλλος codd. et Iamblichus : κάλλος σώματος Dion. Stob.

« un lâche et un méchant font l'effet, non d'une parure
« convenable, mais d'une inconvenance ; elles mettent mieux
« en vue leur possesseur et font voir ainsi sa lâcheté ; enfin,
247 a « toute science, séparée de la justice et des autres vertus,
« apparaît comme une rouerie, non comme un talent [1]. Ainsi
« donc, au début, à la fin, et toute votre vie, mettez toujours
« tout votre effort à nous surpasser le plus possible en
« gloire, nous et nos ancêtres ! Sinon [2], sachez-le : si nous
« l'emportons sur vous en vertu, cette victoire fait notre
« déshonneur, tandis que la défaite, si nous sommes vaincus,
« nous apporte le bonheur. Or, le meilleur moyen d'assurer
b « notre défaite et votre victoire, c'est de vous préparer à ne
« pas mésuser du renom de vos ancêtres et à ne pas le dila-
« pider, convaincus que pour un homme qui s'attribue quel-
« que valeur [3] rien n'est plus honteux que de se parer d'un
« honneur dû non à ses propres mérites, mais au renom de
« ses ancêtres. Les honneurs des parents sont pour les fils un
« beau et magnifique trésor [4] ; mais faire usage d'un trésor de
« richesses et d'honneurs, sans le transmettre à ses descen-
« dants, faute d'acquérir personnellement des biens et des
« titres de gloire, c'est une honte et une lâcheté. Si vous
c « faites cet effort, c'est en amis retrouvant des amis que vous
« viendrez nous rejoindre, quand vous conduira [5] ici le destin
« attaché à votre condition [6] ; mais si vous vous êtes montrés

1. Cicéron, *De offic.*, I, 19 : « Scientia, quae est remota a justitia, calliditas potius quam sapientia est appellanda ».

2. Cobet, suivi par Schanz, s'est fondé sur la paraphrase de Jamblique pour supposer une lacune après εἰ δὲ μή (voir l'apparat critique). Mais il faut bien convenir que le texte, pris en soi, ne la fait point soupçonner. Εἰ δὲ μὴ est une formule toute faite, qui équivaut ici à : εἰ δὲ μὴ ὑπερβαλεῖσθε ἡμᾶς (*si vous ne vous appliquez pas à nous surpasser*). Après quoi l'idée est reprise par ἂν μὲν ... ἀρετῇ, pour amener l'antithèse, avec une liberté dont on trouverait en grec bien d'autres exemples.

3. Litt. *qui croit être quelque chose*. Litote connue.

4. Le sujet de la phrase est la proposition εἶναι τιμὰς γονέων, comme s'il y avait τὸ εἶναι, etc., θησαυρός étant attribut.

5. Κομίζω est le mot propre pour les convois funèbres.

6. L'expression ἡ προσήκουσα μοῖρα n'est pas très claire. On peut entendre : *le destin convenable à vos mérites* (cf. Platon, *Phédon*, 113 e, où la même expression est employée pour le sort des criminels dans l'autre monde), ou, en général, *le sort réservé aux hommes, la mort*.

ξυνοικοῦντα πρέποντα φαίνεται, ἀλλ᾽ ἀπρεπῆ, καὶ ἐπιφα-
νέστερον ποιεῖ τὸν ἔχοντα καὶ ἐκφαίνει τὴν δειλίαν· πᾶσά
τε ἐπιστήμη χωριζομένη δικαιοσύνης καὶ τῆς ἄλλης ἀρετῆς 247 a
πανουργία, οὐ σοφία φαίνεται. Ὧν ἕνεκα καὶ πρῶτον καὶ
ὕστατον καὶ διὰ παντὸς πᾶσαν πάντως προθυμίαν πειρᾶσθε
ἔχειν ὅπως μάλιστα μὲν ὑπερβαλεῖσθε καὶ ἡμᾶς καὶ τοὺς
πρόσθεν εὐκλείᾳ· εἰ δὲ μή, ἴστε ὡς ἡμῖν, ἂν μὲν νικῶμεν
ὑμᾶς ἀρετῇ, ἡ νίκη αἰσχύνην φέρει, ἡ δὲ ἧττα, ἐὰν ἡττώμεθα,
εὐδαιμονίαν. Μάλιστα δ᾽ ἂν νικῴμεθα καὶ ὑμεῖς νικῴητε,
εἰ παρασκευάσαισθε τῇ τῶν προγόνων δόξῃ μὴ καταχρησό- b
μενοι μηδ᾽ ἀναλώσοντες αὐτήν, γνόντες ὅτι ἀνδρὶ οἰομένῳ
τι εἶναι οὐκ ἔστιν αἴσχιον οὐδὲν ἢ παρέχειν ἑαυτὸν τιμώ-
μενον μὴ δι᾽ ἑαυτόν, ἀλλὰ διὰ δόξαν προγόνων. Εἶναι μὲν
γὰρ τιμὰς γονέων ἐκγόνοις καλὸς θησαυρὸς καὶ μεγαλο-
πρεπής· χρῆσθαι δὲ καὶ χρημάτων καὶ τιμῶν θησαυρῷ, καὶ
μὴ τοῖς ἐκγόνοις παραδιδόναι, αἰσχρὸν καὶ ἄνανδρον,
ἀπορίᾳ ἰδίων αὑτοῦ κτημάτων τε καὶ εὐδοξιῶν. Καὶ ἐὰν
μὲν ταῦτα ἐπιτηδεύσητε, φίλοι παρὰ φίλους ἡμᾶς ἀφίξεσθε, c
ὅταν ὑμᾶς ἡ προσήκουσα μοῖρα κομίσῃ· ἀμελήσαντας δὲ ὑμᾶς

Testim. : **246 e** 7 πᾶσά τε — **247 a** 2 φαίνεται Stob., *Flor.*, II, 31, 37 ; cf. Cic., *De offic.*, I, 19, 63 || **247 a** 2 ὧν ἕνεκα — 4 ἔχειν Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 26 || **b** 4 sq. cf. Pseudo-Plutarch., *De nob.*, 2 ; cf. Galen., *Protrept.*, VII, 7.

247 a 3 ὕστερον Stob. pro ὕστατον || 5 εἰ δὲ μή, ἴστε codd. et Dion. Stob. : lacunam post μή suspicatus, ex Iamblicho ita fere supplendam ὅπως εἰς ἴσον καταστήσετε· ἴστε γὰρ censuit Cobet || ἡμῖν TW Stob. : ὑ- F || ἐὰν F pro ἂν || 6 ἡ νίκη αἰσχύνην φέρει WF Dion. Stob. : αἰσχύνην φέρει T (ἡ νίκη ante φέρει add. t) || 7 νικώμεθα TWF Dion. Stob. : ἡττώμεθα in marg. T supra εἰ παρα add. f || νικῴητε Wf et ex emend. T : -κᾶτε F Stob. -κῶντες T || **b** 1 παρασκευάσαισθε Tf : -σασθε W -σεσθε F Stob. || καταχρησόμενοι ... ἀναλώσοντες TW : καταχρησάμενοι ... ἀναλώσαντες F Stob. || 3 οὐδὲν ἢ παρέχειν WF Dion. : ἢ παρέχειν T (sed ἢ πα ex οὐ) Iamblichus : παρέχειν Stobaei SMA || 4 προγόνων TF Dion. Iambl. Stob. : -τέρων W (sed suprascr. γον) et in marg. γρ. T || 5 καλὸς TF Dion. Iambl. Stob. : om. W || 6 χρῆσθαι TF Dion. Iambl. : καταχρῆσθαι W || 8 αὐτοῦ W || **c** 2 ἡμᾶς primit F.

« négligents et vils, nul ne vous fera bon accueil. Que ce « soit là notre exhortation à nos fils !

Consolation aux parents.

« Quant à nos pères, si nous les avons « encore, et à nos mères, il faut les « encourager sans cesse à supporter de « leur mieux le malheur, si d'aventure il vient à les attein- « dre, au lieu de gémir avec eux ; car ils n'auront pas
d « besoin qu'on excite leur douleur : à lui seul y suffira « l'événement. Tâchons, au contraire, de guérir et d'adou- « cir leur peine, en leur rappelant que leurs principaux sou- « haits ont été exaucés par les dieux. Ce n'est pas l'immorta- « lité qu'ils souhaitaient à leurs fils, mais la vertu et la « gloire : or ils ont obtenu ces biens, les plus grands de tous ; « quant à tout voir, dans le cours de son existence, réussir « à son gré, c'est chose malaisée pour un mortel. En suppor- « tant bravement leurs malheurs, ils passeront pour être vrai- « ment pères de braves, et pareils eux-mêmes à leurs fils ; s'ils
e « se laissent abattre, on les soupçonnera de ne pas être nos « pères, ou bien ce sont nos panégyristes qui sembleront « mentir [1]. Ni l'un ni l'autre ne doit se produire ; mais c'est à « eux surtout d'être nos panégyristes par leur conduite, et « de faire voir aux yeux de tous, en se montrant des hom- « mes, qu'ils ont vraiment donné le jour à des hommes.

« Le dicton *Rien de trop* [2] a une vieille réputation de justesse : « c'est qu'en effet il est juste [3]. L'homme qui fait dépendre de « lui-même toutes les conditions capables de conduire au
248 a « bonheur ou dans son voisinage, sans les suspendre à d'autres « dont les succès ou les revers condamneraient sa propre for- « tune à flotter à l'aventure, celui-là s'est préparé la vie la « meilleure ; voilà l'homme sage, voilà l'homme brave et sensé ; « qu'il acquière richesses et enfants ou les voie disparaître, c'est

1. S'ils supportent convenablement leur infortune, ils prouveront qu'ils sont vraiment les pères de braves. Sinon, l'on pourra penser ou bien qu'ils ne sont pas nos pères (si nous sommes regardés comme des braves), ou bien que nous ne sommes pas des braves (s'ils sont regardés comme nos pères). Le raisonnement a une allure sophistique.

2. Maxime attribuée à un des sept sages ; elle était inscrite sur les murs du temple d'Apollon à Delphes, avec la maxime *Connais-toi*. Voir *Protagoras*, 343 a b.

3. Sur l'ensemble du raisonnement, voir la *Notice*, p. 73, et note 3.

καὶ κακισθέντας οὐδεὶς εὐμενῶς ὑποδέξεται. Τοῖς μὲν οὖν
παισὶ ταῦτ᾽ εἰρήσθω.

Πατέρας δὲ ἡμῶν, οἷς εἰσί, καὶ μητέρας ἀεὶ χρὴ παρα-
μυθεῖσθαι ὡς ῥᾷστα φέρειν τὴν συμφοράν, ἐὰν ἄρα ξυμβῇ
γενέσθαι, καὶ μὴ ξυνοδύρεσθαι — οὐ γὰρ τοῦ λυπήσοντος
προσδεήσονται· ἱκανὴ γὰρ ἔσται καὶ ἡ γενομένη τύχη τοῦτο d
πορίζειν — ἀλλ᾽ ἰωμένους καὶ πραΰνοντας ἀναμιμνῄσκειν
αὐτοὺς ὅτι ὧν ηὔχοντο τὰ μέγιστα αὐτοῖς οἱ θεοὶ ἐπήκοοι
γεγόνασιν. Οὐ γὰρ ἀθανάτους σφίσι παῖδας ηὔχοντο γενέσθαι,
ἀλλ᾽ ἀγαθοὺς καὶ εὐκλεεῖς, ὧν ἔτυχον, μεγίστων ἀγαθῶν
ὄντων· πάντα δὲ οὐ ῥᾴδιον θνητῷ ἀνδρὶ κατὰ νοῦν ἐν τῷ
ἑαυτοῦ βίῳ ἐκβαίνειν. Καὶ φέροντες μὲν ἀνδρείως τὰς
συμφορὰς δόξουσι τῷ ὄντι ἀνδρείων παίδων πατέρες εἶναι
καὶ αὐτοὶ τοιοῦτοι, ὑπείκοντες δὲ ὑποψίαν παρέξουσιν ἢ μὴ e
ἡμέτεροι εἶναι ἢ ἡμῶν τοὺς ἐπαινοῦντας καταψεύδεσθαι·
χρὴ δὲ οὐδέτερα τούτων, ἀλλ᾽ ἐκείνους μάλιστα ἡμῶν ἐπαι-
νέτας εἶναι ἔργῳ, παρέχοντας αὐτοὺς φαινομένους τῷ ὄντι
πατέρας ὄντας ἄνδρας ἀνδρῶν.

Πάλαι γὰρ δὴ τὸ μηδὲν ἄγαν λεγόμενον καλῶς δοκεῖ
λέγεσθαι· τῷ γὰρ ὄντι εὖ λέγεται. Ὅτῳ γὰρ ἀνδρὶ εἰς
ἑαυτὸν ἀνήρτηται πάντα τὰ πρὸς εὐδαιμονίαν φέροντα ἢ
ἐγγὺς τούτου, καὶ μὴ ἐν ἄλλοις ἀνθρώποις αἰωρεῖται ἐξ ὧν 248 a
ἢ εὖ ἢ κακῶς πραξάντων πλανᾶσθαι ἠνάγκασται καὶ τὰ
ἐκείνου, τούτῳ ἄριστα παρεσκεύασται ζῆν, οὗτός ἐστιν ὁ
σώφρων καὶ οὗτος ὁ ἀνδρεῖος καὶ φρόνιμος· οὗτος γιγνο-
μένων χρημάτων καὶ παίδων καὶ διαφθειρομένων μάλιστα

Testim. : **247 d** 7 φέροντες — 8 εἶναι Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 26 || **e** 6 πάλαι — **248 b** 4 παρόντι cf. Iambl., *Adhort. ad philos.*, 268 || **248 a** sq. cf. Cic., *Tusc.*, V, 12.

c 3 δέξεται Stob. pro ὑποδέξεται || **c** 5 ἀεὶ F Dion. Stob. : εἰ TW || 6 ὡς F Dion. Stob. : ὡς χρὴ TW || **d** 1 ἐστι F pro ἔσται || 2 πορίζειν F Dion. : -ζεσθαι TW || 3 εὔχοντο W Dion. : -ται TF || **e** 1 ἢ om. F || 4 αὐτοὺς F || 5 ὄντας TWf : om. F || **248 a** 1 τούτου TWf Iamblichus : -των F || αἰωρεῖται TW (ῆ super εῖ W) Iambl. et suprascr. f : θεω- F || ἐξ ὧν om. F suprascr. f || 2 ἠναγκάσθαι F (corr. f).

« lui qui obéira pleinement au proverbe : il ne montrera ni « joie ni douleur excessives, parce qu'il ne se fie qu'à lui-
b « même[1]. Voilà comme nous prétendons, comme nous vou- « lons trouver aussi les nôtres, et comme ils sont, nous le « déclarons ; voilà comme nous nous montrons nous-mêmes « aujourd'hui, sans révolte ni crainte excessives s'il nous faut « mourir maintenant. Nous demandons donc à nos pères et « à nos mères de passer dans ces mêmes dispositions le reste « de leur vie, et de savoir que ce ne sont pas leurs plaintes ni « leurs gémissements qui nous seront le plus agréables, mais
c « que, s'il reste aux morts quelque sentiment des vivants[2], « ils trouveraient le plus sûr moyen de nous déplaire en se « maltraitant eux-mêmes et en se laissant accabler par leurs « malheurs, tandis qu'ils ne sauraient mieux nous complaire « qu'en les supportant d'un cœur léger et avec mesure. Car « notre vie va avoir la plus belle fin qui soit pour des humains, « de sorte qu'il convient de la glorifier plutôt que d'en gémir ; « et quant à nos femmes et à nos enfants, s'ils prennent « soin d'eux, les nourrissent et tournent de ce côté-là leur « pensée, ils auront le meilleur moyen d'oublier leur infor- « tune et de mener une vie plus belle, plus droite et plus
d « conforme à nos désirs.

« Voilà le message qu'il suffit d'adresser de notre part à « nos proches ; quant à la cité, nous l'inviterions à prendre « soin de nos pères et de nos fils, en élevant décemment les « uns, et en nourrissant dignement la vieillesse des autres, « si nous ne savions que, même sans cette invitation, elle y « veillera comme il faut. »

Exhortations et consolations de l'orateur.

e « Tel est, fils et parents des morts, le message dont ils nous ont chargé et que je vous rapporte avec tout le bon vouloir dont je suis capable. A mon tour, je demande en leur nom, aux fils d'imiter leurs pères, aux

1. De cette doctrine, stoïcienne avant la lettre, rapprocher *Républ.*, 389 d e : « Celui qui a l'âme bien faite se suffit pleinement à lui-même pour bien vivre... ; il ne s'effraie nullement de perdre un fils ou un frère, ou des richesses, ou tout autre objet de ce genre... Bien loin de se lamenter, il supporte avec la plus grande égalité d'âme un coup semblable. »

2. Sur cette idée, voir *Lois*, 927 a.

πείσεται τῇ παροιμίᾳ· οὔτε γὰρ χαίρων οὔτε λυπούμενος ἄγαν φανήσεται διὰ τὸ αὑτῷ πεποιθέναι. Τοιούτους δὲ ἡμεῖς γε ἀξιοῦμεν καὶ τοὺς ἡμετέρους εἶναι καὶ βουλόμεθα b
καὶ φαμέν, και ἡμᾶς αὐτοὺς νῦν παρέχομεν τοιούτους, οὐκ ἀγανακτοῦντας οὐδὲ φοβουμένους ἄγαν εἰ δεῖ τελευτᾶν ἐν τῷ παρόντι. Δεόμεθα δὴ καὶ πατέρων καὶ μητέρων τῇ αὐτῇ ταύτῃ διανοίᾳ χρωμένους τὸν ἐπίλοιπον βίον διάγειν, καὶ εἰδέναι ὅτι οὐ θρηνοῦντες οὐδὲ ὀλοφυρόμενοι ἡμᾶς ἡμῖν μάλιστα χαριοῦνται, ἀλλ᾽ εἴ τις ἔστι τοῖς τετελευτηκόσιν αἴσθησις τῶν ζώντων, οὕτως ἀχάριστοι εἶεν ἂν μάλιστα, c
ἑαυτούς τε κακοῦντες καὶ βαρέως φέροντες τὰς συμφοράς· κούφως δὲ καὶ μετρίως μάλιστ᾽ ἂν χαρίζοιντο. Τὰ μὲν γὰρ ἡμέτερα τελευτὴν ἤδη ἕξει ἥπερ καλλίστη γίγνεται ἀνθρώποις, ὥστε πρέπει αὐτὰ μᾶλλον κοσμεῖν ἢ θρηνεῖν· γυναικῶν δὲ τῶν ἡμετέρων καὶ παίδων ἐπιμελούμενοι καὶ τρέφοντες καὶ ἐνταῦθα τὸν νοῦν τρέποντες τῆς τε τύχης μάλιστ᾽ ἂν εἶεν ἐν λήθῃ καὶ ζῷεν κάλλιον καὶ ὀρθότερον καὶ ἡμῖν προσφιλέστερον. d

Ταῦτα δὴ ἱκανὰ τοῖς ἡμετέροις παρ᾽ ἡμῶν ἀγγέλλειν· τῇ δὲ πόλει παρεκελευόμεθ᾽ ἂν ὅπως ἡμῖν καὶ πατέρων καὶ ὑέων ἐπιμελήσονται, τοὺς μὲν παιδεύοντες κοσμίως, τοὺς δὲ γηροτροφοῦντες ἀξίως· νῦν δὲ ἴσμεν ὅτι καὶ ἐὰν μὴ ἡμεῖς παρακελευώμεθα, ἱκανῶς ἐπιμελήσεται.

Ταῦτα οὖν, ὦ παῖδες καὶ γονῆς τῶν τελευτησάντων, ἐκεῖνοί τε ἐπέσκηπτον ἡμῖν ἀπαγγέλλειν, καὶ ἐγὼ ὡς δυνα- e

Testim. : **248 d** 4 τοὺς μὲν — 5 ἀξίως Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 26.

a 7 αὑτῶι W || πεποιθέναι TF Iambl. : πεπονθ- W || **b** 1 γε TW : om. F (suprascr. f) Iambl. || εἶναι post ἀξιοῦμεν add. F || εἶναι post ἡμετέρους om. F (suprascr. f) || 6 θρηνοῦντες TF : θαρροῦντες primit. W sed corr. || **c** 1 ἀχάριστοί γε ἂν F (εἶεν suprascr. f) || 4 ἥξει F pro ἕξει || **d** 3 παρεκελευόμεθ᾽ ἂν Laurent. VII, 85 : παρακελευόμεθ᾽ ἂν F παρακελευοίμεθ᾽ ἂν TWf παρακελευόμεθα Dion. || 4 ἐπιμελήσωνται W || παιδεύοντας F || 5 ἐὰν primit. om. F. sed suprascr. || **e** 1 ὑμῖν WF pro ἡμῖν.

autres de se rassurer sur eux-mêmes, certains que les particuliers s'uniront à l'État pour prendre soin de votre vieillesse, et que notre sollicitude se manifestera partout où chacun de nous rencontrera quelque parent des morts. Quant à la cité, vous-mêmes vous connaissez sans doute sa sollicitude : après avoir établi des lois pour les enfants[1] et les parents des morts tombés à la guerre, elle veille sur eux, et, plus que les autres
249 a citoyens, elle a chargé la magistrature la plus haute[2] de protéger contre l'injustice les pères et les mères de ces morts ; pour les enfants, elle-même contribue à leur éducation ; désireuse de leur dissimuler autant que possible leur condition d'orphelins, elle-même prend auprès d'eux le rôle du père quand ils sont encore enfants, et, lorsqu'ils deviennent des hommes faits, elle les envoie en possession de leurs biens, après les avoir parés d'une armure complète ; elle leur montre et leur rappelle la conduite de leur père, en leur donnant les instruments de la vaillance paternelle, et leur permet en même
b temps, à titre d'heureux présage, d'aller pour la première fois au foyer paternel pour y exercer l'autorité jointe à la force, avec les armes dont ils sont revêtus[3]. Aux morts eux-mêmes elle ne cesse jamais de rendre hommage : chaque année, c'est elle qui organise pour tous en public les cérémonies qu'il est d'usage de célébrer pour chacun en particulier ; elle y ajoute des jeux gymniques et hippiques, des concours musicaux de toute nature. Bref, à l'égard des morts, elle prend le rôle de
c l'héritier et du fils ; envers les fils, celui du père ; envers les parents, celui du tuteur, sans cesser, dans tout le cours du temps, de prodiguer à tous toutes les formes de sollicitude. Ces pensées doivent vous faire supporter votre malheur avec plus de calme ; c'est ainsi que vous pourrez le mieux être

1. Périclès (Thuc. II, 46) rappelle aussi la loi athénienne d'après laquelle les enfants des soldats morts étaient élevés aux frais de l'Etat. On la faisait remonter à Solon.

2. Pris à la lettre, ce mot viserait l'archonte proprement dit, qui donnait son nom à l'année. En fait, c'est le polémarque qui était chargé de veiller à l'entretien et à l'éducation des orphelins de guerre.

3. Eschine évoque cette cérémonie dans le *Contre Ctésiphon*, 154. Aux grandes Dionysies, avant le concours tragique, les fils des citoyens morts à l'ennemi étaient présentés au peuple, dans le théâtre, revêtus d'une armure d'hoplite Le héraut proclamait que, leurs pères étant morts à la guerre en gens de cœur, le peuple avait

μαι προθυμότατα ἀπαγγέλλω· καὶ αὐτὸς δέομαι ὑπὲρ ἐκεί-
νων, τῶν μὲν μιμεῖσθαι τοὺς αὐτῶν, τῶν δὲ θαρρεῖν ὑπὲρ
αὐτῶν, ὡς ἡμῶν καὶ ἰδίᾳ καὶ δημοσίᾳ γηροτροφησόντων
ὑμᾶς καὶ ἐπιμελησομένων, ὅπου ἂν ἕκαστος ἑκάστῳ ἐντυγ-
χάνῃ ὁτῳοῦν τῶν ἐκείνων. Τῆς δὲ πόλεως ἴστε που καὶ
αὐτοὶ τὴν ἐπιμέλειαν, ὅτι νόμους θεμένη περὶ τοὺς τῶν ἐν
τῷ πολέμῳ τελευτησάντων παῖδάς τε καὶ γεννήτορας ἐπι-
μελεῖται, καὶ διαφερόντως τῶν ἄλλων πολιτῶν προστέ-
τακται φυλάττειν ἀρχῇ ἥπερ μεγίστη ἐστίν, ὅπως ἂν οἱ 249 a
τούτων μὴ ἀδικῶνται πατέρες τε καὶ μητέρες· τοὺς δὲ
παῖδας συνεκτρέφει αὐτή, προθυμουμένη ὅ τι μάλιστ᾽ ἄδη-
λον αὐτοῖς τὴν ὀρφανίαν γενέσθαι, ἐν πατρὸς σχήματ-
καταστᾶσα αὐτοῖς αὐτὴ ἔτι τε παισὶν οὖσιν, καὶ ἐπειδὰν
εἰς ἀνδρὸς τέλος ἴωσιν, ἀποπέμπει ἐπὶ τὰ σφέτερ᾽ αὐτῶν
πανοπλίᾳ κοσμήσασα, ἐνδεικνυμένη καὶ ἀναμιμνῄσκουσα
τὰ τοῦ πατρὸς ἐπιτηδεύματα ὄργανα τῆς πατρῴας ἀρετῆς
διδοῦσα, καὶ ἅμα οἰωνοῦ χάριν ἄρχεσθαι ἰέναι ἐπὶ τὴν b
πατρῴαν ἑστίαν ἄρξοντα μετ᾽ ἰσχύος ὅπλοις κεκοσμημένον.
Αὐτοὺς δὲ τοὺς τελευτήσαντας τιμῶσα οὐδέποτε ἐκλείπει,
καθ᾽ ἕκαστον ἐνιαυτὸν αὐτὴ τὰ νομιζόμενα ποιοῦσα κοινῇ
πᾶσιν ἅπερ ἰδίᾳ ἑκάστῳ γίγνεται, πρὸς δὲ τούτοις ἀγῶνας
γυμνικοὺς καὶ ἱππικοὺς τιθεῖσα καὶ μουσικῆς πάσης, καὶ
ἀτεχνῶς τῶν μὲν τελευτησάντων ἐν κληρονόμου καὶ ὑέος
μοίρᾳ καθεστηκυῖα, τῶν δὲ ὑέων ἐν πατρός, γονέων δὲ τῶν c
τούτων ἐν ἐπιτρόπου, πᾶσαν πάντων παρὰ πάντα τὸν χρό-
νον ἐπιμέλειαν ποιουμένη. Ὧν χρὴ ἐνθυμουμένους πρᾳό-
τερον φέρειν τὴν ξυμφοράν· τοῖς τε γὰρ τελευτήσασι καὶ

Testim. : **248 e** 2 καὶ αὐτὸς — 3 ὑπὲρ αὐτῶν Dion. Halic., *De admir. ui in Dem.*, 26.

e 3 αὐτῶν ... 4 αὐτῶν WF || **249 a** 1 ἀρχῇ recc. : -χὴ TWF || 5 super καταστᾶσα F μετα scrips. f || αὐτὴ F : αὕτῃ W αὕτη T || καὶ TF om. W || 6 ἴσως F pro ἴωσιν (ἴωσιν add. f in marg.) || **b** 2 ἄρξοντα TF : -ξαντα W || 4 αὐτὴ F : αὕτη TW || 5 ἰδίᾳ ἑκάστῳ Marcianus 89 : ἰδίᾳ ἑκάστῳ ἴδια T ἑκάστῳ ἰδίᾳ ἴδια W ἑκάστῳ ἰδίᾳ F || 7 υἱέος codd. || **c** 1 υἱέων F : υἱῶν TW || τῶν τούτων F : καὶ τῶν τούτων TW.

chers aux morts et aux vivants, et faciliter les soins que vous donnerez et recevrez. Et maintenant, unissez-vous à tous les autres pour donner aux morts les lamentations d'usage avant de vous retirer ! »

d *Conclusion.* Tu as là, Ménexène, le discours d'Aspasie de Milet.

Ménexène. — Par Zeus ! Socrate, Aspasie est bien heureuse, d'après toi, si elle peut, elle une simple femme, composer de pareils discours !

Socrate. — Si tu ne le crois pas, suis-moi, et tu l'entendras elle-même.

Ménexène. — Plus d'une fois, Socrate, j'ai rencontré Aspasie, et je sais ce qu'elle vaut.

Socrate. — Eh bien, ne l'admires-tu pas ? Et ne lui sais-tu pas gré aujourd'hui de son discours ?

Ménexène. — Si, Socrate ; je suis même, pour ma part,
e fort reconnaissant de ce discours à Aspasie ou à celui qui te l'a débité, quel qu'il soit. Et fort reconnaissant, en outre, à celui qui l'a reproduit.

Socrate. — Voilà qui va bien. Mais garde-toi de me dénoncer, si tu veux que je te rapporte encore beaucoup de beaux discours politiques tenus par elle.

Ménexène. — Rassure-toi, je ne te dénoncerai pas, pourvu que tu me les rapportes.

Socrate. — C'est entendu.

élevé leurs fils jusqu'à la jeunesse, et que maintenant, après les avoir armés, il les laissait libres de s'occuper de leurs affaires.

τοῖς ζῶσιν οὕτως ἂν προσφιλέστατοι εἶτε καὶ ῥᾷστοι θεραπεύειν τε καὶ θεραπεύεσθαι. Νῦν δὲ ἤδη ὑμεῖς τε καὶ οἱ ἄλλοι πάντες κοινῇ κατὰ τὸν νόμον τοὺς τετελευτηκότας ἀπολοφυράμενοι ἄπιτε.

Οὗτός σοι ὁ λόγος, ὦ Μενέξενε, Ἀσπασίας τῆς Μιλησίας d ἐστίν.

ΜΕΝ. Νὴ Δία, ὦ Σώκρατες, μακαρίαν γε λέγεις τὴν Ἀσπασίαν, εἰ γυνὴ οὖσα τοιούτους λόγους οἵα τ᾽ ἐστ. συντιθέναι.

ΣΩ. Ἀλλ᾽ εἰ μὴ πιστεύεις, ἀκολούθει μετ᾽ ἐμοῦ, καὶ ἀκούσει αὐτῆς λεγούσης.

ΜΕΝ. Πολλάκις, ὦ Σώκρατες, ἐγὼ ἐντετύχηκα Ἀσπασίᾳ, καὶ οἶδα οἵα ἐστίν.

ΣΩ. Τί οὖν ; οὐκ ἄγασαι αὐτὴν καὶ νῦν χάριν ἔχεις τοῦ λόγου αὐτῇ ;

ΜΕΝ. Καὶ πολλήν γε, ὦ Σώκρατες, ἐγὼ χάριν ἔχω τούτου τοῦ λόγου ἐκείνῃ ἢ ἐκείνῳ ὅστις σοι ὁ εἰπών ἐστιν αὐτόν· e καὶ πρός γε ἄλλην πολλὴν χάριν ἔχω τῷ εἰπόντι.

ΣΩ. Εὖ ἂν ἔχοι· ἀλλ᾽ ὅπως μου μὴ κατερεῖς, ἵνα καὶ αὖθίς σοι πολλοὺς καὶ καλοὺς λόγους παρ᾽ αὐτῆς πολιτικοὺς ἀπαγγέλλω.

ΜΕΝ. Θάρρει, οὐ κατερῶ· μόνον ἀπάγγελλε.

ΣΩ. Ἀλλὰ ταῦτ᾽ ἔσται.

Testim. : **249 d** 6 Ἀλλ᾽ — μετ᾽ ἐμοῦ Schol. Aristoph., *Plut.*, u. 823.

c 5 εἴητε codd. || 6 καὶ ἄλλοι W || **d** 2 ἐστι(ν) TF : om. W || **e** 2 πρός γε F : πρό γε TW || ἄλλην πολλὴν Heindorf : ἄλλων πολλῶν || 3 κατερεῖς T : κατερῇς W κατερῇς f καρτερεῖς F || 4 πολιτικοὺς secl. Cobet || 6 οὐ κατερῶ TW (κα in ras. W) : οὐκ ἀντερῶ F.

EUTHYDÈME

NOTICE

Analyse de l'ouvrage.

L'*Euthydème* s'ouvre par une conversation entre Criton et Socrate (271 a-272 d). La veille, au Lycée, Criton s'est trouvé présent à un entretien de Socrate avec deux étrangers, mais la foule des auditeurs ne lui a pas permis d'entendre. Quels étaient ces deux inconnus? Sur quoi a porté la discussion? En réponse, Socrate indique à Criton tout ce qu'il sait lui-même d'Euthydème et de Dionysodore, puis il rapporte l'entretien.

Ce long récit (272 d-304 b) est la partie capitale de l'ouvrage. D'abord (272 d-275 c) Socrate raconte comment, se trouvant au Lycée, et sur le point de partir, il a été entouré par les deux sophistes suivis de leurs disciples, et par Clinias accompagné de ses adorateurs. Euthydème et Dionysodore se disent capables d'inculquer la vertu mieux et plus rapidement que tout autre. Émerveillé, mais encore incrédule, Socrate les invite à faire la preuve de ce savoir. Il leur désigne Clinias, à qui ses amis s'intéressent particulièrement : qu'ils lui persuadent d'aimer la science et de cultiver la vertu !

Un premier entretien d'Euthydème et Dionysodore avec Clinias (275 c-277 c) ne donne aucun résultat, sinon de réduire le jeune homme au silence par des raisonnements contradictoires. Socrate intervient alors. Il essaie de rassurer Clinias en lui expliquant qu'il ne s'agit là que d'une sorte de prélude à l'initiation. Et, se tournant vers les sophistes, il renouvelle sa demande. Mais il va, cette fois, leur indiquer lui-même comment il conçoit cette exhortation à la vertu (277 c-278 e).

C'est donc lui qui se substitue aux deux sophistes. Interro-

geant à son tour Clinias, il l'amène à reconnaître que tous les hommes désirent être heureux, donc avoir beaucoup de *biens* (matériels : richesse, beauté, naissance, crédit, honneurs, et moraux : tempérance, justice, courage). Il faut y ajouter la *sagesse*. Y joindre l'εὐτυχία, c'est-à-dire la *réussite*, le *don de toucher le but*, est inutile, car cette qualité est impliquée dans la σοφία. Mais les biens ne sont tels que si l'on sait en faire usage ; unis à l'ignorance, ils sont pires que les maux. Pour acquérir du prix, ils doivent être dirigés par la *science* (ἐπιστήμη), qui procure à la fois *la réussite* (εὐτυχία) et le *bon emploi* des choses (εὐπραγία). Bref, le seul bien véritable est *la raison* (φρόνησις) et *la sagesse* ou *savoir* (σοφία). Il faut donc s'efforcer d'être aussi *sage* que possible. Or la sagesse s'enseigne ; d'où la nécessité de *rechercher la sagesse* (φιλοσοφεῖν).

Arrivé à cette conclusion, Socrate s'arrête pour laisser la place aux sophistes. Il les prie de faire un exposé sur le même sujet, ou, partant des résultats acquis, de poursuivre la recherche en montrant quelle science on doit acquérir pour être heureux (278 e–282 e).

Les sophistes rentrent alors en scène. Cette fois la discussion est beaucoup plus longue. Clinias n'y paraît plus : elle met aux prises Euthydème et Dionysodore, qui parlent tour à tour, avec Socrate et un amant de Clinias, le jeune Ctésippe. Elle ne donne d'ailleurs pas plus de résultat que la première, les deux sophistes usant du même système, qui consiste, quelle que soit la réponse de l'adversaire, à lui prouver qu'il a tort. Mais Clinias s'était borné à répondre : Ctésippe proteste et se fâche. Socrate intervient pour le calmer, et la discussion recommence entre Dionysodore et Ctésippe. Nouvelle intervention de Socrate : si Dionysodore a raison, l'enseignement des deux sophistes se trouve par là même sans objet. Dionysodore lui reproche de bavarder hors de la question, mais Socrate, se fondant sur les raisonnements mêmes de l'adversaire, revient à sa conclusion. Ctésippe s'emporte contre les sophistes, et de nouveau Socrate l'apaise : Euthydème et Dionysodore, dit-il, continuent à plaisanter. Il les engage à parler sérieusement, et lui-même, pour les y décider, va reprendre son entretien avec Clinias au point où il l'avait laissé (283 a-288 d).

Second entretien de Socrate et de Clinias. Le premier avait

abouti à cette conclusion qu'il faut *rechercher la sagesse* (ou le *savoir*) : φιλοσοφητέον. Or, la φιλοσοφία est l'acquisition d'une science. D'après ce qui a été dit, la science doit être utile, donc capable à la fois de *produire* (ποιεῖν) et d'*utiliser* ce qu'elle produit. Différents arts sont passés en revue, mais aucun ne répond aux conditions demandées. Par exemple, l'art de fabriquer des lyres (λυροποιικὴ) est distinct de l'art de s'en servir ; de même l'art de faire des discours. S'arrêtera-t-on à celui du général (ἡ στρατηγικὴ τέχνη) ? Mais Clinias observe que cet art, qui rentre dans celui de la chasse (θηρευτική), ne satisfait pas non plus aux conditions requises. Le général qui a pris une ville ou une armée la remet aux hommes d'État, pour qu'ils tirent parti de sa capture : il ne sait lui-même *utiliser* ce qu'il a *produit*.

Ici le récit de Socrate est interrompu par Criton. Est-ce bien Clinias qui a développé de pareilles considérations ? En ce cas, il fait preuve d'une maturité d'esprit qui rend inutile la tâche de ses éducateurs.

Socrate avoue que l'enquête n'a pas abouti. Clinias et lui ont cru découvrir l'art qu'il cherchaient dans la *politique* ou *art royal* (βασιλικὴ τέχνη). Mais cet art, que *produit-il* ? Ce doit être un bien, s'il est utile ; comme on l'a vu, ce bien ne peut être qu'une science, et cette science doit rendre les hommes sages et bons. Mais quelle est-elle ? En quoi rendra-t-elle les hommes bons et utiles ? Dans sa détresse, Socrate invoque les deux étrangers et les appelle à l'aide (288 d-293 a).

Troisième entrée en scène des sophistes. Une nouvelle discussion s'engage, plus étendue encore que la seconde. Euthydème et Dionysodore la conduisent à tour de rôle contre Socrate et Ctésippe. Elle n'aboutit pas plus que les précédentes. Les sophistes déploient leur virtuosité, mais Ctésippe et Socrate, passant à l'attaque, empruntent à leurs adversaires leurs propres procédés pour les battre (293 a-303 a).

Socrate prend alors la parole pour dégager du débat une conclusion d'ensemble. La méthode de discussion employée par les deux sophistes ne peut avoir de valeur que pour eux et leurs disciples ; ils se réfutent eux-mêmes, et le premier venu peut en quelques instants s'approprier leur science, comme l'a prouvé l'exemple de Ctésippe. Qu'ils se bornent donc à discuter entre eux et avec leurs élèves ! (303 b-304 b).

Le récit est terminé. Un entretien de Socrate avec Criton y fait suite. Socrate a manifesté au début (272 b et suiv.) l'intention de se mettre à l'école des deux sophistes, et il a engagé Criton à suivre son exemple. A la fin de la discussion, il a prié lui-même Euthydème et Dionysodore de l'admettre parmi leurs disciples (304 b). Il revient encore à la charge auprès de Criton. Mais celui-ci se montre peu disposé à accepter l'invitation. Au sortir de l'entretien de Socrate avec les sophistes, il a rencontré un auditeur qui lui a manifesté son mépris pour ces sortes de disputes et pour ceux qui s'y prêtent. Criton désirerait pousser à la philosophie son fils Critobule, mais les éducateurs qui l'enseignent lui semblent extravagants. Socrate lui conseille de considérer dans la philosophie, non les individus qui s'y adonnent, mais l'objet même de leur recherche (304 b-307 c).

Valeur dramatique de l'Euthydème. Les personnages.

L'*Euthydème* est une comédie, une des plus spirituelles et des plus mordantes qu'ait composées Platon. Et c'est sa valeur dramatique qu'il convient d'abord de mettre en lumière. Chacun des personnages y a sa physionomie propre, dessinée avec autant de vie que de finesse.

Criton.

Criton, le vieil ami de Socrate, du même dème et du même âge que le philosophe, est un digne bourgeois, grave et scrupuleux, consciencieusement appliqué à ses obligations. Il possède des domaines : sa principale occupation est de les faire valoir (291 e) et de s'adonner aux affaires (304 c). Mais il a, malgré son état et son âge, le goût des entretiens philosophiques (304 c), et il est toujours prêt à s'instruire. Surtout, il songe à l'éducation de ses fils. Il sent bien qu'il ne s'est pas acquitté de tous ses devoirs envers eux en leur donnant pour mère une femme de bonne famille, et en travaillant à leur fortune : il doit encore en faire des hommes, et tous ses entretiens avec Socrate le confirment dans cette idée (306 d et suiv.). Il serait donc enclin à suivre ses avis, en dirigeant vers la philosophie son fils Critobule, qui est en âge d'aborder cette étude. Mais si la philosophie lui paraît être une belle chose, il fait peu de cas des éducateurs qui prétendent l'enseigner, et il confie ses perplexités à Socrate. Car Socrate est son

guide : c'est à lui qu'il s'en remet, pour les choses de l'esprit, avec une confiance entière qu'on sent faite d'affection et de respect. Docile à ses conseils, il se déclare prêt à devenir, bien qu'il ait passé l'âge, son condisciple à l'école des sophistes. Il est pourtant choqué de voir Socrate condescendre à discuter avec d'aussi pauvres esprits qu'Euthydème et Dionysodore ; comme l'auditeur dont il rapporte les propos, il blâme une telle complaisance. Ce reproche n'est qu'un effet de l'estime exceptionnelle qu'il a pour son ami. Et lui-même il s'en excuse d'avance : n'y a-t-il pas quelque ridicule à vouloir faire la leçon à Socrate (304 d) ?

Clinias. Clinias est un de ces jeunes aristocrates athéniens que l'on rencontre souvent parmi les auditeurs du philosophe. Fils d'Axiochos (271 b, 275 a), il est cousin d'Alcibiade, dont un frère, appelé aussi Clinias, se trouve mentionné dans le *Protagoras* (320 a). Platon le représente ici comme un tout jeune homme, un adolescent (μειράκιον, 271 b etc. ; νεανίσκος, 275 a), qui traîne à sa suite un nombreux cortège d'admirateurs (273 a). Il est un des familiers de Socrate, car, en l'apercevant, il vient avec empressement s'asseoir à sa droite (273 b). Et Socrate exprime l'affectueuse sollicitude dont ce charmant adolescent est entouré par ses amis, qui désirent le voir devenir un homme accompli (275 a).

En dépit de son âge, il a déjà quelque habitude de la discussion et de la méthode dialectique (275 a). Pourtant, sa timidité est extrême : dès la première question d'Euthydème, il perd contenance (275 a). En revanche, quand il est encouragé par Socrate, avec le secours de ce guide bienveillant dont la parole éclaire un à un tous les problèmes soulevés, sans chercher à déconcerter son inexpérience, il fait preuve de justesse d'esprit. A coup sûr, il est encore jeune et naïf, comme l'observe son interlocuteur ; il s'étonne d'entendre dire à Socrate que la σοφία implique l'εὐτυχία et en est une forme (279 d). Mais il n'hésite pas à affirmer que la σοφία peut s'enseigner, et Socrate le félicite d'être si bien entré dans sa doctrine (282 c). Dans le second entretien, il a déjà réalisé des progrès surprenants. Il ne se borne plus à acquiescer ; il prend délibérément parti ; il invoque l'expérience pour soutenir que les faiseurs de discours sont incapables d'utiliser

leurs propres productions (289 d). Bien plus, il n'hésite pas à se prononcer contre le Maître. A Socrate exprimant l'opinion que l'art du général est capable plus que tout autre d'assurer le bonheur, il oppose, avec une singulière assurance, une démonstration devant laquelle Socrate éprouve une surprise mêlée d'admiration, et qui arrache à Criton un cri d'émerveillement. Se peut-il qu'un si jeune homme ait tenu de pareils propos ? Il faut admettre en ce cas que la méthode socratique, employée comme moyen d'éducation, réalise des miracles. Mais Criton reste incrédule, et il laisse entendre que l'être « supérieur » par qui a été tenu ce langage n'est autre que Socrate lui-même (291 a).

Ctésippe. Moins séduisant que Clinias, Ctésippe fait avec lui un contraste marqué. On le retrouve dans le *Lysis*, où il est donné comme originaire du dème de Paeania (203 a ; cf. *Euthyd.*, 273 a) et cousin de Ménexène (206 d). Mais il joue dans le *Lysis* un rôle beaucoup plus effacé que dans l'*Euthydème*. Il est nommé ici νεανίσκος (273 a), et il faut se le représenter, lui aussi, comme un très jeune homme, toutefois un peu plus âgé probablement que Clinias. L'auteur fait son portrait en deux mots : « une excellente nature, malgré une violence emportée qui est un effet de la jeunesse » (273 a). Amant de Clinias, il tranche sur ses autres adorateurs par la fougue du sentiment. Au début de l'entretien, il s'est trouvé éloigné de Clinias, dont la vue lui est masquée par Euthydème. Il change de place pour s'asseoir en face du groupe qui entoure le bien-aimé (274 c). Quand Dionysodore déclare que vouloir transformer Clinias d'ignorant en savant revient à désirer sa mort, Ctésippe éclate avec indignation contre un pareil sacrilège (283 e). Le désir de briller aux yeux de Clinias surexcite son esprit au cours de la discussion, et, lorsqu'il réussit à prendre Dionysodore au piège de sa dialectique, tout fier d'avoir remporté un pareil succès devant son bien-aimé, il en paraît « dix fois plus grand » (300 d).

Mais Ctésippe ne songe pas seulement à ses intérêts amoureux ; il aime la discussion pour elle-même (φιλήκοος, 274 c), il s'y jette avec ardeur, et y déploie l'insolence batailleuse qui le caractérise. Il n'intervient pas dans le premier entretien des sophistes avec Clinias, mais plus loin le sophisme de

Dionysodore relatif à son bien-aimé lui arrache, on l'a vu, une protestation indignée. Dès lors il part en guerre contre les étrangers, et particulièrement Dionysodore. Inhabile, au début, à découvrir le point faible dans les raisonnements de l'adversaire, et trop courroucé pour garder son sang-froid, il riposte par des sarcasmes insultants. Il faut que Socrate s'interpose pour l'apaiser. Il se radoucit aussitôt ; il a pour Dionysodore des paroles conciliantes. Mais quelques instants après, dans un débat qui met aux prises Socrate et les sophistes, il ne peut se retenir d'éclater encore ; il accuse Euthydème et Dionysodore de battre la campagne.

Quand les sophistes, appelés à l'aide par Socrate, engagent la troisième discussion, Ctésippe, qui commence à voir clair dans leur jeu, se met à les attaquer sur leur propre terrain. Comme ils prétendent tout savoir, il les accable impitoyablement des questions les plus incongrues. Il ne fait encore, à vrai dire, que reprendre et pousser à bout les objections de Socrate. Mais un peu plus loin il se sent assez fort pour prendre l'offensive, et retourner contre ses adversaires leurs propres raisonnements, afin d'en dégager l'absurdité. Se sentant maître de la situation, il ne se fâche plus et se borne à rire, quitte à lâcher parfois une insolence. Il ne proteste plus contre les sophismes : il leur tient tête, en en prenant hardiment le contre-pied, ou en inventant des arguties à l'exemple de l'adversaire. Enfin il réussit à faire tomber Dionysodore dans une réponse imprudente. C'en est fait : l'adversaire est à terre, et Ctésippe pousse un cri de triomphe. Socrate lui-même le remarque : à l'école des sophistes, il a appris le secret de les vaincre. Désormais Ctésippe n'intervient plus, sinon tout à fait à la fin du débat, pour saluer d'un *bravo !* ironique l'inepte subtilité de Dionysodore, et annoncer aussitôt après que, devant ces jouteurs « invincibles », il ne lui reste qu'à quitter la place.

Euthydème et Dionysodore.

Les deux sophistes offrent, dans l'ensemble, le même caractère. Pratiquant le même art, ils se complaisent aux mêmes arguties, avec une assurance tranchante et un sentiment de leur supériorité qui les rendent ridicules l'un et l'autre. Chacun d'eux garde néanmoins sa physionomie propre. Euthydème, qui donne son nom au dialogue, est plus jeune

que son frère (283 a). C'est pourtant lui qui a le principal rôle. Socrate lui-même le fait ressortir quand il le compare à l'hydre, et Dionysodore au crabe de la légende (297 c). C'est Euthydème qui se charge d'annoncer que son frère et lui ont délaissé les arts dont ils faisaient autrefois profession, pour enseigner la vertu mieux que personne. C'est lui qui ouvre le premier entretien avec Clinias. Quand Socrate, à la fin de son second dialogue avec le jeune homme, appelle les sophistes à l'aide, c'est Euthydème qui prend la parole « sur un ton plein de superbe ». Plus fin ou moins imprudent que son frère, il conserve dans le débat une tenue dédaigneuse et garde son sang-froid. Il lui arrive sans doute, reprenant un reproche de Dionysodore (287 b), de traiter Socrate de radoteur et de s'impatienter de ses distinctions (295 b et suiv.). Mais il ne se laisse pas emporter par la discussion, et il blâme son frère de gâter le raisonnement par une maladresse dont il fait voir aussitôt la conséquence (297 a).

Dionysodore est comme la caricature d'Euthydème. Il est toujours prêt à renchérir sur les subtilités de son frère, et à charger l'interlocuteur. Dans le premier entretien avec Clinias, il s'empresse de donner la réplique à Euthydème, en s'emparant aussitôt de la thèse opposée pour mieux abasourdir le jeune homme. Pris à partie par Ctésippe, il se plaint d'être injurié; il se fâche à son tour. La passion et le désir de confondre à tout prix l'adversaire l'entraînent à des écarts de raisonnement qui lui attirent, avec une dure observation de son frère, l'humiliation de se voir battu par Ctésippe, pourtant un novice. Quelques-uns des sophismes les plus absurdes, notamment celui qui termine l'entretien, ont été mis dans sa bouche par l'auteur du dialogue. Dionysodore fait l'effet d'une sorte de mécanique, qui exécute avec un automatisme devenu presque instinctif certains mouvements, sans l'intelligence qui serait nécessaire pour en arrêter ou en modifier le jeu suivant les circonstances.

Socrate. Au-dessus de ses jeunes amis, et au-dessus des deux sophistes, Socrate domine tout le dialogue. On retrouve en lui dans l'*Euthydème* ses qualités habituelles de raison lucide, souple et ferme, de sérénité souriante et de malicieuse bonhomie. Il veille avec sollicitude sur Clinias, l'encourage à répondre quand il

le voit embarrassé, et s'empresse de le rassurer pour l'empêcher de perdre entièrement contenance. Il le guide patiemment dans leur commune enquête, lui montre le chemin parcouru, lui signale les difficultés, et le félicite quand il a obtenu de lui une réponse judicieuse et personnelle. Entre Ctésippe et Dionysodore il joue le rôle de conciliateur, et, en plaisantant le jeune homme tandis qu'il s'offre lui-même comme sujet d'expérience, il le ramène au calme. Feignant d'admettre comme prouvées les connaissances dont se targuent les deux sophistes, il professe pour eux une admiration sans bornes. Il se dit émerveillé de leur savoir encyclopédique, et désireux de suivre leurs leçons, surtout quand il apprend qu'ils se flattent d'enseigner la vertu avec une telle supériorité sur tous les maîtres. Il ne tarit pas d'éloges en entendant cette déclaration. Il invoque comme des divinités Euthydème et Dionysodore au début de l'entretien : plus loin, arrêté dans sa recherche, il implore leur assistance comme celle des Dioscures. Quand ils ont étourdi Clinias de leurs sophismes, il affecte devant une pareille habileté une stupeur profonde ; il se sent rempli de trouble à une question de Dionysodore, et reste frappé d'effroi devant son argumentation. Modestement il s'excuse de prêter à rire en essayant, lui profane, de montrer la voie à des maîtres, par un entretien pénible et diffus. Comme un beau joueur qui rend des points à l'adversaire, il feint de ne voir, dans le dialogue des sophistes avec Clinias, puis dans leur discussion avec Ctésippe, qu'un badinage préliminaire.

Mais l'urbanité du ton et la railleuse hyperbole des éloges ne l'empêchent pas de marquer nettement les défauts et la vanité de la méthode employée par les sophistes. Aucune de ces faiblesses n'échappe à sa clairvoyance ; il les signale au fur et à mesure, suivant une sorte de *crescendo* qui aboutit au jugement de la fin, résumé et conclusion de tout le débat (303c-304 b). Quand on les isole de leur enveloppe, ces critiques frappent par leur rigueur impitoyable : de toute la virtuosité des deux sophistes on s'aperçoit qu'il ne reste rien. Qu'on relise la condamnation finale : elle a beau multiplier les expressions les plus flatteuses ; ces formules d'admiration ne servent qu'à relever d'une cinglante ironie la dureté de la sentence. Il y a là comme une âpreté vengeresse qui surprendrait dans la bouche de Socrate, si nous ne savions qu'il

n'est ici que le porte-parole de Platon [1]. Il peut bien terminer son discours en renouvelant aux sophistes sa prière d'être admis parmi leurs disciples : on sait maintenant comme il les juge, et ce que cette faveur vaudrait à ses yeux.

Les différents tons et les attitudes.

C'est cette personnalité des divers interlocuteurs qui donne à l'*Euthydème* tant de vie et de valeur dramatique. Elle apparaît dans le langage même que l'auteur leur prête, et où se reflètent, avec la finesse la plus expressive, leur tour d'esprit et leur tempérament. Chacun d'eux a sa façon de raisonner et son style propre. Mais nous ne les entendons pas seulement parler : nous *voyons* leurs attitudes et leurs gestes, notés avec une sûreté et un sens de l'effet qui révèlent chez Platon le don de la scène. L'auteur évoque exactement le décor : le gymnase du Lycée, le vestiaire où Socrate est assis seul, puis le promenoir couvert où vont et viennent les deux sophistes. Après l'arrivée d'Euthydème et de Dionysodore, suivis de leurs disciples, c'est l'entrée de Clinias avec ses admirateurs, le brouhaha des assistants qui prennent place. Les deux sophistes, qui causent ensemble, s'arrêtent en voyant Clinias s'asseoir auprès de Socrate, et *jettent sur eux des coups d'œil répétés* (273 b). A l'éloge dont Socrate les salue, ils répondent *en échangeant un regard de mépris* et en se mettant à rire, *tous deux ensemble*, comme si un même mécanisme réglait leurs mouvements (273 d). Un instant après, ils répondent *en chœur* à une question de Socrate (274 a). Comme il s'excuse de leur proposer le thème à traiter, Euthydème, qui n'est jamais pris au dépourvu, accepte avec bravoure et assurance (275 b). On le verra plus loin, appelé à l'aide par Socrate, entamer sans hésitation, sur un ton solennel, un interrogatoire qui, pas plus que les précédents, ne touchera au sujet (293 a). Les mines de Dionysodore ont été marquées par Platon avec un soin particulier : c'est en effet le personnage grotesque du dialogue. Quand son frère commence à interroger Clinias, *il se penche*

1. Il est étrange que certains critiques aient jugé « indulgent et enjoué » le comique de l'*Euthydème*. Bonitz, *Platonische Studien*[3], p. 133, s'élève contre cette appréciation. Voir aussi Gifford, *The Euthydemus of Plato*, 1905, p. 11 et suiv.

à l'oreille de Socrate, *avec un large sourire sur le visage,* pour l'avertir que l'interlocuteur sera confondu, quoi qu'il fasse (275 e). La même mimique reparaît plus loin : un chuchotement de Dionysodore annonce à Socrate un nouveau tour d'Euthydème. Devant ce sourire et cette satisfaction, on croit déjà voir et entendre le bon père des *Provinciales*, faisant admirer l'inépuisable ingéniosité des casuistes. Malgré son âge, Dionysodore se met pourtant à rougir, comme un écolier pris en faute (297 a), lorsque son frère le réprimande sur sa maladresse. Mais il a recouvré son assurance quand, s'apprêtant à réfuter Socrate, *il fait une pause* par pure feinte, comme s'il s'absorbait dans la contemplation de quelque problème (302 b). Pour donner une idée de la rapidité étourdissante avec laquelle les deux frères multiplient leurs sophismes, Platon les compare à des joueurs qui se renvoient la balle (277 b).

Clinias a la tenue qui convient à son âge et à sa timidité. A la première question d'Euthydème, il rougit, pris de court, et tourne les yeux vers Socrate (275 d). Mais il se met à rire, à la suite de Ctésippe, devant le triomphe de son adorateur (300 d). La véhémence de Ctésippe se manifeste à tout instant dans ses attitudes. Au début de l'entretien, *il saute sur ses pieds,* pour venir s'installer en face de son bien-aimé. On a vu comment son indignation éclate contre Dionysodore et les injures qu'il lui jette à la face (284 e). Plus loin, il accusera les sophistes de divaguer (288 b). Il se met à rire (288 e) en déclarant qu'il bat son chien, faute de pouvoir frapper les sophistes et leur père, et quand, redoublant d'efforts, il a fini par abattre l'adversaire, il célèbre son triomphe, *suivant sa coutume*, par de grands éclats de rire (300 d).

L'*Euthydème* est une comédie, avec son décor et ses acteurs. Elle a même *un chœur* : les disciples des deux sophistes qui, assistant à l'entretien, accueillent chaque victoire de leurs maîtres par des manifestations d'enthousiasme. Après la première partie du dialogue entre Clinias et les sophistes, ils font entendre leurs rires et leurs acclamations (276 b), *comme un chœur au signal de l'instructeur*. Ils recommencent un instant après (276 d). Le ridicule sophisme de Dionysodore qui termine l'entretien est accueilli par des rires, des applaudissements et des cris de joie tels que les admirateurs des

sophistes en perdent presque le souffle (303 b). A ce chœur bruyant s'opposent les amis de Clinias, Socrate à leur tête ; ils se bornent à manifester par leur silence l'espèce de saisissement que leur causent les étranges raisonnements de l'adversaire (276 d).

La composition. Si l'on considère le morceau central de l'œuvre, c'est-à-dire le récit de Socrate, en laissant de côté le dialogue avec Criton qui le prépare d'abord et le commente ensuite, cette comédie se déroule en *cinq actes* ou épisodes [1], après une narration qui sert de préambule (272 c-275 c). *Le premier* est l'entretien des sophistes et de Clinias (275 c-277 c). Il est suivi d'une intervention de Socrate, qui en fait le résumé et la critique, et prépare le second acte. *Ce deuxième épisode* est fait d'un dialogue entre Socrate et Clinias (278 e-282 e). Socrate a montré aux étrangers le genre d'exposition qu'il demandait. Il leur cède maintenant la place, et c'est *le troisième acte* : discussion d'Euthydème et Dionysodore avec Socrate et Ctésippe (283 a-288 d). Il s'achève par l'explication que Socrate donne à Ctésippe de la méthode des deux sophistes, et par l'annonce d'un nouvel entretien entre Socrate et Clinias. Cet entretien, suite du premier, forme *le quatrième acte,* et s'achève sur un appel de Socrate aux sophistes (288 d-293 a). Euthydème et Dionysodore rentrent en scène, et la longue discussion où prennent part, comme précédemment, les sophistes, Socrate et Ctésippe, est *le cinquième et dernier épisode.*

Bonitz remarque avec raison que l'œuvre de Platon n'offre pas de dialogue où la composition soit plus nettement marquée que dans l'*Euthydème*. On peut ajouter que cette composition témoigne d'un art supérieur. Comme dans une pièce de théâtre bien construite, les épisodes successifs s'y font valoir l'un l'autre, et la progression continue de l'intérêt y est frappante. Au premier entretien des sophistes avec Clinias s'oppose le premier entretien de Socrate avec son jeune ami ; avec la discussion qui forme le troisième épisode contraste le second dialogue de Socrate et de Clinias. Ainsi une alternance régulière est observée d'un bout à l'autre, soulignant

1. H. Bonitz, *o. l.*, p. 105.

non seulement la marche de l'action, mais aussi et surtout la signification philosophique de l'œuvre. A la fin du premier acte, Socrate prend la parole pour expliquer à Clinias qu'il ne s'agit que d'une sorte de prélude à l'initiation véritable. Il donne à Ctésippe un avertissement analogue à la fin du troisième acte : les sophistes plaisantent ; ils n'ont pas encore abordé sérieusement le sujet. La symétrie des deux endroits saute aux yeux. Elle met fortement en relief les étapes successives de l'entretien, ou, pour mieux dire, elle fait ressortir que la discussion n'avance pas. Ces deux interventions aboutissent à une conclusion du même genre. Socrate clôt la première en priant les sophistes de montrer à Clinias comment il faut s'attacher au savoir et à la vertu. Il réitère cette invitation au terme de son entretien avec le jeune homme. Il y revient enfin après la sortie de Ctésippe, pour reprendre avec Clinias l'enquête interrompue.

Ce rythme se fait sentir à l'intérieur même de certains épisodes. Ainsi dans le second. Une première passe entre Dionysodore et Ctésippe est suivie d'un éclat de Ctésippe, qui proteste avec violence. Un instant arrêtée, la discussion reprend entre Euthydème et Ctésippe, puis entre Dionysodore et Ctésippe. Nouvelle sortie du jeune homme : Socrate doit intervenir pour le rappeler au calme. Cette fois, c'est contre Socrate que se tourne Dionysodore. Mais de nouveau Ctésippe éclate contre l'adversaire, et il faut encore que Socrate s'empresse de l'apaiser.

Ces balancements symétriques, ces arrêts, ces reprises, ces contrastes, dessinent vigoureusement les articulations du dialogue. Un coup d'œil sur la suite des épisodes suffit à montrer comment la progression de l'intérêt y a été ménagée. Quand l'entretien commence, on sait quel est le but à atteindre : les sophistes sont invités à faire preuve de leur savoir en exhortant Clinias à la vertu. Ils acceptent ; ils prennent la parole. Allons-nous entendre l'exhortation promise ? Non. Les deux sophistes, jouant sur les mots et soutenant tour à tour des thèses opposées, réduisent Clinias au silence. Le résultat est entièrement négatif. Mais Socrate rassure Clinias : ce premier engagement n'était qu'un jeu. Pour orienter plus sûrement l'entretien, il va montrer la voie aux sophistes. Le thème posé au début, il le développe à sa manière. Et quand il s'arrête, le problème a pris la forme la plus précise. Au

moment où les deux sophistes rentrent en scène, l'attente de l'auditeur se trouve donc redoublée. Que vont-ils dire ? Pourront-ils se dérober encore ? Quel tour va prendre le débat ? Le premier entretien avec Clinias n'avait été qu'une escarmouche ; le second se développe avec ampleur : au lieu de Clinias, c'est Socrate lui-même qui y prend part avec Ctésippe. Il est aussi plus dramatique : Ctésippe n'observe pas l'attitude passive de Clinias : il s'emporte, dispute, proteste ; à deux reprises, Socrate doit l'inviter au calme ; Dionysodore lui-même se plaint d'être injurié ; il reproche à Socrate de sortir du sujet et de radoter. Mais quand ce troisième acte prend fin, on s'aperçoit que la question n'a pas encore été traitée par les sophistes : le résultat est encore négatif. Faut-il donc renoncer à l'exposition promise ? De nouveau, Socrate nous rassure : Euthydème et Dionysodore n'ont pas encore voulu parler sérieusement ; pour les y décider, il va reprendre sa recherche avec Clinias. Or, l'enquête aboutit à une impasse. Socrate, dans son embarras, invoque le secours des sophistes : la question qu'il n'a pu résoudre, il leur demande de l'éclaircir. L'examen poursuivi a déblayé le terrain et nettement dégagé le problème, qui se pose désormais sous cette forme : quelle est la science qui, satisfaisant aux conditions reconnues nécessaires, doit assurer aux hommes le bonheur ? On voit comment l'attente de l'auditoire est ranimée. Mis au pied du mur, les sophistes vont-ils une troisième fois s'esquiver ? La discussion recommence, et prend un développement qu'elle n'avait pas atteint encore. Socrate y joue un rôle de plus en plus important. Ctésippe et lui ne se contentent plus de présenter des objections : pour confondre l'adversaire, ils lui empruntent ironiquement ses procédés. C'est qu'ils ont renoncé à rien tirer d'eux. La discussion s'achève encore sans résultat positif ; mais désormais la cause est entendue, et il ne reste plus à Socrate qu'à dégager la conclusion de tout le débat.

Le récit de Socrate s'encadre, on l'a vu, dans une conversation avec Criton. Mais Criton l'interrompt à la fin du quatrième épisode : un dialogue s'engage entre lui et Socrate. Cet intermède, dont la valeur dramatique est évidente, met en lumière l'art de la composition. Il unit plus intimement le récit avec le dialogue qui l'entoure, et il établit une sorte d'équilibre entre le début et la fin de l'ouvrage. En outre,

cette pause arrête l'attention sur les étonnants progrès que Clinias, paralysé d'abord par les sophistes, a réalisés grâce à la méthode de Socrate ; elle fait ressortir la difficulté de la recherche, et prépare avec une espèce de solennité la discussion finale. En montrant l'importance du problème à résoudre, elle accuse l'impuissance des sophistes, et nous achemine vers la conclusion.

Les deux éristiques.

Les deux sophistes mis en scène sont originaires de Chios, à ce que croit Socrate. Après avoir émigré à Thurium, ils ont été bannis de cette ville, et depuis de nombreuses années ils vivent en Grèce. Au moment de l'entretien, ils sont de passage à Athènes, mais ils y ont déjà fait un séjour (273 e) l'année d'avant ou la précédente (272 b ; cf. 287 c). Jusqu'alors ils se piquaient des connaissances les plus variées : experts à toutes les formes de la lutte, notamment à l'hoplomachie, ils se vantaient d'en enseigner le secret moyennant salaire. Leur habileté s'étendait à tout l'art de la guerre, à la tactique, à la stratégie ; bref, à tout ce que doit savoir un chef d'armée. En outre ils excellaient aux luttes judiciaires : ils savaient parler eux-mêmes devant un tribunal, et enseigner l'art de composer des discours appropriés à un auditoire de juges. Ce savoir si divers les apparentait à Hippias d'Élis. Car l'activité d'Hippias embrassait toutes les choses de l'esprit ; il parlait avec la même facilité sur l'astronomie, l'arithmétique, la géométrie, les syllabes, les rythmes, les modes et la mnémotechnie ; il discourait sur les généalogies des héros, la fondation des cités et l'antiquité en général ; il composait de magnifiques exhortations, des épopées, des tragédies et des dithyrambes[1]. Et, comme les sophistes de l'*Euthydème*, il pratiquait avec virtuosité les arts manuels : orfèvre, ciseleur, verrier, cordonnier, tisserand, il avait fabriqué lui-même son anneau, son cachet, son strigile, sa fiole à huile et ses vêtements[2]. Mais aujourd'hui Euthydème et Dionysodore tiennent pour accessoires leurs talents de naguère ; la science qu'ils professent est l'*éristique* (272 b) : ils excellent à réfuter, qu'il s'agisse de vérité ou d'erreur. L'objet de leur étude est

1. *Hippias majeur*, 285 b sq. (cf. *Hipp. min.*, 367 e sq.) ; 286 a b ; *Hipp. min.*, 368 c d.

2. *Hippias min.*, 368 b c.

la vertu : ils se flattent de l'enseigner mieux et plus rapidement que personne.

C'est sous ce double aspect de maîtres d'éristique et de professeurs de vertu qu'ils apparaissent dans l'*Euthydème*. A vrai dire, il est impossible d'entrevoir l'idée qu'ils se font de la vertu et leur manière de l'enseigner ; leur méthode se borne à réfuter l'interlocuteur, quelle que soit sa réponse. Vainement Socrate leur propose un thème à développer, et tente de les y ramener ; chaque fois, tout en acceptant, ils s'échappent, pour se retrancher dans un système de discussion dont les résultats ne peuvent être que négatifs.

Récapitulation et nature des sophismes.

Les sophismes qu'ils soutiennent sont au nombre de vingt-deux [1] : deux dans leur entretien avec Clinias ; six dans la première discussion avec Socrate et Ctésippe ; quatorze dans le débat final. Bonitz [2] croit y découvrir un plan déterminé : il y distingue quatre groupes pour la forme et deux pour le fond. Horn paraît voir plus juste en les rangeant en trois catégories, qui correspondent aux trois entretiens où ils apparaissent.

Les deux sophismes du premier entretien portent sur la même question ; une étroite parenté rattache entre eux ceux du second ; aucun ordre ne se découvre dans ceux du troisième : ils se réduisent à des arguties de plus en plus misérables, pour aboutir à la risible question de Dionysodore, qui en marque la fin et le couronnement. C'est par elle qu'on peut commencer l'énumération, car le sophisme s'y présente sous la forme la plus grossière : *confusion du sujet et de l'attribut* (303 a), dans une phrase où il n'y a en fait ni l'un ni l'autre. On mettra dans le même groupe les sophismes qui précèdent. Quatre d'entre eux s'appuient sur une amphibologie purement accidentelle, due à une particularité de syntaxe : *locution à double sens, actif et passif* (300 a) ; phrase où, grammaticalement, *le sujet peut être pris pour l'objet* (300 b) [3] ; de même 300 b et 301 c d.

Un genre de sophisme d'une qualité plus fine est celui qui

1. F. Horn, *Platonstudien*, p. 145 sq. — Bonitz n'en comptait que vingt et un.

2. *O. l.*, p. 108 et suiv.

3. Sophisme παρ' ἀμφιϐολίαν, Aristote, *De soph. el.*, IV, 4.

porte non plus sur une équivoque fortuite, mais sur le *double sens* naturellement présenté par certains mots. A cette catégorie appartiennent les deux premiers sophismes (275 a-277 c) : οἱ μανθάνοντες peut être entendu « ceux qui apprennent » ou « ceux qui comprennent »[1] ; de même οἱ σοφοί (« les savants » ou « les intelligents »), οἱ ἀμαθεῖς (« les ignorants » ou « les sots »).

Dans le second entretien des éristiques avec Socrate et Ctésippe, Dionysodore tire parti du double sens de εὖ et κακῶς λέγειν (284 d) « dire du bien, du mal » ou « parler comme il faut, inexactement ». Mais le sophisme se rattache, pour le fond, à un autre groupe qui sera indiqué plus bas. De même plus loin (287 d) le jeu sur le sens de νοεῖν « comprendre » et « signifier ». C'est une équivoque analogue qui dans le troisième entretien permettra à Dionysodore de prendre ἔχειν, « posséder », au sens de « avoir sur soi » (299 d e). Joignons-y le sophisme fondé sur la signification de παρεῖναι (301 a) « appartenir à » ou « être auprès de », bien que la question soulevée ici soit plus complexe et dépasse un simple jeu de mots.

Certains sophismes sont en effet de nature plus subtile, et touchent à de véritables problèmes philosophiques. Ainsi (283 d) quand Dionysodore entend ὅς au sens de οἷος, et joue sur la valeur de εἶναι « être (tel) » et « exister » : *la qualité de l'objet est prise pour l'objet lui-même*. Ailleurs, *une qualité* de l'individu, confondue avec *l'individu* en personne, acquiert une valeur absolue (298 a b). Cette confusion est plus loin poussée à l'absurde (298 c d). Du même ordre est le sophisme développé par Euthydème sur le sens de ἐπιστήμων (293 c)[2] ; il nous ramène à l'entretien des deux sophistes avec Clinias, et à la notion du savoir. Comparer l'équivoque fondée sur le sens de ἀεί « chaque fois » pris avec une valeur *absolue* : « toujours », de même que πάντα (296 a-d), et le sophisme relatif aux biens (299 a b). Ajoutons enfin celui qui repose sur le sens équivoque de l'idée de *possession*, et sur son extension arbitraire (302 b sq.).

En d'autres endroits, l'habileté des éristiques consiste à confondre *la réalité de la parole* avec *la réalité de la chose*

1. Sophisme παρ' ὁμωνυμίαν, Aristote, *o. l.*, IV, 3.
2. Aristote, *o. l.*, V, 1.

exprimée. Ainsi, dans ce sophisme qu'il est impossible de dire faux (284 a) et dans celui qui y fait suite sur ποιεῖν (284 b c). On peut y joindre celui qui a trait à l'*impossibilité de contredire*, ἀντιλέγειν (285 e et suiv.).

Mentionnons, pour finir, le rapprochement établi arbitrairement *entre deux attributs d'un même objet* pour en tirer un troisième (298 e) : ce chien est *à toi* (σοι) ; or il est *père ;* il est donc *ton père*[1].

Platon a pris soin d'indiquer lui-même, çà et là, le genre de supercherie que recouvrent certains de ces sophismes. Socrate explique à Clinias que les éristiques jouent sur le double sens de μανθάνειν (278 a). Il dénonce l'extension abusive donnée par Euthydème au sens de ἐπιστήμων (293 c) ; il tente de conserver leur valeur limitée aux mots ἀεί et πάντα (296 a b), plus loin, à πατήρ (289 a). Il fait comprendre la méthode des sophistes, en la leur empruntant pour la retourner contre eux : quand le mot ἕτερος, entendu par Dionysodore au sens de *différent de soi-même*, est repris par lui au sens de *différent d'autre chose*, il ne manque pas d'avertir qu'il essaie d'imiter l'habileté de l'adversaire 301 b). De même Ctésippe découvre le sophisme fondé sur le sens de τὰ ὄντα (284 a et 284 c). Il montre à Dionysodore, par son propre exemple, qu'il est possible de contredire (285 e). Il se charge, comme Socrate, de ruiner l'argumentation de l'adversaire, soit en passant de l'idée générale à ses applications positives, soit en poussant le raisonnement à l'absurde, comme lorsqu'il contraint les sophistes à soutenir cette énormité que leur père est le père de toute la création (298 c). Ailleurs, leurs procédés sont repris par lui et tournés en caricature (299 e). Socrate et lui dégagent de l'argumentation des sophistes des contradictions qui la détruisent : tel le dilemme où Socrate enferme Dionysodore (287 e). Ctésippe lui-même réussit à tirer de Dionysodore deux propositions contradictoires (300 c d).

Jugement porté sur l'éristique.

Les défauts et le vide de l'éristique sont marqués par Socrate avec une précision et une force qui ne laissent rien à désirer. Après le premier entretien des sophistes avec Clinias,

1. Aristote, *o. l*,, XXIV, 2 et 4.

il observe que leur méthode se réduit à un jeu (παιδιά) : elle consiste à épiloguer sur le sens des mots, et n'apprend rien sur les choses (278 b). Après la seconde discussion, il va plus loin encore : la thèse de Dionysodore sur l'impossibilité de parler faux (ψεύδεσθαι) implique qu'il n'existe ni opinions fausses ni ignorance. Mais alors que viennent donc enseigner les deux sophistes (286 e-287 a)? En ruinant l'adversaire, cette thèse se ruine elle-même (286 c) : conclusion reprise 288 a. Le jugement final (303 b-304 b) résume et complète ces critiques, pour formuler une condamnation accablante. A quoi se ramène l'éristique des deux sophistes? A une méthode de réfutation parfaitement stérile, puisque, s'attaquant au vrai comme au faux (272 a), elle se détruit en abattant l'adversaire. Elle n'a même pas le mérite de la difficulté : le premier venu est en peu de temps capable de la pratiquer, comme l'a prouvé Ctésippe. Elle est d'ailleurs inutilisable hors du cercle restreint que les sophistes forment avec leurs disciples : tout autre qu'eux rougirait de se complaire à de pareilles arguties.

Les adversaires visés par Platon.

L'éristique condamnée ici a pour représentants Euthydème et Dionysodore. Il n'y a pas lieu, semble-t-il, de mettre en doute la réalité historique du personnage d'Euthydème : il est nommé dans le *Cratyle* (386 d), à propos d'une thèse que Platon lui attribue. Dans l'écrit d'Aristote Περὶ σοφιστικῶν ἐλέγχων, on retrouve quelques-uns des sophismes prêtés par Platon aux deux éristiques ; or Euthydème y est nommé (177 b 12) ; il est mentionné encore par Aristote dans sa *Rhétorique* (II, 1401 a 27). L'existence de son frère n'est attestée, en dehors de l'*Euthydème*, que dans les *Mémorables :* Xénophon conte que Dionysodore, étant venu à Athènes, faisait profession d'enseigner la stratégie (III, 1, 1-11). Il s'accorde sur ce point avec Platon, mais ne dit rien de Dionysodore maître d'éristique. Il est possible que l'indication n'ait pour source que l'*Euthydème* ; mais l'absence d'autres témoignages ne nous autorise pas à considérer comme une fiction le personnage de Dionysodore, ni à chercher sous son nom[1] un contemporain que Platon n'aurait pas voulu

1. Suivant Teichmüller, *Literarische Fehden*, I, p. 27 sq., Diony-

désigner expressément. Elle ne donne pas davantage le droit de supposer[1] que l'auteur de l'*Euthydème*, en lui faisant enseigner l'éristique, lui ait prêté une physionomie fantaisiste.

Les Mégariques. Si, par le caractère varié de leurs connaissances, Euthydème et Dionysodore rappelaient autrefois Hippias, en tant qu'éristiques, et tels que Platon les présente, ils se rapprochent des Éléates[2] et des Mégariques. On peut admettre qu'Euthydème était un sophiste influent[3], et auteur de l'ouvrage auquel Platon a emprunté les thèses paradoxales de son dialogue[4]. Il est probable néanmoins qu'un certain nombre de ces sophismes ont été imaginés par Platon, ou qu'ils étaient alors d'un emploi courant parmi les éristiques[5]. Au reste, tout en les visant personnellement, Platon paraît attaquer sous leur nom d'autres adversaires. Il lui arrive de signaler que le sophisme sur l'impossibilité de contredire était déjà fort utilisé dans l'entourage de Protagoras, et plus anciennement encore (286 c). Mais, à en juger par le dialogue qui porte son nom, Protagoras avait une manière tout à fait différente de celle des deux éristiques : il procédait par discours suivis. Euthydème et Dionysodore se séparent profondément de cette ancienne génération de sophistes. Leur méthode qui, sou-

sodore n'est autre que Lysias. Lysias avait un frère du nom d'Euthydème; il s'était avec lui rendu à Thurium, et, après avoir enseigné quelque temps la rhétorique, il avait pris le métier de logographe (cf. *Euthyd.*, 272 a). — Mais la famille de Lysias était originaire de Syracuse, non de Chios ; à l'époque où se place l'entretien de l'*Euthydème* (*avant* 404, voir p. 139), le qualificatif de *vieillard*, donné à Dionysodore, ne convient pas à Lysias, né vers 440.

1. Comme l'a fait Welcker.

2. A l'exemple de Parménide, ils soutiennent que *le non-être* (τὸ μὴ ὄν, τὰ μὴ ὄντα) ne peut jamais être objet de pensée, ni de parole, ni d'action (284 b, 286 a ; cf. *Soph.*, 237 b-238 d).

3. U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Platon*, II, p. 155. Mais il serait téméraire d'en faire avec Winckelmann (*Proleg.*, p. xxvi) une certitude.

4. Wilamowitz, *id.*

5. Dans le traité rappelé plus haut, Aristote ne nomme qu'une fois Euthydème et à propos d'un sophisme qui ne figure pas dans le dialogue de Platon (cf. Bonitz, *o. l.*, p. 134).

mettant l'adversaire à un interrogatoire continuel et un système de raisonnement rapide, réfute au fur et à mesure chacune de ses réponses, est une caricature de la dialectique de Socrate. Son défaut est d'ergoter sur le sens des mots en se gardant de les définir, et de se borner à la surface des choses, sans aucun souci de l'objet même de la discussion. Au lieu de n'être qu'un moyen, elle semble trouver sa fin en elle-même. Platon reproduit vraisemblablement ici les stériles habitudes en usage dans certaines écoles socratiques ; mêlant la dialectique des Éléates à celle de Socrate, elles offrent comme une image dégénérée du socratisme[1].

Antisthène. Deux ou trois sophismes sur lesquels Platon insiste particulièrement étaient, on le sait, soutenus par Antisthène, dont la doctrine présentait de grandes analogies avec celle des Mégariques. Comme Protagoras, il niait la possibilité de contredire[2]. Selon lui il n'y avait pour chaque chose qu'une façon d'en parler ; si l'on tenait un autre langage, c'est qu'on parlait d'un autre objet : d'où résultait à la fois l'impossibilité de parler faux et de contredire[3] (cf. *Euthyd.*, 286 a et suiv.). Il se peut aussi qu'un passage du dialogue (300 e-301 a) soit une allusion à la théorie des Formes. Pour riposter aux attaques d'Antisthène contre cette doctrine, Platon prêterait à Dionysodore un inepte sarcasme qui serait la caricature des objections d'Antisthène[4]. Mais il n'est pas absolument certain

1. Cf. Th. Gomperz, *Les penseurs de la Grèce*, trad. Raymond, II, p. 567 ; H. Raeder, *Platons philosophische Entwickelung*, p. 69.

2. Diogène de Laërte, IX, 53 : il avait écrit un traité Περὶ τοῦ μὴ εἶναι ἀντιλέγειν (*id.*, III, 35).

3. H. Raeder, *o. l.*, p. 141-2, pense que suivant Protagoras (Diog. Laërte, IX, 41) il était possible de soutenir sur le même sujet deux thèses opposées, doctrine inconciliable avec la théorie d'Antisthène. Celle-ci aurait été faussement attribuée aussi à Protagoras par Diogène de Laërte. Et Platon, nommant Protagoras, mais songeant à Antisthène, les aurait ironiquement renvoyés dos à dos : s'il n'y a rien de faux, comme le dit Antisthène, il n'y a rien de vrai, comme l'affirme Protagoras. C'est la négation de tout enseignement, et celui des deux sophistes se détruit lui-même.

4. Zeller, II, 1^4 p. 296, A^2 ; Bonitz, *o. l.*, p. 136.

que la théorie proprement dite des Formes soit soulevée dans cet endroit du dialogue[1].

La polémique de l'Euthydème. Si ces rapprochements sont fondés, on s'explique mieux le contenu et le ton de l'*Euthydème*. Ce ne sont pas seulement deux éristiques de passage que Platon aurait voulu combattre. A travers eux il attaquerait des écoles rivales de la sienne et des adversaires personnels. Il accuserait avec force l'abîme qui le sépare de certains Socratiques et l'irréductible opposition qu'il discerne entre son enseignement et le leur. Bref, l'*Euthydème* marquerait un épisode de la polémique soutenue par Platon contre ses rivaux. Malgré l'incertitude qui peut subsister sur le sens de certaines attaques, il est impossible, à la lecture de l'ouvrage, de ne pas être frappé de la vigueur et de l'âpreté de la critique. L'*Euthydème* n'est pas seulement, comme le *Protagoras*, une spirituelle comédie : c'est une violente satire, menée sans ménagement ; elle respire une animosité qui serait incompréhensible si l'auteur ne ripostait à des ennemis qu'il a résolu d'abattre[2].

Les thèses attribuées aux sophistes de l'*Euthydème* sont condamnées en bloc par Platon : il est clair qu'à ses yeux aucune ne mérite la discussion. Plus tard, il changera d'avis, il s'apercevra que ces propositions paradoxales touchent à des problèmes difficiles, qui demandent un examen approfondi[3]. Dans le *Théétète* il reprendra la définition du savoir; il discutera la question déjà effleurée dans l'*Euthydème* : peut-

1. Cette idée que dans toute belle chose il y a de la beauté se retrouve dans l'*Hippias majeur*, 289 d ; *Gorgias*, 497 e ; cf. *Euthyphron*, 6 d; *Ménon*, 72 c ; elle n'exprime peut-être encore qu'une conception socratique (Wilamowitz, *o. l.*, p. 158).

2. Wilamowitz, *o. l.*, p. 157, traite de roman l'hypothèse d'une attaque dirigée contre Antisthène : il allègue que rien n'empêchait Platon de mettre en scène son adversaire. Mais Platon a pu avoir ses raisons, que nous ignorons. On trouve chez lui maintes allusions à cette polémique, expressément attestée par Diogène de Laërte (III, 35) et généralement admise aujourd'hui. Les deux sophistes de l'*Euthydème* n'ont abordé que dans leur vieillesse l'étude de l'éristique. Ne serait-ce pas une allusion à Antisthène, si c'est bien lui que vise le *Sophiste* (251 b τῶν γερόντων τοῖς ὀψιμαθέσι) ? Cf. Gomperz, *o. l.*, p. 568.

3. Raeder, *o. l.*, p. 143.

on ne pas savoir ce qu'on sait[1]? Il y reviendra dans le *Cratyle* (385 b) et surtout dans le *Sophiste* (236 e-246 a), où il examinera de nouveau cette proposition : « il n'est pas possible de parler faux ». Dans ce dernier dialogue, la cinquième définition du sophiste : athlète en discours, dont la spécialité est l'éristique (231 e), s'applique avec une surprenante exactitude à Euthydème et Dionysodore. N'est-ce pas à eux que songe Platon, quand il parle de ces contradicteurs de métier, doués en apparence d'un savoir universel, capables sur tout sujet d'en remontrer à tout le monde, et habiles à rendre vrai le faux? Mais cette fois, allant au fond des choses, il prouve, en démontrant contre Parménide l'existence du non-être, que le discours peut être faux. Et, opposant entre elles les deux méthodes d'éducation, il fait voir que la maïeutique de Socrate n'a rien de commun avec les procédés sophistiques.

Mise en valeur de la dialectique socratique.

Pour ruiner l'éristique, l'*Euthydème* ne se borne pas à en dénoncer la virtuosité puérile et la stérilité. En face de cette méthode qu'il ridiculise et condamne, Socrate expose la sienne. Si les trois discussions menées par les sophistes restent sans effet, il en est tout autrement des deux entretiens de Socrate avec Clinias. S'emparant du thème que les deux éristiques ne veulent ni ne peuvent traiter, Socrate montre les résultats féconds obtenus par la véritable dialectique, — la sienne[2]. Il établit que la σοφία est le seul vrai bien, et que la φιλοσοφία, ou recherche du savoir, est la condition nécessaire du bonheur. Plus loin, il est vrai, le dialogue s'engage dans une impasse : quelle sorte du savoir faut-il acquérir? Après avoir montré que cette science doit non seulement produire, mais enseigner le moyen d'utiliser à propos ce qu'elle produit, Socrate, arrivé à l'art « royal », se déclare incapable de pousser plus loin son enquête. D'où vient qu'il proclame ici son embarras? Doit-on croire que Platon, quand il écrivait l'*Euthydème*, n'avait

1. *Théét.*, 163-166.

2. Gomperz, *o. l.*, p. 509, insiste avec raison sur le contraste « profond et calculé » que la méthode de Socrate offre ici avec celle des deux éristiques.

pas encore découvert la clef du problème? Mais il serait étrange qu'il mît cet aveu dans la bouche de Socrate en présence de ses adversaires. Il semble évident au contraire que, s'il feint de s'arrêter devant une difficulté dont il signale l'importance, c'est parce qu'il croit en avoir déjà suggéré tout au moins la solution. Et son intention paraît claire : en invoquant, pour résoudre une question limitée et précise, l'aide des deux éristiques qui se sont jusqu'alors dérobés à son appel, Socrate veut leur ôter tout moyen de lui échapper encore. Or ce troisième débat n'aboutit pas plus que les précédents : le problème n'est même pas abordé par les sophistes. Dès lors la preuve est faite de leur impuissance totale. Socrate a maintenant le droit de conclure que l'éristique est une méthode vide, purement négative, et d'y opposer avantageusement la sienne[1]. Elles n'ont entre elles rien de commun, et le discrédit qui doit frapper la première, il serait contraire à la justice de le faire retomber sur la seconde. Si elles s'abritent l'une et l'autre sous le nom de φιλοσοφία, c'est à la faveur d'une équivoque, qui désormais ne saurait tromper personne. La φιλοσοφία est enseignée par Socrate : que Criton ne se laisse pas troubler par les contrefaçons qui lui sont offertes!

Le sens général de l'*Euthydème* est donc parfaitement net. Le problème posé au début, rappelé à la fin, est celui de l'éducation : c'est l'éducation de Clinias qui préoccupe les amis du jeune homme; le thème proposé aux sophistes consiste à montrer comment il doit aimer la science et cultiver la vertu. C'est aussi l'éducation de ses fils qui cause les perplexités de Criton. Or deux méthodes sont en présence, qui s'attribuent également une valeur éducative. Mais l'une, comme le montre la discussion, est entièrement vaine; l'autre prouve son efficacité, puisque la dialectique de Socrate réussit en peu de temps à dégager la valeur exceptionnelle de la σοφία et les conditions qu'elle doit remplir. Les étonnants progrès réalisés par Clinias attestent la fécondité de la méthode.

1. En dépit de l'obstacle qu'il s'est donné l'air de ne pouvoir surmonter, son entretien avec Clinias a d'ailleurs dégagé des conclusions importantes et déblayé utilement le terrain, en montrant que la τέχνη βασιλική ne répond pas aux conditions requises.

L'interlocuteur anonyme de Criton.

Que Platon crût nécessaire de séparer cette méthode de celle des éristiques, en dissipant une confusion possible ou réelle, c'est ce que prouve, outre le trouble de Criton, la conversation qu'il rapporte à Socrate. L'inconnu qui a commenté devant lui l'entretien enveloppe dans les mêmes sarcasmes Socrate, les sophistes et la philosophie elle-même (304 e). Ici Platon a certainement en vue un adversaire déterminé, non pas un groupe [1], mais un individu; la preuve en est que Criton prétend rapporter presque littéralement ses paroles. Divers noms ont été mis en avant [2], mais depuis Spengel [3] on admet ordinairement qu'il s'agit d'Isocrate [4]. On sait qu'Isocrate est nommé à la fin du *Phèdre*, dans des termes où les uns ont voulu voir un éloge sincère, les autres, au contraire, une ironie dédaigneuse et une critique. Nous n'avons pas à examiner ici cette question délicate, ni le lien qui peut être établi entre l'*Euthydème* et le *Phèdre*. De quelque façon qu'on interprète le passage du *Phèdre*, il n'est pas nécessaire d'y recourir pour expliquer celui de l'*Euthydème*. Les relations de Platon et d'Isocrate ont pu d'ailleurs varier selon les époques, au cours de deux carrières qui furent longues [5].

Comment nous est présenté l'inconnu de l'*Euthydème*? C'est un homme qui se croit d'une sagesse accomplie, et qui s'imagine en avoir la réputation auprès du public, un de

1. Comme le pensait Stallbaum (*Disputatio de Euthydemo Platonis*, p. 47), qui jugeait l'attaque dirigée contre les logographes en général.

2. Thrasymaque, par Winckelmann (*Proleg.*, p. xxxiv et sq.); peut-être visé en effet, mais à un autre endroit (290 a); Polycrate, par Fr. Hermann; Théodore de Byzance, par Sauppe.

3. L. Spengel, *Isokrates und Platon* (*Abhandl. der philosoph.-philologischen Classe der königl. bayer. Akad. der Wissenschaften*), Münich, 1853, VII, 1, p. 729 suiv.

4. Cependant la thèse de Spengel a été combattue par B. de Hagen, *Num simultas intercesserit Isocrati cum Platone*, Diss. Iena, 1906, et plus récemment par U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Platon*, II, p. 107 sq.

5. Th. Gomperz, *o. l.*, p. 566, le fait justement remarquer. L. Spengel admet une évolution dans ces rapports, mais ce qu'il dit de la date du *Phèdre* et l'interprétation qu'il donne de « l'éloge » d'Isocrate sont sujets à caution.

ceux dont l'habileté s'exerce sur les discours destinés aux tribunaux. Non qu'il soit lui-même un orateur : il ne semble pas s'être jamais présenté devant un tribunal, mais il compose des discours à l'usage d'autrui [1]. Il fait partie de ces gens qui, tenant le milieu entre le philosophe et l'homme d'État, prennent de la philosophie et de la politique juste le nécessaire, et recueillent les fruits de leur sagesse à l'abri des luttes et des périls. Inférieurs au politique comme au philosophe, placés dans la réalité au troisième rang, ils cherchent à occuper le premier devant l'opinion. Se font-ils battre dans la discussion ? c'est aux éristiques qu'ils attribuent leur échec.

Isocrate. Quiconque lit ce portrait sans prévention songe aussitôt à Isocrate. La présomptueuse vanité d'Isocrate était célèbre de son temps ; elle s'étale abondamment dans ses discours. Au début de l'*Échange* il se compare à Phidias, Zeuxis, Parrhasios [4]. Il s'écrie dans le *Panégyrique* (43 c) : « Si je ne parle avec l'éclat qui convient à mon sujet, à ma propre renommée, au temps que j'ai consacré à ce discours, et à ma vie tout entière, je demande à n'obtenir aucune indulgence, mais la risée et le mépris... ». Lui-même nous apprend que la faiblesse de sa voix et sa timidité ne lui ont jamais permis de prendre la parole en public [3]. Il a commencé par être logographe : cinq [4] parmi les discours qui nous restent de lui sont des plaidoyers

1. Ce détail prouve que Platon ne songe pas ici à Lysias. Wilamowitz estime que le lecteur athénien ne pouvait appliquer qu'à Lysias ce portrait de logographe : Lysias s'était montré l'adversaire des philosophes ; il attaquait leur arrogance dans un discours contre Eschine le Socratique (Athénée, XIII, 611) et traitait Platon de sophiste comme Eschine (Aristide, Ὑπὲρ τῶν τεττάρων, 517 (311). Mais il avait plaidé pour son propre compte contre Ératosthène en 403, et il serait invraisemblable que Platon eût perdu le souvenir de ce procès retentissant. Wilamowitz reconnaît d'ailleurs que la suite du portrait ne peut se rapporter à Lysias, et que Platon n'a pas eu l'intention de le viser.

2. 310 b.

3. *Panath.*, 234 c d ; *Phil.*, 98 c, etc.

4. En laissant de côté le discours Πρὸς Εὐθύνουν, apocryphe selon Drerup (*Isocratis opera omnia*, vol. I, ch. IV).

judiciaires écrits pour des clients[1]. La position qu'il a prise le range « à la limite » du philosophe et du politique. Son but est avant tout de composer des œuvres utiles, faites pour l'instruction de l'auditoire, pleines de hautes idées morales et de considérations politiques. L'éloquence, telle qu'il l'entend, est la méthode d'éducation par excellence. Elle est même une *philosophie,* et la seule digne de porter ce nom, car elle a un objet pratique[2]. La phrase de Socrate sur ces gens qui, « à l'abri des périls et des luttes, recueillent les fruits de leur sagesse », trouve son commentaire dans le discours sur l'*Échange,* notamment § 151, où Isocrate parle de son goût « pour la tranquillité et une vie sans tracas », existence qu'il jugeait « plus agréable que celle des gens remuants ». Avec l'ironique καρποῦσθαι τὴν σοφίαν de l'*Euthydème* on comparera la déclaration d'Isocrate (*id.* § 195) : ἀπολέλαυκα τοῦ πράγματος : on sait qu'il avait tiré beaucoup d'argent de son enseignement (*id.* § 158). A plusieurs reprises il a attaqué les éristiques : il parle dédaigneusement, au début de l'*Hélène,* de « ceux qui passent leur temps à des disputes (τοῖς περὶ τὰς ἔριδας διατρίβουσιν) sans intérêt, bonnes seulement à causer des difficultés à ceux qui les approchent » (208 b). Leur unique souci est de s'enrichir aux dépens de la jeunesse (209 b). Dans le discours *Contre les sophistes,* il s'écrie (291 b) : « Qui n'aurait de la haine et du mépris pour *ceux qui passent le*

1. B. de Hagen, *o. l.,* objecte, p. 19, qu'Isocrate ne fut logographe que dans ses premières années, et dans la suite se défendit toujours de l'être. Il proteste en effet dans l'*Échange,* 2, contre certains *sophistes* qui calomnient ses occupations, en prétendant qu'il écrit pour les tribunaux. Mais sa protestation montre précisément que jusqu'à la fin de sa carrière (lors du discours sur l'*Échange,* en 354, il a quatre-vingt-deux ans), ses adversaires le poursuivaient de cette appellation.

2. Il est vrai que l'inconnu de l'*Euthydème* parle avec mépris de la philosophie (304 e-305 a) et Hagen (*o. l.,* p. 21) en conclut que ce ne peut être Isocrate, qui décore du nom de philosophie son propre enseignement. Mais la φιλοσοφία raillée par l'inconnu est l'éristique des sophistes et la dialectique de Socrate : elle n'a rien à voir avec la conception isocratique, et le blâme porté contre la première, « ce que certains appellent la philosophie » (*Échange,* 270), ne tombe point sur la seconde.

temps aux disputes? Ils font semblant de chercher la vérité, mais tout aussitôt ils essaient de mentir... Ils en sont venus à ce degré d'impudence qu'ils tentent de persuader aux jeunes gens qu'ils sauront en les fréquentant ce qu'il convient de faire, et grâce à cette science trouveront le bonheur... », etc.

Il est vrai que la phrase présentée par Platon comme une citation presque littérale (304 c)[1] ne se retrouve pas dans l'œuvre d'Isocrate. Mais elle pouvait se lire soit dans un écrit aujourd'hui perdu[2], soit dans un passage disparu d'un des écrits conservés, notamment à la fin du discours *Contre les sophistes*[3], que l'on s'accorde généralement à tenir pour mutilé[4]. Il se peut encore que Platon reproduise une déclaration *orale* de son adversaire.

Que le portrait de l'inconnu *puisse* s'appliquer à Isocrate, ce n'est sans doute pas une preuve que ce dernier y soit effectivement visé. Cette identification est pourtant la plus vraisemblable de toutes celles qui ont été proposées : elle ne soulève aucune des objections qu'on peut faire aux autres, et en dehors de l'*Euthydème* elle paraît confirmée par de nombreux indices.

Isocrate et Platon.

Si nous manquons de témoignages sur les rapports personnels de Platon et d'Isocrate[5], il est certain qu'entre leurs doctrines existait une opposition fondamentale : leurs écrits

1. Il est douteux que les mots τοῖς ὀνόμασι dont se sert Platon (304 e) s'appliquent au *style*, comme l'a soutenu P. Shorey (*Class. Philology*, 1922, p. 261-2), au lieu d'annoncer une citation littérale. Isocrate se sert à plusieurs reprises du mot ληρεῖν (cf. *Euthyd.*, 304 e ληρούντων) pour des discoureurs qu'il méprise ; p. ex. *Panath.*, 235 a.

2. Denys d'Halicarnasse attribuait à Isocrate 25 discours, Cécilius 28, et il ne nous en reste que 21 (Pseudo-Plutarque, 838 d).

3. Raeder, *o. l.*, p. 145 ; hypothèse déjà avancée par Dümmler, *Kleine Schriften*, I, 128.

4. Wilamowitz le conteste pourtant, *o. l.*, p. 112, après Hagen ; et Ritter (*Platon, sein Leben, seine Schriften, seine Lehre*, I, p. 213 et suiv.) rejette l'hypothèse avec un dédain ironique.

5. Le seul que nous trouvions chez les anciens est fourni par Diogène de Laërte : il affirme (III, 8) que les deux hommes étaient unis d'amitié ; Praxiphane, ajoute-t-il, a consigné l'entretien sur les

en portent des traces multiples et indiscutables. On peut croire que la condamnation portée par le *Gorgias* contre la rhétorique avait été particulièrement désagréable à Isocrate [1], bien que celui-ci cherche en toute occasion à se séparer des maîtres de rhétorique ordinaires pour se mettre au-dessus d'eux. Dans l'*Hélène* [2] il nomme, parmi ces orgueilleux qui sont capables de développer avec une insupportable faconde un thème extravagant et paradoxal, « ceux qui exposent l'identité de la bravoure, du savoir et de la justice, affirmant que nous ne possédons naturellement aucune de ces vertus, et qu'une seule science les concerne toutes » : or, cette théorie dont il parle avec tant de hauteur est celle que Platon développe dans le *Protagoras* [3]. Il en est de même dans le discours *Contre les Sophistes,* quand Isocrate déclare : « Que personne ne me fasse dire que la justice peut s'enseigner ! Selon moi, il n'est absolument aucun art capable d'inculquer la tempérance et la justice aux natures mal douées pour la vertu » (§ 21). Ailleurs, il se montre plus conciliant ; dans le discours sur l'*Échange,* où la formule τοὺς ἐν τοῖς ἐριστικοῖς λόγοις δυναστεύοντας désigne vraisemblablement l'école platonicienne, il accorde à la dialectique une certaine utilité pour la formation de l'esprit [4]. Mais, sous cette réserve, il est carac-

poètes que Platon avait eu avec Isocrate, dans sa maison de campagne où il le recevait. Ils avaient d'autre part des amis et des adversaires communs; sur un certain nombre de points leurs idées se rencontraient (B. de Hagen, *o, l.,* p. 25 sq.).

1. Raeder, *o. l,,* p. 137. Wilamowitz le conteste (*o. l.,* p. 109), en soutenant que personne ne prenait alors au sérieux la condamnation formulée dans le *Gorgias.*

2. § 1.

3. Raeder, *o. l.,* p. 138.

4. Cf. *Panathén.,* 26 etc. Pourtant, dans le discours sur l'*Échange*, il réplique avec vivacité à une attaque de Platon. Dans la *République,* 500 b, celui-ci rendait responsables de l'hostilité du public envers les philosophes « ceux qui du dehors ont fait indécemment irruption parmi eux, les injuriant et les traitant avec un parti pris de malveillance (φιλαπεχθημόνως), toujours occupés à parler d'individus, activité qui n'a rien à voir avec la philosophie. » Plus haut (498 e) il opposait à sa libre méthode d'exposition les procédés de la phrase savante : ῥήματα ἐξεπίτηδες ἀλλήλοις ὡμοιωμένα. Isocrate se sentit visé par l'allusion, et il répond dans l'*Échange* (260) au reproche de malveillance (φιλαπεχθήμονας).

téristique qu'il persiste à ranger Platon dans la même catégorie que les éristiques du genre d'Euthydème et Dionysodore [1], et qu'il lui applique la même définition. Il joint à eux et enveloppe dans le même mépris un troisième groupe d'adversaires : « ceux qui nient la possibilité de parler faux, de contredire, et de soutenir sur les mêmes objets deux thèses opposées », c'est-à-dire Antisthène et ses partisans [2]. A se voir dédaigneusement confondu avec ces éristiques dont il se séparait lui-même, et avec Antisthène dont il rejetait les doctrines, Platon dut éprouver une irritation d'autant plus vive qu'Isocrate n'était sans doute pas le seul à commettre cette méprise, inconsciente ou non. En plaçant à la fin de l'*Euthydème* l'entretien de l'inconnu avec Criton et les réflexions dont il le fait suivre, il a voulu montrer quelle importance il attachait à dissiper toute équivoque. Que sa dialectique n'ait rien de commun avec celle des éristiques, toute la discussion en a fourni la preuve. Certains s'obstinent pourtant à le nier, et à jeter la même déconsidération sur l'une et l'autre. Platon leur riposte en mettant en scène le plus illustre d'entre eux, pour arriver à l'objet même de son ouvrage, à cette conclusion que la philosophie, telle qu'il l'entend et la pratique, est la seule méthode d'éducation recommandable pour la jeunesse, car elle est la condition même du bonheur. En même temps, il ramène à son vrai rang son adversaire, qui prétendant tenir le milieu entre le philosophe et le politique, est, dans la réalité, inférieur à l'un et à l'autre. Mais, désireux de faire voir qu'il garde assez de sérénité pour ne pas lui refuser toute valeur, il termine par quelques mots de condescendance : « Il faut pardonner à ces gens-là leur ambition, sans s'irriter contre eux... On doit faire bon accueil à quiconque montre dans ses propos la moindre parcelle de *bon sens* (φρονήσεως). » Or l'acquisition que recherche la φιλοσοφία professée par Isocrate est précisément la φρόνησις, c'est-à-dire le bon sens qui s'attache aux opinions justes [3]. La concession faite par Platon est d'ailleurs fort mince, et ressemble beaucoup plus à un sarcasme qu'à un éloge.

1. *Hélène*, début.
2. *Id.*
3. *Échange*, 272

La date de l'Euthydème. Sur la date où est censé avoir lieu l'entretien, l'*Euthydème* ne fournit que des indications vagues. Les deux sophistes, aujourd'hui des vieillards, ont été expulsés de Thurium *depuis de longues années* (271 c). Peut-être avaient-ils pris part à la colonisation de 443. Schleiermacher rattachait leur bannissement aux mesures de représailles dont le parti athénien de Thurium eut à souffrir en 413 et qui ramenèrent à Athènes Lysias et son frère. La chose n'est pas impossible, mais on n'aperçoit pas de relation nécessaire entre ces deux ordres de faits. D'autre part il est question de Protagoras (286 c) dans des termes qui paraissent impliquer qu'il n'existait plus à cette époque (ἐχρῶντο). Si l'on pouvait avec certitude fixer la mort de Protagoras en 411, il en résulterait que l'entretien se passe *après* cette date. Socrate est déjà πρεσβύτερος (272 a), et les enfants qui prennent avec lui les leçons de Connos se moquent, en le voyant, de leur maître de cithare qu'ils appellent γεροντοδιδάσκαλος (272 c). Ces indications ne prouvent pourtant pas que l'entretien se place dans les dernières années de Socrate. Il est sûrement antérieur à 404, puisqu'Alcibiade vit encore (275 b). Nous savons trop peu de chose sur Clinias pour tirer parti du renseignement que Platon nous donne sur son âge en l'appelant μειράκιον [1]. Mais Wilamowitz [2] fait remarquer que Critobule sort à peine de l'adolescence (271 b), tandis qu'au moment du procès de Socrate il a déjà une fortune personnelle, puisqu'il s'offre à payer l'amende avec son père [3]. L'entretien serait donc antérieur de plusieurs années à 399 ; peut-être se place-t-il vers 405.

Il serait d'ailleurs beaucoup plus intéressant de déterminer avec exactitude l'époque où fut écrit l'*Euthydème*. Frappé du grand nombre de problèmes auxquels touche le dialogue, Horn [4] le considère comme une sorte de programme, antérieur à la maturité philosophique de Platon. Il le place avane le *Gorgias* et même avant le *Protagoras*, après le *Lysis* et lt *Charmide*, mais dans le même groupe que ces deux derniers

1. 271 b et *passim*.
2. *O. l.*, p. 154.
3. Platon, *Apologie*, 38 b.
4. *O. l.*, p. 181.

dialogues [1]. Au contraire, suivant Raeder [2], l'*Euthydème* suppose déjà l'*Euthyphron* et même le *Gorgias*. Gomperz va plus loin encore : il observe que l'*Euthydème* subordonne à la science philosophique par excellence, c'est-à-dire la dialectique, les disciplines spéciales, et il conclut que ce dialogue, déjà fort éloigné du *Protagoras* et du *Gorgias*, est très voisin des ouvrages dialectiques d'époque postérieure [3].

L'examen des critères stylistiques conduit à ranger l'*Euthydème* bien après le *Protagoras*, plus tard que le *Gorgias*, dans le même groupe que le *Ménon* et le *Cratyle* [4]. On arrive à la même conclusion quand on étudie les idées, l'objet même du dialogue, et la polémique à laquelle il se rattache. L'antériorité du *Protagoras* semble prouvée par un détail significatif : Platon y établit que la vertu est une science et peut s'enseigner ; or, l'*Euthydème* admet sans discussion, comme une vérité déjà démontrée, que la σοφία s'enseigne (282 c). L'enquête relative à l'art de régner (ou politique) aboutit dans l'*Euthydème* à une difficulté qui n'est pas résolue : quelle science cet art doit-il procurer aux hommes ? C'est qu'en s'adressant à la politique, Socrate n'a pas pris la bonne voie : non plus que la rhétorique, la politique n'est cette sagesse suprême qui, pouvant à la fois produire et utiliser ce qu'elle produit, transforme en bien des réalités indifférentes. Déjà la solution a été indiquée dans le *Gorgias*, où Socrate expose que le véritable orateur politique doit se proposer de faire naître la justice dans l'âme de ses concitoyens (504 d-e), et par suite en avoir lui-même la science (508 c). Or, cette science, la *philosophie* seule la donne ; Socrate croit être un des rares Athéniens, sinon le seul, qui cultive le véritable art politique (521 d). L'embarras manifesté dans l'*Euthydème* avec tant d'insistance nous paraît être la preuve [5], non pas, comme le pense Horn [6], que ce dialogue est antérieur au *Gorgias*, mais tout au contraire qu'il l'a suivi. La question est, aux yeux de Platon, d'importance capitale. Il y a déjà fait une

1. *Id.*, p. 181-183.
2. *O. l.*, p. 146.
3. *O. l.*, p. 566, note.
4. C. Ritter, *o. l.*, p. 254.
5. Voir *supra*, p. 132.
6. *O. l.*, p. 181.

réponse, qu'il reprendra dans la *République* avec plus d'ampleur, sous une forme définitive : cette sagesse (σοφία) ou science (ἐπιστήμη) est la connaissance de l'Être (477 b, 478 a) : « elle émane de l'Idée du Bien, et se répand sur les autres sciences » [1]. Malgré l'échec apparent de la recherche, l'*Euthydème* est à certains égards en progrès sur le *Gorgias* : pour la première fois la connaissance véritable y est nettement distinguée des ἐπιστῆμαι particulières et mise au-dessus d'elles [2].

D'autre part, Socrate montre à Clinias que les biens ne sont tels que si l'on sait en tirer parti : or, c'est la σοφία qui nous apprend ce bon usage. Tout porte à croire que l'*Euthydème* a suivi le *Ménon* [3], où Platon faisait voir que la santé, la force, la beauté, la richesse, et de même les vertus morales (tempérance, justice, courage) n'ont de prix qu'à la condition d'être employées comme il faut. Les biens ne sont par eux-mêmes ni utiles ni nuisibles, mais deviennent l'un ou l'autre, selon qu'ils sont ou non accompagnés de φρόνησις. Dans l'homme tout dépend de l'âme, et l'âme elle-même dépend de la raison [4]. Dans le *Ménon*, Platon essayait déjà de se séparer des éristiques, et en particulier d'Antisthène [5]. Cette polémique prend toute son ampleur dans l'*Euthydème*, dont l'objet est de discréditer définitivement l'éristique, en lui opposant la dialectique platonicienne, véritable héritière du socratisme.

Or, on admet communément aujourd'hui que le *Ménon* a été composé dans les années qui ont suivi la fondation de l'Académie (387 ?) [6]. L'*Euthydème* se placerait peu après, dans la même période. Si l'on accorde que Platon met en scène Isocrate à la fin du dialogue, et riposte aux allégations conte-

1. R. Schaerer, Ἐπιστήμη *et* τέχνη, *étude sur les notions de connaissance et d'art d'Homère à Platon*, 1930, p. 110 et suiv.

2. *Id.*, p. 199.

3. C'est l'avis de Gomperz, *o. l.*, p. 566, note 1 ; de Wilamowitz, *o. l.*, p. 154 ; de Raeder, p. 146, qui toutefois ne présente cette conclusion que comme une vraisemblance.

4. 88 a sq. ; cf. *Euthyd.*, 279 a sq. ; surtout 281 b suiv.

5. Raeder, *o. l.*, p. 136.

6. Entre 387 et 385, suivant Raeder ; en 384 environ, selon Wilamowitz ; peu après 382, selon A. Croiset (Notice du *Ménon*, p. 231).

nues dans le discours *Contre les Sophistes* et dans l'*Hélène*, cette conclusion ne paraîtra pas invraisemblable. Le discours *Contre les Sophistes* date des environs de 390, et l'*Hélène* doit être un peu antérieure au *Busiris*, composé autour de 385 [1]. En 391 ou 390, Isocrate avait écrit l'*Éginétique*, et quelques années plus tard Platon pouvait encore, sans trop d'inexactitude, lui donner malicieusement ce titre de *logographe* que ses ennemis s'obstinaient à lui appliquer en 354, au temps du discours sur l'*Échange*.

1. Drerup, *Isocratis opera omnia*, vol. I, ch. IV.

CONSPECTUS SIGLORUM

B = cod. Bodleianus uel Clarkianus 39 (anno 895 post I. C. nat.).

T = cod. Venetus append. class. 4, cod. 1 (sub fin. XI uel init. XII saec.).

W = cod. Vindobonensis 54, suppl. phil. gr. 7 (fortasse saec. XII).

Π = Oxyrhynchus Pap., 1908, p. 192, 881 (sub fin. saec. II post I. C. nat.). Continet 301 e-302 c (fragmentum grauiter mutilatum).

EUTHYDÈME

[ou *l'éristique*, genre réfutatif.]

SOCRATE CRITON

271 a *Préambule. Euthydème et Dionysodore.* CRITON. — Avec qui, Socrate, causais-tu hier au Lycée[1] ? Ma foi, une telle foule vous entourait que, pour ma part, j'ai eu beau m'approcher pour écouter ; je n'ai pu rien entendre distinctement. En me penchant au-dessus des autres, j'ai pourtant réussi à voir, et ton interlocuteur m'a paru être un étranger. Qui était-ce ?

SOCRATE. — Lequel veux-tu dire, Criton ? Il y en avait non pas un, mais deux.

CRITON. — Celui dont je parle était assis à ta droite, le
b troisième en partant de toi. Entre vous était le jeune fils d'Axiochos[2]. Il m'a paru, Socrate, avoir beaucoup grandi, et être presque du même âge que notre Critobule. Mais l'un est fluet, l'autre bien développé et de fort bonne mine[3].

SOCRATE. — Euthydème, Criton, est celui dont tu veux parler. Le personnage assis auprès de moi à ma gauche était son frère, Dionysodore. Lui aussi, il prend part aux entretiens.

1. Un des principaux gymnases d'Athènes, à l'est et à quelque distance de la ville, sur la rive droite de l'Ilissos. Socrate aimait à y causer, voir *Euthyphron*, 2 a.

2. La généalogie de Clinias sera indiquée avec plus de précision 275 a.

3. Suivant Stallbaum, Wells et Schanz, ἐκεῖνος vise Clinias, οὗτος désignant Critobule ; Heindorf et Gifford, au contraire, rapportent ἐκεῖνος à Critobule, et οὗτος à Clinias. Il est difficile de se prononcer ; Xénophon, qui, dans le *Banquet* (IV, 10), parle de la beauté de Critobule,

ΕΥΘΥΔΗΜΟΣ

[ἢ ἐριστικός · ἀνατρεπτικός.]

ΚΡΙΤΩΝ ΣΩΚΡΑΤΗΣ

ΚΡ. Τίς ἦν, ὦ Σώκρατες, ᾧ χθὲς ἐν Λυκείῳ διελέγου ; 271 a
ἦ πολὺς ὑμᾶς ὄχλος περιειστήκει, ὥστ᾿ ἔγωγε βουλόμενος ἀκούειν προσελθὼν οὐδὲν οἷός τ᾿ ἦ ἀκοῦσαι σαφές· ὑπερκύψας μέντοι κατεῖδον, καί μοι ἔδοξεν εἶναι ξένος τις, ᾧ διελέγου. Τίς ἦν ;

ΣΩ. Πότερον καὶ ἐρωτᾷς, ὦ Κρίτων ; οὐ γὰρ εἷς, ἀλλὰ δύο ἤστην.

ΚΡ. Ὃν μὲν ἐγὼ λέγω, ἐκ δεξιᾶς τρίτος ἀπὸ σοῦ καθῆστο· ἐν μέσῳ δ᾿ ὑμῶν τὸ Ἀξιόχου μειράκιον ἦν. Καὶ μάλα b
πολύ, ὦ Σώκρατες, ἐπιδεδωκέναι μοι ἔδοξεν, καὶ τοῦ ἡμετέρου οὐ πολύ τι τὴν ἡλικίαν διαφέρειν Κριτοβούλου. Ἀλλ᾿ ἐκεῖνος μὲν σκληφρός, οὗτος δὲ προφερὴς καὶ καλὸς καὶ ἀγαθὸς τὴν ὄψιν.

ΣΩ. Εὐθύδημος οὗτός ἐστιν, ὦ Κρίτων, ὃν ἐρωτᾷς, ὁ δὲ παρ᾿ ἐμὲ καθήμενος ἐξ ἀριστερᾶς ἀδελφὸς τούτου, Διονυσόδωρος· μετέχει δὲ καὶ οὗτος τῶν λόγων.

Testim. : **271 a** 1 τίς — 5 ἦν (ὥστ᾿ — κατεῖδον om. et ἀλλά μοι ξένος τις φαίνεται εἶναι scrips.) Demetrius, *De elocut.*, *Rhet. gr.*., IX, 97).

271 a 2 ἦ in ras. B (ἦ Demetr.) : ᾔ TW || 3 ἦν T || 4 κατεῖδον TW : -ίδον B || 6 πότερον Hermann : ὁπότ- || **b** 2 ἐπιδεδωκέναι bt : -δεδηλωκέναι BTW || 3 διαφέρει apographa || 4 σκληφρός TW : σκλῆφρος B || 6 ὁ δὲ παρ᾿ ἐμὲ TW : ὃς δὲ παρέμενε B || 8 μετεῖχε Heindorf.

CRITON. — L'un et l'autre me sont inconnus, Socrate.
c Encore de nouveaux sophistes, je suppose. De quel pays ? Et en quoi consiste leur savoir ?

SOCRATE. — Leur famille, je crois, est originaire de quelque part par là, de Chios, mais ils avaient émigré à Thurium [1]. Or ils ont été bannis de cette ville, et voilà bien des années qu'ils vivent dans nos régions. Quant à leur savoir, pour répondre à ta question, il est merveilleux, Criton. Ces deux hommes sont tout bonnement universels, et j'ignorais jusqu'ici ce qu'étaient les professionnels du pancrace [2]. L'un et l'autre pratiquent à souhait toutes les formes de lutte, mais non à la manière des deux frères Acarnaniens, ces champions du
d pancrace. Ceux-là ne se sont montrés capables que de lutter avec leur corps ; il en est autrement de ceux-ci [3]. En premier lieu, ils excellent, par la vigueur physique et l'escrime, à triompher de tous les adversaires ; car ils ont eux-mêmes une science consommée du combat en armes, et le pouvoir de la
272 a communiquer à tout autre moyennant salaire ; ensuite, s'agit-il de luttes judiciaires ? ils sont de première force pour les soutenir, et enseigner à autrui le secret de parler et de composer des discours appropriés aux tribunaux. Auparavant leur habileté n'allait pas au-delà ; mais maintenant ils ont mis le couronnement à l'art du pancrace. Le seul genre de lutte qu'il n'eussent pas encore essayé, ils l'ont aujourd'hui pratiqué à fond, si bien que pas un ne serait en état de lever même le poing sur eux, tant ils sont devenus
b experts à lutter en paroles, et à réfuter chaque propos, aussi bien le faux que le vrai. Pour moi, Criton, j'ai l'intention de me remettre aux mains de ces deux hommes ; car il leur faudrait peu de temps, affirment-ils, pour rendre n'importe qui habile à ces mêmes exercices.

mentionne un peu plus loin (IV, 12) celle de Clinias. La première interprétation nous paraît être cependant la plus probable.

1. Thurium avait été fondé en 443, sur l'emplacement de la ville détruite de Sybaris, par une colonie panhellénique ; Périclès avait invité tous les Grecs à s'y joindre aux colons athéniens.

2. Le pancrace était une combinaison du pugilat et de la lutte. Contrairement aux lutteurs, les pancratiastes poursuivaient le combat à terre, et il leur était permis de frapper des poings et des pieds. Dans Théocrite, XXIV, 14, ils sont appelés πάμμαχοι.

3. Les deux sophistes sont des *pancratiastes* dans toute la force du

ΚΡ. Οὐδέτερον γιγνώσκω, ὦ Σώκρατες. Καινοί τινες αὖ
οὗτοι, ὡς ἔοικε, σοφισταί· ποδαποί ; καὶ τίς ἡ σοφία ; c

ΣΩ. Οὗτοι τὸ μὲν γένος, ὡς ἐγᾦμαι, ἐντεῦθέν ποθέν
εἰσιν ἐκ Χίου, ἀπῴκησαν δὲ ἐς Θουρίους, φεύγοντες δὲ ἐκεῖθεν πόλλ' ἤδη ἔτη περὶ τούσδε τοὺς τόπους διατρίβουσιν.
Ὃ δὲ σὺ ἐρωτᾷς τὴν σοφίαν αὐτοῖν, θαυμασία, ὦ Κρίτων·
πάσσοφοι ἀτεχνῶς τώ γε, οὐδ' ᾔδη πρὸ τοῦ ὅ τι εἶεν οἱ
παγκρατιασταί. Τούτω γάρ ἐστον κομιδῇ παμμάχω, οὐ
καθ' ἃ τὼ Ἀκαρνᾶνε ἐγενέσθην τὼ παγκρατιαστὰ ἀδελφώ·
ἐκείνω μὲν γὰρ τῷ σώματι μόνον οἵω τε μάχεσθαι, τούτω d
δὲ πρῶτον μὲν τῷ σώματι δεινοτάτω ἐστὸν καὶ μάχῃ πάντων κρατεῖν — ἐν ὅπλοις γὰρ αὐτώ τε σοφὼ πάνυ μάχεσθαι
καὶ ἄλλον, ὃς ἂν διδῷ μισθόν, οἵω τε ποιῆσαι — ἔπειτα 272 a
τὴν ἐν τοῖς δικαστηρίοις μάχην κρατίστω καὶ ἀγωνίσασθαι
καὶ ἄλλον διδάξαι λέγειν τε καὶ συγγράφεσθαι λόγους οἵους
εἰς τὰ δικαστήρια. Πρὸ τοῦ μὲν οὖν ταῦτα δεινὼ ἤστην
μόνον, νῦν δὲ τέλος ἐπιτεθήκατον παγκρατιαστικῇ τέχνῃ.
Ἣ γὰρ ἦν λοιπὴ αὐτοῖν μάχη ἀργός, ταύτην νῦν ἐξειργάσθον, ὥστε μηδ' ἂν ἕνα αὐτοῖς οἷόν τ' εἶναι μηδ' ἀνταῖραι·
οὕτω δεινὼ γεγόνατον ἐν τοῖς λόγοις μάχεσθαί τε καὶ ἐξελέγχειν τὸ ἀεὶ λεγόμενον, ὁμοίως ἐάν τε ψεῦδος ἐάν τε b
ἀληθὲς ᾖ. Ἐγὼ μὲν οὖν, ὦ Κρίτων, ἐν νῷ ἔχω τοῖν ἀνδροῖν
παραδοῦναι ἐμαυτόν· καὶ γάρ φατον ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ ποιῆσαι
ἂν καὶ ἄλλον ὁντινοῦν τὰ αὐτὰ ταῦτα δεινόν.

Testim. : **271 c** 7 τούτω — 8 παγκρατιαστά Pollux, 3, 150.

b 9 καινοί τινες αὖ οὗτοι, ὡς ἔοικε, σοφισταί : W : ποδαποὶ καὶ τίς ἡ σοφία : B scilicet haec verba alteri personae tribuentes || **c** 5 θαυμασία BW : -σίαι T (sed accentus supra ι deletus) || 6 πάσσοφοι T : πάνσ- BWt || τώ γε BW : ὥς ἔγωγε T || ὅ τι Heusde : ὅτι || 8 καθ' ἃ Gifford : κατὰ BW (sed post κα erasam esse litteram in B monuit Gifford || ἀκαρνᾶνε ἐγενέσθην BW : ἀκαρνᾶνε T || **d** 2 μάχῃ πάντων anonymus : μάχῃ ἣ πάντων B μάχῃ ἣ πάντων ἐστι TW || **272 a** 5 μόνω W || 6 ἣ γὰρ ἔτι λοιπὴ αὐτοῖν ἦν γρ. T || 7 μηδὲν ἕνα W.

Criton. — Eh quoi ! Socrate, à ton âge? Ne crains-tu pas d'être déjà trop vieux ?

Socrate. — Nullement, Criton. J'ai, pour me rassurer, un indice et un encouragement suffisants. Eux-mêmes étaient pour ainsi dire des vieillards, quand ils se sont mis à cette science qui fait mon envie, l'éristique ; l'année dernière ou
c la précédente, ils n'étaient pas encore savants. Ma seule crainte, à moi, est de couvrir encore de honte ces deux étrangers, comme Connos[1], fils de Métrobios, le cithariste qui même aujourd'hui me donne des leçons de cithare. A cette vue les enfants, mes condisciples, se moquent de moi, et Connos, ils l'appellent un maître pour vieux. J'aurais peur de faire le même affront aux deux étrangers ; et eux, pris sans doute de la même crainte, refuseraient peut-être de m'accepter. Mais moi, Criton, j'en ai déjà décidé d'autres,
d de vieilles gens, à devenir là-bas mes condisciples, et je tâcherai d'en décider encore à me suivre ici. Toi-même, pourquoi ne pas te mettre à l'école avec moi ? Tes fils nous serviront à les amorcer ; pour les avoir, je suis sûr qu'ils nous prendront, nous aussi, comme élèves.

Criton. — Rien ne s'y oppose, Socrate, si c'est ton avis. Mais d'abord, explique-moi en quoi consiste le savoir de ces deux hommes ; que je sache ce que nous apprendrons.

Le récit de Socrate. L'auditoire.

Socrate. — Tu vas l'entendre. Car je ne saurais dire que je n'aie pas été attentif à leurs propos ; mon attention était parfaite, comme le sont mes souvenirs, et je vais essayer de te conter tout en détail depuis le commencement. Un
e dieu a voulu que je fusse par hasard assis à l'endroit où tu m'as vu. J'étais dans le vestiaire[2], seul, et déjà je songeais à me lever. Mais au moment où je me levais, se produisit cet avertissement divin[3] qui m'est habituel. Je me rassis donc,

terme : au sens propre, par leur vigueur et leur agilité ; au figuré, parce qu'ils savent le secret de triompher dans les luttes judiciaires. Πάντων κρατεῖν joue sur l'étymologie du mot *pancrace* ; μάχῃ, comme le montre la suite (ἐν ὅπλοις), désigne l'*hoplomachie*, ou *combat en armes* (voir *Lachès*, 182 b).

1. Cf. *Ménexène*, 235 e sq. (voir la *Notice* p. 78).

2. Endroit où se déshabillaient les gymnastes; comp. *Lysis*, 206 e.

3. Il est plusieurs fois question chez Platon de cette voix inté-

ΚΡ. Τί δαί, ὦ Σώκρατες; οὐ φοβεῖ τὴν ἡλικίαν, μὴ ἤδη πρεσβύτερος ᾖς;

ΣΩ. Ἥκιστά γε, ὦ Κρίτων· ἱκανὸν τεκμήριον ἔχω καὶ παραμύθιον τοῦ μὴ φοβεῖσθαι. Αὐτὼ γὰρ τούτω, ὡς ἔπος εἰπεῖν, γέροντε ὄντε ἠρξάσθην ταύτης τῆς σοφίας ἧς ἔγωγε ἐπιθυμῶ, τῆς ἐριστικῆς· πέρυσιν ἢ προπέρυσιν οὐδέπω ἤστην σοφώ. Ἀλλ' ἐγὼ ἓν μόνον φοβοῦμαι, μὴ αὖ ὄνειδος c
τοῖν ξένοιν περιάψω, ὥσπερ Κόννῳ τῷ Μητροβίου, τῷ κιθαριστῇ, ὃς ἐμὲ διδάσκει ἔτι καὶ νῦν κιθαρίζειν· ὁρῶντες οὖν οἱ παῖδες οἱ συμφοιτηταί μοι ἐμοῦ τε καταγελῶσι καὶ τὸν Κόννον καλοῦσι γεροντοδιδάσκαλον. Μὴ οὖν καὶ τοῖν ξένοιν τις ταὐτὸν τοῦτο ὀνειδίσῃ· οἱ δ' αὐτὸ τοῦτο ἴσως φοβούμενοι τάχα με οὐκ ἂν ἐθέλοιεν προσδέξασθαι. Ἐγὼ δ', ὦ Κρίτων, ἐκεῖσε μὲν ἄλλους πέπεικα συμμαθητάς μοι φοιτᾶν πρεσβύτας, ἐνταῦθα δέ γε ἑτέρους πειράσομαι πεί- d
θειν. Καὶ σὺ τί οὐ συμφοιτᾷς; ὡς δὲ δέλεαρ αὐτοῖς ἄξομεν τοὺς σοὺς ὑεῖς· ἐφιέμενοι γὰρ ἐκείνων οἶδ' ὅτι καὶ ἡμᾶς παιδεύσουσιν.

ΚΡ. Ἀλλ' οὐδὲν κωλύει, ὦ Σώκρατες, ἐάν γε σοὶ δοκῇ. Πρῶτον δέ μοι διήγησαι τὴν σοφίαν τοῖν ἀνδροῖν τίς ἐστιν, ἵνα εἰδῶ ὅ τι καὶ μαθησόμεθα.

ΣΩ. Οὐκ ἂν φθάνοις ἀκούων· ὡς οὐκ ἂν ἔχοιμί γε εἰπεῖν ὅτι οὐ προσεῖχον τὸν νοῦν αὐτοῖν, ἀλλὰ πάνυ καὶ προσεῖχον καὶ μέμνημαι, καί σοι πειράσομαι ἐξ ἀρχῆς ἅπαντα διηγήσασθαι. Κατὰ θεὸν γάρ τινα ἔτυχον καθήμενος ἐνταῦθα, e
οὗπερ σύ με εἶδες, ἐν τῷ ἀποδυτηρίῳ μόνος, καὶ ἤδη ἐν νῷ εἶχον ἀναστῆναι· ἀνισταμένου δέ μου ἐγένετο τὸ εἰωθὸς σημεῖον τὸ δαιμόνιον. Πάλιν οὖν ἐκαθεζόμην, καὶ ὀλίγῳ

Testim. : **272 e** ὀλίγῳ — **273 a** 1 τούτῳ Priscianus, *Inst.*, XVIII, 245.

b 5 δαὶ T : δὲ BW || 7 ἔχω BW : -χων T || 10 πέρυσιν B : πέρυσιν δὲ TW || **c** 1 αὖ B : αὐτὸς TW || 4 μοι W : μου BT || 8 μου W || **d** 2 τί οὐ συμφοιτᾷς; ὡς Winckelmann : τί (τι TW) που συμφοίτα ἴσως || ἕξομεν B : ἕξ- W ἄξ- T || 3 υἱεῖς codd. || 5 δοκῇ TW : -κεῖ B || **e** 2 εἶδες W et primit. T : ἴδ- BT || 3 δέ μου TW : δ' ἐμοῦ B.

273 a et peu après entrèrent ces deux hommes, Euthydème et Dionysodore, et d'autres avec eux, de nombreux disciples, à ce qu'il me parut. Une fois entrés, ils se mirent l'un et l'autre à aller et venir dans le promenoir [1] couvert. Ils n'avaient pas encore achevé deux ou trois tours quand je vois entrer Clinias, que tu trouves bien grandi, et avec raison. Derrière lui venaient ses amants, et, dans leur foule, Ctésippe, un tout jeune homme de Paeania [2], une très belle et bonne nature,
b sauf une insolence qui est l'effet de la jeunesse [3]. M'apercevant de l'entrée assis tout seul, Clinias vint droit à moi et s'assit à ma droite, comme tu le dis ; à sa vue, Dionysodore et Euthydème commencèrent par s'arrêter, et ils causaient entre eux, jetant des regards répétés dans notre direction — je les observais avec la plus grande attention. Puis ils vinrent s'asseoir, l'un, Euthydème, auprès du jeune garçon, l'autre auprès de moi, à gauche. Le reste de l'assistance prit place au hasard.

Euthydème et Dionysodore enseignent la vertu.

c Je les saluai tous deux, comme ne les ayant pas vus depuis longtemps, et cela fait, je dis à Clinias : « Clinias, les deux hommes que voici, Euthydème et Dionysodore, sont savants, non dans les petites choses, mais dans les grandes. Tout ce qui concerne la guerre, ils le connaissent ; tout ce que doit savoir le futur général, la tactique, le commandement des armées, toutes les formes de combat qu'il faut apprendre à pratiquer sous les armes. Ils peuvent encore donner le moyen de se défendre soi-même devant les tribunaux, si l'on est victime d'une injustice. »
d Ces paroles m'attirèrent leur mépris ; ils se mirent à rire tous deux en se regardant, et Euthydème répondit : « Ces

rieure qui se fait entendre à Socrate. Lui-même s'en explique dans l'*Apologie* (31 d) ; il dit de cette manifestation divine (θεῖόν τε καὶ δαιμόνιον) : « C'est quelque chose qui a commencé pour moi dès mon enfance, une voix qui se fait entendre, et qui se produit toujours pour me détourner de ce que je vais faire, jamais pour m'y pousser. » Comp. *Phèdre*, 242 b c.

1. Piste couverte, attenant à la palestre, sorte de hangar en bois qui servait d'abri aux causeurs.

2. Dème de l'Attique, à l'est d'Athènes.

3. Aristote, *Rhétorique*, II, 2 1378 b : « Les jeunes gens et les riches sont portés à l'insolence. »

ὕστερον εἰσέρχεσθον τούτω, ὅ τ' Εὐθύδημος καὶ ὁ Διονυ- 273 a
σόδωρος, καὶ ἄλλοι μαθηταὶ ἅμα αὖ πολλοί ἐμοὶ δοκεῖν·
εἰσελθόντε δὲ περιεπατείτην ἐν τῷ καταστέγῳ δρόμῳ. Καὶ
οὔπω τούτω δύ' ἢ τρεῖς δρόμους περιεληλυθότε ἤστην,
καὶ εἰσέρχεται Κλεινίας, ὃν σὺ φῄς πολὺ ἐπιδεδωκέναι,
ἀληθῆ λέγων· ὄπισθεν δὲ αὐτοῦ ἐρασταὶ πάνυ πολλοί
τε ἄλλοι καὶ Κτήσιππος, νεανίσκος τις Παιανιεύς, μάλα
καλός τε κἀγαθὸς τὴν φύσιν, ὅσον μὴ ὑβριστὴς [δὲ] διὰ τὸ
νέος εἶναι. Ἰδὼν οὖν με ὁ Κλεινίας ἀπὸ τῆς εἰσόδου μόνον b
καθήμενον, ἄντικρυς ἰὼν παρεκαθέζετο ἐκ δεξιᾶς, ὥσπερ
καὶ σὺ φῄς. Ἰδόντε δὲ αὐτὸν ὅ τε Διονυσόδωρος καὶ ὁ Εὐθύ-
δημος πρῶτον μὲν ἐπιστάντε διελεγέσθην ἀλλήλοιν, ἄλλην
καὶ ἄλλην ἀποβλέποντε εἰς ἡμᾶς — καὶ γὰρ πάνυ αὐτοῖν
προσεῖχον τὸν νοῦν — ἔπειτα ἰόντε ὁ μὲν παρὰ τὸ μειράκιον
ἐκαθέζετο, ὁ Εὐθύδημος, ὁ δὲ παρ' αὐτὸν ἐμὲ ἐν ἀριστερᾷ,
οἱ δ' ἄλλοι ὡς ἕκαστος ἐτύγχανεν.

Ἠσπαζόμην οὖν αὐτὼ ἅτε διὰ χρόνου ἑωρακώς· μετὰ δὲ c
τοῦτο εἶπον πρὸς τὸν Κλεινίαν· Ὦ Κλεινία, τώδε μέντοι
τὼ ἄνδρε σοφώ, Εὐθύδημός τε καὶ Διονυσόδωρος, οὐ τὰ
σμικρά, ἀλλὰ τὰ μεγάλα· τὰ γὰρ περὶ τὸν πόλεμον πάντα
ἐπίστασθον, ὅσα δεῖ τὸν μέλλοντα στρατηγὸν ἔσεσθαι, τάς
τε τάξεις καὶ τὰς ἡγεμονίας τῶν στρατοπέδων καὶ ὅσα ἐν
ὅπλοις μάχεσθαι διδακτέον· οἵω τε δὲ καὶ ποιῆσαι δυνατὸν
εἶναι αὐτὸν αὑτῷ βοηθεῖν ἐν τοῖς δικαστηρίοις, ἄν τις
αὐτὸν ἀδικῇ.

Εἰπὼν οὖν ταῦτα κατεφρονήθην ὑπ' αὐτοῖν· ἐγελασάτην d
οὖν ἄμφω βλέψαντε εἰς ἀλλήλους, καὶ ὁ Εὐθύδημος εἶπεν·

273 a 2 ἅμα αὖ B : ἅμα TW ἅμα αὐτοῖν Schanz || δοκεῖν B (ν add. b ?) : -κεῖ TW || 3 εἰσελθόντες B || 8 δὲ secl. Winckelmann ὅσον μὴ ὑβριστής· ὑβριστὴς δὲ Baiter || **b** 3 ἰδόντε T : -τες BW || 5 ἀποβλέποντε T : -τες BW || αὐτοῖν προσεῖχον BW : προσεῖχον αὐτοῖν T || 7 ὁ εὐθύδημος TW : εὐθύδημος B || ἐμὲ BW : με T || ἐν ἀριστερᾷ BW : ἐξ ἀριστερᾶς T || **c** 5 στρατηγὸν B : ἀγαθὸν στρατηγὸν TW || **d** 2 βλέψαντες (ε s.l.) T : -τες BW || ἀλλήλους BW : -λους (ω s.l.) T.

choses-là, Socrate, ne sont plus l'objet de notre étude ; nous les tenons pour accessoires. »

Et moi, tout surpris : « Ce doit être, dis-je, une bien belle occupation que la vôtre, si des sujets de cette importance sont accessoires pour vous. Au nom des dieux, dites-moi quelle est cette belle chose. »

« La vertu, Socrate, répondit-il. Nous nous croyons capables de l'inculquer mieux que personne et plus rapidement. »

e « Zeus ! m'écriai-je, que dites-vous là ! Où avez-vous fait cette heureuse trouvaille ? Pour ma part, j'en restais sur vous à l'idée que j'exprimais tout à l'heure : je me figurais qu'un objet aussi important que le combat en armes occupait votre habileté, et voilà ce que je disais de vous ; car, lors de votre premier séjour [1], c'était, je m'en souviens, de quoi vous faisiez profession [2]. Si aujourd'hui vous possédez vraiment la science dont vous parlez, soyez-moi propices [3], — je m'adresse à vous
274 a absolument comme à des divinités, pour vous demander pardon de mes propos passés. Voyez pourtant l'un et l'autre, Euthydème et Dionysodore, si vous dites vrai ; la grandeur de votre promesse rend bien naturelle la défiance. »

« N'en doute pas, Socrate, dirent-ils ensemble : il en est ainsi. »

« Alors je vous félicite de cette acquisition, bien plus que le Grand Roi de son empire. Mais dites-moi seulement : avez-vous l'intention de montrer votre savoir ? Quelle décision avez-vous prise ? »

« C'est justement l'objet de notre présence, Socrate.
b Nous voulons le montrer et l'enseigner à qui désire l'apprendre. »

« Ce sera le désir de tous ceux qui ne le possèdent pas — je vous le garantis —, de moi d'abord, puis de Clinias que vous voyez et, en outre, de Ctésippe que voici, et de toutes

1. L'entretien a lieu lors du second séjour que font les sophistes à Athènes. Ils y étaient déjà venus un an ou deux auparavant (272 b).

2. 'Επαγγέλλεσθαι est le terme consacré pour désigner ce que les sophistes s'engageaient à enseigner (cf. plus bas ἐπάγγελμα). Comp. *Protagoras*, 319 a : « A ce qu'il me semble, dit Socrate, tu veux parler de la politique et tu promets de former de bons citoyens. — C'est cela même, répond Protagoras ; voilà l'engagement que je prends » (τὸ ἐπάγγελμα ὃ ἐπαγγέλλομαι).

3. Formule de prière aux dieux, particulièrement pour s'excuser

Οὔτοι ἔτι ταῦτα, ὦ Σώκρατες, σπουδάζομεν, ἀλλὰ παρέργοις αὐτοῖς χρώμεθα.

Κἀγὼ θαυμάσας εἶπον· Καλὸν ἄν τι τὸ ἔργον ὑμῶν εἴη, εἰ τηλικαῦτα πράγματα πάρεργα ὑμῖν τυγχάνει ὄντα, καὶ πρὸς θεῶν εἴπετόν μοι τί ἐστι τοῦτο τὸ καλόν.

Ἀρετήν, ἔφη, ὦ Σώκρατες, οἰόμεθα οἵω τ' εἶναι παραδοῦναι κάλλιστ' ἀνθρώπων καὶ τάχιστα.

Ὦ Ζεῦ, οἷον, ἦν δ' ἐγώ, λέγετον πρᾶγμα· πόθεν τοῦτο e
τὸ ἕρμαιον ηὑρέτην; ἐγὼ δὲ περὶ ὑμῶν διενοούμην ἔτι, ὥσπερ
νῦν δὴ ἔλεγον, ὡς τὸ πολὺ τοῦτο δεινοῖν ὄντοιν, ἐν ὅπλοις
μάχεσθαι, καὶ ταῦτα ἔλεγον περὶ σφῷν· ὅτε γὰρ τὸ πρότερον
ἐπεδημησάτην, τοῦτο μέμνημαι σφὼ ἐπαγγελλομένω.
Εἰ δὲ νῦν ἀληθῶς ταύτην τὴν ἐπιστήμην ἔχετον, ἵλεω
εἴτον — ἀτεχνῶς γὰρ ἔγωγε σφὼ ὥσπερ θεὼ προσαγορεύω,
συγγνώμην δεόμενος ἔχειν μοι τῶν ἔμπροσθεν εἰρημένων. 274 a
Ἀλλ' ὁρᾶτον, ὦ Εὐθύδημέ τε καὶ Διονυσόδωρε, εἰ ἀληθῆ
λέγετον· ὑπὸ γὰρ τοῦ μεγέθους τοῦ ἐπαγγέλματος οὐδὲν
θαυμαστὸν ἀπιστεῖν.

Ἀλλ' εὖ ἴσθι, ὦ Σώκρατες, ἐφάτην, τοῦτο οὕτως ἔχον.

Μακαρίζω ἄρ' ὑμᾶς ἔγωγε τοῦ κτήματος πολὺ μᾶλλον ἢ μέγαν βασιλέα τῆς ἀρχῆς· τοσόνδε δέ μοι εἴπετον, εἰ ἐν νῷ ἔχετον ἐπιδεικνύναι ταύτην τὴν σοφίαν, ἢ πῶς σφῷν βεβούλευται.

Ἐπ' αὐτό γε τοῦτο πάρεσμεν, ὦ Σώκρατες, ὡς ἐπιδεί-
ξοντε καὶ διδάξοντε, ἐάν τις ἐθέλῃ μανθάνειν. b

Ὅτι μὲν ἐθελήσουσιν ἅπαντες οἱ μὴ ἔχοντες, ἐγὼ ὑμῖν ἐγγυῶμαι, πρῶτος μὲν ἐγώ, ἔπειτα δὲ Κλεινίας οὑτοσί, πρὸς δ' ἡμῖν Κτήσιππός τε ὅδε καὶ ἄλλοι οὗτοι, ἦν δ' ἐγὼ

d 5 τι BW : που T ‖ 7 εἴπετον (α supra ε) T ‖ e 1 ἦν δ' ἐγώ ex ras. apogr. Coislin. 155 : ἔφην ἦν δ' ἐγώ ‖ 4 σφῶν BT ‖ 5 ἐπεδημησάτην BW γρ. T : -μείτην T ‖ 7 εἴητον T ‖ 274 a 3 λέγετον Heindorf : ἐλέγ- (sed ἐ in ras. B το in ras. W) ‖ 5 ἐφάτην Bekker (cf. 278 c) : ἔφατον ‖ 6 πολὺ γὰρ μᾶλλον ἢ μέγα W ‖ b 2 ὅτι B : ἀλλ' ὅτι TW.

ces autres personnes, dis-je en lui[1] désignant les amants de Clinias. » Déjà en effet ils faisaient cercle autour de nous. Car Ctésippe s'était trouvé assis loin de Clinias, et, me sembla-t-il, comme Euthydème, en causant avec moi, se trouvait
c penché en avant, avec Clinias entre nous, il masquait la vue à Ctésippe. Désireux de contempler son bien-aimé, et en même temps curieux d'entendre, Ctésippe avait donc sauté sur ses pieds, et le premier s'était approché juste en face de nous ; les autres, en le voyant, firent de même et nous entourèrent, les amants de Clinias avec les disciples d'Euthydème et de Dionysodore. C'est eux que je désignai à Euthydème, en lui disant que tous étaient prêts à s'instruire.
d Ctésippe m'approuva avec le plus grand empressement, les autres aussi, et tous ensemble invitèrent les deux frères à exhiber[2] la valeur de leur savoir.

Invitation de Socrate aux sophistes.

Je repris alors : « Euthydème et Dionysodore, je vous en prie instamment ; d'une manière ou d'une autre faites-leur ce plaisir, et, pour l'amour de moi, montrez-nous votre savoir-faire. Nous en découvrir la plus grande part ne serait évidemment pas une petite affaire, mais répondez-moi sur ce point : celui qui est déjà convaincu de la nécessité de prendre vos leçons est-il le seul dont vous
e pourriez faire un homme de bien ? ou en est-il de même pour qui n'en est pas encore persuadé, faute de croire en général que cet objet, la vertu[3], peut s'apprendre, ou que vous l'enseignez tous deux ? Voyons, un homme ainsi fait, le même art se charge-t-il de le persuader que la vertu s'enseigne, et que vous êtes les maîtres les plus capables de l'en instruire, ou est-ce un autre art ? »

« C'est ce même art, Socrate », répondit Dionysodore.

d'une faute. Socrate affecte de traiter comme des dieux ces hommes supérieurs ; 293 a, il les invoquera comme les Dioscures.

1. A Euthydème ; voir plus bas.

2. Ἐπιδείκνυσθαι : donner une conférence, prononcer un discours d'apparat (ἐπίδειξις). Cf. *Hipp. maj.* 286 b, *Lachès*, 183 b.

3. L'expression τὸ πρᾶγμα τὴν ἀρετὴν a paru suspecte ; la première impression est que τὴν ἀρετὴν est une glose destinée à expliquer τὸ πρᾶγμα. On peut néanmoins défendre le texte en s'appuyant sur *Protagoras*, 327 a : τούτου τοῦ πράγματος, τῆς ἀρετῆς, *cet objet, je*

δεικνὺς αὐτῷ τοὺς ἐραστὰς τοὺς Κλεινίου· οἱ δὲ ἐτύγχανον
ἤμᾶς ἤδη περιιστάμενοι. Ὁ γὰρ Κτήσιππος ἔτυχε πόρρω
καθεζόμενος τοῦ Κλεινίου — κἀμοὶ δοκεῖν ὡς ἐτύγχανεν ὁ
Εὐθύδημος ἐμοὶ διαλεγόμενος προνενευκὼς εἰς τὸ πρόσθεν,
ἐν μέσῳ ὄντος ἡμῶν τοῦ Κλεινίου ἐπεσκότει τῷ Κτησίππῳ c
τῆς θέας — βουλόμενός τε οὖν θεάσασθαι ὁ Κτήσιππος τὰ
παιδικὰ καὶ ἅμα φιλήκοος ὢν ἀναπηδήσας πρῶτος προσέστη
ἡμῖν ἐν τῷ καταντικρύ· οὕτως οὖν καὶ οἱ ἄλλοι ἐκεῖνον
ἰδόντες περιέστησαν ἡμᾶς, οἵ τε τοῦ Κλεινίου ἐρασταὶ καὶ
οἱ τοῦ Εὐθυδήμου τε καὶ Διονυσοδώρου ἑταῖροι. Τούτους δὴ
ἐγὼ δεικνὺς ἔλεγον τῷ Εὐθυδήμῳ ὅτι πάντες ἕτοιμοι εἶεν
μανθάνειν· ὅ τε οὖν Κτήσιππος συνέφη μάλα προθύμως d
καὶ οἱ ἄλλοι, καὶ ἐκέλευον αὐτὼ κοινῇ πάντες ἐπιδείξασθαι
τὴν δύναμιν τῆς σοφίας.

Εἶπον οὖν ἐγώ· Ὦ Εὐθύδημε καὶ Διονυσόδωρε, πάνυ
μὲν οὖν παντὶ τρόπῳ καὶ τούτοις χαρίσασθον καὶ ἐμοῦ
ἕνεκα ἐπιδείξατον. Τὰ μὲν οὖν πλεῖστα δῆλον ὅτι οὐκ
ὀλίγον ἔργον ἐπιδεῖξαι· τόδε δέ μοι εἴπετον, πότερον πεπει-
σμένον ἤδη ὡς χρὴ παρ' ὑμῶν μανθάνειν δύναισθ' ἂν ἀγα-
θὸν ποιῆσαι ἄνδρα μόνον, ἢ καὶ ἐκεῖνον τὸν μήπω πεπει- e
σμένον διὰ τὸ μὴ οἴεσθαι ὅλως τὸ πρᾶγμα τὴν ἀρετὴν
μαθητὸν εἶναι ἢ μὴ σφὼ εἶναι αὐτῆς διδασκάλω ; φέρε, καὶ
τὸν οὕτως ἔχοντα τῆς αὐτῆς τέχνης ἔργον πεῖσαι ὡς καὶ
διδακτὸν ἡ ἀρετὴ καὶ οὗτοι ὑμεῖς ἐστὲ παρ' ὧν ἂν κάλλιστά
τις αὐτὸ μάθοι, ἢ ἄλλης ;

Ταύτης μὲν οὖν, ἔφη, τῆς αὐτῆς, ὦ Σώκρατες, ὁ Διονυ-
σόδωρος.

b 5 αὐτῶι W : αὐτω (sic) B αὐτὼ (primit. αὐτῶ) T || ἐρωτὰς W pro ἐραστὰς || τοὺς B : τοῦ TW || 7 κἀμοὶ δοκεῖν ὡς Badham : ἐμοὶ δοκεῖν ὡς || **c** 1 ἐπεσκόπει prim. T || **d** 2 αὐτὼ Bt : -τῷ TW || 6 ἐπιδείξατον BW et primit. T : -ξασθον T || 7 ἔργον ἐπιδεῖξαι B : ἔργον ἐπιδεῖξαι εἴη ἂν (ἂν in ras.) T εἴη ἂν ἐπιδεῖξαι ἔργον W || πότερον TW : πρότ- B || 8 δύνασθ' T || **e** 5 ὧν TW : ὦ B || 6 αὐτὸ TW : αὐτὸ*ς B || ἄλλης b : ἄλλως (η suprascr.) W ἄλλως BT

« Ainsi, Dionysodore, repris-je, c'est vous qui êtes aujour-
275 a d'hui plus capables que personne de porter à la philosophie et à la pratique de la vertu? »

« Du moins le croyons-nous, Socrate. »

« Réservez donc pour une autre fois, dis-je, le soin de nous montrer le reste, et bornez-vous précisément à cette démonstration : ce jeune homme que voici, persuadez-le qu'il faut aimer la science[1] et cultiver la vertu : vous nous ferez plaisir, à moi et à toute cette assistance. Tel est en effet le cas de ce garçon : moi-même et toutes les personnes présentes, nous souhaitons le voir devenir un homme accompli. Il a pour père Axiochos, fils d'Alcibiade l'ancien, et il est cousin ger-
b main de l'Alcibiade aujourd'hui vivant ; son nom est Clinias. Or il est jeune; nous avons donc pour lui les craintes qu'inspire naturellement la jeunesse ; nous tremblons qu'on ne nous prévienne en tournant son esprit vers d'autres soins et qu'on ne le gâte. Ainsi, vous êtes arrivés on ne peut plus à propos. Si cela vous est égal, mettez ce garçon à l'épreuve et engagez un entretien devant nous. »

Telles furent à peu près mes propres paroles, et Euthydème, avec un mélange de bravoure et d'assurance : « Cela nous est
c égal, Socrate, dit-il, pourvu que le jeune homme consente à répondre. »

« Mais certainement, dis-je, il en a déjà l'habitude ; souvent ces gens-ci viennent lui poser mainte question et causer avec lui ; aussi est-il suffisamment enhardi à répondre. »

Clinias interrogé par les sophistes.

Ce qui suivit, Criton, comment t'en faire dignement le récit? Ce n'est pas une petite affaire que de pouvoir reprendre d'un bout à l'autre l'exposé d'un savoir prodigieux. Aussi, pour ma part, à l'exemple des poètes, ai-je besoin, en com-
d mençant mon récit, d'invoquer les Muses et Mémoire[2]. Quoi qu'il en soit, voici à peu près, si je ne me trompe, comment

veux dire la vertu, bien que le cas ne soit pas absolument identique.

1. Φιλοσοφεῖν (cf. φιλοσοφίαν plus haut) est pris dans son sens exact et étymologique : *aimer, rechercher la sagesse* (*le savoir*). Cf. 282 d, et surtout 288 d : ἡ φιλοσοφία κτῆσις ἐπιστήμης.

2. Au début des *Travaux*, Hésiode invoque les Muses ; au commencement de la *Théogonie*, c'est elles qu'il veut chanter d'abord.

Ὑμεῖς ἄρα, ἦν δ' ἐγώ, ὦ Διονυσόδωρε, τῶν νῦν ἀνθρώ-
πων κάλλιστ' ἂν προτρέψαιτε εἰς φιλοσοφίαν καὶ ἀρετῆς 275 a
ἐπιμέλειαν ;

Οἰόμεθά γε δή, ὦ Σώκρατες.

Τῶν μὲν τοίνυν ἄλλων τὴν ἐπίδειξιν ἡμῖν, ἔφην, εἰσαῦθις ἀπόθεσθον, τοῦτο δ' αὐτὸ ἐπιδείξασθον· τουτονὶ τὸν νεανίσκον πείσατον ὡς χρὴ φιλοσοφεῖν καὶ ἀρετῆς ἐπιμελεῖσθαι, καὶ χαριεῖσθον ἐμοί τε καὶ τουτοισὶ πᾶσιν. Συμβέβηκεν γάρ τι τοιοῦτον τῷ μειρακίῳ τούτῳ· ἐγώ τε καὶ οἵδε πάντες τυγχάνομεν ἐπιθυμοῦντες ὡς βέλτιστον αὐτὸν γενέσθαι. Ἔστι δὲ οὗτος Ἀξιόχου μὲν ὑὸς τοῦ Ἀλκιβιάδου τοῦ
παλαιοῦ, αὐτανεψιὸς δὲ τοῦ νῦν ὄντος Ἀλκιβιάδου· ὄνομα b
δ' αὐτῷ Κλεινίας. Ἔστι δὲ νέος· φοβούμεθα δὴ περὶ αὐτῷ, οἷον εἰκὸς περὶ νέῳ, μή τις φθῇ ἡμᾶς ἐπ' ἄλλο τι ἐπιτήδευμα τρέψας τὴν διάνοιαν καὶ διαφθείρῃ. Σφὼ οὖν ἥκετον εἰς κάλλιστον· ἀλλ' εἰ μή τι διαφέρει ὑμῖν, λάβετον πεῖραν τοῦ μειρακίου καὶ διαλέχθητον ἐναντίον ἡμῶν.

Εἰπόντος οὖν ἐμοῦ σχεδόν τι αὐτὰ ταῦτα ὁ Εὐθύδημος ἅμα ἀνδρείως τε καὶ θαρραλέως, Ἀλλ' οὐδὲν διαφέρει,
ὦ Σώκρατες, ἔφη, ἐὰν μόνον ἐθέλῃ ἀποκρίνεσθαι ὁ νεανί- c
σκος.

Ἀλλὰ μὲν δή, ἔφην ἐγώ, τοῦτό γε καὶ εἴθισται· θαμὰ γὰρ αὐτῷ οἵδε προσιόντες πολλὰ ἐρωτῶσίν τε καὶ διαλέγονται, ὥστε ἐπιεικῶς θαρρεῖ τὸ ἀποκρίνασθαι.

Τὰ δὴ μετὰ ταῦτα, ὦ Κρίτων, πῶς ἂν καλῶς σοι διηγησαίμην ; οὐ γὰρ σμικρὸν τὸ ἔργον δύνασθαι ἀναλαβεῖν διεξιόντα σοφίαν ἀμήχανον ὅσην· ὥστ' ἔγωγε, καθάπερ οἱ
ποιηταί, δέομαι ἀρχόμενος τῆς διηγήσεως Μούσας τε καὶ d
Μνήμην ἐπικαλεῖσθαι. Ἤρξατο δ' οὖν ἐνθένδε ποθὲν ὁ

275 a 1 προτρέψαιτε Ald. : -ψετε || 10 υἱός codd. || **b** 2 αὐτῷ — 3 νέῳ BW : αὐτοῦ — νέου T || 4 τρέψας B : τρέψας αὐτοῦ TW (primit. αὐτὸν W) || διαφθείρῃ B : -θαρῇ TW || **c** 1 ἀποκρίνεσθαι B : -νασθαι TW || 5 θαρρεῖ BW : θάρρεῖ T || ἀποκρίνασθαι BW : -νεσθαι T || **d** 1 τῆς codd. : γρ. τοσῆσδε T || 2 μνήμην B : μνημοσύνην TW.

débuta Euthydème : « Dis-moi, Clinias, quels sont les individus qui apprennent, ceux qui savent ou ceux qui ignorent ? »

Le jeune homme, à cette question difficile, se mit à rougir, et, pris de court, il me regardait. Et moi, comprenant son désarroi : « Courage ! Clinias, lui dis-je, réponds bravement
e dans l'un ou l'autre sens, selon ton opinion. Car peut-être est-il en train de te rendre le plus grand service. »

Cependant Dionysodore, se penchant un peu à mon oreille, avec un large sourire sur le visage : « Ma foi ! Socrate, dit-il, je t'en préviens : que ce garçon réponde d'une façon ou de l'autre, il sera réfuté. »

Tandis qu'il parlait, Clinias se trouva donner sa réponse, si bien que je ne pus même pas engager notre jeune homme
276 a à prendre garde. Il répondit donc : « Ceux qui savent [1] sont ceux qui apprennent. »

Alors Euthydème : « Y a-t-il ou non, dit-il, des gens que tu nommes maîtres ? » Il en convint. « Les maîtres sont-ils maîtres de ceux qui apprennent, comme le cithariste et le grammatiste [2] ont été, n'est-ce pas ? tes maîtres et ceux des autres enfants, tandis que vous étiez leurs élèves ? » Il approuva. « N'est-il pas vrai que, quand vous appreniez, vous ne saviez pas encore ce que vous appreniez ? — Non.
b — Étiez-vous donc savants, lorsque vous ne le saviez pas ? — Non certes, dit-il. — Par conséquent, si vous n'étiez pas savants, vous étiez ignorants ? — Parfaitement. — Alors, puisque vous appreniez ce que vous ne saviez pas, vous étiez ignorants quand vous appreniez. » Le jeune homme fit un signe d'assentiment. « Ce sont donc les ignorants qui apprennent, Clinias, et non les savants, comme tu le crois. »

A ces mots, comme dans un chœur au signal de l'instructeur, ce furent à la fois des applaudissements et des rires
c dans le cortège de Dionysodore et d'Euthydème. Et, sans

Μνήμη, leur mère, est habituellement appelée *Mnémosyne*. Dans le *Phèdre*, 237 a, Socrate invoque les Muses en commençant son discours.

1. Σοφός a deux sens : *savant* et *intelligent* ; de même ἀμαθής : *ignorant* et *sot*. Clinias répond : « Ce sont les *intelligents* qui apprennent ». Aussitôt Euthydème lui réplique : « Ce sont *les ignorants*. » Mais Dionysodore, reprenant σοφός au sens d'*intelligent*, montrera que ce sont les *intelligents* qui apprennent.

2. Maître d'école, qui enseignait à lire et à écrire.

Εὐθύδημος, ὡς ἐγῷμαι· Ὦ Κλεινία, πότεροί εἰσι τῶν ἀνθρώπων οἱ μανθάνοντες, οἱ σοφοὶ ἢ οἱ ἀμαθεῖς;

Καὶ τὸ μειράκιον, ἅτε μεγάλου ὄντος τοῦ ἐρωτήματος, ἠρυθρίασέν τε καὶ ἀπορήσας ἔβλεπεν εἰς ἐμέ· καὶ ἐγὼ γνοὺς αὐτὸν τεθορυβημένον, Θάρρει, ἦν δ' ἐγώ, ὦ Κλεινία, καὶ ἀπόκριναι ἀνδρείως ὁπότερά σοι φαίνεται· ἴσως γάρ τοι e
ὠφελεῖ τὴν μεγίστην ὠφελίαν.

Καὶ ἐν τούτῳ ὁ Διονυσόδωρος προσκύψας μοι σμικρὸν πρὸς τὸ οὖς, πάνυ μειδιάσας τῷ προσώπῳ, Καὶ μήν, ἔφη, σοί, ὦ Σώκρατες, προλέγω ὅτι ὁπότερ' ἂν ἀποκρίνηται τὸ μειράκιον, ἐξελεγχθήσεται.

Καὶ αὐτοῦ μεταξὺ ταῦτα λέγοντος ὁ Κλεινίας ἔτυχεν ἀποκρινάμενος, ὥστε οὐδὲ παρακελεύσασθαί μοι ἐξεγένετο εὐλαβηθῆναι τῷ μειρακίῳ, ἀλλ' ἀπεκρίνατο ὅτι οἱ σοφοὶ 276 a
εἶεν οἱ μανθάνοντες.

Καὶ ὁ Εὐθύδημος, Καλεῖς δέ τινας, ἔφη, διδασκάλους, ἢ οὔ; — Ὡμολόγει. — Οὐκοῦν τῶν μανθανόντων οἱ διδάσκαλοι διδάσκαλοί εἰσιν, ὥσπερ ὁ κιθαριστὴς καὶ ὁ γραμματιστὴς διδάσκαλοι δήπου ἦσαν σοῦ καὶ τῶν ἄλλων παίδων, ὑμεῖς δὲ μαθηταί; — Συνέφη. — Ἄλλο τι οὖν, ἡνίκα ἐμανθάνετε, οὔπω ἠπίστασθε ταῦτα ἃ ἐμανθάνετε; — Οὐκ ἔφη. — Ἆρ' οὖν σοφοὶ ἦτε, ὅτε ταῦτα οὐκ ἠπίστασθε; b
— Οὐ δῆτα, ἦ δ' ὅς. — Οὐκοῦν εἰ μὴ σοφοί, ἀμαθεῖς; — Πάνυ γε. — Ὑμεῖς ἄρα μανθάνοντες ἃ οὐκ ἠπίστασθε, ἀμαθεῖς ὄντες ἐμανθάνετε. — Ἐπένευσε τὸ μειράκιον. — Οἱ ἀμαθεῖς ἄρα μανθάνουσιν, ὦ Κλεινία, ἀλλ' οὐχ οἱ σοφοί, ὡς σὺ οἴει.

Ταῦτ' οὖν εἰπόντος αὐτοῦ, ὥσπερ ὑπὸ διδασκάλου χορὸς ἀποσημήναντος, ἅμα ἀνεθορύβησάν τε καὶ ἐγέλασαν οἱ ἑπόμενοι ἐκεῖνοι μετὰ τοῦ Διονυσοδώρου τε καὶ Εὐθυδήμου· c
καὶ πρὶν ἀναπνεῦσαι καλῶς τε καὶ εὖ τὸ μειράκιον, ἐκδε-

d 6 ἔβλεπεν B : ἔβλεψεν W ἐνέβλεψεν T || **e** 2 ὠφεληι W || ὠφέλειαν W || **276 a** 6 σου B || 7 ἄλλο τι TW : ἀλλ' ὅτι B || **b** 3 ἠπίστασθε TW : ἐπ- B || 5 μανθάνουσιν TW : σοφοὶ μανθάνουσιν B.

laisser au jeune garçon le temps de reprendre bien et dûment haleine, Dionysodore saisit la balle à son tour[1] : « Et toutes les fois, Clinias, dit-il, que le grammatiste vous récitait[2], quels sont les enfants qui apprenaient la récitation, les savants ou les ignorants ? » — Les savants, dit Clinias. — Alors ce sont les savants qui apprennent, et non les ignorants, et tout à l'heure tu n'as pas bien répondu à Euthydème. »

d Là-dessus, les rires et les applaudissements redoublèrent parmi les admirateurs[3] de nos deux personnages, charmés de leur savoir ; nous autres, nous restions muets de saisissement. Nous voyant frappés de stupeur, Euthydème, pour accroître encore notre admiration, ne voulait pas lâcher le jeune homme ; il continua l'interrogatoire, faisant, à la manière des bons danseurs, tourner deux fois[4] ses questions sur le même sujet : « Les élèves, dit-il, apprennent-ils donc ce qu'ils savent ou ce qu'ils ignorent ? »

Et derechef Dionysodore me chuchota doucement : « Voilà
e encore, Socrate, un nouveau tour semblable au précédent. »

« O Zeus ! répondis-je, le précédent, ma parole ! nous avait déjà fait voir une bien jolie chose. »

« Toutes nos questions, Socrate, sont du même genre, dit-il ; on ne peut s'en tirer. »

« Aussi, repris-je, me semblez-vous être en grande considération auprès de vos disciples. »

Cependant Clinias répondit à Euthydème que les disciples apprennent ce qu'ils ne savent pas ; et l'autre lui demanda,
277 a avec les mêmes procédés qu'auparavant : « Eh bien, ne sais-tu pas les lettres ? — Oui, dit-il. — Toutes sans exception ? » — Il le reconnut. — « Quand on récite n'importe quoi, n'est-ce pas des lettres que l'on récite ? » Il en convint. « On récite donc une partie de ce que tu sais, dit l'autre, s'il

1. Littéralement : *il prit la suite* (d'Euthydème), comme au jeu de la balle ; cf. 277 b.

2. Le sens propre de ἀποστοματίζειν paraît être : *débiter de mémoire*.

3. Appliqué aux disciples des sophistes, οἱ ἐρασταί n'a pas ici la même nuance que quand il désigne les *amants* de Clinias : il souligne avec une exagération moqueuse l'admiration des élèves pour leurs maîtres. Cf. *Protagoras*, 317 d.

4. Allusion, comme le montre le contexte, à une figure de danse, sens confirmé par Hésychius, *s. v.* διπλῇ. On ne sait d'ailleurs au juste en quoi consistait cette figure.

ξάμενος ὁ Διονυσόδωρος, Τί δέ, ὦ Κλεινία, ἔφη, ὁπότε
ἀποστοματίζοι ὑμῖν ὁ γραμματιστής, πότεροι ἐμάνθανον
τῶν παίδων τὰ ἀποστοματιζόμενα, οἱ σοφοὶ ἢ οἱ ἀμαθεῖς ;
— Οἱ σοφοί, ἔφη ὁ Κλεινίας. — Οἱ σοφοὶ ἄρα μανθάνου-
σιν, ἀλλ᾽ οὐχ οἱ ἀμαθεῖς, καὶ οὐκ εὖ σὺ ἄρτι Εὐθυδήμῳ
ἀπεκρίνω.

Ἐνταῦθα δὴ καὶ πάνυ ἐγέλασάν τε καὶ ἐθορύβησαν οἱ d
ἐρασταὶ τοῖν ἀνδροῖν, ἀγασθέντες τῆς σοφίας αὐτοῖν· οἱ
δ᾽ ἄλλοι ἡμεῖς ἐκπεπληγμένοι ἐσιωπῶμεν. Γνοὺς δὲ ἡμᾶς
ὁ Εὐθύδημος ἐκπεπληγμένους, ἵν᾽ ἔτι μᾶλλον θαυμάζοιμεν
αὐτόν, οὐκ ἀνίει τὸ μειράκιον, ἀλλ᾽ ἠρώτα, καὶ ὥσπερ οἱ
ἀγαθοὶ ὀρχησταί, διπλᾶ ἔστρεφε τὰ ἐρωτήματα περὶ τοῦ
αὐτοῦ, καὶ ἔφη· Πότερον γὰρ οἱ μανθάνοντες μανθάνουσιν
ἃ ἐπίστανται ἢ ἃ μὴ ἐπίστανται ;

Καὶ ὁ Διονυσόδωρος πάλιν μικρὸν πρός με ψιθυρίσας,
Καὶ τοῦτ᾽, ἔφη, ὦ Σώκρατες, ἕτερον τοιοῦτον οἷον τὸ e
πρότερον.

Ὦ Ζεῦ, ἔφην ἐγώ, ἦ μὴν καὶ τὸ πρότερόν γε καλὸν ἡμῖν
ἐφάνη [τὸ ἐρώτημα].

Πάντ᾽, ἔφη, ὦ Σώκρατες, τοιαῦτα ἡμεῖς ἐρωτῶμεν
ἄφυκτα.

Τοιγάρτοι, ἦν δ᾽ ἐγώ, δοκεῖτέ μοι εὐδοκιμεῖν παρὰ τοῖς
μαθηταῖς.

Ἐν δὲ τούτῳ ὁ μὲν Κλεινίας τῷ Εὐθυδήμῳ ἀπεκρίνατο
ὅτι μανθάνοιεν οἱ μανθάνοντες ἃ οὐκ ἐπίσταιντο· ὁ δὲ ἤρετο
αὐτὸν διὰ τῶν αὐτῶν ὧνπερ τὸ πρότερον· Τί δέ ; ἦ δ᾽ ὅς, 277 a
οὐκ ἐπίστασαι σὺ γράμματα ; — Ναί, ἔφη. — Οὐκοῦν
ἅπαντα ; — Ὡμολόγει. — Ὅταν οὖν τις ἀποστοματίζῃ
ὁτιοῦν, οὐ γράμματα ἀποστοματίζει ; — Ὡμολόγει. —

ὑ

c 3 δὲ BW : δαὶ T || 4 ὑμῖν T : ἡ- B ἡ- W || 7 οὐχ εὖ σὺ Burnet : οὐχ εὐθὺς BTW, οὐχ ὀρθῶς Ven. 184 || **d** 1 πάνυ B : πάνυ μέγα TW || 5 ἀνίει TW : ἂν ἴει B || ἠρώτα καὶ TW : ἠρώτα B || **e** 3 ἡμῖν Stephanus : ὑμῖν || 4 τὸ ἐρώτημα secl. Hirschig || 7 δοκεῖτε TW : δοκεῖ τε B || **277 a** 1 δὲ BW : δαὶ T || 3 ὅταν — 4 ὡμολογεῖ om. W.

est vrai que tu les saches toutes ? » Il en convint encore. « Eh bien, dit l'autre, n'apprends-tu pas, toi, ce qu'on récite, et est-ce celui qui ne sait pas les lettres qui apprend ? » — « Non, dit-il, c'est moi qui apprends [1]. » — « Tu apprends
b donc, dit-il, ce que tu sais, s'il est vrai que tu saches toutes les lettres ? » Il le reconnut. « Tu n'as donc pas bien répondu », dit l'autre.

Euthydème n'avait pas achevé que Dionysodore, rattrapant la parole comme une balle, prenait encore le jeune garçon pour cible : « Euthydème, dit-il, te trompe, Clinias. Dis-moi en effet. Apprendre, n'est-ce pas acquérir le savoir de ce qu'on apprend ? » Clinias le reconnut. « Et savoir, dit l'autre, n'est-ce pas posséder déjà un savoir ? » Il le lui accorda. « Par
c conséquent, ne pas savoir, c'est ne pas encore posséder de savoir ? » Il en convint. « Ceux qui font une acquisition quelconque sont-ils ceux qui possèdent déjà, ou ceux qui ne possèdent pas ? — Ceux qui ne possèdent pas. — Tu es donc d'accord pour ranger ceux qui ne savent pas au nombre de ces derniers, je veux dire de ceux qui ne possèdent pas ? » Il fit un signe d'assentiment. « C'est donc parmi ceux qui acquièrent que se rangent ceux qui apprennent, et non parmi ceux qui possèdent ? » Il approuva. « Alors, dit-il, ce sont ceux qui ne savent pas qui apprennent, Clinias, et non ceux qui savent. »

Intervention de Socrate.

d De nouveau Euthydème, pour terrasser le jeune homme, le provoquait comme à un troisième corps à corps [2]. Et moi, voyant notre garçon en train de couler, je voulus lui donner du répit, de peur qu'il ne perdît courage. Pour le rassurer, je lui dis : « Ne t'étonne pas, Clinias, si ces façons d'argu-

1. Clinias prend le mot μανθάνειν au sens habituel (*apprendre*) ; Euthydème (comme l'expliquera Socrate 278 a), au sens plus rare de *comprendre*. A Clinias disant : « On *apprend* ce qu'on ne sait pas », Euthydème réplique : « On *comprend* ce que l'on sait. » Sur quoi, Dionysodore, rendant à μανθάνειν sa valeur habituelle, va démontrer : « Ce sont ceux qui ne savent pas qui *apprennent*, et non ceux qui savent déjà. »

2. La discussion est assimilée à une *lutte* véritable (πάλη), où, pour être proclamé vainqueur, l'athlète devait avoir *terrassé* (καταβάλλειν) trois fois l'adversaire.

Οὐκοῦν ὧν τι σὺ ἐπίστασαι, ἔφη, ἀποστοματίζει, εἴπερ
πάντα ἐπίστασαι ; — Καὶ τοῦτο ὡμολόγει. — Τί οὖν ; ἦ
δ' ὅς, ἆρα σὺ ⟨οὐ⟩ μανθάνεις ἅττ' ἂν ἀποστοματίζῃ τις, ὁ
δὲ μὴ ἐπιστάμενος γράμματα μανθάνει ; — Οὔκ, ἀλλ', ἦ δ'
ὅς, μανθάνω. — Οὐκοῦν ἃ ἐπίστασαι, ἔφη, μανθάνεις,
εἴπερ γε ἅπαντα τὰ γράμματα ἐπίστασαι. — Ὡμολόγη- b
σεν. — Οὐκ ἄρα ὀρθῶς ἀπεκρίνω, ἔφη.

Καὶ οὔπω σφόδρα τι ταῦτα εἴρητο τῷ Εὐθυδήμῳ, καὶ ὁ
Διονυσόδωρος ὥσπερ σφαῖραν ἐκδεξάμενος τὸν λόγον πάλιν
ἐστοχάζετο τοῦ μειρακίου, καὶ εἶπεν· Ἐξαπατᾷ σε Εὐθύ-
δημος, ὦ Κλεινία. Εἰπὲ γάρ μοι, τὸ μανθάνειν οὐκ ἐπιστή-
μην ἐστὶ λαμβάνειν τούτου οὗ ἄν τις μανθάνῃ ; — Ὡμολό-
γει ὁ Κλεινίας. — Τὸ δ' ἐπίστασθαι, ἦ δ' ὅς, ἄλλο τι ἢ
ἔχειν ἐπιστήμην ἤδη ἐστίν ; — Συνέφη. — Τὸ ἄρα μὴ
ἐπίστασθαι μήπω ἔχειν ἐπιστήμην ἐστίν ; — Ὡμολόγει c
αὐτῷ. — Πότερον οὖν εἰσιν οἱ λαμβάνοντες ὁτιοῦν οἱ
ἔχοντες ἤδη ἢ οἳ ἂν μὴ ἔχωσιν ; — Οἳ ἂν μή. — Οὐκοῦν
ὡμολόγηκας εἶναι τούτων καὶ τοὺς μὴ ἐπισταμένους, τῶν
μὴ ἐχόντων ; — Κατένευσε. — Τῶν λαμβανόντων ἄρ' εἰσὶν
οἱ μανθάνοντες, ἀλλ' οὐ τῶν ἐχόντων ; — Συνέφη. — Οἱ
μὴ ἐπιστάμενοι ἄρα, ἔφη, μανθάνουσιν, ὦ Κλεινία, ἀλλ'
οὐχ οἱ ἐπιστάμενοι.

Ἔτι δὴ ἐπὶ τὸ τρίτον καταβαλῶν ὥσπερ πάλαισμα ὥρμα d
ὁ Εὐθύδημος τὸν νεανίσκον· καὶ ἐγὼ γνοὺς βαπτιζόμενον
τὸ μειράκιον, βουλόμενος ἀναπαῦσαι αὐτό, μὴ ἡμῖν ἀποδει-
λιάσειε, παραμυθούμενος εἶπον· Ὦ Κλεινία, μὴ θαύμαζε

a 6 πάντα BTW : ταῦτα apogr. Coislin. 155 ‖ 7 σὺ οὐ apogr. Coislin. : $\overset{ω}{σὺ}$ ‖ 9 μανθάνω T : -νει B -νει W ‖ ἔφη BW : εἰδὼς T ἦ δ' ὅς Routh ‖ **b** 1 γράμματα BW (σύγγραμμα primit. W pro σὺ γράμματα) : γράμματά τ' T ‖ 3 ταῦτα εἴρητο BW : εἴρητο ταῦτα T ‖ ταῦτα εἴρητο BW : εἴρητο ταῦτα T ‖ 9 συνέφη — **c** 1 ἐστίν om. W ‖ **c** 1 ἐστίν T : ἔχειν B ‖ 2 πότερον BT : -τεροι W ‖ 3 ἢ οἳ ἂν μὴ ἔχωσιν ; οἳ ἂν μὴ Badham : ἢ οἳ ἂν μή ; οἳ ἂν μὴ ἔχωσιν ‖ **d** 1 καταβαλῶν Heindorf : -βαλὼν secl. Badham (etiam τὸν νεανίσκον secl. Cobet).

menter te semblent insolites. Peut-être ne vois-tu pas ce que les deux étrangers sont en train de faire autour de toi. Ils font exactement comme dans l'initiation des Corybantes, quand on organise la cérémonie de l'intronisation[1] autour du futur initié. On procède alors à des rondes et à des jeux, comme tu dois le savoir si tu as reçu l'initiation. En ce
e moment ces deux hommes ne font que mener une ronde autour de toi, et comme danser en se jouant, pour t'initier ensuite. Dis-toi donc que tu entends en ce moment la première partie des mystères sophistiques. Tout d'abord, comme dit Prodicos, il faut apprendre le juste emploi des mots[2] : c'est précisément ce que te montrent les deux étrangers ; ils te font voir que tu ignorais le sens du mot *apprendre*. Les gens l'appliquent à qui, ne possédant d'abord aucune connaissance
278 a sur un objet, acquiert ensuite cette connaissance ; ils emploient aussi ce même mot quand, déjà pourvu de la connaissance, il s'en sert pour examiner le même objet, soit dans la pratique, soit dans la théorie. C'est ce qu'on nomme, il est vrai, *comprendre* plutôt que *apprendre* ; mais parfois aussi on dit *apprendre*[3]. Or, tu n'as pas su voir, comme ils le prouvent, que le même mot était appliqué à des cas opposés, à l'homme qui sait comme à celui qui ignore. De même, à peu près,
b dans la seconde question, quand ils te demandaient si les gens apprennent ce qu'ils savent ou ce qu'ils ignorent. Ces notions-là, vois-tu, ne sont qu'un jeu ; voilà pourquoi j'affirme qu'ils jouent avec toi. Je dis bien : *un jeu*, parce qu'on aurait beau acquérir nombre de notions de ce genre, ou même toutes, on ne saurait pas davantage quelle est la nature des objets ; on serait seulement en état de badiner avec les gens, en utilisant les divers sens des mots pour leur donner des crocs-en-jambe et les renverser, comme ceux qui s'amusent à vous retirer

1. La θρόνωσις précédait l'initiation proprement dite : autour du néophyte assis sur le lit sacré, les Corybantes, prêtres de la déesse phrygienne Cybèle, dansaient en chantant et en frappant sur leurs tambourins (cf. Aristophane, *Nuées*, 254 ; *Guêpes*, 119).

2. Prodicos de Céos attachait une importance capitale à *la justesse des mots* ; il pratiquait, pour y parvenir, l'exacte distinction des synonymes (διαίρεσις ὀνομάτων). Voir *Charmide*, 163 d, et surtout *Protagoras*, 337 a-c, où Platon a plaisamment parodié sa manière.

3. On trouve en effet chez les écrivains attiques μανθάνειν au sens de *comprendre* ; Platon lui-même en offre plusieurs exemples.

εἴ σοι φαίνονται ἀήθεις οἱ λόγοι. Ἴσως γὰρ οὐκ αἰσθάνει οἷον ποιεῖτον τὼ ξένω περὶ σέ· ποιεῖτον δὲ ταὐτὸν ὅπερ οἱ ἐν τῇ τελετῇ τῶν Κορυβάντων, ὅταν τὴν θρόνωσιν ποιῶσιν περὶ τοῦτον ὃν ἂν μέλλωσι τελεῖν. Καὶ γὰρ ἐκεῖ χορεία τίς ἐστι καὶ παιδιά, εἰ ἄρα καὶ τετέλεσαι· καὶ νῦν
τούτω οὐδὲν ἄλλο ἢ χορεύετον περὶ σὲ καὶ οἷον ὀρχεῖσθον e
παίζοντε, ὡς μετὰ τοῦτο τελοῦντε. Νῦν οὖν νόμισον τὰ πρῶτα τῶν ἱερῶν ἀκούειν τῶν σοφιστικῶν. Πρῶτον γάρ, ὥς φησι Πρόδικος, περὶ ὀνομάτων ὀρθότητος μαθεῖν δεῖ· ὃ δὴ καὶ ἐνδείκνυσθόν σοι τὼ ξένω, ὅτι οὐκ ᾔδησθα τὸ μανθάνειν ὅτι οἱ ἄνθρωποι καλοῦσι μὲν ἐπὶ τῷ τοιῷδε, ὅταν τις ἐξ ἀρχῆς μηδεμίαν ἔχων ἐπιστήμην περὶ πράγματός
τινος ἔπειτα ὕστερον αὐτοῦ λαμβάνῃ τὴν ἐπιστήμην, 278 a
καλοῦσι δὲ ταὐτὸν τοῦτο καὶ ἐπειδὰν ἔχων ἤδη τὴν ἐπιστήμην ταύτῃ τῇ ἐπιστήμῃ ταὐτὸν τοῦτο πρᾶγμα ἐπισκοπῇ ἢ πραττόμενον ἢ λεγόμενον. Μᾶλλον μὲν αὐτὸ συνιέναι καλοῦσιν ἢ μανθάνειν, ἔστι δ' ὅτε καὶ μανθάνειν· σὲ δὲ τοῦτο, ὡς οὗτοι ἐνδείκνυνται, διαλέληθεν, ταὐτὸν ὄνομα ἐπ' ἀνθρώποις ἐναντίως ἔχουσιν κείμενον, ἐπί τῷ τε εἰδότι καὶ ἐπὶ τῷ μή· παραπλήσιον δὲ τούτῳ καὶ τὸ ἐν τῷ δευτέρῳ ἐρωτή-
ματι, ἐν ᾧ ἠρώτων σε πότερα μανθάνουσιν οἱ ἄνθρωποι ἃ b
ἐπίστανται ἢ ἃ μή. Ταῦτα δὴ τῶν μαθημάτων παιδιά ἐστιν — διὸ καί φημι ἐγώ σοι τούτους προσπαίζειν — παιδιὰν δὲ λέγω διὰ ταῦτα ὅτι, εἰ καὶ πολλά τις ἢ καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα μάθοι, τὰ μὲν πράγματα οὐδὲν ἂν μᾶλλον εἰδείη πῇ ἔχει, προσπαίζειν δὲ οἷός τ' ἂν εἴη τοῖς ἀνθρώποις διὰ τὴν τῶν ὀνομάτων διαφορὰν ὑποσκελίζων καὶ ἀνατρέπων, ὥσπερ οἱ τὰ σκολύθρια τῶν μελλόντων καθιζήσεσθαι ὑπο-

Testim. : **278 b** 8 ὥσπερ — **c** 1 ἀνατετραμμένον *Etym. Magn.*, *s. v.* σκολύθριον.

d 5 ἀήθεις T γρ. W : ἀλήθεις BW || 8 ποιῶσιν (uel -σι) codd. : ποιῶνται in marg. T || 9 χορεία tW in marg. : -ηγία BT (cf. *Leg.*, 654 c) || **e** 2 παίζοντε TW : -τες B || **278 a** 2 ταυτὸ BW || 6 ταυτὸ codd. || 7 ἐπὶ τῷ τε TW : τῷτε B || **b** 1 πότερον W.

c les tabourets au moment où vous allez vous asseoir, puis rient de vous voir culbuter à la renverse. Dis-toi donc bien que tout cela n'a été qu'un jeu de leur part. Mais il est clair qu'ensuite ils te montreront eux-mêmes le côté sérieux, et je me chargerai de leur ouvrir la route, pour qu'ils s'acquittent de leur promesse envers moi. Ils s'engagaient à donner une leçon de l'art d'exhorter [1] ; en fait, j'imagine, ils ont cru devoir jouer d'abord avec toi. Eh
d bien, Euthydème et Dionysodore, arrêtez-là le jeu — cela suffit sans doute — et faites voir la suite : exhortez ce garçon, en lui montrant comment il faut s'attacher au savoir et à la vertu. Mais auparavant, je veux vous indiquer la façon dont je conçois la chose et sous quelle forme je désire l'entendre. Si je vous parais le faire en profane [2] et de manière risible, ne vous moquez pas de moi : c'est mon empressement à entendre votre savoir qui me donnera l'audace d'im-
e proviser devant vous. Souffrez donc de m'écouter sans rire, vous et vos disciples ; et toi, fils d'Axiochos, réponds-moi.

Entretien de Socrate et de Clinias. La nature et les conditions du bonheur.

Est-il vrai que, nous autres hommes, nous désirions tous être heureux [3] ? Mais n'est-ce pas une de ces questions ridicules que je redoutais à l'instant [4] ? Car il est absurde, n'est-ce pas ? de poser des questions pareilles. Qui, en effet, ne désire être heureux ? — Tout le monde le désire, répon-
279 a dit Clinias. — Bien, repris-je ; mais maintenant, puisque nous désirons être heureux, comment l'être ? Sera-ce en ayant beaucoup de biens ? Mais voilà-t-il pas une question encore plus naïve que la première ? Car c'est là aussi, n'est-ce pas ? une chose évidente. » Il en convint. « Voyons donc. Quelle sorte de choses se trouvent être pour

1. Voir plus haut. Les deux sophistes se sont flattés de savoir enseigner la vertu mieux et plus rapidement que personne (273 d). Plus loin ils ont déclaré qu'ils étaient venus montrer leur savoir (274 b ἐπιδείξοντε). Ils ont répété leur affirmation 275 a.

2. Socrate prend ici son personnage habituel d'ignorant.

3. Socrate va jouer sur la signification de εὖ πράττειν : *avoir du succès, être heureux* (sens habituel), et *bien faire, agir comme il faut.*

4. Voir plus haut (278 d) : « Si je vous parais le faire... de manière *risible.* »

σπῶντες χαίρουσι καὶ γελῶσιν, ἐπειδὰν ἴδωσιν ὕπτιον ἀνα- c
τετραμμένον. Ταῦτα μὲν οὖν σοι παρὰ τούτων νόμιζε
παιδιὰν γεγονέναι· τὸ δὲ μετὰ ταῦτα δῆλον ὅτι τούτω γέ
σοι αὐτὼ τὰ σπουδαῖα ἐνδείξεσθον, καὶ ἐγὼ ὑφηγήσομαι
αὐτοῖν ἵνα μοι ὃ ὑπέσχοντο ἀποδῶσιν. Ἐφάτην γὰρ ἐπιδεί-
ξασθαι τὴν προτρεπτικὴν σοφίαν· νῦν δέ μοι δοκεῖ δεῖν
φηθήτην πρότερον παῖσαι πρός σέ. Ταῦτα μὲν οὖν, ὦ
Εὐθύδημέ τε καὶ Διονυσόδωρε, πεπαίσθω τε ὑμῖν, καὶ d
ἴσως ἱκανῶς ἔχει· τὸ δὲ δὴ μετὰ ταῦτα ἐπιδείξατον
προτρέποντε τὸ μειράκιον ὅπως χρὴ σοφίας τε καὶ ἀρετῆς
ἐπιμεληθῆναι. Πρότερον δ᾿ ἐγὼ σφῷν ἐνδείξομαι οἷον αὐτὸ
ὑπολαμβάνω καὶ οἵου αὐτοῦ ἐπιθυμῶ ἀκοῦσαι. Ἐὰν οὖν
δόξω ὑμῖν ἰδιωτικῶς τε καὶ γελοίως αὐτὸ ποιεῖν, μή μου
καταγελᾶτε· ὑπὸ προθυμίας γὰρ τοῦ ἀκοῦσαι τῆς ὑμετέρας
σοφίας τολμήσω ἀπαυτοσχεδιάσαι ἐναντίον ὑμῶν. Ἀνά-
σχεσθον οὖν ἀγελαστὶ ἀκούοντες αὐτοί τε καὶ οἱ μαθηταὶ e
ὑμῶν· σὺ δέ μοι, ὦ παῖ Ἀξιόχου, ἀπόκριναι.

Ἆρά γε πάντες ἄνθρωποι βουλόμεθα εὖ πράττειν ; ἢ
τοῦτο μὲν ἐρώτημα ὧν νῦν δὴ ἐφοβούμην ἓν τῶν καταγελά-
στων ; ἀνόητον γὰρ δήπου καὶ τὸ ἐρωτᾶν τὰ τοιαῦτα· τίς
γὰρ οὐ βούλεται εὖ πράττειν ; — Οὐδεὶς ὅστις οὔκ, ἔφη
ὁ Κλεινίας. — Εἶεν, ἦν δ᾿ ἐγώ· τὸ δὴ μετὰ τοῦτο, ἐπειδὴ 279 a
βουλόμεθα εὖ πράττειν, πῶς ἂν εὖ πράττοιμεν ; ἆρ᾿ ἂν εἰ
ἡμῖν πολλὰ κἀγαθὰ εἴη ; ἢ τοῦτο ἐκείνου ἔτι εὐηθέστερον ;
δῆλον γάρ που καὶ τοῦτο ὅτι οὕτως ἔχει. — Συνέφη. —
Φέρε δή, ἀγαθὰ δὲ ποῖα ἄρα τῶν ὄντων τυγχάνει ἡμῖν ὄντα ;

Testim. : **278 e** 3 πάντες — **282 d** 1 φιλοσοφεῖν Iamblichus, *Adhortat. ad philos.*, p. 64 et sq. (Kiessling).

c 4 αὐτὼ TW : sine accentu B || ἐνδείξεσθον B : -ξασθον W -ξαισθον T || 5 ἀποδῶσιν W : -δώσειν BT || ἐπιδείξασθαι codd. : ἐπιδείξεσθαι Stephanus ἐπιδείξασθαι ἂν Heindorf || 6 δεῖν ᾠηθήτην πρότερον T : δεῖν ᾠηθήτην πρότερον δεῖν BW || 7 παῖσαι T : παιξαι (sic) B παῖξαι Wt || **d** 1 πεπαίσθω TW : -παύσθω B || 8 ἀπαυτοσχεδιάσαι W : ἀπ᾿ αὐτὸ σχεδιάσαι B αὐτοσχεδιάσαι T || ἀνάσχεσθον TW : -σχεθον B || **e** 6 βούλεται B : βούλεται ἀνθρώπων TW.

nous des biens dans la réalité ? Mais n'est-il pas vrai que cette question encore paraît être sans difficulté, et qu'il n'est nullement besoin d'un esprit profond pour y trouver aisément réponse ? Le premier venu nous dirait que la richesse est un bien. N'est-ce pas ? — Parfaitement, dit-il. — De même
b aussi la santé, la beauté[1] et la possession suffisante des autres avantages physiques ? » Il fut de cet avis. « Mais la naissance, le pouvoir, les honneurs que l'on reçoit dans son pays sont évidemment des biens. » Il le reconnut. « Quel bien nous reste-t-il donc encore ? Que dirons-nous de la tempérance, de la justice et du courage ? Au nom de Zeus, Clinias, crois-tu que nous aurons raison de les tenir pour des biens, ou de ne pas le faire ? Peut-être, en effet, nous le contestera-t-on. Toi,
c qu'en penses-tu ? — Ce sont des biens, dit Clinias. — Bon, repris-je ; et le savoir, quelle place lui ferons-nous dans le chœur ? Le rangerons-nous parmi les biens ? qu'en dis-tu ? — Parmi les biens. — Demande-toi donc si nous n'omettons pas quelque bien important. — Nous n'en oublions aucun, il me semble », répondit Clinias. Et moi, rappelant mes souvenirs, je lui dis : « Si, par Zeus ! nous risquons d'avoir omis le plus grand des biens. — Lequel veux-tu dire ? — La réussite, Clinias : tous les esprits, même les plus médiocres, reconnaissent en elle le plus grand des biens. — Tu as raison », dit-il. Et moi, me ravisant encore une fois, j'ajoutai : « Nous avons bien
d failli faire rire de nous ces étrangers, toi, fils d'Axiochos, et moi-même. — Qu'est-ce à dire ? — Après avoir rangé la réussite dans la série précédente, nous recommencions à l'instant à parler du même objet. — Que veux-tu donc dire ? — Il est assurément ridicule, quand un point a été depuis longtemps mis sur le tapis, de l'y remettre encore, et de dire deux fois les mêmes choses. — Qu'entends-tu par là ? dit-il. — La sagesse, dis-je, est à coup sûr une réussite[2] ; un enfant le comprendrait. » Il s'en montra surpris, tant il est encore jeune et naïf. Et moi, voyant sa surprise : « Ignores-tu, lui dis-je,
e Clinias, que pour se tirer d'affaire dans le jeu de la flûte, ce

1. Une chanson de table attribuée à Simonide de Céos ou à Epicharme célébrait comme le premier des biens la santé, comme le second la beauté, comme le troisième la richesse « acquise sans fraude ». Voir *Gorgias*, 451 e, et *Philèbe*, 48 d.

2. La σοφία (*sagesse* ou *savoir*) a été reconnue un bien (279 c). Or

ἢ οὐ χαλεπὸν οὐδὲ σεμνοῦ ἀνδρὸς πάνυ τι οὐδὲ τοῦτο ἔοικεν
εἶναι εὐπορεῖν ; πᾶς γὰρ ἂν ἡμῖν εἴποι ὅτι τὸ πλουτεῖν
ἀγαθόν· ἢ γάρ ; — Πάνυ γ', ἔφη. — Οὐκοῦν καὶ τὸ ὑγιαί-
νειν καὶ τὸ καλὸν εἶναι καὶ τἆλλα κατὰ τὸ σῶμα ἱκανῶς b
παρεσκευάσθαι ; — Συνεδόκει. — Ἀλλὰ μὴν εὐγένειαί τε
καὶ δυνάμεις καὶ τιμαὶ ἐν τῇ ἑαυτοῦ δῆλά ἐστιν ἀγαθὰ
ὄντα. — Ὡμολόγει. — Τί οὖν, ἔφην, ἔτι ἡμῖν λείπεται τῶν
ἀγαθῶν ; τί ἄρα ἐστὶν τὸ σώφρονά τε εἶναι καὶ δίκαιον καὶ
ἀνδρεῖον ; πότερον πρὸς Διός, ὦ Κλεινία, ἡγεῖ σύ, ἐὰν ταῦτα
τιθῶμεν ὡς ἀγαθά, ὀρθῶς ἡμᾶς θήσειν, ἢ ἐὰν μή ; ἴσως γὰρ
ἄν τις ἡμῖν ἀμφισβητήσειεν· σοὶ δὲ πῶς δοκεῖ ; — Ἀγαθά,
ἔφη ὁ Κλεινίας. — Εἶεν, ἦν ἐγώ· τὴν δὲ σοφίαν ποῦ χοροῦ c
τάξομεν ; ἐν τοῖς ἀγαθοῖς, ἢ πῶς λέγεις ; — Ἐν τοῖς
ἀγαθοῖς. — Ἐνθυμοῦ δὴ μή τι παραλείπωμεν τῶν ἀγαθῶν,
ὅ τι καὶ ἄξιον λόγου. — Ἀλλά μοι δοκοῦμεν, ἔφη, οὐδέν, ὁ
Κλεινίας. — Καὶ ἐγὼ ἀναμνησθεὶς εἶπον ὅτι Ναὶ μὰ Δία
κινδυνεύομέν γε τὸ μέγιστον τῶν ἀγαθῶν παραλιπεῖν. — Τί
τοῦτο ; ἦ δ' ὅς. — Τὴν εὐτυχίαν, ὦ Κλεινία· ὃ πάντες φασί,
καὶ οἱ πάνυ φαῦλοι, μέγιστον τῶν ἀγαθῶν εἶναι. — Ἀληθῆ
λέγεις, ἔφη. — Καὶ ἐγὼ αὖ πάλιν μετανοήσας εἶπον ὅτι
Ὀλίγου καταγέλαστοι ἐγενόμεθα ὑπὸ τῶν ξένων ἐγώ τε d
καὶ σύ, ὦ παῖ Ἀξιόχου. — Τί δή, ἔφη, τοῦτο ; — Ὅτι
εὐτυχίαν ἐν τοῖς ἔμπροσθεν θέμενοι νῦν δὴ αὖθις περὶ τοῦ
αὐτοῦ ἐλέγομεν. — Τί οὖν δὴ τοῦτο ; — Καταγέλαστον
δήπου, ὃ πάλαι πρόκειται, τοῦτο πάλιν προτιθέναι καὶ δὶς
ταὐτὰ λέγειν. — Πῶς, ἔφη, τοῦτο λέγεις ; — Ἡ σοφία
δήπου, ἦν δ' ἐγώ, εὐτυχία ἐστίν· τοῦτο δὲ κἂν παῖς γνοίη.
— Καὶ ὃς ἐθαύμασεν· οὕτως ἔτι νέος τε καὶ εὐήθης ἐστί.
Κἀγὼ γνοὺς αὐτὸν θαυμάζοντα, Ἆρα οὐκ οἶσθα, ἔφην,
ὦ Κλεινία, ὅτι περὶ αὐλημάτων εὐπραγίαν οἱ αὐληταὶ e

279 a 7 εὐπορεῖν B : εὑρεῖν TW ‖ γὰρ ἂν TW : γὰρ B ‖ **b** 3 δῆλ' ἂν ut uidet. W ‖ 7 φήσειν W pro θήσειν ‖ **c** 9 καὶ ἐγὼ αὖ — **d** 2 ἔφη om. W ‖ **d** 4 λέγομεν W ‖ 6 ταυτὰ BW : ταῦτα T ‖ 8 οὕτως B (prim. οὗτος).

sont les flûtistes qui réussissent le mieux ? » Il en convint. « Et pour l'écriture et la lecture des lettres, dis-je, les grammatistes[1] ? » — Parfaitement. — Et devant les dangers de la mer, en est-il, à ton avis, qui réussissent mieux que les pilotes capables, en général ? — Non certes. — Et en campagne, avec qui aimerais-tu mieux partager le péril et les hasards,
280 a avec un général habile, ou incapable ? — Habile. — Et si tu étais malade, avec lequel aimerais-tu être en danger, un médecin savant ou ignorant ? — Un savant. — Est-ce donc, repris-je, que tu croirais mieux réussir avec un savant qu'avec un ignorant ? » Il l'accorda. « C'est donc la sagesse qui, en toute occasion, fait réussir les gens. Car évidemment la sagesse ne peut jamais faire fausse route, mais doit nécessairement agir comme il faut et atteindre le but ; sans quoi elle ne serait plus la sagesse. »

b Finalement, nous tombâmes d'accord, je ne sais comment, sur cette conclusion d'ensemble[2] qu'avec la sagesse celui qui la possède n'a plus besoin d'y ajouter la réussite. Quand nous fûmes tombés d'accord là-dessus, je lui demandai de nouveau ce qu'allaient devenir nos conclusions précédentes. « Nous sommes convenus, dis-je, qu'avec des biens nombreux nous pourrions avoir bonheur et succès[3]. » Il le reconnut. « Serions-nous donc heureux grâce aux biens que nous possédons, s'ils ne nous servaient à rien, ou s'ils nous étaient utiles ? — S'ils
c nous étaient utiles, dit-il. — Nous seraient-ils donc utiles, si nous nous contentions de les avoir sans en faire usage ? Voilà par exemple des aliments : si nous en avions une grande quantité, mais sans les manger, ou de la boisson, sans la boire, nous seraient-ils de quelque utilité ? — Non certes, dit-il. — Et si tous les artisans s'étaient procuré tout ce

elle implique par définition la faculté d'*atteindre le but* (εὐτυχία) et se confond avec elle. Il n'y a donc pas lieu de faire à l'εὐτυχία une place à part parmi les biens. Le mot est pris ici dans un sens exceptionnel (τὸ εὖ τυγχάνειν τινός) ; habituellement il désigne *la bonne chance*, extérieure à l'individu, et qui dépend de la fortune (H. Bonitz, *Platonische Studien*³, p. 96, note 4).

1. Les maîtres d'école. Voir 276 a et la note.

2. 'Εν κεφαλαίῳ doit être rapporté, malgré sa place dans la phrase, à συνωμολογησάμεθα.

3. Voir 279 a. Cette proposition a été admise sans débat, comme une chose évidente.

εὐτυχέστατοί εἰσιν ; — Συνέφη. — Οὐκοῦν, ἦν δ' ἐγώ,
καὶ περὶ γραμμάτων γραφῆς τε καὶ ἀναγνώσεως οἱ γραμ-
ματισταί ; — Πάνυ γε. — Τί δέ ; πρὸς τοὺς τῆς θαλάττης
κινδύνους μῶν οἴει εὐτυχεστέρους τινὰς εἶναι τῶν σοφῶν
κυβερνητῶν, ὡς ἐπὶ πᾶν εἰπεῖν ; — Οὐ δῆτα. — Τί δέ ;
στρατευόμενος μετὰ ποτέρου ἂν ἥδιον τοῦ κινδύνου τε καὶ
τῆς τύχης μετέχοις, μετὰ σοφοῦ στρατηγοῦ ἢ μετὰ ἀμα- 280 a
θοῦς ; — Μετὰ σοφοῦ. — Τί δέ ; ἀσθενῶν μετὰ ποτέρου
ἂν ἡδέως κινδυνεύοις, μετὰ σοφοῦ ἰατροῦ ἢ μετὰ ἀμαθοῦς ;
— Μετὰ σοφοῦ. — Ἆρ' οὖν, ἦν δ' ἐγώ, ὅτι εὐτυχέστερον
ἂν οἴει πράττειν μετὰ σοφοῦ πράττων ἢ μετὰ ἀμαθοῦς ; —
Ξυνεχώρει. — Ἡ σοφία ἄρα πανταχοῦ εὐτυχεῖν ποιεῖ τοὺς
ἀνθρώπους. Οὐ γὰρ δήπου ἁμαρτάνοι γ' ἄν ποτέ τι σοφία,
ἀλλ' ἀνάγκη ὀρθῶς πράττειν καὶ τυγχάνειν· ἦ γὰρ ἂν οὐκέτι
σοφία εἴη.

Συνωμολογησάμεθα τελευτῶντες οὐκ οἶδ' ὅπως ἐν κεφα- b
λαίῳ οὕτω τοῦτο ἔχειν, σοφίας παρούσης, ᾧ ἂν παρῇ,
μηδὲν προσδεῖσθαι εὐτυχίας· ἐπειδὴ δὲ τοῦτο συνωμολογη-
σάμεθα, πάλιν ἐπυνθανόμην αὐτοῦ τὰ πρότερον ὡμολογημένα
πῶς ἂν ἡμῖν ἔχοι. Ὡμολογήσαμεν γάρ, ἔφην, εἰ ἡμῖν ἀγαθὰ
πολλὰ παρείη, εὐδαιμονεῖν ἂν καὶ εὖ πράττειν. — Συνέφη.
— Ἆρ' οὖν εὐδαιμονοῖμεν ἂν διὰ τὰ παρόντα ἀγαθά, εἰ
μηδὲν ἡμᾶς ὠφελοῖ ἢ εἰ ὠφελοῖ ; — Εἰ ὠφελοῖ, ἔφη. —
Ἆρ' οὖν ἄν τι ὠφελοῖ, εἰ εἴη μόνον ἡμῖν, χρῴμεθα δ' αὐτοῖς c
μή ; οἷον σιτία εἰ ἡμῖν εἴη πολλά, ἐσθίοιμεν δὲ μή, ἢ ποτόν,
πίνοιμεν δὲ μή, ἔσθ' ὅ τι ὠφελοίμεθ' ἄν ; — Οὐ δῆτα, ἔφη. —
Τί δέ ; οἱ δημιουργοὶ πάντες, εἰ αὐτοῖς εἴη πάντα τὰ ἐπιτή-
δεια παρεσκευασμένα ἑκάστῳ εἰς τὸ ἑαυτοῦ ἔργον, χρῷντο
δ' αὐτοῖς μή, ἆρ' ἂν οὗτοι εὖ πράττοιεν διὰ τὴν κτῆσιν,

οι

e 6 δὲ BW : δαὶ T || 280 a 3 κινδυνεύεις T || 7 τι σοφία Heindorf : τις σοφία BT τις σοφίαι W (sed ι expunctum in fine uerbi) τις σοφίᾳ Ald. || b 2 ᾧ ἂν Casaubon : ὅταν || 3 συνωμολογησάμεθα TW : -σόμεθα B || c 1 ὠφελοῖ εἰ εἴη Iambl. : ὠφελοίη η B ὠφελοιη εἰ ἦι TW (ἦι W) || χρώμεθα BT || 2 ποτὸν TW : πότον B ποτά Heindorf || 6 ἂν om. B

qui est nécessaire à chacun pour son travail, mais sans en
faire usage, réussiraient-ils grâce à cette acquisition, parce
qu'ils posséderaient tout ce que doit posséder l'artisan ? Par
exemple, un charpentier, s'il s'était procuré tous les outils et
le bois nécessaires, mais sans se mettre à construire, pourrait-il
d tirer quelque profit de cette acquisition ? — Nullement, dit-il.
— Et si un homme, ayant acquis la richesse et tous les biens
dont nous parlions à l'instant, ne s'en servait point, serait-il
heureux par l'acquisition de ces biens ? — Évidemment non,
Socrate. — Il faut en conséquence, semble-t-il, dis-je, non seu-
lement posséder les biens de ce genre pour être heureux, mais
aussi en faire usage ; sans quoi [1] leur possession n'est d'aucune
e utilité. — Tu dis vrai. — Suffit-il donc, Clinias, pour faire
le bonheur, de la possession de ces biens et de leur utilisation ?
— C'est mon avis. — [2] Si l'on en fait, dis-je, un bon usage,
ou même un mauvais ? — Un bon usage. — Tu as raison,
répondis-je. Car il y a plus d'inconvénient [3], selon moi, à mal
user d'une chose quelconque qu'à la laisser de côté ; l'un
est mauvais, tandis que l'autre n'est ni mauvais ni bon ;
281 a n'est-pas notre avis ? » Il l'accorda. « Eh bien, dans le tra-
vail et l'emploi du bois, ce qui en détermine le bon usage,
est-ce autre chose que la science du charpentier ? — Évidem-
ment non, dit-il. — Mais sans doute aussi dans le travail des
meubles, c'est une science qui en détermine le bon usage [4]. »
Il approuva. « Et pour l'emploi des biens dont nous parlions
au début, dis-je, la richesse, la santé et la beauté ? l'usage
correct de toutes les choses de ce genre, est-ce aussi une
b science qui y présidait [5] et qui en dirigeait la pratique, ou
est-ce autre chose ? — Une science, dit-il. — Ainsi, ce n'est

1. Mot à mot : *car* ⟨autrement⟩.

2. Après πότερον, sous entendre : τοῦτο ἱκανὸν πρὸς τὸ εὐδαίμονα ποιῆσαί τινα : cela suffit-il pour rendre heureux ?

3. Θάτερον : *l'autre* est un euphémisme connu pour τὸ κακὸν (*le mal*) ; cf. *Phédon*, 114 e. De même οἱ ἕτεροι (*les autres*) signifie parfois *les ennemis*. On trouve ἄλλος employé avec la même valeur.

4. Avec τὸ ὀρθῶς, sous entendre χρῆσθαι.

5. Il paraît inutile de corriger le texte, bien que ἡγεῖσθαι en ce sens (*commander à, diriger*) se construise régulièrement avec le génitif. L'accusatif, en effet, se rencontre quelquefois en poésie et en prose attique. Pour l'idée, comparer *Charmide*, 172 a-d, et *Ménon*, 97 b sq.

ὅτι κεκτημένοι εἶεν πάντα ἃ δεῖ κεκτῆσθαι τὸν δημιουργόν ;
οἷον τέκτων, εἰ παρεσκευασμένος εἴη τά τε ὄργανα ἅπαντα
καὶ ξύλα ἱκανά, τεκταίνοιτο δὲ μή, ἔσθ᾽ ὅ τι ὠφελοῖτ᾽ ἂν
ἀπὸ τῆς κτήσεως ; — Οὐδαμῶς, ἔφη. — Τί δέ, εἴ τις κεκτη- d
μένος εἴη πλοῦτόν τε καὶ ἃ νῦν δὴ ἐλέγομεν πάντα τὰ
ἀγαθά, χρῷτο δὲ αὐτοῖς μή, ἆρ᾽ ἂν εὐδαιμονοῖ διὰ τὴν
τούτων κτῆσιν τῶν ἀγαθῶν ; — Οὐ δῆτα, ὦ Σώκρατες. —
Δεῖ ἄρα, ἔφην, ὡς ἔοικεν, μὴ μόνον κεκτῆσθαι τὰ τοιαῦτα
ἀγαθὰ τὸν μέλλοντα εὐδαίμονα ἔσεσθαι, ἀλλὰ καὶ χρῆσθαι
αὐτοῖς· ὡς οὐδὲν ὄφελος τῆς κτήσεως γίγνεται. — Ἀληθῆ
λέγεις. — Ἆρ᾽ οὖν, ὦ Κλεινία, ἤδη τοῦτο ἱκανὸν πρὸς τὸ e
εὐδαίμονα ποιῆσαί τινα, τό τε κεκτῆσθαι τἀγαθὰ καὶ τὸ
χρῆσθαι αὐτοῖς ; — Ἔμοιγε δοκεῖ. — Πότερον, ἦν δ᾽ ἐγώ,
ἐὰν ὀρθῶς χρῆταί τις ἢ καὶ ἐὰν μή ; — Ἐὰν ὀρθῶς. —
Καλῶς γε, ἦν δ᾽ ἐγώ, λέγεις. Πλέον γάρ που οἶμαι θάτερόν
ἐστιν, ἐάν τις χρῆται ὁτῳοῦν μὴ ὀρθῶς πράγματι ἢ ἐὰν ἐᾷ·
τὸ μὲν γὰρ κακόν, τὸ δὲ οὔτε κακὸν οὔτε ἀγαθόν. Ἢ οὐχ
οὕτω φαμέν ; — Συνεχώρει. — Τί οὖν ; ἐν τῇ ἐργασίᾳ τε 281 a
καὶ χρήσει τῇ περὶ τὰ ξύλα μῶν ἄλλο τί ἐστιν τὸ ἀπεργα-
ζόμενον ὀρθῶς χρῆσθαι ἢ ἐπιστήμη ἡ τεκτονική ; — Οὐ
δῆτα, ἔφη. — Ἀλλὰ μὴν που καὶ ἐν τῇ περὶ τὰ σκεύη
ἐργασίᾳ τὸ ὀρθῶς ἐπιστήμη ἐστὶν ἡ ἀπεργαζομένη. —
Συνέφη. — Ἆρ᾽ οὖν, ἦν δ᾽ ἐγώ, καὶ περὶ τὴν χρείαν
ὧν ἐλέγομεν τὸ πρῶτον τῶν ἀγαθῶν, πλούτου τε καὶ ὑγιείας
καὶ κάλλους, τὸ ὀρθῶς πᾶσι τοῖς τοιούτοις χρῆσθαι ἐπι-
στήμη ἦν ἡγουμένη καὶ κατορθοῦσα τὴν πρᾶξιν, ἢ ἄλλο τι ; b
— Ἐπιστήμη, ἦ δ᾽ ὅς. — Οὐ μόνον ἄρα εὐτυχίαν, ἀλλὰ

Testim. : **280 e** 1 ἆρ᾽ — 7 ἀγαθόν Stobaeus, *Floril.*, 103, 29.

c 7 ὅτι TW : οἵ B || **d** 2 ἔλεγον W pro ἐλέγομεν || 3 τὴν τούτων τῶν ἀγαθῶν κτῆσιν Iambl. || 5 δεῖ Iambl. : δεῖν || 7 ὡς : ἢ Iambl. || **e** 1 ἤδη τοῦτο ἱκανὸν T Stobaeus : ὃ δὴ τούτῳ καλλίω B ἤδη τούτω καλλίω W || 4 ἢ καὶ : ἢ Stob. || 5 γε Stob. : δὲ || πλέον Iambl. Stob. (cf. 297 d) : πλεῖον || 6 ὁτῳοῦν μὴ ὀρθῶς πράγματα : μὴ ὀρθῶς ὁτῳοῦν πράγματι Iambl. Stob. || **281 b** 1 ἦν : ἡ Badham ἦν ἡ Gifford.

pas seulement la réussite, mais le bon usage, semble-t-il, que procure la science dans toute acquisition et forme d'activité. » Il en convint. « Au nom de Zeus, dis-je, les autres biens sont-ils de quelque utilité sans raison et sagesse? Un homme trouverait-il profit à posséder et à faire beaucoup de choses, sans la raison? N'en aurait-il pas plutôt à se contenter de peu [1]? Réfléchis à ceci : n'est-il pas vrai qu'agissant moins,
c il commettrait moins de fautes; que faisant moins de fautes, il éprouverait moins d'échecs [2]; et qu'avec moins d'échecs il serait moins malheureux? — Parfaitement, dit-il. — Eh bien, dans quels cas agira-t-on le moins? en étant pauvre ou riche? — Pauvre, dit-il. — Faible ou vigoureux? — Faible. — Honoré ou sans honneurs? — Sans honneurs. — Est-ce en étant brave et tempérant [3] qu'on agira le moins, ou en étant lâche? — Lâche. — De même aussi en étant paresseux plutôt que laborieux? » Il en convint. « Et lent plutôt que prompt, avec une vue et une ouïe affaiblies plutôt qu'avec des yeux perçants et une oreille fine? » Sur tous les points
d de ce genre nous tombâmes d'accord. « En somme, Clinias, lui dis-je, pour l'ensemble des biens que nous reconnaissions au début, la question, semble-t-il, n'est pas de savoir comment ils sont des biens par eux-mêmes, mais la réalité paraît être celle-ci : dirigés par l'ignorance, ils sont des maux pires que leurs contraires, et d'autant pires qu'ils sont plus capables de servir leur mauvais guide; conduits par la raison et le savoir, ils prennent plus de prix; mais, par eux-mêmes, ni
e les uns ni les autres n'ont aucune valeur. — Selon toute apparence, il semble bien en être comme tu dis. — Que résulte-t-il donc de notre entretien? N'est-ce pas que, dans l'ensemble, il n'y a rien de bon ni de mauvais, sauf ces deux choses : la sagesse, qui est un bien, et l'ignorance, qui est un mal? » Il en convint.

1. Νοῦν ἔχων donné par nos mss., mais non par Jamblique, paraît être une glose qui fausse le sens. Ce que Socrate considère ici, c'est seulement le cas de l'homme *qui n'a pas de raison* (νοῦν μὴ ἔχων) : il y a profit pour lui à posséder et à faire peu de choses.

2. Il y a quelque sophisme dans l'argumentation de Socrate. Κακῶς πράττειν est pris au double sens de *mal faire* et *échouer* (cf. 278 e et la note).

3. Badham, suivi par Gifford, a retranché καὶ σώφρων, qui est en effet assez inattendu, puisque l'opposition porte sur la bravoure et la

καὶ εὐπραγίαν, ὡς ἔοικεν, ἡ ἐπιστήμη παρέχει ἐν πάσῃ
κτήσει τε καὶ πράξει. — Ὡμολόγει. — Ἆρ᾽ οὖν ὦ πρὸς
Διός, ἦν δ᾽ ἐγώ, ὄφελός τι τῶν ἄλλων κτημάτων ἄνευ
φρονήσεως καὶ σοφίας ; ἆρά γε ἂν ὄναιτο ἄνθρωπος πολλὰ
κεκτημένος καὶ πολλὰ πράττων νοῦν μὴ ἔχων, ἢ μᾶλλον
ὀλίγα [νοῦν ἔχων] ; ὧδε δὲ σκόπει· οὐκ ἐλάττω πράττων
ἐλάττω ἂν ἐξαμαρτάνοι, ἐλάττω δὲ ἁμαρτάνων ἧττον ἂν c
κακῶς πράττοι, ἧττον δὲ κακῶς πράττων ἄθλιος ἧττον ἂν
εἴη ; — Πάνυ γ᾽, ἔφη. — Πότερον οὖν ἂν μᾶλλον ἐλάττω
τις πράττοι πένης ὢν ἢ πλούσιος ; — Πένης, ἔφη. —
Πότερον δὲ ἀσθενὴς ἢ ἰσχυρός ; — Ἀσθενής. — Πότερον
δὲ ἔντιμος ἢ ἄτιμος : — Ἄτιμος. — Πότερον δὲ ἀνδρεῖος
ὢν καὶ σώφρων ἐλάττω ἂν πράττοι ἢ δειλός ; — Δειλός.
— Οὐκοῦν καὶ ἀργὸς μᾶλλον ἢ ἐργάτης ; — Συνεχώρει. —
Καὶ βραδὺς μᾶλλον ἢ ταχύς, καὶ ἀμβλὺ ὁρῶν καὶ ἀκούων
μᾶλλον ἢ ὀξύ ; — Πάντα τὰ τοιαῦτα ξυνεχωροῦμεν ἀλλή- d
λοις. — Ἐν κεφαλαίῳ δ᾽, ἔφην, ὦ Κλεινία, κινδυνεύει
σύμπαντα ἃ τὸ πρῶτον ἔφαμεν ἀγαθὰ εἶναι, οὐ περὶ τούτου
ὁ λόγος αὐτοῖς εἶναι ὅπως αὐτά γε καθ᾽ αὑτὰ πέφυκεν
ἀγαθά, ἀλλ᾽ ὡς ἔοικεν ὧδ᾽ ἔχει· ἐὰν μὲν αὐτῶν ἡγῆται
ἀμαθία, μείζω κακὰ εἶναι τῶν ἐναντίων, ὅσῳ δυνατώτερα
ὑπηρετεῖν τῷ ἡγουμένῳ κακῷ ὄντι, ἐὰν δὲ φρόνησίς τε καὶ
σοφία, μείζω ἀγαθά, αὐτὰ δὲ καθ᾽ αὑτὰ οὐδέτερα αὐτῶν
οὐδενὸς ἄξια εἶναι. — Φαίνεται, ἔφη, ὡς ἔοικεν, οὕτως, e
ὡς σὺ λέγεις. — Τί οὖν ἡμῖν συμβαίνει ἐκ τῶν εἰρημένων ;
ἄλλο τι ἢ τῶν μὲν ἄλλων οὐδὲν ὂν οὔτε ἀγαθὸν οὔτε κακόν,
τούτοιν δὲ δυοῖν ὄντοιν ἡ μὲν σοφία ἀγαθόν, ἡ δὲ ἀμαθία
κακόν ; — Ὡμολόγει.

b 3 παρέχει B : παρέχει τοῖς ἀνθρώποις TW Iambl. || 6 ἂν ὄναιτο BW : ὀνίναιτ᾽ ἂν T (prius ι in ras.) || 7 ἢ μᾶλλον : μᾶλλον ἢ Iambl. || 8 ὀλίγα Iambl. : ὀλίγα νοῦν ἔχων || **c** 3 πάνυ W pro πάνυ γε || οὖν ἂν TW : οὖν B || 7 καὶ σώφρων del. Badham || πράττοι TbW : -οις B || **d** 1 ξυνεχωροῦμεν TW : ξυνεχώρουν ἐν B || 2 κινδυνεύει BW : -εις T || 4 πέφυκεν BT γρ. W : γέγονεν W || 5 ἀγαθὰ BW : ἀγαθὰ εἶναι T Iambl. || ἡγῆται BW : -εῖται T (sed η supra scrips.).

282 a *La sagesse s'enseigne.* « Eh bien, dis-je, examinons maintenant le reste. Puisque nous aspirons tous au bonheur, et que, nous l'avons vu, il vient de l'usage, et l'usage correct que nous faisons des choses ; que, d'autre part, la rectitude et la réussite, c'est la science qui les procure, tout homme doit donc, semble-t-il, se mettre en mesure par tous les moyens d'être aussi savant que possible ; n'est-ce pas ? — Oui, dit-il. — Se dire que c'est là, bien plutôt que des richesses, ce qu'il faut évidem-
b ment recueillir d'un père, de tuteurs, et d'amis, — en particulier de ceux qui se donnent pour des amants, — d'étrangers et de concitoyens, en les priant et les suppliant de communiquer leur sagesse, voilà, Clinias, qui n'a rien de honteux ; il n'y a rien d'indigne à se faire, dans ce dessein, le serviteur et l'esclave d'un amant et du premier venu, en étant prêt à remplir n'importe quel service honorable par désir d'être savant. N'est-ce pas, dis-je, ton avis ? — Tu me
c parais avoir tout à fait raison, répondit-il. — Oui, Clinias, dis-je, à condition que la sagesse s'enseigne[1], et ne vienne pas aux gens par l'effet du hasard. Car c'est un point que nous n'avons pas encore examiné, et sur lequel nous ne sommes pas encore tombés d'accord, toi et moi. — Mais à mon avis, Socrate, dit-il, c'est une chose qui s'enseigne. » Charmé de cette réponse, je repris : « Tu as raison, le meilleur des hommes ! et tu as bien fait de m'épargner sur ce point même une longue recherche, pour examiner si, oui ou non, la sagesse s'enseigne. Eh bien, puisqu'à ton avis elle peut s'enseigner, et que seule dans la réalité elle donne à l'homme
d bonheur et réussite, ne conviendras-tu pas qu'il est nécessaire de rechercher la sagesse[2], et n'as-tu pas toi-même l'intention de le faire ? — Parfaitement, Socrate, dit-il, autant que possible. »

J'eus plaisir à l'entendre : « Je vous ai montré par un exemple, dis-je, Dionysodore et Euthydème, de quelle sorte

couardise. Mais le *Gorgias* (507 b) a établi que la σωφροσύνη implique l'ἄνδρεια.

1. La question de savoir si la vertu s'enseigne a été déjà traitée ailleurs, et résolue par l'affirmative. Dans le *Protagoras,* Socrate montre que la vertu est science, donc peut être enseignée. La discussion est reprise dans le *Ménon*.

2. Le sens propre de φιλοσοφεῖν (*rechercher le savoir*) est ici bien mis en lumière (cf. 275 a et la note).

Ἔτι τοίνυν, ἔφην, τὸ λοιπὸν ἐπισκεψώμεθα. Ἐπειδὴ 282 a
εὐδαίμονες μὲν εἶναι προθυμούμεθα πάντες, ἐφάνημεν δὲ
τοιοῦτοι γιγνόμενοι ἐκ τοῦ χρῆσθαί τε τοῖς πράγμασιν καὶ
ὀρθῶς χρῆσθαι, τὴν δὲ ὀρθότητα καὶ εὐτυχίαν ἐπιστήμη ἡ
παρέχουσα, δεῖ δή, ὡς ἔοικεν, ἐκ παντὸς τρόπου ἅπαντα
ἄνδρα τοῦτο παρασκευάζεσθαι, ὅπως ὡς σοφώτατος ἔσται·
ἢ οὔ; — Ναί, ἔφη. — Καὶ παρὰ πατρός γε δήπου τοῦτο
οἰόμενον δεῖν παραλαμβάνειν πολὺ μᾶλλον ἢ χρήματα, καὶ
παρ᾽ ἐπιτρόπων καὶ φίλων τῶν τε ἄλλων καὶ τῶν φασκόν- b
των ἐραστῶν εἶναι, καὶ ξένων καὶ πολιτῶν, δεόμενον καὶ
ἱκετεύοντα σοφίας μεταδιδόναι, οὐδὲν αἰσχρόν, ὦ Κλεινία,
οὐδὲ νεμεσητὸν ἕνεκα τούτου ὑπηρετεῖν καὶ δουλεύειν καὶ
ἐραστῇ καὶ παντὶ ἀνθρώπῳ, ὁτιοῦν ἐθέλοντα ὑπηρετεῖν τῶν
καλῶν ὑπηρετημάτων, προθυμούμενον σοφὸν γενέσθαι· ἢ οὐ
δοκεῖ σοι, ἔφην ἐγώ, οὕτως; — Πάνυ μὲν οὖν εὖ μοι δοκεῖς
λέγειν, ἦ δ᾽ ὅς. — Εἰ ἔστι γε, ὦ Κλεινία, ἦν δ᾽ ἐγώ, ἡ σοφία c
διδακτόν, ἀλλὰ μὴ ἀπὸ ταὐτομάτου παραγίγνεται τοῖς ἀνθρώ-
ποις· τοῦτο γὰρ ἡμῖν ἔτι ἄσκεπτον καὶ οὔπω διωμολογη-
μένον ἐμοί τε καὶ σοί. — Ἀλλ᾽ ἔμοιγε, ἔφη, ὦ Σώκρατες,
διδακτὸν εἶναι δοκεῖ. — Καὶ ἐγὼ ἡσθεὶς εἶπον· Ἦ καλῶς
λέγεις, ὦ ἄριστε ἀνδρῶν, καὶ εὖ ἐποίησας ἀπαλλάξας με
σκέψεως πολλῆς περὶ τούτου αὐτοῦ, πότερον διδακτὸν ἢ οὐ
διδακτὸν ἡ σοφία. Νῦν οὖν ἐπειδή σοι καὶ διδακτὸν δοκεῖ
καὶ μόνον τῶν ὄντων εὐδαίμονα καὶ εὐτυχῆ ποιεῖν τὸν
ἄνθρωπον, ἄλλο τι ἢ φαίης ἂν ἀναγκαῖον εἶναι φιλοσοφεῖν d
καὶ αὐτὸς ἐν νῷ ἔχεις αὐτὸ ποιεῖν; — Πάνυ μὲν οὖν, ἔφη,
ὦ Σώκρατες, ὡς οἷόν τε μάλιστα.

Κἀγὼ ταῦτα ἄσμενος ἀκούσας, Τὸ μὲν ἐμόν, ἔφην, παρά-
δειγμα, ὦ Διονυσόδωρέ τε καὶ Εὐθύδημε, οἵων ἐπιθυμῶ τῶν

282 a 1 ἐπειδὴ TW : ἐπειδὴ δὲ B || 4 ἡ : ἐστιν ἡ Iambl. || 5 ἅπαντα : πάντα Iambl. || **b** 6 προθυμούμενον TbW : -μενος B || **c** 3 ἄσκεπτον BW : σκεπτέον T (sed σ ex corr.) || **d** 4 ἄσμενος (ω supra) W || 5 οἵων — τῶν προτρεπτικῶν λόγων Routh : οἷον — τῶν προτρεπτικῶν λόγων BTW οἷον — τὸν προτρεπτικὸν λόγον ex emend. Angelic. C 1, 3.

sont les discours d'exhortation que je désire. Peut-être le mien est-il d'un profane[1], pénible et prolixe. Que l'un de vous deux, à votre choix, nous fasse, en le traitant avec art, une leçon[2] sur le même sujet. Si vous n'y consentez pas,
e prenez la suite, au point où je me suis arrêté ; montrez à ce garçon s'il doit acquérir n'importe quelle science, ou s'il en est une qu'il doit recueillir pour vivre heureux et en homme de bien, et quelle est cette science. Comme je le disais en commençant[3], il est pour nous de grande importance que ce jeune homme-là soit sage et honnête. »

283 a *Rentrée en scène des sophistes.* Tel fut mon langage, Criton. Quant à ce qui allait suivre, j'y prêtais une extrême attention[4] ; je guettais la manière dont ils engageraient l'entretien, et par où ils commenceraient pour inviter notre jeune homme à s'exercer au savoir et à la vertu. Ce fut l'aîné, Dionysodore, qui le premier prit la parole ; nous tous, nous tournions les yeux vers lui, nous attendant tout aussitôt à des propos merveilleux. C'est
b précisément ce qui nous advint : admirable, Criton, fut le discours que notre homme entama. Il vaut la peine que tu voies, en l'écoutant, comment il était fait pour exhorter à la vertu.

« Dites-moi, Socrate et vous autres, dit-il, qui vous prétendez impatients de voir ce jeune homme sage, plaisantez-vous en tenant ce propos, ou en avez-vous vraiment le désir, et parlez-vous sérieusement ? »

Il me vint alors l'idée qu'ils avaient cru à une plaisanterie, quand nous les exhortions précédemment[5] à s'entretenir avec le jeune homme, et qu'ils y avaient répondu par une plaisanterie, au lieu de parler sérieusement. Cette idée

1. Socrate s'en était déjà excusé avant de commencer son entretien avec Clinias (voir 278 e, ἰδιωτικῶς). Il va sans dire que cette modestie n'est qu'une forme de l'*ironie* socratique. La dialectique de Socrate ne se flatte pas d'atteindre rapidement le but ; au contraire, elle chemine pas à pas, et les longueurs sont inséparables de sa méthode.

2. Sur le sens particulier de ἐπιδεικνύναι (ou ἐπιδείκνυσθαι), cf. 274 d et la note.

3. Voir 275 a.

4. Comparer 272 d.

5. Voir 275 b.

προτρεπτικῶν λόγων εἶναι, τοιοῦτον, ἰδιωτικὸν ἴσως καὶ
μόλις διὰ μακρῶν λεγόμενον· σφῷν δὲ ὁπότερος βούλεται,
ταὐτὸν τοῦτο τέχνῃ πράττων ἐπιδειξάτω ἡμῖν. Εἰ δὲ μὴ
τοῦτο βούλεσθον, ὅθεν ἐγὼ ἀπέλιπον, τὸ ἑξῆς ἐπιδείξατον e
τῷ μειρακίῳ, πότερον πᾶσαν ἐπιστήμην δεῖ αὐτὸν κτᾶσθαι,
ἢ ἔστι τις μία ἣν δεῖ λαβόντα εὐδαιμονεῖν τε καὶ ἀγαθὸν
ἄνδρα εἶναι, καὶ τίς αὕτη· ὥσπερ ἔλεγον ἀρχόμενος, περὶ
πολλοῦ ἡμῖν τυγχάνει ὂν τόνδε τὸν νεανίσκον σοφόν τε
καὶ ἀγαθὸν γενέσθαι.

Ἐγὼ μὲν οὖν ταῦτα εἶπον, ὦ Κρίτων· τῷ δὲ μετὰ τοῦτο 283 a
ἐσομένῳ πάνυ σφόδρα προσεῖχον τὸν νοῦν, καὶ ἐπεσκόπουν
τίνα ποτὲ τρόπον ἅψοιντο τοῦ λόγου καὶ ὁπόθεν ἄρξοιντο
παρακελευόμενοι τῷ νεανίσκῳ σοφίαν τε καὶ ἀρετὴν ἀσκεῖν.
Ὁ οὖν πρεσβύτερος αὐτῶν, ὁ Διονυσόδωρος, πρότερος ἦρχε
τοῦ λόγου, καὶ ἡμεῖς πάντες ἐβλέπομεν πρὸς αὐτὸν ὡς
αὐτίκα μάλα ἀκουσόμενοι θαυμασίους τινὰς λόγους. Ὅπερ
οὖν καὶ συνέβη ἡμῖν· θαυμαστὸν γάρ τινα, ὦ Κρίτων, ἀνὴρ b
κατῆρχεν λόγον, οὗ σοὶ ἄξιον ἀκοῦσαι, ὡς παρακελευστικὸς
ὁ λόγος ἦν ἐπ᾽ ἀρετήν.

Εἰπέ μοι, ἔφη, ὦ Σώκρατές τε καὶ ὑμεῖς οἱ ἄλλοι, ὅσοι
φατὲ ἐπιθυμεῖν τόνδε τὸν νεανίσκον σοφὸν γενέσθαι, πότερον παίζετε ταῦτα λέγοντες ἢ ὡς ἀληθῶς ἐπιθυμεῖτε καὶ
σπουδάζετε;

Κἀγὼ διενοήθην ὅτι ᾠηθήτην ἄρα ἡμᾶς τὸ πρότερον
παίζειν, ἡνίκα ἐκελεύομεν διαλεχθῆναι τῷ νεανίσκῳ αὐτώ,
καὶ διὰ ταῦτα προσεπαισάτην τε καὶ οὐκ ἐσπουδασάτην·

Testim. : **283 b** 1 θαυμαστὸν — 2 ἀκοῦσαι Priscianus, *Inst.*, XVIII, 225.

e 1 ἀπέλιπον BW : -λειπον T || ἐπιδείξατον TbW : ἐπεδ- B || 4 ὥσπερ : ὥσπερ γὰρ ex emend. Coislin. 155 ὡς γὰρ Hermann || **283 a** 2 ἐπεσκόπουν BW : ἐσκόπουν T || 3 ἅψοιντο Heindorf : -αιντο || 5 ἦρχε Schanz (cf. *Conv.*, 177 d) : ἤρχετο || **b** 1 ἀνὴρ Bekker : ἀνὴρ BTW ὁ ἀνὴρ Vatic. 1029 || 2 σοὶ BW : σὺ T || 6 ἐπιθυμεῖται W ||
ξ
9 αὐτὼ TW : -τῷ B || 10 προσεπαισάτην καὶ W.

c m'encouragea encore plus à répondre que nous étions prodigieusement sérieux.

Alors Dionysodore : « Réfléchis bien, Socrate, dit-il, pour ne pas démentir ce que tu dis en ce moment. — C'est tout réfléchi, répondis-je ; ne craignez pas que je me démente jamais. — Eh bien, reprit-il, vous désirez, dites-vous, le voir sage ? — Parfaitement. — Et en ce moment, dit-il, Clinias est-il sage ou non ? — Pas encore, à l'en croire ; mais il
d n'est pas vantard[1]. — Mais vous, dit-il, vous voulez le voir sage, et non ignorant ? » Nous l'avouâmes. « Ainsi donc, ce qu'il n'est pas, vous voulez qu'il le devienne, et ce qu'il est maintenant, qu'il ne le soit plus. » A ces mots, je me sentis troublé, et je l'étais encore quand il reprit : « Puisque vous voulez, dit-il, qu'il ne soit plus ce qu'il est maintenant, vous voulez apparemment sa mort[2] ? Ils seraient vraiment précieux, les amis et amants de cette sorte, qui mettraient au-dessus de tout l'anéantissement de leur bien-aimé ! »

Protestation de Ctésippe. Discussion avec les sophistes.

e Ctésippe, à ces mots, s'indigna pour son bien-aimé : « Étranger de Thurium, s'écria-t-il, s'il n'était trop grossier de le dire, je dirais : « Malheur sur ta tête ! » pour oser proférer contre moi et les autres un mensonge dont le seul énoncé est à mes yeux un sacrilège, en disant que je voudrais son anéantissement ! »

« Eh quoi ! Ctésippe, répondit Euthydème, te semble-t-il possible de mentir ? — Oui, par Zeus ! dit-il, si je ne perds la raison. — En disant la chose dont il s'agit, ou sans la dire ?
284 a — En la disant. — Si on la dit, on ne dit, des choses qui sont, que celle-là même dont on parle ? — Evidemment, répondit Ctésippe. — Mais cette chose qu'on dit fait aussi

1. Socrate ne se prononce pas personnellement sur la question, et n'allègue que le sentiment de Clinias. Mais il laisse entendre que le jeune homme pourrait bien être déjà σοφός. Pourtant l'invitation qu'il a adressée aux sophistes (275 a) et qu'il a répétée à la fin de l'entretien (282 d) suppose que Clinias a encore besoin d'être exhorté à rechercher le savoir.

2. Le sophisme consiste à prendre d'abord ὅς au sens de οἷος, puis à lui rendre sa valeur habituelle. Confusion de *la qualité* avec *l'objet* lui-même et l'existence de l'objet (voir la *Notice*, p. 125).

ταῦτα οὖν διανοηθεὶς ἔτι μᾶλλον εἶπον ὅτι θαυμαστῶς c
σπουδάζοιμεν.

Καὶ ὁ Διονυσόδωρος, Σκόπει μήν, ἔφη, ὦ Σώκρατες,
ὅπως μὴ ἔξαρνος ἔσει ἃ νῦν λέγεις. — Ἔσκεμμαι, ἦν δ'
ἐγώ· οὐ γὰρ μή ποτ' ἔξαρνος γένωμαι. — Τί οὖν ; ἔφη·
φατὲ βούλεσθαι αὐτὸν σοφὸν γενέσθαι ; — Πάνυ μὲν οὖν.
— Νῦν δέ, ἦ δ' ὅς, Κλεινίας πότερον σοφός ἐστιν ἢ οὔ ; —
Οὔκουν φησί γέ πω· ἔστι δὲ οὐκ ἀλαζών. — Ὑμεῖς δέ,
ἔφη, βούλεσθε γενέσθαι αὐτὸν σοφόν, ἀμαθῆ δὲ μὴ εἶναι ; d
— Ὡμολογοῦμεν. — Οὐκοῦν ὃς μὲν οὐκ ἔστιν, βούλεσθε
αὐτὸν γενέσθαι, ὃς δ' ἔστι νῦν, μηκέτι εἶναι. — Καὶ
ἐγὼ ἀκούσας ἐθορυβήθην· ὁ δέ μου θορυβουμένου ὑπο-
λαβών, Ἄλλο τι οὖν, ἔφη, ἐπεὶ βούλεσθε αὐτὸν ὃς νῦν
ἐστὶν μηκέτι εἶναι, βούλεσθε αὐτόν, ὡς ἔοικεν, ἀπολωλέναι ;
καίτοι πολλοῦ ἂν ἄξιοι οἱ τοιοῦτοι εἶεν φίλοι τε καὶ ἐρα-
σταί, οἵτινες τὰ παιδικὰ περὶ παντὸς ἂν ποιήσαιντο
ἐξολωλέναι.

Καὶ ὁ Κτήσιππος ἀκούσας ἠγανάκτησέν τε ὑπὲρ τῶν e
παιδικῶν καὶ εἶπεν· Ὦ ξένε Θούριε, εἰ μὴ ἀγροικότερον,
ἔφη, ἦν εἰπεῖν, εἶπον ἄν· « Σοὶ εἰς κεφαλήν », ὅ τι μαθών
μου καὶ τῶν ἄλλων καταψεύδει τοιοῦτον πρᾶγμα, ὃ ἐγὼ
οἶμαι οὐδ' ὅσιον εἶναι λέγειν, ὡς ἐγὼ τόνδε βουλοίμην ἂν
ἐξολωλέναι.

Τί δέ, ἔφη, ὦ Κτήσιππε, ὁ Εὐθύδημος, ἦ δοκεῖ σοι οἷόν
τ' εἶναι ψεύδεσθαι ; — Νὴ Δία, ἔφη, εἰ μὴ μαίνομαί γε. —
Πότερον λέγοντα τὸ πρᾶγμα περὶ οὗ ἂν ὁ λόγος ᾖ, ἢ μὴ
λέγοντα ; — Λέγοντα, ἔφη. — Οὐκοῦν εἴπερ λέγει αὐτό, 284 a
οὐκ ἄλλο λέγει τῶν ὄντων ἢ ἐκεῖνο ὅπερ λέγει; — Πῶς γὰρ
ἄν ; ἔφη ὁ Κτήσιππος. — Ἓν μὴν κἀκεῖνό γ' ἐστὶν τῶν

c 6 φατὲ βούλεσθαι αὐτὸν BT : φατὲ, βούλεσθε αὐτὸν W || 8 ἔστι δὲ BW : ἔστι δὲ ἦν δ' ἐγὼ T || d 6 βούλεσθε TW : -σθαι B || 7 ἂν ἄξιοι TW : ἀνάξιοι B || e 1 τε TW : τε καὶ B || 4 τοιοῦτο BW || 7 οἷός τ' B οἶος (N) τ' W || 284 a 3 ἂν : ἄλλως add. t in marg. || κακεῖνο BW : κακεῖ T.

partie de celles qui sont, indépendamment des autres. —
Parfaitement. — Celui qui la dit, reprit-il, dit donc ce qui
est ? — Oui. — Mais dire ce qui est et les choses qui sont,
c'est dire la vérité [1] ; par conséquent Dionysodore, s'il dit ce
qui est, dit la vérité et ne profère contre toi aucun mensonge. »
b « Oui, répondit Ctésippe, mais qui parle ainsi, Euthydème,
ne dit pas ce qui est. »

Alors Euthydème : « Les choses qui ne sont pas, dit-il,
n'ont point d'existence, n'est-il pas vrai ? — Elles n'en ont
point. — Les choses qui ne sont pas n'existent donc nulle
part ? — Nulle part. — Y a-t-il donc moyen d'agir à leur
égard [,envers ce qui n'est pas,] de façon qu'un individu,
quel qu'il soit, fasse ce qui n'est nulle part ? — Ce n'est pas
mon avis, dit Ctésippe. — Voyons, quand les orateurs par-
lent devant le peuple, n'agissent-ils point ? — Bien certaine-
c ment ils agissent, dit-il. — Si donc ils agissent, ils font aussi ?
— Oui. — Ainsi donc parler, c'est à la fois agir et faire ? »
Il en convint. « Par conséquent, reprit l'autre, personne ne
dit ce qui n'est pas ; sans quoi il ferait dès lors quelque
chose. Or tu as reconnu que ce qui n'est pas, il est impos-
sible à personne de le faire ; il en résulte d'après toi que per-
sonne ne ment, et que, si Dionysodore parle, c'est la vérité
et la réalité qu'il exprime [2]. »

« Oui, par Zeus ! Euthydème, répliqua Ctésippe, mais la réa-
lité, il la dit d'une certaine manière, et non comme elle est. »

« Qu'entends-tu par là, Ctésippe ? reprit Dionysodore. Y
d a-t-il donc des gens qui disent les choses comme elles sont ?
— Assurément il y en a, les honnêtes gens et ceux qui
disent la vérité. — Voyons, dit l'autre ; le bien n'est-il pas
bon, et le mal n'est-il pas mauvais ? » Il l'accorda. « Et les
honnêtes gens, reconnais-tu qu'ils disent les choses comme

1. Ici l'équivoque porte sur τὸ ὄν. La réalité de la parole est prise pour la réalité de la chose exprimée.

2. Raisonnement d'Euthydème : parler c'est agir (πράττειν), et agir c'est faire (ou produire, ποιεῖν). Parler, c'est donc produire. Or on ne peut agir sur ce qui n'est pas ; on ne peut donc le faire (ou le produire), ni par conséquent le dire ; en d'autres termes, il est impossible de parler faux (ψεύδεσθαι). On voit où est le sophisme. Quand on parle, on produit l'*expression* d'une chose, mais il est inexact d'en conclure qu'on produit la chose elle-même. Voir la *Notice*, p. 126.

ὄντων, ὃ λέγει, χωρὶς τῶν ἄλλων. — Πάνυ γε. — Οὐκοῦν
ὁ ἐκεῖνο λέγων τὸ ὄν, ἔφη, λέγει; — Ναί. — Ἀλλὰ μὴν ὅ
γε τὸ ὂν λέγων καὶ τὰ ὄντα τἀληθῆ λέγει· ὥστε ὁ Διονυσό-
δωρος, εἴπερ λέγει τὰ ὄντα, λέγει τἀληθῆ καὶ οὐδὲν κατὰ
σοῦ ψεύδεται.

Ναί, ἔφη· ἀλλ' ὁ ταῦτα λέγων, ἔφη ὁ Κτήσιππος, ὦ b
Εὐθύδημε, οὐ τὰ ὄντα λέγει.

Καὶ ὁ Εὐθύδημος, Τὰ δὲ μὴ ὄντα, ἔφη, ἄλλο τι ἢ οὐκ
ἔστιν; — Οὐκ ἔστιν. — Ἄλλο τι οὖν οὐδαμοῦ τά γε μὴ
ὄντα ὄντα ἐστίν; — Οὐδαμοῦ. — Ἔστιν οὖν ὅπως περὶ
ταῦτα [τὰ μὴ ὄντα] πράξειεν ἄν τίς τι, ὥστ' ἐκεῖνα ποιή-
σειεν ἂν καὶ ὁστισοῦν τὰ μηδαμοῦ ὄντα; — Οὐκ ἔμοιγε
δοκεῖ, ἔφη ὁ Κτήσιππος. — Τί οὖν; οἱ ῥήτορες ὅταν λέγω-
σιν ἐν τῷ δήμῳ, οὐδὲν πράττουσι; — Πράττουσι μὲν οὖν,
ἦ δ' ὅς. — Οὐκοῦν εἴπερ πράττουσι, καὶ ποιοῦσι; — Ναί. c
— Τὸ λέγειν ἄρα πράττειν τε καὶ ποιεῖν ἐστιν; — Ὡμο-
λόγησεν. — Οὐκ ἄρα τά γε μὴ ὄντ', ἔφη, λέγει οὐδείς —
ποιοῖ γὰρ ἂν ἤδη τί· σὺ δὲ ὡμολόγηκας τὸ μὴ ὂν μὴ οἷόν
τ' εἶναι μηδένα ποιεῖν — ὥστε κατὰ τὸν σὸν λόγον οὐδεὶς
ψευδῆ λέγει, ἀλλ' εἴπερ λέγει Διονυσόδωρος, τἀληθῆ τε καὶ
τὰ ὄντα λέγει.

Νὴ Δία, ἔφη ὁ Κτήσιππος, ὦ Εὐθύδημε· ἀλλὰ τὰ ὄντα
μὲν τρόπον τινὰ λέγει, οὐ μέντοι ὥς γε ἔχει.

Πῶς λέγεις, ἔφη ὁ Διονυσόδωρος, ὦ Κτήσιππε; εἰσὶν
γάρ τινες οἳ λέγουσι τὰ πράγματα ὡς ἔχει; — Εἰσὶν d
μέντοι, ἔφη, οἱ καλοί τε κἀγαθοὶ καὶ οἱ τἀληθῆ λέγοντες. —
Τί οὖν; ἦ δ' ὅς· τἀγαθὰ οὐκ εὖ, ἔφη, ἔχει, τὰ δὲ κακὰ
κακῶς; — Συνεχώρει. — Τοὺς δὲ καλούς τε καὶ ἀγαθοὺς
ὁμολογεῖς λέγειν ὡς ἔχει τὰ πράγματα; — Ὁμολογῶ. —

b 3 ἀλλ' ὅτι B || 5 ἔστιν οὖν TW : ἔστιν B || 6 τὰ μὴ ὄντα del. Badham || ὥστ' ἐκεῖνα γρ. T in marg. add. W : ὥς γε κλεινίᾳ BW ὥσγ' ἐκλεινία T ὥστε καὶ εἶναι Hermann || **c** 4 τὸ μὴ ὂν BW : τὰ μὴ ὄντα T || 5 μηδένα TW : μηδὲ B || τὸν σὸν λόγον TW : τον σὸν B || **d** 2 οἱ καλοὶ κἀγαθοὶ W.

elles sont ? — D'accord. — Alors, Ctésippe, les honnêtes gens parlent mal du mal[1], s'ils disent les choses comme elles sont. — Oui, par Zeus ! rien n'est plus vrai ; ils le font, en tout cas, des malhonnêtes gens, et toi, si tu m'en crois, tu
e prendras garde d'en être, de peur que les gens de bien ne parlent mal de toi. Car sache-le, les honnêtes gens parlent mal des malhonnêtes. — Et des grands, dit Euthydème, ils parlent avec grandeur, et des échauffés en s'échauffant ? — Bien entendu, dit Ctésippe ; des froids parleurs[2], en tout cas, ils parlent froidement, et attribuent à leurs entretiens le même caractère. — Toi, Ctésippe, tu insultes, dit Dionysodore, tu insultes. — Ma foi non, Dionysodore, répondit l'autre, car j'ai de l'amitié pour toi. Mais je te conseille en camarade, et je cherche à te dissuader de jamais me dire si grossièrement en face que je veux voir anéantis ceux dont je
285 a fais le plus de cas. »

Intervention de Socrate.

Moi, les jugeant trop irrités l'un contre l'autre, je me mis à plaisanter Ctésippe : « Ctésippe, lui dis-je, nous devons, à mon avis, accepter des étrangers ce qu'ils disent, s'il leur plaît de nous faire ce don, sans disputer sur un mot[3]. S'ils savent anéantir les gens de manière à les transformer de vicieux et insensés en vertueux et raisonnables, qu'ils en aient eux-mêmes découvert tous les deux le moyen, ou qu'ils
b aient appris d'autrui le secret d'une destruction et d'un anéantissement capable de mettre à mort un méchant pour le faire reparaître honnête homme, si, dis-je, ils le savent — et évidemment ils le savent ; en tout cas, ils revendiquaient pour eux l'art, récemment découvert, de transformer les gens de vicieux en vertueux —, faisons leur donc cette concession : qu'ils mettent à mort ce garçon et le rendent raisonnable, et nous tous aussi par surcroît. Mais si

1. Dionysodore joue sur la signification de κακῶς λέγειν (*dire du mal de,* c'est ainsi que l'entend Ctésippe) ; il prend cette locution au sens de : *parler inexactement de.*

2. L'injurieuse épithète de ψυχρούς (*froids, insipides*), par laquelle il riposte à celle de θερμούς, est dirigée par Ctésippe contre les deux sophistes. Dionysodore ne s'y méprend pas.

3. Le mot ἐξολωλέναι (283 d) dont s'est servi Dionysodore. Cf. 285 a.

Κακῶς ἄρα, ἔφη, λέγουσιν, ὦ Κτήσιππε, οἱ ἀγαθοὶ τὰ κακά, εἴπερ ὡς ἔχει λέγουσιν. — Ναὶ μὰ Δία, ἦ δ᾽ ὅς, σφόδρα γε, τούς γοῦν κακοὺς ἀνθρώπους· ὧν σύ, ἐάν μοι πείθῃ, εὐλαβήσει εἶναι, ἵνα μή σε οἱ ἀγαθοὶ κακῶς λέγωσιν. Ὡς εὖ e
ἴσθ᾽ ὅτι κακῶς λέγουσιν οἱ ἀγαθοὶ τοὺς κακούς. — Καὶ τοὺς μεγάλους, ἔφη ὁ Εὐθύδημος, μεγάλως λέγουσι καὶ τοὺς θερμοὺς θερμῶς ; — Μάλιστα δήπου, ἔφη ὁ Κτήσιππος· τοὺς γοῦν ψυχροὺς ψυχρῶς λέγουσί τε καὶ φασὶν διαλέγεσθαι. — Σὺ μέν, ἔφη ὁ Διονυσόδωρος, λοιδορεῖ, ὦ Κτήσιππε, λοιδορεῖ. — Μὰ Δί᾽ οὐκ ἔγωγε, ἦ δ᾽ ὅς, ὦ Διονυσόδωρε, ἐπεὶ φιλῶ σε, ἀλλὰ νουθετῶ σε ὡς ἑταῖρον, καὶ πειρῶμαι πείθειν μηδέποτε ἐναντίον ἐμοῦ οὕτως ἀγροίκως λέγειν ὅτι ἐγὼ τούτους βούλομαι ἐξολωλέναι οὓς περὶ πλείστου ποιοῦμαι. 285 a

Ἐγὼ οὖν, ἐπειδή μοι ἐδόκουν ἀγριωτέρως πρὸς ἀλλήλους ἔχειν, προσέπαιζόν τε τὸν Κτήσιππον καὶ εἶπον ὅτι Ὦ Κτήσιππε, ἐμοὶ μὲν δοκεῖ χρῆναι ἡμᾶς παρὰ τῶν ξένων δέχεσθαι ἃ λέγουσιν, ἐὰν ἐθέλωσι διδόναι, καὶ μὴ ὀνόματι διαφέρεσθαι. Εἰ γὰρ ἐπίστανται οὕτως ἐξολλύναι ἀνθρώπους ὥστ᾽ ἐκ πονηρῶν τε καὶ ἀφρόνων χρηστούς τε καὶ ἔμφρονας ποιεῖν, καὶ τοῦτο εἴτε αὐτὼ ηὑρήκατον εἴτε καὶ παρ᾽ ἄλλου του ἐμαθέτην φθόρον τινὰ καὶ ὄλεθρον τοιοῦτον b
ὥστε ἀπολέσαντες πονηρὸν ὄντα χρηστὸν πάλιν ἀποφῆναι· εἰ τοῦτο ἐπίστασθον — δῆλον δὲ ὅτι ἐπίστασθον· ἐφάτην γοῦν τὴν τέχνην σφῶν εἶναι τὴν νεωστὶ ηὑρημένην ἀγαθοὺς ποιεῖν τοὺς ἀνθρώπους ἐκ πονηρῶν — συγχωρήσωμεν οὖν αὐτοῖν αὐτό· ἀπολεσάντων ἡμῖν τὸ μειράκιον καὶ φρόνιμον ποιησάντων, καὶ ἅπαντάς γε ἡμᾶς τοὺς ἄλλους. Εἰ δὲ ὑμεῖς

e 3 καὶ : ἢ καὶ t || 5 λέγουσί τε φασὶ W || 6 λοιδορεῖ — λοιδορεῖ Heindorf : λοιδόρει — λοιδόρει || 285 a 2 ἀγριωτέρως BT : ἀγροικοτέρως W || 3 τὸν κτήσιππον B : τῷ κτησίππῳ T τὸν κτήσιππον (ῶι ... ω supra lin.) W || 5 ἃ λέγουσιν secl. Schanz, qui mox scrips. ἂν (Badham) pro ἐὰν || διδόναι : μετα in marg. T || b 4 σοφῶν W pro σφῶν || 5 συγχωρήσομεν W.

c vous avez peur, vous les jeunes, qu'on fasse sur moi l'essai comme sur un Carien[1] ! Moi qui suis vieux, je suis prêt à en courir le risque, et je me livre à Dionysodore que voici comme à Médée de Colchide[2]. Qu'il me mette à mort et, s'il le veut, me fasse cuire ; sinon, qu'il agisse à sa guise, pourvu qu'il me rende vertueux ! »

Là-dessus Ctésippe : « Moi aussi, Socrate, je suis prêt à me remettre aux mains des étrangers, même s'ils veulent m'écorcher encore plus qu'ils ne font en ce moment, à condition que ma peau se change finalement, non pas en outre,
d comme celle de Marsyas[3], mais en vertu. A la vérité, Dionysodore que voici croit que je me fâche contre lui ; mais moi, je ne me fâche pas : je le contredis sur les points où il me paraît avoir tort avec moi. Ne va donc pas, toi, brave Dionysodore, donner à la contradiction le nom d'injure ; car l'injure est autre chose. »

Reprise de la discussion entre Dionysodore et Ctésippe.

Alors Dionysodore : « Veux-tu dire, Ctésippe, dit-il, que la contradiction existe ? »

e « Parfaitement, et j'en suis bien convaincu. Serait-ce que toi, Dionysodore, tu ne crois pas à la possibilité de contredire ? »

« Tu ne saurais pourtant prouver que tu aies jamais entendu personne en contredire un autre. »

« Tu dis vrai ; mais en ce moment je te prouve que j'entends Ctésippe contredire Dionysodore. »

« Voudrais-tu en rendre raison ? »

« Parfaitement. »

« Voyons, dit l'autre. Y a-t-il pour chaque chose des façons d'en parler ? — Parfaitement. — Comme elle est, ou comme elle n'est pas ? — Comme elle est. — En effet, Cté-
286 a sippe, si tu t'en souviens, dit-il, nous avons démontré tout à

1. Sur un être sans valeur. Expression proverbiale ; cf. *Lachès*, 187 b.

2. Médée avait persuadé aux filles de Pélias de mettre en pièces le corps de leur père, promettant de lui rendre la jeunesse. Mais elle ne prononça pas les formules magiques qui l'auraient rappelé à la vie. Le sujet avait été traité par Euripide dans *Les Péliades* (455).

3. Le silène Marsyas, fier de son talent sur la flûte, osa défier Apollon citharède. Le dieu l'écorcha vif, et de sa peau fit une outre qu'on voyait suspendue sur la place de Célaenes, en Phrygie.

οἱ νέοι φοβεῖσθε, ὥσπερ ἐν Καρὶ ἐν ἐμοὶ ἔστω ὁ κίνδυνος· c
ὡς ἐγώ, ἐπειδὴ καὶ πρεσβύτης εἰμί, παρακινδυνεύειν ἕτοιμος καὶ παραδίδωμι ἐμαυτὸν Διονυσοδώρῳ τούτῳ ὥσπερ τῇ Μηδείᾳ τῇ Κόλχῳ. Ἀπολλύτω με, καὶ εἰ μὲν βούλεται, ἑψέτω, εἰ δ', ὅ τι βούλεται, τοῦτο ποιείτω· μόνον χρηστὸν ἀποφηνάτω.

Καὶ ὁ Κτήσιππος, Ἐγὼ μέν, ἔφη, καὶ αὐτός, ὦ Σώκρατες, ἕτοιμός εἰμι παρέχειν ἐμαυτὸν τοῖς ξένοις, καὶ ἐὰν βούλωνται δέρειν ἔτι μᾶλλον ἢ νῦν δέρουσιν, εἴ μοι ἡ δορὰ μὴ εἰς ἀσκὸν τελευτήσει, ὥσπερ ἡ τοῦ Μαρσύου, ἀλλ' εἰς ἀρετήν. d
Καίτοι με οἴεται Διονυσόδωρος οὑτοσὶ χαλεπαίνειν αὑτῷ· ἐγὼ δὲ οὐ χαλεπαίνω, ἀλλ' ἀντιλέγω πρὸς ταῦτα ἅ μοι δοκεῖ πρός με μὴ καλῶς λέγειν. Ἀλλὰ σὺ τὸ ἀντιλέγειν, ἔφη, ὦ γενναῖε Διονυσόδωρε, μὴ κάλει λοιδορεῖσθαι· ἕτερον γάρ τί ἐστι τὸ λοιδορεῖσθαι.

Καὶ ὁ Διονυσόδωρος, Ὡς ὄντος, ἔφη, τοῦ ἀντιλέγειν, ὦ Κτήσιππε, ποιεῖ τοὺς λόγους;

Πάντως δήπου, ἔφη, καὶ σφόδρα γε· ἢ σύ, ὦ Διονυσό- e
δωρε, οὐκ οἴει εἶναι ἀντιλέγειν;

Οὔκουν σὺ τἄν, ἔφη, ἀποδείξαις πώποτε ἀκούσας οὐδενὸς ἀντιλέγοντος ἑτέρου ἑτέρῳ.

Ἀληθῆ λέγεις, ἔφη· ἀλλὰ ἀκούων μὲν νυνί σοι ἀποδείκνυμι ἀντιλέγοντος Κτησίππου Διονυσοδώρῳ.

Ἦ καὶ ὑπόσχοις ἂν τούτου λόγον;

Πάνυ, ἔφη.

Τί οὖν; ἦ δ' ὅς· εἰσὶν ἑκάστῳ τῶν ὄντων λόγοι; — Πάνυ γε. — Οὐκοῦν ὡς ἔστιν ἕκαστον ἢ ὡς οὐκ ἔστιν; —
Ὡς ἔστιν. — Εἰ γὰρ μέμνησαι, ἔφη, ὦ Κτήσιππε, καὶ ἄρτι 286 a

c 1 φοβεῖσθε TW : -σθαι B || καρὶ TW : ἀκαρὶ B || ἐν ante ἐμοὶ del. Cobet || 2 καὶ om. W || 9 δέρειν — δέρουσιν TW : δερεῖν — δεροῦσιν B || d 2 καίτοι με TW : καί τ' οἶμαι B || 4 τὸ W : τῷ BT || 5 ὦ γενναῖε BW : ὦ T || 7 ὁ διονυσόδωρος TW : διονυσόδωρος B || e 1 σὺ TW : σοι B || 3 οὐκοῦν T || 5 ἀκούων μὲν νυνί Badham : ἀκούω μέν νῦν εἴ B ἀκούωμεν νῦν εἴ T ἀκούομεν νῦν εἴ W.

l'heure[1] que nul ne parle d'une chose comme elle n'est pas ; ce qui n'existe point, personne ne le dit, nous l'avons vu. — Qu'importe? répondit Ctésippe ; ne nous contredisons-nous pas moins, toi et moi? — Nous contredirions-nous, reprit l'autre, en parlant tous deux du même objet? N'est-il pas vrai qu'ainsi nous dirions les mêmes choses? » Il l'accorda. « Mais quand nous ne parlons ni l'un ni l'autre de cet objet,
b pourrions-nous alors nous contredire? N'est-il pas vrai qu'en ce cas aucun de nous ne ferait même la moindre mention de l'objet? » Il en convint encore. « Mais quand je parle, moi, de cet objet, et que tu tiens, toi, d'autres propos sur un autre, serait-ce alors que nous nous contredisons? N'est-il pas vrai que, moi, je parle de l'objet, alors que, toi, tu n'en dis absolument rien? or, sans parler, comment contredire celui qui parle? »

Discussion de Socrate et Ctésippe avec les sophistes.

Là-dessus, Ctésippe se tut ; mais moi, surpris de ce discours : « Que veux-tu dire, Dionysodore? demandai-je. Voilà
c en effet une thèse que j'ai déjà entendue de bien des gens et bien des fois, et toujours avec surprise. L'école de Protagoras en faisait grand usage, et de plus anciens encore[2] ; pour moi, je la trouve toujours surprenante ; elle me paraît à la fois ruiner les autres et se ruiner elle-même. Mais tu m'en apprendras, je pense, la vérité mieux que personne. Parler faux est impossible, n'est-ce pas? — c'est là le sens de ta proposition, n'est-il pas vrai? — et il faut nécessairement ou bien dire vrai, si l'on parle, ou ne pas parler? » Il l'accorda.

d « Si parler faux est impossible, est-il pourtant possible de penser faux? »

« Pas davantage, dit-il.

« Alors, dis-je, il n'existe absolument pas non plus d'opinion fausse.

1. Allusion à 284 c : « Personne ne dit ce qui n'est pas ».

2. Protagoras disait : « L'homme est la mesure de toutes choses. » Il en résultait que toute opinion individuelle est également vraie et fausse, selon le point de vue où l'on se place, ce qui rend la contradiction impossible (*Théétète*, 151 e-152 c ; 171 c). — « De plus anciens encore » semble viser Parménide. Il soutenait que, le non-être n'existant pas, le faux ne peut exister davantage, puisque par définition il donnerait l'être à ce qui n'en a pas (voir le *Sophiste*).

ἐπεδείξαμεν μηδένα λέγοντα ὡς οὐκ ἔστι· τὸ γὰρ μὴ ὂν
οὐδεὶς ἐφάνη λέγων. — Τί οὖν δὴ τοῦτο; ἦ δ' ὃς ὁ Κτήσιπ-
πος· ἧττόν τι ἀντιλέγομεν ἐγώ τε καὶ σύ; — Πότερον οὖν,
ἦ δ' ὅς, ἀντιλέγοιμεν ἂν τοῦ αὐτοῦ πράγματος λόγον ἀμφό-
τεροι λέγοντες, ἢ οὕτω μὲν ἂν δήπου ταὐτὰ λέγοιμεν; —
Συνεχώρει. — Ἀλλ' ὅταν μηδέτερος, ἔφη, τὸν τοῦ πράγ-
ματος λόγον λέγῃ, τότε ἀντιλέγοιμεν ἄν; ἢ οὕτω γε τὸ b
παράπαν οὐδ' ἂν μεμνημένος εἴη τοῦ πράγματος οὐδέτερος
ἡμῶν; — Καὶ τοῦτο συνωμολόγει. — Ἀλλ' ἄρα, ὅταν ἐγὼ
μὲν τὸν τοῦ πράγματος λόγον λέγω, σὺ δὲ ἄλλου τινὸς ἄλλον,
τότε ἀντιλέγομεν; ἢ ἐγὼ λέγω μὲν τὸ πρᾶγμα, σὺ δὲ οὐδὲ
λέγεις τὸ παράπαν· ὁ δὲ μὴ λέγων τῷ λέγοντι πῶς ἂν ἀντι-
λέγοι;

Καὶ ὁ μὲν Κτήσιππος ἐσίγησεν· ἐγὼ δὲ θαυμάσας τὸν
λόγον, Πῶς, ἔφην, ὦ Διονυσόδωρε, λέγεις; οὐ γάρ τοι
ἀλλὰ τοῦτόν γε τὸν λόγον πολλῶν δὴ καὶ πολλάκις ἀκηκοὼς c
ἀεὶ θαυμάζω. Καὶ γὰρ οἱ ἀμφὶ Πρωταγόραν σφόδρα ἐχρῶντο
αὐτῷ καὶ οἱ ἔτι παλαιότεροι· ἐμοὶ δὲ ἀεὶ θαυμαστός τις
δοκεῖ εἶναι καὶ τούς τε ἄλλους ἀνατρέπων καὶ αὐτὸς αὑτόν·
οἶμαι δὲ αὐτοῦ τὴν ἀλήθειαν παρὰ σοῦ κάλλιστα πεύσεσθαι.
Ἄλλο τι ψευδῆ λέγειν οὐκ ἔστιν; — τοῦτο γὰρ δύναται
ὁ λόγος· ἦ γάρ; — ἀλλ' ἢ λέγοντ' ἀληθῆ λέγειν ἢ μὴ
λέγειν;

Συνεχώρει.

Πότερον οὖν ψευδῆ μὲν λέγειν οὐκ ἔστι, δοξάζειν μέντοι d
ἔστιν;

Οὐδὲ δοξάζειν, ἔφη.

Οὐδ' ἄρα ψευδής, ἦν δ' ἐγώ, δόξα ἔστι τὸ παράπαν.

286 a 5 τὸν τοῦ Heindorf || 6 λέγοντες W : γνόντες BT || οὕτω T : οὗτοι BW || ἂν δήπου BW : δήπου ἂν T (sed. corr.) || ταὖτα T || **b** 3 ἄρα : ἔφη in marg. T || **b** 4 ἄλλον B : ἄρα TW || 6 ἂν ἀντιλέγοι Paris. 1811 : ἀντιλέγοι || 8 ἐσίγησεν TW : ἔλεγεν ἓν B ἔλεγεν οὐδὲν Schanz || **c** 1 δὴ πολλάκις W || 3 θαυμάσιος W || 5 κάλλιστα BT : ${}^{\mu}$κάλλιστα W μάλιστα in marg. T || 6 ἀλλ' ὅτι BW : ἄλλο τι ἤ T || 7 ἢ μὴ λέγειν om. W.

« Non. »

« Ni non plus d'ignorance, ni d'ignorants ; car ne serait-ce pas de l'ignorance, si toutefois c'était possible, que de se tromper sur les choses ? »

« Parfaitement », dit-il.

« Mais c'est impossible », dis-je.

Il fut de cet avis.

« Est-ce pour parler, Dionysodore, que tu tiens ce langage, pour le plaisir du paradoxe, ou crois-tu vraiment qu'il n'y ait point d'homme ignorant ? »

e « A toi, dit-il, de prouver le contraire. »

« Mais, d'après ta thèse, la réfutation est-elle possible, si personne ne se trompe ?

« Elle est impossible », dit Euthydème.

« Alors, dis-je, tout à l'heure Dionysodore ne m'invitait pas à une réfutation ? »

« Comment inviter à ce qui n'existe pas ? toi, y invites-tu ? »

« C'est que, dis-je, Euthydème[1], ces finesses-là et ces belles choses, je ne les entends pas très bien, car j'ai l'esprit quelque peu épais. Peut-être vais-je donc poser une question bien grossière ; pardonne-moi pourtant. Vois un peu : s'il est vrai-
287 a ment impossible de mentir, de penser faux et d'être ignorant, il n'est pas possible non plus de commettre une faute, quand on agit[2] ? Car en agissant on ne peut se tromper dans ce qu'on fait. N'est-ce pas votre avis ? ».

« Tout à fait », dit-il.

« Voici maintenant, dis-je, la question grossière dont je parlais. Si nous ne commettons pas d'erreur, ni dans nos actes, ni dans nos paroles, ni dans nos pensées, alors, par Zeus ! s'il en est bien ainsi, vous autres, qu'êtes-vous donc venus enseigner ? Ne vous donniez-vous pas tout à l'heure[3]

1. Le texte, entre οὐδ' ἄρα et ὅτι, ἦν δ' ἐγώ, est en partie conjectural. Les éditeurs ont entendu de différentes façons la suite des idées, et ne s'accordent pas sur l'attribution des divers membres de phrase. Nous avons adopté la correction de Hermann (voir l'*apparat*) et la disposition suivie par lui. Ὅτι, ἦν δ' ἐγώ signifie : *⟨Si je t'ai posé la question précédente,⟩ c'est parce que....*

2. Les sophistes ont affirmé (286 c d) qu'il est impossible de parler faux. Et ils ont dit plus haut que parler, c'est agir (284 b sq.).

3. Cf. 273 d.

Οὐκ ἔφη.

Οὐδ᾽ ἄρα ἀμαθία οὐδ᾽ ἀμαθεῖς ἄνθρωποι· ἢ οὐ τοῦτ᾽ ἂν εἴη ἀμαθία, εἴπερ εἴη, τὸ ψεύδεσθαι τῶν πραγμάτων;

Πάνυ γε, ἔφη.

Ἀλλὰ τοῦτο οὐκ ἔστιν, ἦν δ᾽ ἐγώ.

Οὐκ ἔφη.

Λόγου ἕνεκα, ὦ Διονυσόδωρε, λέγεις τὸν λόγον, ἵνα δὴ ἄτοπον λέγῃς, ἢ ὡς ἀληθῶς δοκεῖ σοι οὐδεὶς εἶναι ἀμαθὴς ἀνθρώπων;

Ἀλλὰ σύ, ἔφη, ἔλεγξον. e

Ἦ καὶ ἔστι τοῦτο κατὰ τὸν σὸν λόγον, ἐξελέγξαι, μηδενὸς ψευδομένου;

Οὐκ ἔστιν, ἔφη ὁ Εὐθύδημος.

Οὐδ᾽ ἄρα ἐκέλευεν, ἔφην ἐγώ, νῦν δὴ Διονυσόδωρος ἐξελέγξαι;

Τὸ γὰρ μὴ ὂν πῶς ἄν τις κελεύσαι; σὺ δὲ κελεύεις;

Ὅτι, ἦν δ᾽ ἐγώ, ὦ Εὐθύδημε, τὰ σοφὰ ταῦτα καὶ τὰ εὖ ἔχοντα οὐ πάνυ τι μανθάνω, ἀλλὰ παχέως πως ἐννοῶ. Ἴσως μὲν οὖν φορτικώτερόν τι ἐρήσομαι, ἀλλὰ συγγίγνωσκε. Ὅρα δέ· εἰ γὰρ μήτε ψεύδεσθαι ἔστιν μήτε ψευδῆ δοξάζειν 287 a
μήτε ἀμαθῆ εἶναι, ἄλλο τι οὐδ᾽ ἐξαμαρτάνειν ἔστιν, ὅταν τίς τι πράττῃ; πράττοντα γὰρ οὐκ ἔστιν ἁμαρτάνειν τούτου ὃ πράττει· οὐχ οὕτω λέγετε;

Πάνυ γ᾽, ἔφη.

Τοῦτό ἐστιν ἤδη, ἦν δ᾽ ἐγώ, τὸ φορτικὸν ἐρώτημα. Εἰ γὰρ μὴ ἁμαρτάνομεν μήτε πράττοντες μήτε λέγοντες μήτε διανοούμενοι, ὑμεῖς, ὦ πρὸς Διός, εἰ ταῦτα οὕτως ἔχει,

d 7 εἴπερ εἴη T: εἰ παρείη B εἰ π(ε)αρείη W || e 5 ἐκέλευεν, ἔφην Hermann: ἐκέλευον ἔφη || διονυσόδωρος B: ὁ διονυσόδωρος TW || 6 ἐλέγξαι W || κελεῦσαι codd. (κελεῦσαι: BW mutationem person. significantes) || σὺ δὲ κελεύεις ὅτι in marg. γρ. W: οὐδὲ κελεύεις ὅτι BW om. T || ἦν δ᾽ ἐγώ ὦ εὐθύδημε BW ὦ εὐθύδημε ἦν δ᾽ ἐγώ T || 8 οὐ πάνυ τι TW: πάνυ τι B || παχέως W: τα- BT || 287 a 2 ἄλλο τι Routh: ἀλλ᾽ ὅτι || 7 μήτε λέγοντες μήτε πράττοντες W.

comme les hommes les plus capables de communiquer la
b vertu à qui voudrait l'apprendre ? »

« Alors, Socrate, dit Dionysodore prenant la parole, tu es radoteur[1] à ce point ? Nos premiers propos[2] te reviennent maintenant en mémoire ; ce que j'ai pu dire l'an passé[3] te reviendra aujourd'hui ; — et des propos présents tu ne sauras que faire ? »

« C'est, répondis-je, qu'ils sont extrêmement difficiles, — chose bien naturelle, car ce sont des savants qui les tiennent. Voilà notamment le dernier : il est singulièrement malaisé de tirer parti de ton discours. En disant que « je n'en sais rien faire », que peux-tu bien entendre, Dionysodore ? Évi-
c demment, que je ne sais le[4] réfuter ? Car dis-moi : quel autre sens a cette phrase que « je ne sais que faire des propos tenus » ?

« C'est de tes propres paroles, dit-il, qu'il est bien difficile de tirer parti. Réponds-moi en effet. »

« Avant d'avoir ta réponse, dis-je, Dionysodore ? »

« Tu ne réponds pas ? » dit-il.

« Est-ce juste ? »

« Juste, assurément », dit-il.

« Pour quelle raison ? demandai-je. Évidemment, parce que tu es venu nous trouver avec une science consommée de la discussion, et que tu sais l'instant où il faut répondre ou
d non ? En ce moment, par exemple, tu ne fais pas la moindre réponse, parce que tu sens qu'il ne faut pas ? »

« Tu bavardes, dit-il, sans te soucier de répondre. Allons, mon bon, obéis et réponds, puisqu'aussi bien tu reconnais mon savoir. »

1. Pour ce sens de Κρόνος, « vieux radoteur », comp. Aristophane, *Nuées*, 929 sq., et schol. ; *Plutus*, 581. Kronos, père de Zeus, vaincu et détrôné par son fils, symbolise un passé aboli et, par suite, des manières d'être qui ne répondent plus aux besoins du moment.

2. Dionysodore fait allusion à cette déclaration des sophistes, rappelée un peu plus haut par Socrate (287 a), qu'ils enseignent la vertu mieux que personne (273 d).

3. Cf. 273 e. Socrate a rappelé qu'à leur dernier séjour les deux sophistes faisaient profession de combattre ἐν ὅπλοις. Ce séjour a eu lieu l'année dernière ou la précédente (272 b).

4. Αὐτὸν équivaut à τὸν λόγον. Plus haut, le neutre τοῖς... λεγομένοις est traité comme si le texte portait τοῖς λόγοις. La preuve est qu'on a, à la ligne suivante, le masculin χαλεποί.

τίνος διδάσκαλοι ἥκετε ; ἢ οὐκ ἄρτι ἔφατε ἀρετὴν κάλλιστ' ἂν παραδοῦναι ἀνθρώπων τῷ ἐθέλοντι μανθάνειν ; b

Εἶτ', ἔφη, ὦ Σώκρατες, ὁ Διονυσόδωρος ὑπολαβών, οὕτως εἶ Κρόνος ὥστε ἃ τὸ πρῶτον εἴπομεν νῦν ἀναμιμνῄσκει, καὶ εἴ τι πέρυσιν εἶπον, νῦν ἀναμνησθήσει, τοῖς δ' ἐν τῷ παρόντι λεγομένοις οὐχ ἕξεις ὅ τι χρῇ ;

Καὶ γάρ, ἔφην ἐγώ, χαλεποί εἰσιν πάνυ — εἰκότως· παρὰ σοφῶν γὰρ λέγονται — ἐπεὶ καὶ τούτῳ τῷ τελευταίῳ παγχάλεπον χρήσασθαί ἐστιν ᾧ λέγεις. Τὸ γὰρ « Οὐκ ἔχω ὅ τι χρῶμαι » τί ποτε λέγεις, ὦ Διονυσόδωρε ; ἢ δῆλον ὅτι ὡς οὐκ ἔχω ἐξελέγξαι αὐτόν ; ἐπεὶ εἰπέ, τί σοι ἄλλο νοεῖ τοῦτο c τὸ ῥῆμα, τὸ « Οὐκ ἔχω ὅ τι χρήσωμαι τοῖς λόγοις » ;

Ἀλλ' ὃ σὺ λέγεις, ἔφη, τούτῳ γ' οὐ πάνυ χαλεπὸν χρῆσθαι· ἐπεὶ ἀπόκριναι.

Πρὶν σὲ ἀποκρίνασθαι, ἦν δ' ἐγώ, ὦ Διονυσόδωρε ;

Οὐκ ἀποκρίνει ; ἔφη.

Ἦ καὶ δίκαιον ;

Δίκαιον μέντοι, ἔφη.

Κατὰ τίνα λόγον ; ἦν δ' ἐγώ· ἢ δῆλον ὅτι κατὰ τόνδε ὅτι σὺ νῦν πάσσοφός τις ἡμῖν ἀφῖξαι περὶ λόγους, καὶ οἶσθα ὅτε δεῖ ἀποκρίνασθαι καὶ ὅτε μή ; καὶ νῦν οὐδ' ἂν d ὁτιοῦν ἀποκρίνει, ἅτε γιγνώσκων ὅτι οὐ δεῖ ;

Λαλεῖς, ἔφη, ἀμελήσας ἀποκρίνασθαι· ἀλλ', ὠγαθέ, πείθου καὶ ἀποκρίνου, ἐπειδὴ καὶ ὁμολογεῖς με σοφὸν εἶναι.

εἶ

b 2 ὁ om. W || οὕτως εἶ κρόνος T : οὑτωσὶ κενὸς B οὑτωσὶ κενὸς W γρ. κενός in marg. T || 3 ὥστε αὐτὸ πρῶτον ἀναμιμνήσκειν W || 5 λεγομένοις : λεγομένοις λόγοις Heindorf λόγοις Baiter || χρῇ t : χρὴ BTW || 6 πάνυ, εἰκότως interpunx. Stallbaum || 9 τί Heindorf : ὅ τί B ὅτί TW || **c** 1 ἐλέγξαι W || τί σοι BW : τίς σοι T || νοεῖ Stallbaum : ἐννοεῖ || 2 χρήσωμαι T : -σομαι BW || 3 ἀλλ' ὃ B : ἀλλο T ἄλλο W || τούτῳ γ' οὐ Badham : τούτῳ τῷ BTW τούτῳ τοι Sauppe || 6 ἀποκρινεῖ Heindorf || **d** 1 ὅτι W pro ὅτε || οὐδ' ἂν : οὐδὲν Heindorf οὐδ' Schanz || 2 ἀποκρίνει TW (-νηι W) : -κρινει sine accentu B -κρινεῖ Vatic. 225, 226 || 3 ἀμελήσας τοῦ t || ἀποκρίνασθαι B : ἀποκρίνασθαι καὶ ὅτε μὴ TW || 4 σοφὸν TW : -φός B.

« Eh bien, dis-je il faut obéir ; j'y suis forcé, semble-t-il, car c'est toi qui commandes. Interroge donc. »

« Est-ce en étant animés que les êtres doués de sens ont du sens [1], ou peut-on le dire aussi des inanimés ?

« Ce sont les êtres animés. »

« Connais-tu, dit-il, une phrase animée ?

« Non, par Zeus ! pas moi. »

e « Pourquoi donc demandais-tu tout à l'heure quel était le sens de ma phrase ? »

« Que veux-tu ? dis-je, je me suis trompé ; la faute en est à ma paresse d'esprit. Mais me suis-je trompé, et n'ai-je pas eu raison de dire que les phrases ont un sens ? Qu'en dis-tu ? Me suis-je trompé ou non ? Si je n'ai fait erreur, tu ne pourras non plus me réfuter, avec tout ton savoir, et tu ne sais que faire de mes paroles ; et si j'ai fait erreur, en ce
288 a cas aussi tu as tort, en prétendant qu'on ne peut se tromper. Et ce n'est pas à tes discours de l'an passé que s'adresse ma remarque. Mais, repris-je, Dionysodore et Euthydème, voilà un raisonnement qui paraît rester au même point, et, aujourd'hui comme autrefois, tomber lui-même après avoir abattu l'adversaire [2]. Le moyen d'éviter ce sort, votre art même ne semble pas l'avoir découvert encore, tout admirable qu'il est d'ailleurs pour la rigueur de la discussion. »

Alors Ctésippe : « Merveilleux discours que les vôtres, gens
b de Thurium ou de Chios [3], ou de tel lieu et de tel nom qu'il vous plaise d'être appelés ! Peu vous importe de divaguer. »

Moi, craignant qu'on n'en vînt aux injures, je me remis à calmer Ctésippe : « Ctésippe, repris-je, ce que je disais tout à l'heure à Clinias [4], je te le répète à toi-même : tu ne comprends pas que le savoir de ces étrangers est merveilleux, mais qu'ils n'ont pas voulu nous donner sérieusement une leçon. A l'exemple de Protée [5], le sophiste égyptien,

1. Dionysodore va jouer sur le double sens de νοεῖν : *comprendre* (ou *concevoir*) — et *signifier*.

2. Καταβαλὼν — πίπτειν : deux termes pris à la lutte ; cf. 286 c. Τὸ παλαιὸν vise les anciens sophistes, et notamment Protagoras.

3. Les deux appellations, en effet, conviennent également aux deux sophistes (271 c). Ctésippe s'adresse ironiquement à eux, en employant la formule de précaution usitée pour les dieux (cf. *Cratyle*, 400 e).

4. Allusion à 277 d.

5. *Odyssée*, IV, 454 sq. Cf. *Ion*, 541 e, et la note.

Πειστέον τοίνυν, ἦν δ᾽ ἐγώ, καὶ ἀνάγκη, ὡς ἔοικεν· σὺ γὰρ ἄρχεις. Ἀλλ᾽ ἐρώτα.

Πότερον οὖν ψυχὴν ἔχοντα νοεῖ τὰ νοοῦντα, ἢ καὶ τὰ ἄψυχα;

Τὰ ψυχὴν ἔχοντα.

Οἶσθα οὖν τι, ἔφη, ῥῆμα ψυχὴν ἔχον;

Μὰ Δία οὐκ ἔγωγε.

Τί οὖν ἄρτι ἤρου ὅ τι μοι νοοῖ τὸ ῥῆμα; e

Τί ἄλλο γε, ἦν δ᾽ ἐγώ, ἢ ἐξήμαρτον διὰ τὴν βλακείαν; ἢ οὐκ ἐξήμαρτον, ἀλλὰ καὶ τοῦτο ὀρθῶς εἶπον, εἰπὼν ὅτι νοεῖ τὰ ῥήματα; πότερα φῂς ἐξαμαρτάνειν με ἢ οὔ; εἰ γὰρ μὴ ἐξήμαρτον, οὐδὲ σὺ ἐξελέγξεις, καίπερ σοφὸς ὤν, οὐδ᾽ ἔχεις ὅ τι χρῇ τῷ λόγῳ· εἰ δ᾽ ἐξήμαρτον, οὐδ᾽ οὕτως ὀρθῶς λέγεις, φάσκων οὐκ εἶναι ἐξαμαρτάνειν. Καὶ ταῦτα 288 a
οὐ πρὸς ἃ πέρυσιν ἔλεγες λέγω. Ἀλλὰ ἔοικεν, ἔφην ἐγώ, ὦ Διονυσόδωρέ τε καὶ Εὐθύδημε, οὗτος μὲν ὁ λόγος ἐν ταὐτῷ μένειν καὶ ἔτι ὥσπερ τὸ παλαιὸν καταβαλὼν πίπτειν, καὶ ὥστε τοῦτο μὴ πάσχειν οὐδ᾽ ὑπὸ τῆς ὑμετέρας πω τέχνης ἐξηυρῆσθαι, καὶ ταῦτα οὑτωσὶ θαυμαστῆς οὔσης εἰς ἀκρίβειαν λόγων.

Καὶ ὁ Κτήσιππος, Θαυμάσιά γε λέγετ᾽, ἔφη, ὦ ἄνδρες Θούριοι εἴτε Χῖοι εἴθ᾽ ὁπόθεν καὶ ὅπῃ χαίρετον ὀνομαζό- b
μενοι· ὡς οὐδὲν ὑμῖν μέλει τοῦ παραληρεῖν.

Καὶ ἐγὼ φοβηθεὶς μὴ λοιδορία γένηται, πάλιν κατεπράυνον τὸν Κτήσιππον καὶ εἶπον· Ὦ Κτήσιππε, καὶ νῦν δὴ ἃ πρὸς Κλεινίαν ἔλεγον, καὶ πρὸς σὲ ταὐτὰ ταῦτα λέγω, ὅτι οὐ γιγνώσκεις τῶν ξένων τὴν σοφίαν ὅτι θαυμασία ἐστίν. Ἀλλ᾽ οὐκ ἐθέλετον ἡμῖν ἐπιδείξασθαι σπουδάζοντε, ἀλλὰ τὸν Πρωτέα μιμεῖσθον τὸν Αἰγύπτιον σοφιστὴν γοητεύοντε

d 5 πειστέον t : πισ- BT πισ- (ει supra) W || τοίνυν BW : τοι T || 10 τί TW : ὅτι B || e 6 χρῇ t : χρὴ BTW || 288 a 5 τοῦτο μὴ BW : μὴ τοῦτο T || πω Heindorf : που || b 2 οὐδὲν ὑμῖν BW : ὑμῖν οὐδὲν T (ῖ in ras.) || 8 μιμεῖσθαι W.

c ils nous amusent par des jongleries. A nous de faire comme Ménélas : ne lâchons pas ces deux hommes qu'ils ne se soient révélés à nous sous leur aspect sérieux ! je crois qu'ils nous feront voir quelque merveille de leur cru, quand ils se mettront à parler sérieusement. Demandons-leur donc, par nos exhortations et nos prières[1], de se révéler à nous. Pour moi, je crois bon encore[2] de les guider moi-même, en leur indiquant sous quelle forme je les prie de m'apparaître.
d Reprenant au point où je m'étais arrêté plus haut[3], j'essaierai de mon mieux de leur exposer toute la suite, pour les appeler à nous, afin qu'ils me prennent en pitié et que, compatissant à ma contention et à mon sérieux, ils soient sérieux à leur tour. »

Reprise de l'entretien de Socrate avec Clinias. Revue de différents arts.

« A toi, Clinias, dis-je, de me rappeler où nous en étions restés alors. Si je ne me trompe, c'était à peu près à cet endroit : il faut rechercher le savoir, avions-nous reconnu pour finir ; n'est-ce pas ? — Oui, dit-il. — Or la recherche du savoir est l'acquisition d'une science ; n'est-il pas vrai ? dis-je. — Oui, dit-il. — Que peut donc bien être la science
e que nous aurions raison d'acquérir ? N'est-ce pas, d'une façon absolue, celle qui nous sera utile ? — Parfaitement, dit-il. — Nous serait-il donc de quelque utilité de savoir reconnaître, en allant et venant, l'endroit de la terre où se trouve enfouie la plus grande quantité d'or ? — Peut-être, dit-il. — Mais précédemment, repris-je, nous avons pleinement prouvé[4] que nous n'aurions aucun avantage à posséder, même sans tracas et sans fouiller la terre, tout l'or du monde. Saurions-
289 a nous même changer les rochers en or, que cette science n'aurait donc aucune valeur ; car si nous ne savons tirer parti de l'or, par lui-même — on l'a vu — il ne sera d'aucune utilité. Ne t'en souviens-tu pas ? » dis-je. — « Je m'en souviens, dit-il, parfaitement. » — « De même aussi, semble-t-il, les autres sciences. On ne tire aucun profit ni de celle du financier, ni de la médecine, ni d'aucune autre qui sait seule-

1. Cf. 273 e.
2. Cf. 278 c : fin de l'entretien de Socrate avec Clinias.
3. Exact ; cf. 282 d.
4. Allusion à 280 d.

ἡμᾶς. Ἡμεῖς οὖν τὸν Μενέλαον μιμώμεθα, καὶ μὴ ἀφιώ- c
μεθα τοῖν ἀνδροῖν ἕως ἂν ἡμῖν ἐκφανῆτον ἐφ᾽ ᾧ αὐτὼ σπου-
δάζετον· οἶμαι γάρ τι αὐτοῖν πάγκαλον φανεῖσθαι, ἐπειδὰν
ἄρξωνται σπουδάζειν. Ἀλλὰ δεώμεθα καὶ παραμυθώμεθα
καὶ προσευχώμεθα αὐτοῖν ἐκφανῆναι. Ἐγὼ οὖν μοι δοκῶ
καὶ αὐτὸς πάλιν ὑφηγήσασθαι οἷω προσεύχομαι αὐτὼ φανῆ-
ναί μοι· ὅθεν γὰρ τὸ πρότερον ἀπέλιπον, τὸ ἑξῆς τούτοις d
πειράσομαι, ὅπως ἂν δύνωμαι, διελθεῖν πᾶν, ὅπως ἐκκαλέ-
σωμαι καὶ ἐλεήσαντέ με καὶ οἰκτίραντε συντεταμένον καὶ
σπουδάζοντα καὶ αὐτὼ σπουδάσητον.

Σὺ δέ, ὦ Κλεινία, ἔφην, ἀνάμνησόν με πόθεν τότ᾽ ἀπε-
λίπομεν. Ὡς μὲν οὖν ἐγῷμαι, ἐνθένδε ποθέν. Φιλοσοφη-
τέον ὡμολογήσαμεν τελευτῶντες· ἦ γάρ; — Ναί, ἦ δ᾽ ὅς.
— Ἡ δέ γε φιλοσοφία κτῆσις ἐπιστήμης· οὐχ οὕτως; ἔφην.
— Ναί, ἔφη. — Τίνα ποτ᾽ οὖν ἂν κτησάμενοι ἐπιστήμην
ὀρθῶς κτησαίμεθα; ἆρ᾽ οὐ τοῦτο μὲν ἁπλοῦν, ἥτις ἡμᾶς e
ὀνήσει; — Πάνυ γ᾽, ἔφη. — Ἆρ᾽ οὖν ἄν τι ἡμᾶς ὀνήσειεν,
εἰ ἐπισταίμεθα γιγνώσκειν περιιόντες ὅπου τῆς γῆς χρυσίον
πλεῖστον κατορώρυκται; — Ἴσως, ἔφη. — Ἀλλὰ τὸ πρό-
τερον, ἦν δ᾽ ἐγώ, τοῦτό γε ἐξηλέγξαμεν ὅτι οὐδὲν πλέον,
οὐδ᾽ εἰ ἄνευ πραγμάτων καὶ τοῦ ὀρύττειν τὴν γῆν τὸ πᾶν
ἡμῖν χρυσίον γένοιτο· ὥστε οὐδ᾽ εἰ τὰς πέτρας χρυσᾶς
ἐπισταίμεθα ποιεῖν, οὐδενὸς ἂν ἀξία ἡ ἐπιστήμη εἴη. Εἰ 289 a
γὰρ μὴ καὶ χρῆσθαι ἐπιστησόμεθα τῷ χρυσίῳ, οὐδὲν ὄφελος
αὐτοῦ ἐφάνη ὄν· ἢ οὐ μέμνησαι; ἔφην ἐγώ. — Πάνυ γ᾽,
ἔφη, μέμνημαι. — Οὐδέ γε, ὡς ἔοικε, τῆς ἄλλης ἐπιστήμης
ὄφελος γίγνεται οὐδέν, οὔτε χρηματιστικῆς οὔτε ἰατρικῆς

c 2 ἐκφανῆτον TW : -φάνητον B || 3 αὐτῶν W pro αὐτοῖν || 6 καὶ : κἂν Schanz || ὑφηγήσεσθαι Heindorf || οἷω προσεύχομαι TW : οἱ ὦ προσεύχομαι B || αὐτὼ TW : -τῷ B || **d** 1 ἀπέλιπον τὸ B : ἀπελίποντο TW || 2 πᾶν ὅπως BT : πᾶν ὅπως ἂν W ἐάν πως t || 3 οἰκτίραντε Burnet : -τείραντε TW -τείροντε B || 9 ἂν om. W || **e** 1 ἁπλοῦν B : ἁπλοῦν ὅτι ταύτην TW || 2 ἄν τι ἡμᾶς BW : ἡμᾶς ἄν τι T || 7 οὐδ᾽ εἰ TW : οὐ δεῖ B || **289 a** 2 καὶ χρῆσθαι Heindorf : κεχρῆσθαι || 3 αὐτοῦ T : -τὸ BW.

« Tu me parais, dis-je, montrer par une preuve suffisante que l'art des faiseurs de discours n'est pas celui qu'il faudrait acquérir pour être heureux. Et pourtant j'espérais découvrir
e de ce côté la science que nous cherchons depuis longtemps. Car pour moi les auteurs eux-mêmes, les faiseurs de discours, quand je suis avec eux, me paraissent, Clinias, supérieurement savants, et, pris en soi, leur art me semble divin et sublime. En cela d'ailleurs, rien de surprenant : il est en effet une partie de l'art des incantations, à peine inférieur à lui[1]. Celui
290 a des incantations consiste à charmer serpents[2], tarentules, scorpions, les autres bêtes et les maladies ; l'autre s'adresse aux juges, aux membres de l'Assemblée, et aux autres foules pour les charmer et les apaiser. Et toi, dis-je, es-tu d'un autre avis ? »

« Non, dit-il, je partage ta manière de voir. »

« Où donc, repris-je, nous tourner encore ? vers quelle sorte d'art ? »

« Pour ma part, dit-il, je n'en vois guère. »

« Eh bien, dis-je, moi, je crois avoir trouvé. »

« Lequel ? » demanda Clinias.

b « L'art du général, dis-je, me semble être par-dessus tout celui dont l'acquisition peut assurer le bonheur. »

« Ce n'est pas mon avis. »

« Comment cela ? » dis-je.

« C'est là un art de faire la chasse aux hommes. »

« Et après ? » demandai-je.

« Aucune forme de la chasse proprement dite ne va plus loin, dit-il, qu'à poursuivre et à capturer[3] ; quand les gens ont mis la main sur l'objet de leur poursuite, ils sont incapables d'en tirer parti : les uns, chasseurs et pêcheurs, le remettent aux
c cuisiniers ; les autres, géomètres, astronomes, calculateurs, se livrent eux aussi à une chasse, car on ne produit point les

1. L'expression est illogique, Platon considérant tour à tour l'art des discours comme une partie de l'art des incantations, puis comme distinct de ce dernier, et à peine inférieur à lui. En fait ἐκείνης, comme le montre la suite, désigne l'art de charmer les bêtes malfaisantes et les maladies, c'est-à-dire une autre partie de l'art des incantations.

2. Il y avait en Grèce, au temps de Platon, des charmeurs de serpents. Cf. *Rép.*, 358 b.

3. Socrate a montré plus haut que la science à trouver est celle qui réunirait à la fois le don de produire et celui d'utiliser ce qu'elle aurait produit. Or la chasse (et par suite l'art du général, etc...) ne

Ἱκανόν μοι δοκεῖς, ἔφην ἐγώ, τεκμήριον λέγειν, ὅτι οὐχ
αὕτη ἐστὶν ἡ τῶν λογοποιῶν τέχνη, ἣν ἂν κτησάμενός τις
εὐδαίμων εἴη. Καίτοι ἐγὼ ᾤμην ἐνταῦθά που φανήσεσθαι
τὴν ἐπιστήμην ἣν δὴ πάλαι ζητοῦμεν. Καὶ γάρ μοι οἵ τε e
ἄνδρες αὐτοί, οἱ λογοποιοί, ὅταν συγγένωμαι αὐτοῖς, ὑπέρ-
σοφοι, ὦ Κλεινία, δοκοῦσιν εἶναι, καὶ αὐτὴ ἡ τέχνη αὐτῶν
θεσπεσία τις καὶ ὑψηλή. Καὶ μέντοι οὐδὲν θαυμαστόν· ἔστι
γὰρ τῆς τῶν ἐπῳδῶν τέχνης μόριον, μικρῷ γε ἐκείνης ὑπο-
δεεστέρα. Ἡ μὲν γὰρ τῶν ἐπῳδῶν ἔχεών τε καὶ φαλαγγίων 290 a
καὶ σκορπίων καὶ τῶν ἄλλων θηρίων τε καὶ νόσων κήλησίς
ἐστιν, ἡ δὲ δικαστῶν τε καὶ ἐκκλησιαστῶν καὶ τῶν ἄλλων
ὄχλων κήλησίς τε καὶ παραμυθία τυγχάνει οὖσα· ἢ σοί,
ἔφην ἐγώ, ἄλλως πως δοκεῖ ;

Οὔκ, ἀλλ᾽ οὕτω μοι φαίνεται, ἔφη, ὡς σὺ λέγεις.

Ποῖ οὖν, ἔφην ἐγώ, τραποίμεθ᾽ ἂν ἔτι ; ἐπὶ ποίαν τέχνην ;

Ἐγὼ μὲν οὐκ εὐπορῶ, ἔφη.

Ἀλλ᾽, ἦν δ᾽ ἐγώ, ἐμὲ οἶμαι ηὑρηκέναι.

Τίνα ; ἔφη ὁ Κλεινίας.

Ἡ στρατηγική μοι δοκεῖ, ἔφην ἐγώ, τέχνη παντὸς μᾶλλον b
εἶναι ἣν ἄν τις κτησάμενος εὐδαίμων εἴη.

Οὐκ ἔμοιγε δοκεῖ.

Πῶς ; ἦν δ᾽ ἐγώ.

Θηρευτική τις ἥδε γέ ἐστιν τέχνη ἀνθρώπων.

Τί δὴ οὖν ; ἔφην ἐγώ.

Οὐδεμία, ἔφη, τῆς θηρευτικῆς αὐτῆς ἐπὶ πλέον ἐστὶν ἢ
ὅσον θηρεῦσαι καὶ χειρώσασθαι· ἐπειδὰν δὲ χειρώσωνται
τοῦτο ὃ ἂν θηρεύωνται, οὐ δύνανται τούτῳ χρῆσθαι, ἀλλ᾽ οἱ
μὲν κυνηγέται καὶ οἱ ἁλιῆς τοῖς ὀψοποιοῖς παραδιδόασιν, οἱ
δ᾽ αὖ γεωμέτραι καὶ οἱ ἀστρονόμοι καὶ οἱ λογιστικοί — c
θηρευτικοὶ γάρ εἰσι καὶ οὗτοι· οὐ γὰρ ποιοῦσι τὰ διαγράμ-

e 2 αὐτοὶ : οὗτοι Heindorf || 3 αὐτὴ TW : αὕτη B || 5 ὅμορος pro μόριον proponebat olim Schanz || γε scripsi : τε BTW δὲ anon. ap. Stallbaum τι Bake || 290 a 7 ἔτι Stephanus : ὅτι.

figures, dans chacun de ces métiers : on se borne à découvrir celles qui existent ; et comme ils ne savent les utiliser, mais seulement leur donner la chasse, ils les remettent, n'est-il pas vrai ? aux dialecticiens [1], pour qu'ils tirent parti de leurs trouvailles, du moins quand ils ne sont pas complètement dépourvus de sens. »

« Oh ! oh ! dis-je, très beau et savant Clinias, en est-il ainsi ? »

« Certainement. Et de même aussi pour les généraux ;
d quand ils ont capturé une ville ou une armée, ils la remettent aux hommes d'État, car eux-mêmes ne savent tirer parti de leur chasse : ils font, selon moi, comme les chasseurs de cailles qui remettent leur gibier aux éleveurs. Si donc nous demandons l'art capable d'utiliser lui-même ce qu'il aura acquis soit par production, soit par capture, et si un art de cette sorte doit nous procurer la félicité, c'est un autre qu'il faut chercher, dit-il, et non celui du général. »

e *Interruption du récit. Entretien de Criton et de Socrate.*

Criton. — Que dis-tu, Socrate ? C'est ce jeune garçon-là qui a émis pareils propos ?

Socrate. — Tu ne le crois pas, Criton ?

Criton. — Ma foi non, par Zeus ! Car je pense, moi, que, s'il a parlé ainsi, il n'a plus besoin d'Euthydème ni d'aucune autre créature humaine pour faire son éducation.

Socrate. — Au nom de Zeus, Ctésippe était-il par hasard l'auteur de ces discours sans que je m'en souvienne ?

291 a Criton. — Comment ? Ctésippe [2] ?

Socrate. — Pourtant je suis bien sûr que ce n'était ni Euthydème ni Dionysodore qui parlait ainsi. Faut-il, divin Criton, attribuer ces propos à un être supérieur qui se trouvait là ? Car je les ai entendus, j'en suis sûr.

comporte aucune de ces deux conditions essentielles, — pas même la première.

1. Dans le *Ménon*, 75 d, le mot διαλεκτικός est encore appliqué à celui qui a l'art de conduire un entretien, — la dialectique proprement dite. Ici, il a déjà un sens très voisin de *métaphysicien*, et désigne celui qui est capable de remonter aux principes. Cf. particulièrement *Rép.*, 533 b sq.

2. Le tour employé par Criton marque la surprise, et en même temps la répugnance à admettre une supposition tenue pour invraisemblable.

ματα ἕκαστοι τούτων, ἀλλὰ τὰ ὄντα ἀνευρίσκουσιν — ἅτε οὖν χρῆσθαι αὐτοῖς οὐκ ἐπιστάμενοι, ἀλλὰ θηρεῦσαι μόνον, παραδιδόασι δήπου τοῖς διαλεκτικοῖς καταχρῆσθαι αὐτῶν τοῖς εὑρήμασιν, ὅσοι γε αὐτῶν μὴ παντάπασιν ἀνόητοί εἰσιν.

Εἶεν, ἦν δ' ἐγώ, ὦ κάλλιστε καὶ σοφώτατε Κλεινία· τοῦτο οὕτως ἔχει ;

Πάνυ μὲν οὖν. Καὶ οἵ γε στρατηγοί, ἔφη, οὕτω τὸν αὐτὸν τρόπον, ἐπειδὰν ἢ πόλιν τινὰ θηρεύσωνται ἢ στρατόπεδον, d
παραδιδόασι τοῖς πολιτικοῖς ἀνδράσιν — αὐτοὶ γὰρ οὐκ ἐπίστανται χρῆσθαι τούτοις ἃ ἐθήρευσαν — ὥσπερ, οἶμαι, οἱ ὀρτυγοθῆραι τοῖς ὀρτυγοτρόφοις παραδιδόασιν. Εἰ οὖν, ἦ δ' ὅς, δεόμεθα ἐκείνης τῆς τέχνης ἥτις ᾧ ἂν κτήσηται ἢ ποιήσασα ἢ θηρευσαμένη αὐτὴ καὶ ἐπιστήσεται χρῆσθαι, καὶ ἡ τοιαύτη ποιήσει ἡμᾶς μακαρίους, ἄλλην δή τινα, ἔφη, ζητητέον ἀντὶ τῆς στρατηγικῆς.

ΚΡ. Τί λέγεις σύ, ὦ Σώκρατες ; ἐκεῖνο τὸ μειράκιον e
τοιαῦτ' ἐφθέγξατο ;

ΣΩ. Οὐκ οἴει, ὦ Κρίτων ;

ΚΡ. Μὰ Δί' οὐ μέντοι. Οἶμαι γὰρ αὐτὸν ἐγώ, εἰ ταῦτ' εἶπεν, οὔτ' Εὐθυδήμου οὔτε ἄλλου οὐδενὸς ἔτ' ἀνθρώπου δεῖσθαι εἰς παιδείαν.

ΣΩ. Ἀλλ' ἄρα, ὦ πρὸς Διός, μὴ ὁ Κτήσιππος ἦν ὁ ταῦτ' εἰπών, ἐγὼ δὲ οὐ μέμνημαι ;

ΚΡ. Ποῖος Κτήσιππος ; 291 a

ΣΩ. Ἀλλὰ μὴν τό γε εὖ οἶδα, ὅτι οὔτε Εὐθύδημος οὔτε Διονυσόδωρος ἦν ὁ εἰπὼν ταῦτα· ἀλλ', ὦ δαιμόνιε Κρίτων, μή τις τῶν κρειττόνων παρὼν αὐτὰ ἐφθέγξατο ; ὅτι γὰρ ἤκουσά γε ταῦτα, εὖ οἶδα.

Testim. : **290 c** 10 καὶ οἵ γε — 11 τρόπον Priscianus, *Inst.*, XVIII, 255.

c 3 ἕκαστοι T : -τα BW || 4 αὐτοῖς B : αὐτοὶ αὐτοῖς TW || **d** 5 ἥτις BW : ἥτις ἂν T || 7 δή T : δὲ BW || **e** 6 εἰς ex emend. t || **291 a** 2 τό γε reuera BTW.

Criton. — Oui, par Zeus ! Socrate ; c'était à mon avis quelqu'un de supérieur [1], et de très supérieur. Mais ensuite avez-vous encore recherché quelque autre art ? Et avez-vous trouvé ou non celui qui faisait l'objet de votre enquête ?

b Socrate. — Comment trouvé, bienheureux Criton ? Nous étions tout à fait risibles ; comme les bambins à la poursuite des alouettes [2], nous nous croyions à tout instant sur le point de saisir chacune des sciences, et elles, chaque fois, nous échappaient. A quoi bon te conter les détails ? Nous arrivâmes enfin à l'art royal, et nous étions en train d'examiner si c'était là celui qui produit le bonheur ; mais alors, comme si nous étions tombés dans un labyrinthe, au moment où nous pensions déjà toucher au terme nous nous retrouvâmes, pour ainsi dire, après avoir fait le tour [3], au début de notre recher-
c che, et juste aussi peu avancés [4] qu'en commençant notre enquête.

Criton. — Comment cela vous arriva-t-il, Socrate ?

Socrate. — Je vais te le dire. Nous fûmes d'avis que la politique et l'art royal ne faisaient qu'un.

Criton. — Et alors ?

Socrate. — C'est à cet art, nous sembla-t-il, que celui du général et les autres remettent la direction des ouvrages dont ils sont eux-mêmes les artisans, comme au seul qui sache les utiliser. Il nous parut donc être évidemment celui que nous cherchions, et qui est la cause de la prospérité dans l'État ;
d bref, selon le vers d'Eschyle [5], qui seul siège à la poupe de la cité, gouvernant tout et commandant à tout pour faire [6] toute œuvre utile.

Criton. — Aviez-vous raison de le croire, Socrate ?

1. Οἱ κρείττονες, ce sont les dieux (*Sophiste*, 216 b). Mais Criton, prenant l'expression au sens littéral, comme le montre πολύ γε, songe évidemment à Socrate. Dans le *Théétète*, 150 d, Socrate parle des merveilleux progrès réalisés par ceux qui le fréquentent.

2. Allusion au proverbe : *poursuivre ce qui vole* ; cf. *Euthyphr.*, 4 a.

3. L'accumulation des participes fait ressortir le caractère laborieux de ces allées et venues répétées.

4. Ἴσος est construit avec οἷος par analogie avec τοιοῦτος.

5. Au début des *Sept* (v. 2-3), Étéocle parle de « celui qui veille à sa tâche, *à la poupe de la cité*, dirigeant le *gouvernail* sans laisser le sommeil endormir ses paupières ».

6. Comme s'il y avait ὥστε ποιεῖν.

ΚΡ. Ναὶ μὰ Δία, ὦ Σώκρατες· τῶν κρειττόνων μέντοι τις ἐμοὶ δοκεῖ, καὶ πολύ γε. Ἀλλὰ μετὰ τοῦτο ἔτι τινὰ ἐζητήσατε τέχνην ; καὶ ηὕρετε ἐκείνην ἢ οὐχ ηὕρετε, ἧς ἕνεκα ἐζητεῖτε ;

ΣΩ. Πόθεν, ὦ μακάριε, ηὕρομεν ; ἀλλ' ἦμεν πάνυ b
γελοῖοι· ὥσπερ τὰ παιδία τὰ τοὺς κορύδους διώκοντα, ἀεὶ ᾤόμεθα ἑκάστην τῶν ἐπιστημῶν αὐτίκα λήψεσθαι, αἳ δ' ἀεὶ ὑπεξέφευγον. Τὰ μὲν οὖν πολλὰ τί ἄν σοι λέγοιμι ; ἐπὶ δὲ δὴ τὴν βασιλικὴν ἐλθόντες τέχνην καὶ διασκοπούμενοι αὐτὴν εἰ αὕτη εἴη ἡ τὴν εὐδαιμονίαν ἀπεργαζομένη, ἐνταῦθα ὥσπερ εἰς λαβύρινθον ἐμπεσόντες, οἰόμενοι ἤδη ἐπὶ τέλει εἶναι, περικάμψαντες πάλιν ὥσπερ ἐν ἀρχῇ τῆς ζητήσεως ἀνεφάνημεν ὄντες καὶ τοῦ ἴσου δεόμενοι ὅσουπερ c
ὅτε τὸ πρῶτον ἐζητοῦμεν.

ΚΡ. Πῶς δὴ τοῦτο ὑμῖν συνέβη, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Ἐγὼ φράσω. Ἔδοξε γὰρ δὴ ἡμῖν ἡ πολιτικὴ καὶ ἡ βασιλικὴ τέχνη ἡ αὐτὴ εἶναι.

ΚΡ. Τί οὖν δή ;

ΣΩ. Ταύτῃ τῇ τέχνῃ ἥ τε στρατηγικὴ καὶ αἱ ἄλλαι παραδιδόναι ἄρχειν τῶν ἔργων ὧν αὐταὶ δημιουργοί εἰσιν, ὡς μόνῃ ἐπισταμένῃ χρῆσθαι. Σαφῶς οὖν ἐδόκει ἡμῖν αὕτη εἶναι ἣν ἐζητοῦμεν, καὶ ἡ αἰτία τοῦ ὀρθῶς πράττειν ἐν τῇ πόλει, καὶ ἀτεχνῶς κατὰ τὸ Αἰσχύλου ἰαμβεῖον μόνη ἐν τῇ d
πρύμνῃ καθῆσθαι τῆς πόλεως, πάντα κυβερνῶσα καὶ πάντων ἄρχουσα πάντα χρήσιμα ποιεῖν.

ΚΡ. Οὐκοῦν καλῶς ὑμῖν ἐδόκει, ὦ Σώκρατες ;

Testim. : **291 d** 1 cf. Aesch., *Septem*, 1-3.

a 6 τῶν κρειττόνων TW : κρειττόνων B || 7 τινὰ Heindorf : τίνα || **b** 4 ὑπεξέφευγον W : -φυγον BT || τὰ — πολλὰ B : τὰς — πολλὰς TW || 6 ἀπεργαζομένη B : παρέχουσα τε καὶ ἀπεργαζομένη TW || **c** 1 ζητήσεως T (sed ζ in ras.) || 8 αὐταὶ Heindorf : αὗται || 9 μόνῃ ἐπισταμένῃ T : μόνη ἐπισταμένη BW || **d** 1 ἰαμβίον B (ἰαμβεῖον W) || μόνη W : -νῇ BT || 2 κυβερνῶ W (ῶ in ras.) || 4 ὑμῖν TW : ἡ- B.

Socrate. — Tu en jugeras, Criton, si tu veux m'écouter. Après les résultats précédents, nous recommençâmes de nouveau notre examen à peu près comme ceci : « Voyons, cet art royal qui commande à tout, produit-il ou non pour nous
e quelque résultat[1] ? — Sans aucun doute, nous dîmes-nous l'un à l'autre. » Et toi, ne le dirais-tu pas, Criton ?

Criton. — Oui.

Socrate. — Quel résultat lui attribuerais-tu donc ? Par exemple, si je te demandais : « La médecine, dirigeant tout ce qui lui est soumis, quel résultat offre-t-elle ? » Ne dirais-tu pas : la santé ?

Criton. — Oui.

Socrate. — Et votre art, l'agriculture[2], quand il dirige
292 a tout dans son domaine, quel résultat produit-il ? Ne serait-ce pas, selon toi, la nourriture qu'il nous procure, en la tirant de la terre ?

Criton. — Oui.

Socrate. — Et l'art royal, commandant à tout dans son domaine, que produit-il ? Peut-être es-tu un peu embarrassé pour le dire ?

Criton. — Oui, par Zeus ! Socrate.

Socrate. — Nous aussi, nous l'étions, Criton. Mais tu sais du moins que, s'il est l'art recherché par nous, il doit être utile.

Criton. — Parfaitement.

Socrate. — Il doit donc nous procurer quelque bien ?

Criton. — Nécessairement, Socrate.

b Socrate. — Or le bien, nous en étions tombés d'accord, Clinias et moi, n'est autre chose qu'une science[3].

Criton. — Oui, c'est là ce que tu disais.

Socrate. — Donc, tous les effets qu'on pourrait attribuer à la politique — et il y en aurait plus d'un, j'imagine,

1. Le contexte montre que τι est indéfini, et non interrogatif. On a objecté que Platon aurait dû écrire en ce cas ἔργον τι. Mais on trouve, et chez Platon lui-même, d'autres cas où τι, quoique enclitique, est ainsi placé *avant* le mot (substantif ou adjectif) sur lequel il retombe et séparé de lui par plusieurs autres mots. Ex. *Banquet* 174 e.

2. Il ressort de ce texte que Criton possédait et exploitait un domaine. Plus loin Socrate parle de lui comme d'un homme d'affaires (304 c).

3. Voir 281 d e.

ΣΩ. Σὺ κρινεῖς, ὦ Κρίτων, ἐὰν βούλῃ ἀκούειν· μετὰ γὰρ τὰ ἔμπροσθεν συμβάντα αὖθις μετὰ ταῦτα ἐσκοποῦμεν ὧδέ πως· Φέρε, πάντων ἄρχουσα ἡ βασιλικὴ τέχνη τι ἡμῖν ἀπεργάζεται ἔργον ἢ οὐδέν ; Πάντως δήπου, ἡμεῖς ἔφαμεν e
πρὸς ἀλλήλους. Οὐ καὶ σὺ ἂν ταῦτα φαίης, ὦ Κρίτων ;

ΚΡ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τί οὖν ἂν φαίης αὐτῆς ἔργον εἶναι ; ὥσπερ εἰ σὲ ἐγὼ ἐρωτῴην, πάντων ἄρχουσα ἡ ἰατρικὴ ὧν ἄρχει, τί ἔργον παρέχεται ; οὐ τὴν ὑγίειαν ⟨ἂν⟩ φαίης ;

ΚΡ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τί δέ ; ἡ ὑμετέρα τέχνη ἡ γεωργία, πάντων ἄρχουσα ὧν ἄρχει, τί ἔργον ἀπεργάζεται ; οὐ τὴν τροφὴν ἂν φαίης 292 a
τὴν ἐκ τῆς γῆς παρέχειν ἡμῖν ;

ΚΡ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Τί δέ ; ἡ βασιλικὴ πάντων ἄρχουσα ὧν ἄρχει, τί ἀπεργάζεται ; ἴσως οὐ πάνυ γ' εὐπορεῖς.

ΚΡ. Μὰ τὸν Δία, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Οὐδὲ γὰρ ἡμεῖς, ὦ Κρίτων· ἀλλὰ τοσόνδε γε οἶσθα, ὅτι εἴπερ ἐστὶν αὕτη ἣν ἡμεῖς ζητοῦμεν, ὠφέλιμον αὐτὴν δεῖ εἶναι.

ΚΡ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἀγαθόν γέ τι δεῖ ἡμῖν αὐτὴν παραδιδόναι ;

ΚΡ. Ἀνάγκη, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀγαθὸν δέ γέ που ὡμολογήσαμεν ἀλλήλοις ἐγώ τε b
καὶ Κλεινίας οὐδὲν εἶναι ἄλλο ἢ ἐπιστήμην τινά.

ΚΡ. Ναί, οὕτως ἔλεγες.

ΣΩ. Οὐκοῦν τὰ μὲν ἄλλα ἔργα, ἃ φαίη ἄν τις πολιτικῆς εἶναι — πολλὰ δέ που ταῦτ' ἂν εἴη, οἷον πλουσίους τοὺς

d 5 βούλει B || ἀκούειν BT (ω add. b) || μετὰ γὰρ τὰ ἔμπροσθεν συμβάντα ἡμῖν αὖτις μετὰ ταῦτα ἐσκοποῦμεν BW (αὖθις W) : καὶ τὰ μετὰ ταῦτα σύμβαντα ἡμῖν· αὖθις γὰρ δὴ πάλιν ἐσκοποῦμεν T || e 4 εἴ σε ἐγώ W : εἵς σε ἐγὼ B εἰ ἔγω σε T || 6 ἂν add. Ast. || 292 a 1 ἔργον ἀπεργάζεται BW : ἀπεργάζεται T.

comme la richesse procurée aux citoyens, la liberté et l'absence de factions — tous ces effets ne nous étaient apparus ni des maux ni des biens[1] ; cet art devait rendre les gens savants, et leur communiquer la science, pour être celui qui
c donne profit et bonheur.

Criton. — C'est cela. A ce moment-là, du moins, telle avait été votre conclusion, d'après le récit que tu as fait de l'entretien.

Socrate. — L'art royal rend-il donc les hommes savants et bons ?

Criton. — Pourquoi pas, Socrate ?

Socrate. — Mais tous les hommes, et bons en tout ? Et n'importe quelle science, celle du cordonnier, du charpentier, et toutes les autres sans exception, est-ce lui qui les procure ?

Criton. — Ce n'est pas mon avis, Socrate.

d Socrate. — Mais enfin, quelle science ? Et quel usage en ferons-nous ? Son activité ne doit produire aucun de ces effets qui ne sont ni mauvais ni bons, et il ne doit procurer d'autre science que la sienne propre. Faut-il donc définir la nature de cette science et l'usage que nous en ferons ? Veux-tu que nous disions, Criton : c'est celle qui nous permettra de rendre bons d'autres hommes ?

Criton. — Parfaitement.

Socrate. — Mais en quoi seront-ils bons, et à quoi utiles ? Dirons-nous encore : ils rendront tels d'autres hommes, et
e ceux-là d'autres à leur tour ? Mais en quoi sont-ils bons ? c'est ce que nous ne voyons nulle part, puisque nous avons fait fi des effets que l'on attribue à la politique. C'est exactement, comme dit le proverbe : « Corinthos, fils de Zeus »[2], et, je le répète, nous sommes aussi loin, ou même plus loin encore de connaître la nature de cette science qui nous donnera le bonheur.

Criton. — Par Zeus ! Socrate, vous vous étiez mis, semble-t-il, dans un grand embarras !

1. Cf. 281 e. La plupart des « biens » ne sont en soi ni bons ni mauvais ; le vrai bien est la σοφία, qui leur donne leur valeur.

2. Locution proverbiable pour désigner un radotage sans résultat ; cf. Pindare, *Ném.*, VII, 154-155. — Corinthos, héros éponyme de Corinthe, passait pour avoir été le fondateur et le premier roi de la ville.

πολίτας παρέχειν καὶ ἐλευθέρους καὶ ἀστασιάστους — πάντα ταῦτα οὔτε κακὰ οὔτε ἀγαθὰ ἐφάνη, ἔδει δὲ σοφοὺς ποιεῖν καὶ ἐπιστήμης μεταδιδόναι, εἴπερ ἔμελλεν αὕτη εἶναι ἡ ὠφελοῦσά τε καὶ εὐδαίμονας ποιοῦσα. c

ΚΡ. Ἔστι ταῦτα· τότε γοῦν οὕτως ὑμῖν ὡμολογήθη, ὡς σὺ τοὺς λόγους ἀπήγγειλας.

ΣΩ. Ἆρ᾽ οὖν ἡ βασιλικὴ σοφοὺς ποιεῖ τοὺς ἀνθρώπους καὶ ἀγαθούς ;

ΚΡ. Τί γὰρ κωλύει, ὦ Σώκρατες ;

ΣΩ. Ἀλλ᾽ ἆρα πάντας καὶ πάντα ἀγαθούς ; καὶ πᾶσαν ἐπιστήμην, σκυτοτομικήν τε καὶ τεκτονικὴν καὶ τὰς ἄλλας ἁπάσας, αὕτη ἡ παραδιδοῦσά ἐστιν ;

ΚΡ. Οὐκ οἶμαι ἔγωγε, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Ἀλλὰ τίνα δὴ ἐπιστήμην ; ᾗ τί χρησόμεθα ; τῶν d
μὲν γὰρ ἔργων οὐδενὸς δεῖ αὐτὴν δημιουργὸν εἶναι τῶν μήτε κακῶν μήτε ἀγαθῶν, ἐπιστήμην δὲ παραδιδόναι μηδεμίαν ἄλλην ἢ αὐτὴν ἑαυτήν. Λέγωμεν δὴ οὖν τίς ποτέ ἐστιν αὕτη, ᾗ τί χρησόμεθα ; βούλει φῶμεν, ὦ Κρίτων, ᾗ ἄλλους ἀγαθοὺς ποιήσομεν ;

ΚΡ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οἳ τί ἔσονται ἡμῖν ἀγαθοὶ καὶ τί χρήσιμοι ; ἢ ἔτι λέγωμεν ὅτι ἄλλους ποιήσουσιν, οἱ δὲ ἄλλοι ἐκεῖνοι ἄλλους ; ὅ τι δέ ποτε ἀγαθοί εἰσιν, οὐδαμοῦ ἡμῖν φαίνονται, ἐπειδή- e
περ τὰ ἔργα τὰ λεγόμενα εἶναι τῆς πολιτικῆς ἠτιμάσαμεν, ἀλλ᾽ ἀτεχνῶς τὸ λεγόμενον ὁ Διὸς Κόρινθος γίγνεται, καὶ ὅπερ ἔλεγον, τοῦ ἴσου ἡμῖν ἐνδεῖ ἢ ἔτι πλέονος πρὸς τὸ εἰδέναι τίς ποτέ ἐστιν ἡ ἐπιστήμη ἐκείνη ἣ ἡμᾶς εὐδαίμονας ποιήσει.

ΚΡ. Νὴ τὸν Δία, ὦ Σώκρατες, εἰς πολλήν γε ἀπορίαν, ὡς ἔοικεν, ἀφίκεσθε.

c 7 πάντα BW : -τως T || d 1 ᾗ B ἧ TW || 3 μηδὲ μίαν B || 4 λέγομεν W || 5 ᾗ in marg. B ἡ B ἧ TW || e 2 ἠτιμάσαμεν : ἀπεδοκιμάσαμεν in marg. t || 6 ποιήσει Heindorf : -σειε BT -σειεν W.

Socrate. — Personnellement, Criton, quand je me vis
293 a tombé dans cet embarras, j'eus recours à tous les accents. Je demandai aux deux étrangers, les invoquant comme les Dioscures[1], de nous sauver, le jeune homme et moi, de cette troisième vague dont nous menaçait l'entretien, de déployer tout leur sérieux et de nous faire voir sérieusement la nature de cette science qui nous permettrait de bien passer le reste de notre vie.

Criton. — Et alors ? Euthydème accepta-t-il de vous le faire voir ?

Reprise du récit. Discussion entre Socrate, Ctésippe et les sophistes.

Socrate. — Naturellement ! Et même, mon camarade, c'est sur un ton plein de superbe qu'il prit ainsi la parole :
b « Cette science, Socrate, qui depuis longtemps vous embarrasse, dit-il, dois-je te l'enseigner, ou te prouver que tu la possèdes ?

« Bienheureux Euthydème, lui dis-je, cela est-il en ton pouvoir ?

« Parfaitement », répondit-il.

« Prouve-moi donc, par Zeus !, repris-je, que je la possède ; ce serait beaucoup plus facile que de l'apprendre à mon âge. »

« Voyons donc, dit-il, réponds-moi. Y a-t-il une chose que tu saches ? — Certainement, dis-je, et même plusieurs, à la vérité peu importantes. — Il suffit, dit-il. Crois-tu qu'un objet pris dans la réalité puisse ne pas être ce que préci-
c sément il est ? — Non, par Zeus ! je ne le crois pas. — Or toi, dit-il, tu sais quelque chose ? — Oui. — Tu es donc savant, si tu sais[2] ? — Certainement, du moins sur ce point. — Il n'importe. Mais n'es-tu pas forcé de tout savoir, si tu es savant ? — Non, par Zeus ! dis-je, car il y a beaucoup d'autres choses que j'ignore. — Si tu ignores, tu es donc ignorant. — Oui, sur ce point-là, mon cher, dis-je. — En es-tu moins ignorant ? dit-il. Or, tout à l'heure, tu te prétendais savant ; tu te trouves donc à la fois être ce que tu es, et inversement
d ne pas l'être, relativement aux mêmes choses. »

« Eh bien, Euthydème, répondis-je, — « tout est à souhait »,

1. Dieux protecteurs, en particulier des marins dans la tempête (voir, à la ligne suivante, *la troisième vague*, considérée comme la plus violente).

2. En passant de *savoir quelque chose* à *être savant*, Euthydème

ΣΩ. Ἔγωγε οὖν καὶ αὐτός, ὦ Κρίτων, ἐπειδὴ ἐν ταύτῃ τῇ ἀπορίᾳ ἐνεπεπτώκη, πᾶσαν ἤδη φωνὴν ἠφίειν, δεόμενος 293 a τοῖν ξένοιν ὥσπερ Διοσκόρω ἐπικαλούμενος σῶσαι ἡμᾶς, ἐμέ τε καὶ τὸ μειράκιον, ἐκ τῆς τρικυμίας τοῦ λόγου, καὶ παντὶ τρόπῳ σπουδάσαι, καὶ σπουδάσαντας ἐπιδεῖξαι τίς ποτ᾽ ἐστὶν ἡ ἐπιστήμη ἧς τυχόντες ἂν καλῶς τὸν ἐπίλοιπον βίον διέλθοιμεν.

ΚΡ. Τί οὖν ; ἠθέλησέν τι ὑμῖν ἐπιδεῖξαι ὁ Εὐθύδημος ;

ΣΩ. Πῶς γὰρ οὔ ; καὶ ἤρξατό γε, ὦ ἑταῖρε, πάνυ μεγαλοφρόνως τοῦ λόγου ὧδε·

Πότερον δή σε, ἔφη, ὦ Σώκρατες, ταύτην τὴν ἐπιστή- b μην περὶ ἣν πάλαι ἀπορεῖτε διδάξω, ἢ ἐπιδείξω ἔχοντα ;

Ὦ μακάριε, ἦν δ᾽ ἐγώ, ἔστι δὲ ἐπὶ σοὶ τοῦτο ;

Πάνυ μὲν οὖν, ἔφη.

Ἐπίδειξον τοίνυν νὴ Δί᾽, ἔφην ἐγώ, ἔχοντα· πολὺ γὰρ ῥᾷον ἢ μανθάνειν τηλικόνδε ἄνδρα.

Φέρε δή μοι ἀπόκριναι, ἔφη· ἔστιν ὅ τι ἐπίστασαι ; — Πάνυ γε, ἦν δ᾽ ἐγώ, καὶ πολλά, σμικρά γε. — Ἀρκεῖ, ἔφη. Ἆρ᾽ οὖν δοκεῖς οἷόν τέ τι τῶν ὄντων τοῦτο ὃ τυγχάνει ὄν, αὐτὸ τοῦτο μὴ εἶναι ; — Ἀλλὰ μὰ Δί᾽ οὐκ ἔγωγε. — Οὐκοῦν c σύ, ἔφη, ἐπίστασαί τι ; — Ἔγωγε. — Οὐκοῦν ἐπιστήμων εἶ, εἴπερ ἐπίστασαι ; — Πάνυ γε, τούτου γε αὐτοῦ. — Οὐδὲν διαφέρει· ἀλλ᾽ οὐκ ἀνάγκη σε ἔχει πάντα ἐπίστασθαι ἐπιστήμονά γε ὄντα ; — Μὰ Δί᾽, ἔφην ἐγώ· ἐπεὶ πολλὰ ἄλλ᾽ οὐκ ἐπίσταμαι. — Οὐκοῦν εἴ τι μὴ ἐπίστασαι, οὐκ ἐπιστήμων εἶ. — Ἐκείνου γε, ὦ φίλε, ἦν δ᾽ ἐγώ. — Ἧττον οὖν τι, ἔφη, οὐκ ἐπιστήμων εἶ ; ἄρτι δὲ ἐπιστήμων ἔφησθα εἶναι· καὶ οὕτως τυγχάνεις ὢν αὐτὸς οὗτος ὃς εἶ, καὶ αὖ πάλιν οὐκ εἶ, κατὰ ταὐτὰ ἅμα. d

Εἶεν, ἦν δ᾽ ἐγώ, Εὐθύδημε· τὸ γὰρ λεγόμενον, καλὰ δὴ

293 a 1 ἐνεπεπτώκει BW et ex corr. T || 2 διοσκόρω Marcian. 184 : -κούρων BTW -κούροιν Vatic. 1029 || b 5 τοίνυν B : τοίνυν με TW || c 2 ἔφη Stephanus : ἔφης || 5 ἐπεὶ TW : ἐπὶ B.

comme on dit, dans tes paroles[1] — comment donc suis-je instruit de cette science que nous cherchions ? Comme apparemment il est impossible au même d'objet d'être à la fois et de ne pas être, si je sais une chose, je sais tout ; car je ne saurais être en même temps savant et ignorant ; et puisque je sais tout, je possède aussi cette science-là. Est-ce ainsi que tu l'entends, et sont-ce là tes finesses ?

e « Toi-même, Socrate, voilà que tu te réfutes[2] », dit-il.

« Mais toi, Euthydème, repris-je, le même accident ne t'est-il pas arrivé ? C'est qu'avec toi et Dionysodore, cette chère tête[3] que voici, je subirais, pour ma part, n'importe quel sort sans m'en plaindre le moins du monde. Dis-moi, n'y a-t-il pas, vous deux, des choses que vous savez, et d'autres que vous ne savez pas ? »

« Point du tout, Socrate », dit Dionysodore.

« Que voulez-vous dire ? repris-je. Alors, vous ne savez rien ? »

« Si fait », dit-il.

294 a « Par conséquent, dis-je, vous savez tout, puisque vous savez si peu que ce soit ? »

« Tout, dit-il ; et toi de même, si tu sais la moindre chose, tu sais tout.

« O Zeus ! dis-je, le bien admirable et précieux qui nous a été révélé, à t'en croire ! serait-ce que tous les autres hommes savent tout, eux aussi, ou ne savent-ils rien ? »

« Ils ne peuvent évidemment, dit-il, avoir telles connaissances à l'exclusion de telles autres, et être à la fois savants et ignorants. »

« Qu'est-ce enfin ? » demandai-je.

« Tous, dit-il, savent toutes choses, s'ils en savent une ».

b « Par les dieux ! dis-je, Dionysodore — je vois bien à présent que vous êtes sérieux, et je vous ai, non sans peine,

tente de donner à une notion relative une valeur absolue. D'où la réserve formulée par Socrate, qui prévoit le sophisme.

1. C'est-à-dire : *voilà de bonnes nouvelles !* — Socrate se reporte au raisonnement d'Euthydème (« N'es-tu pas forcé de tout savoir, si tu es savant ? »), et en dégage ironiquement la conclusion.

2. Après avoir dit plus haut : « Il y a beaucoup de choses que j'ignore », Socrate paraît maintenant admettre qu'il sait tout.

3. Expression homérique, qui a passé dans la tragédie. Cf. *Gorgias*, 513 c : « ô chère tête» , dit Socrate à Calliclès.

πάντα λέγεις· πῶς οὖν ἐπίσταμαι ἐκείνην τὴν ἐπιστήμην ἣν ἐζητοῦμεν; ὡς δὴ τοῦτο ἀδύνατόν ἐστιν τὸ αὐτὸ εἶναί τε καὶ μή, εἴπερ ἓν ἐπίσταμαι, ἅπαντα ἐπίσταμαι — οὐ γὰρ ἂν εἴην ἐπιστήμων τε καὶ ἀνεπιστήμων ἅμα — ἐπεὶ δὲ πάντα ἐπίσταμαι, κἀκείνην δὴ τὴν ἐπιστήμην ἔχω· ἆρα οὕτως λέγεις, καὶ τοῦτό ἐστιν τὸ σοφόν;

Αὐτὸς σαυτόν γε δὴ ἐξελέγχεις, ἔφη, ὦ Σώκρατες. e

Τί δέ, ἦν δ' ἐγώ, ὦ Εὐθύδημε, σὺ οὐ πέπονθας τοῦτο τὸ αὐτὸ πάθος; ἐγὼ γάρ τοι μετὰ σοῦ ὁτιοῦν ἂν πάσχων καὶ μετὰ Διονυσοδώρου τοῦδε, φίλης κεφαλῆς, οὐκ ἂν πάνυ ἀγανακτοίην. Εἰπέ μοι, σφὼ οὐχὶ τὰ μὲν ἐπίστασθον τῶν ὄντων, τὰ δὲ οὐκ ἐπίστασθον;

Ἥκιστά γε, ἔφη, ὦ Σώκρατες, ὁ Διονυσόδωρος.

Πῶς λέγετον; ἔφην ἐγώ· ἀλλ' οὐδὲν ἄρα ἐπίστασθον;

Καὶ μάλα, ἦ δ' ὅς.

Πάντ' ἄρα, ἔφην ἐγώ, ἐπίστασθον, ἐπειδήπερ καὶ ὁτιοῦν; 294 a

Πάντ', ἔφη· καὶ σύ γε πρός, εἴπερ καὶ ἓν ἐπίστασαι, πάντα ἐπίστασαι.

Ὦ Ζεῦ, ἔφην ἐγώ, ὡς θαυμαστὸν λέγεις καὶ ἀγαθὸν μέγα πεφάνθαι. Μῶν καὶ οἱ ἄλλοι πάντες ἄνθρωποι πάντ' ἐπίστανται, ἢ οὐδέν;

Οὐ γὰρ δήπου, ἔφη, τὰ μὲν ἐπίστανται, τὰ δ' οὐκ ἐπίστανται, καὶ εἰσὶν ἅμα ἐπιστήμονές τε καὶ ἀνεπιστήμονες.

Ἀλλὰ τί; ἦν δ' ἐγώ.

Πάντες, ἦ δ' ὅς, πάντα ἐπίστανται, εἴπερ καὶ ἕν.

Ὦ πρὸς τῶν θεῶν, ἦν δ' ἐγώ, ὦ Διονυσόδωρε — δῆλοι b
γάρ μοί ἐστον ἤδη ὅτι σπουδάζετον, καὶ μόλις ὑμᾶς προὐ-

d 3 πάντα λέγεις: πάντ' ἄγεις schol. (καλὰ δὴ πάντ' ἄγεις, ἀντὶ τοῦ ἀγγέλλεις· ἐπὶ τῶν αἴσια ἀγγελλόντων. Πολλάκις δὲ λέγεται καὶ κατ' εἰρωνείαν. Ἀριστοφάνης Γεωργοῖς καὶ Πλάτων Εὐθυδήμῳ) παταγεῖς Phot. *s. v.* || 6 ἐπεὶ B: εἰ TW || **e** 3 παθὼν t || 7 ἥκιστά γε — 8 ἐπίστασθον om. W || **294 a** 1 ἔφη^{ν} T || 7 ἔφη Ald.: -φην || **b** 2 μόλις uel προὐκαλεσάμην fortasse corruptum.

amenés à parler sérieusement — vous-mêmes, savez-vous réellement tout ? par exemple, l'art du charpentier et celui du cordonnier ? »

« Parfaitement, répondit-il.

« Et tirer le ligneul, en êtes-vous capables ? »

« Et même, par Zeus ! de ressemeler », dit-il.

« Et les connaissances comme celle du nombre des étoiles et des grains de sable [1] ? »

« Parfaitement, dit-il ; crois-tu donc que nous n'en conviendrions pas ? »

Alors Ctésippe prit la parole : « Au nom de Zeus !, dit-il,
c Dionysodore, faites-m'en voir une preuve capable de m'apprendre que vous dites vrai. »

« Laquelle dois-je te donner ? », dit-il.

« Sais-tu combien de dents a Euthydème, et Euthydème sait-il combien tu en as [2] ? »

« Ne te suffit-il pas, dit l'autre, d'avoir appris que nous savons tout ? »

« N'en crois rien, répliqua-t-il, et sur ce point seulement répondez-nous encore ; faites voir que vous dites vrai. Si vous nous dites combien en a chacun de vous, et si nous constatons que vous le savez, en en faisant le compte, dès lors nous vous croirons pour le reste. »

d Pensant qu'on se moquait d'eux, ils refusèrent, se bornant à soutenir qu'ils savaient tout, à chaque question de Ctésippe. Car Ctésippe, sans se cacher le moins du monde, finissait par leur poser toutes les questions imaginables, jusqu'aux plus incongrues, leur demandant s'ils savaient ; et tous deux, avec la plus grande bravoure, ils tenaient tête à l'interrogatoire en affirmant leur science, comme les sangliers qui se jettent au-devant des coups. Si bien que moi-même, Criton, l'incrédu-
e lité me contraignit finalement à demander [à Euthydème [3]] si Dionysodore savait aussi danser. Et lui : « Parfaitement », dit-il.

1. Dans la mer. Ἄμμος : *sable marin* ; cf. *Phédon*, 110 a.

2. Ctésippe imagine ici, par raillerie, comme une variante du jeu de *mourre*. La question est d'autant plus indiscrète que les deux sophistes — des vieillards — n'ont sans doute plus beaucoup de dents. Cf. Aristophane, *Plutus*, v. 1057-1058.

3. Hermann a retranché avec raison τὸν Εὐθύδημον. La suite montre en effet que le personnage qui répond est celui qui possède ce talent, c'est-à-dire Dionysodore.

καλεσάμην σπουδάζειν — αὐτὼ τῷ ὄντι πάντα ἐπίστασθον; οἷον τεκτονικὴν καὶ σκυτικήν;

Πάνυ γ', ἔφη.

Ἦ καὶ νευρορραφεῖν δυνατὼ ἐστον;

Καὶ ναὶ μὰ Δία καττύειν, ἔφη.

Ἦ καὶ τὰ τοιαῦτα, τοὺς ἀστέρας ὁπόσοι εἰσί, καὶ τὴν ἄμμον;

Πάνυ γε, ἦ δ' ὅς· εἶτ' οὐκ ἂν οἴει ὁμολογῆσαι ἡμᾶς;

Καὶ ὁ Κτήσιππος ὑπολαβών· Πρὸς Διός, ἔφη, Διονυσόδωρε, τεκμήριόν τί μοι τούτων ἐπιδείξατον τοιόνδε, ᾧ c εἴσομαι ὅτι ἀληθῆ λέγετον.

Τί ἐπιδείξω; ἔφη.

Οἶσθα Εὐθύδημον ὁπόσους ὀδόντας ἔχει, καὶ ὁ Εὐθύδημος ὁπόσους σύ;

Οὐκ ἐξαρκεῖ σοι, ἔφη, ἀκοῦσαι ὅτι πάντα ἐπιστάμεθα;

Μηδαμῶς, ἦ δ' ὅς, ἀλλὰ τοῦτο ἔτι ἡμῖν μόνον εἴπατον καὶ ἐπιδείξατον ὅτι ἀληθῆ λέγετον· καὶ ἐὰν εἴπητον ὁπόσους ἑκάτερος ἔχει ὑμῶν, καὶ φαίνησθε γνόντες ἡμῶν ἀριθμησάντων, ἤδη πεισόμεθα ὑμῖν καὶ τἆλλα.

Ἡγουμένω οὖν σκώπτεσθαι οὐκ ἠθελέτην, ἀλλ' ὡμο- d λογησάτην πάντα χρήματα ἐπίστασθαι, καθ' ἓν ἕκαστον ἐρωτώμενοι ὑπὸ Κτησίππου. Ὁ γὰρ Κτήσιππος πάνυ ἀπαρακαλύπτως οὐδὲν ὅ τι οὐκ ἠρώτα τελευτῶν, καὶ τὰ αἴσχιστα, εἰ ἐπισταίσθην· τὼ δὲ ἀνδρειότατα ὁμόσε ᾔτην τοῖς ἐρωτήμασιν, ὁμολογοῦντες εἰδέναι, ὥσπερ οἱ κάπροι οἱ πρὸς τὴν πληγὴν ὁμόσε ὠθούμενοι, ὥστ' ἔγωγε καὶ αὐτός, ὦ Κρίτων, ὑπ' ἀπιστίας ἠναγκάσθην τελευτῶν ἐρέσθαι [τὸν Εὐθύδημον] εἰ καὶ ὀρχεῖσθαι ἐπίσταιτο ὁ Διονυσόδωρος· ὁ δέ, e Πάνυ, ἔφη.

c 2 λέγετον TW : λεγειστον B λέγεις Schanz || 9 φαίνησθε TW : φαινησθαι B || d 5 ἀνδρειότατον W || ᾔτην t : εἴτην || 7 ὁμόσε secl. Schanz || 8 ὑπ' ἀπιστίας T et ut uidet. W (sed folii margo recisa) : ὑπαπι ας B ὑπαπορίας B || τὸν εὐθύδημον secl. Hermann || e 1 ὀρχεῖσθαι (sed εῖ in ras.) T.

« Mais non pas sans doute, dis-je, faire la culbute sur des sabres[1], ni tourner sur une roue, à ton âge ? ton savoir ne va pas jusque-là ? »

« Il n'est, dit-il, rien que j'ignore ».

« Est-ce d'aujourd'hui seulement, repris-je, que vous savez tout, ou depuis toujours ? »

« Depuis toujours », dit-il.

« Quand vous étiez petits et dès votre naissance, vous saviez tout ? »

Ils répondirent oui, d'une seule voix.

295 a Nous autres, nous trouvions le fait incroyable ; alors Euthydème : « Tu ne le crois pas, Socrate ? » dit-il.

« Je ne crois qu'une chose, dis-je, c'est qu'apparemment vous êtes habiles. »

« Eh bien ! reprit-il, consens à me répondre, et je me charge de montrer que tu te reconnais toi-même ce merveilleux savoir[2]. »

« Ma foi ! dis-je, je suis fort aise de me voir réfuté sur ce point. Si, à mon insu, je suis savant, et si tu montres que je sais tout et depuis toujours, quelle aubaine[3] plus grande trouverais-je dans toute ma vie ? »

« Réponds donc », dit-il.

b « Je répondrai ; interroge. »

« Eh bien, Socrate, dit-il, as-tu ou non quelque savoir ? — Oui. — La cause à laquelle tu dois ton savoir, est-ce par elle que tu sais, ou par une autre ? — Par elle. Car tu parles de l'âme, je suppose. N'est-ce pas ce que tu veux dire ? »

« N'as-tu pas honte, Socrate ? dit-il. Interrogé, tu interroges à ton tour ? ».

« Bon, dis-je ; mais comment faire ? car[4] je me conformerai

1. Au milieu (et au-dessus) d'épées dressées la pointe en l'air. Sur ces exercices d'acrobatie, voir Xénophon, *Banquet*, II, 11 ; VII, 3). — Pour : tourner sur une roue, voir aussi Xénophon, *id.*, VII, 2.

2. C'est-à-dire : je te ferai reconnaître ces merveilles en nous, et par suite en toi-même, car si la chose est vraie de nous, elle l'est de toi, comme de tout le monde (cf. 294 a) : tous savent tout, s'ils savent une chose.

3. Cf. 273 e. Toutes les « trouvailles » fortuites, comme toutes les découvertes, sont regardées comme des bienfaits d'Hermès.

4. Γάρ répond à cette idée sous-entendue : ⟨je te pose cette question⟩, parce que je me conformerai, etc.

Οὐ δήπου, ἦν δ' ἐγώ, καὶ ἐς μαχαίρας γε κυβιστᾶν καὶ ἐπὶ τροχοῦ δινεῖσθαι τηλικοῦτος ὤν, οὕτω πόρρω σοφίας ἥκεις;

Οὐδέν, ἔφη, ὅ τι οὔ.

Πότερον δέ, ἦν δ' ἐγώ, πάντα νῦν μόνον ἐπίστασθον ἢ καὶ ἀεί;

Καὶ ἀεί, ἔφη.

Καὶ ὅτε παιδία ἤστην καὶ εὐθὺς γενόμενοι ἠπίστασθε πάντα;

Ἐφάτην ἅμα ἀμφοτέρω.

Καὶ ἡμῖν μὲν ἄπιστον ἐδόκει τὸ πρᾶγμα εἶναι· ὁ δ' 295 a
Εὐθύδημος, Ἀπιστεῖς, ἔφη, ὦ Σώκρατες;

Πλήν γ' ὅτι, ⟨ἦν δ'⟩ ἐγώ, εἰκὸς ὑμᾶς ἐστι σοφοὺς εἶναι.

Ἀλλ' ἤν, ἔφη, ἐθελήσῃς μοι ἀποκρίνεσθαι, ἐγὼ ἐπιδείξω καὶ σὲ ταῦτα τὰ θαυμαστὰ ὁμολογοῦντα.

Ἀλλὰ μήν, ἦν δ' ἐγώ, ἥδιστα ταῦτα ἐξελέγχομαι. Εἰ γάρ τοι λέληθα ἐμαυτὸν σοφὸς ὤν, σὺ δὲ τοῦτο ἐπιδείξεις ὡς πάντα ἐπίσταμαι καὶ ἀεί, τί μεῖζον ἕρμαιον αὐτοῦ ἂν εὕροιμι ἐν παντὶ τῷ βίῳ;

Ἀποκρίνου δή, ἔφη.

Ὡς ἀποκρινουμένου ἐρώτα. b

Ἆρ' οὖν, ἔφη, ὦ Σώκρατες, ἐπιστήμων του εἶ ἢ οὔ; — Ἔγωγε. — Πότερον οὖν ᾧ ἐπιστήμων εἶ, τούτῳ καὶ ἐπίστασαι, ἢ ἄλλῳ τῳ; — Ὧι ἐπιστήμων. Οἶμαι γάρ σε τὴν ψυχὴν λέγειν· ἢ οὐ τοῦτο λέγεις;

Οὐκ αἰσχύνει, ἔφη, ὦ Σώκρατες; ἐρωτώμενος ἀντερωτᾷς;

Εἶεν, ἦν δ' ἐγώ· ἀλλὰ πῶς ποιῶ; οὕτω γὰρ ποιήσω

e 4 δινεῖσθαι TW : δινίσθαι B || 10 ἠπίστασθε πάντα; Hirschig : ἠπίστασθε πάντα B ἠπίστασθε : πάντα TW || 295 a 3 ⟨ἦν δ'⟩ add. Cornarius || ἐγὼ del. Winckelmann || 4 ἀλλ' ἤν, ἔφη, ἐθελήσαις μοι BW (-σῃς W) γρ. t : ἀλλὰ μὴν ἐὰν ἐμοὶ ἐθέλῃς T || 5 καὶ σὲ ταῦτα τὰ θαυμαστὰ ὁμολογοῦντα TW : καὶ σὲ ταῦτα τὰ θαυμαστὰ B κἂν σοὶ ταῦτα τὰ θαυμαστὰ olim Schanz || 7 σὺ δὲ ex emend. Coislin. 155 : οὐδὲ || b 2 του T : τοῦ BW τῳ spec. emend. Vindob. 8.

à tes ordres. Quand je ne saurai ce que tu demandes, m'ordonnes-tu de répondre quand même, sans supplément d'information ? »

c « Tu comprends sans doute, dit-il, quelque chose à mes paroles ? »

« Oui », dis-je.

« Réponds donc à ce que tu comprends. »

« Et si tu donnes, toi, tel sens à ta demande, lui dis-je, et que moi, comprenant autrement, je règle là-dessus ma réponse, te suffit-il qu'elle soit sans rapport avec la question[1] ? »

« A moi oui, dit-il, mais non à toi, j'imagine. »

« Eh bien, par Zeus ! dis-je, je ne répondrai pas avant d'être renseigné. »

« Tu ne répondras jamais à ce que tu comprends, dit-il, parce que tu ne cesses de dire des sornettes, et que tes manières sont par trop d'un autre âge[2]. »

d Je sentis alors qu'il se fâchait de mes distinctions, parce qu'il voulait me prendre au piège de ses mots[3]. Et je me souvins de Connos[4]: lui aussi, il se fâche contre moi chaque fois que je lui résiste ; après quoi il me néglige, comme ayant la tête dure. Or, comme j'étais bien déterminé à prendre aussi ses leçons, je crus nécessaire de céder, de peur que, me jugeant obtus, il ne refusât de m'accepter pour disciple. Je
e repris donc : « Eh bien, Euthydème, si ton avis est de procéder ainsi, il faut le faire ; de toute façon tu sais discuter mieux que moi ; tu es du métier, et je suis un profane. Reprends donc ton questionnaire depuis le début. »

« Et toi tes réponses, dit-il. Dois-tu ou non ton savoir à une cause ? — Oui, dis-je, à mon âme. »

296 a « Voilà encore, dit-il, sa réponse qui déborde la question ! Je ne demande pas, moi, à laquelle tu dois ton savoir, mais si c'est à une cause. »

« Si j'ai encore trop répondu, dis-je, c'est faute d'éducation ; pardonne-moi. Je répondrai tout simplement que je

1. Ἔπος : l'objet de l'entretien. Cf. πρὸς λόγον, *Prot.*, 351 e, etc.

2. Littér. tu es plus vieux qu'il ne faut, c'est-à-dire : par trop radoteur (cf. 287 b). Pour ἀρχαῖος, cf. *Hipp. min.*, 371 d.

3. Littér. *les ayant disposés autour de moi,* comme des filets de chasse.

4. Cf. 272 c.

ὅπως ἂν σὺ κελεύῃς. Ὅταν μὴ εἰδῶ ὅ τι ἐρωτᾷς, κελεύεις με ὅμως ἀποκρίνεσθαι, ἀλλὰ μὴ ἐπανερέσθαι ;

Ὑπολαμβάνεις γὰρ δήπου τι, ἔφη, ὃ λέγω ; c

Ἔγωγε, ἦν δ᾽ ἐγώ.

Πρὸς τοῦτο τοίνυν ἀποκρίνου ὃ ὑπολαμβάνεις.

Τί οὖν, ἔφην, ἂν σὺ μὲν ἄλλῃ ἐρωτᾷς διανοούμενος, ἐγὼ δὲ ἄλλῃ ὑπολάβω, ἔπειτα πρὸς τοῦτο ἀποκρίνωμαι, ἐξαρκεῖ σοι ἐὰν μηδὲν πρὸς ἔπος ἀποκρίνωμαι ;

Ἔμοιγε, ἧ δ᾽ ὅς· οὐ μέντοι σοί γε, ὡς ἐγῷμαι.

Οὐ τοίνυν μὰ Δία ἀποκρινοῦμαι, ἦν δ᾽ ἐγώ, πρότερον πρὶν ἂν πύθωμαι.

Οὐκ ἀποκρινεῖ, ἔφη, πρὸς ἃ ἂν ἀεὶ ὑπολαμβάνῃς, ὅτι ἔχων φλυαρεῖς καὶ ἀρχαιότερος εἶ τοῦ δέοντος.

Κἀγὼ ἔγνων αὐτὸν ὅτι μοι χαλεπαίνοι διαστέλλοντι τὰ d λεγόμενα, βουλόμενός με θηρεῦσαι τὰ ὀνόματα περιστήσας. Ἀνεμνήσθην οὖν τοῦ Κόννου, ὅτι μοι κἀκεῖνος χαλεπαίνει ἑκάστοτε ὅταν αὐτῷ μὴ ὑπείκω, ἔπειτά μου ἧττον ἐπιμελεῖται ὡς ἀμαθοῦς ὄντος· ἐπεὶ δὲ οὖν διενενοήμην καὶ παρὰ τοῦτον φοιτᾶν, ᾠήθην δεῖν ὑπείκειν, μή με σκαιὸν ἡγησάμενος φοιτητὴν μὴ προσδέχοιτο. Εἶπον οὖν· Ἀλλ᾽ εἰ δοκεῖ σοι, Εὐθύδημε, οὕτω ποιεῖν, ποιητέον· σὺ γὰρ πάντως που e κάλλιον ἐπίστασαι διαλέγεσθαι ἢ ἐγώ, τέχνην ἔχων ἰδιώτου ἀνθρώπου. Ἐρώτα οὖν πάλιν ἐξ ἀρχῆς.

Ἀποκρίνου δή, ἔφη, πάλιν, πότερον ἐπίστασαί τῳ ἃ ἐπίστασαι ἢ οὔ ; — Ἔγωγε, ἔφην, τῇ γε ψυχῇ.

Οὗτος αὖ, ἔφη, προσαποκρίνεται τοῖς ἐρωτωμένοις. Οὐ 296 a γὰρ ἔγωγε ἐρωτῶ ὅτῳ, ἀλλ᾽ εἰ ἐπίστασαί τῳ.

Πλέον αὖ, ἔφην ἐγώ, τοῦ δέοντος ἀπεκρινάμην ὑπὸ ἀπαιδευσίας. Ἀλλὰ συγγίγνωσκέ μοι· ἀποκρινοῦμαι γὰρ ἤδη

b 9 ὅμως reuera BTW || μὴ recc : μὴν || **c** 5 ἀποκρίνομαι W || 6 μηδὲ W pro μηδὲν || 10 οὐκ om. W || ἀποκρινεῖ Vatic. 225, 226 : -κρίνει (-νῃ W) || ὑπολαμβάνῃς Stephanus : -νεις || **d** 5 ἐπεί δὲ BW : ἐπειδὴ T || διενενοήμην BW : -ενοούμην T || 6 τοῦτον W : τούτοιν BT || **e** 1 ποιεῖν secl. Schanz.

dois mon savoir à une cause. — Est-ce toujours, dit-il, à cette même cause, ou tantôt à elle, et tantôt à une autre ? — Toujours, dis-je, quand je sais, c'est grâce à elle. »

« Encore ! dit-il. Ne cesseras-tu point de parler à côté ? »

« Prenons garde pourtant que ce *toujours* ne nous égare. »

b « Pas nous, répondit-il, toi, peut-être. Mais réponds : dois-tu toujours ton savoir à cette cause ? — Toujours, dis-je, puisqu'il faut retrancher *quand*. — Tu le dois donc toujours à cette cause ; or, puisque tu sais toujours, dois-tu une partie de ce que tu sais à la cause de ton savoir et le reste à une autre, ou est-ce par elle que tu sais tout ? — Par elle, dis-je, absolument tout ce que je sais[1]. »

« Nous y voilà, dit-il ; encore les paroles à côté ! »

« Eh bien, dis-je, je retire *ce que je sais*. »

« Ne retire rien du tout, dit-il, je ne te le demande point.
c Mais réponds-moi : pourrais-tu savoir tout en bloc, si tu ne savais toutes choses ? »

« Non, répondis-je, ce serait un prodige. »

Il reprit alors : « Ajoute maintenant ce que tu veux ; tu avoues tout savoir. »

« Apparemment, dis-je, si les mots *ce que je sais* n'ont aucune valeur ; je sais donc tout. »

« Et tu as reconnu aussi que tu sais toujours, grâce à la cause de ton savoir, soit quand tu sais, soit autrement, à ta guise : car, de ton propre aveu, tu sais toujours et tout à la fois. Il est donc clair que, même enfant, tu savais, et à ta
d naissance, et quand tu as été engendré ; même avant ta propre naissance, avant celle du ciel et de la terre, tu savais tout, puisque tu sais toujours. Et j'ajoute, par Zeus ! que toi-même tu sauras toujours et toutes choses, si c'est ma volonté. »

« Puisses-tu le vouloir, répondis-je, très vénéré Euthy-

1. Le sophiste veut faire dire à Socrate : je sais tout. Il glisse donc dans son raisonnement le mot πάντα, qui a l'air innocent, signifiant naturellement : *tout ce que tu sais*. Mais il entendra par là : *tout ce qu'il est possible de savoir*. Socrate, qui flaire l'équivoque, veut la prévenir par une réserve : *du moins tout ce que je sais*. Le sophiste s'en irrite d'abord, puis déclare que l'addition ne le gêne pas. Il s'arrange en effet pour que sa question : *pourrais-tu savoir absolument tout ?* recouvre la même équivoque. Il laisse Socrate libre de maintenir son addition, mais il se garde bien de la reprendre. Dès lors, son

ἁπλῶς ὅτι ἐπίσταμαί τῳ ἃ ἐπίσταμαι. — Πότερον, ἦ δ' ὅς, τῷ αὐτῷ τούτῳ γ' ἀεί, ἢ ἔστι μὲν ὅτε τούτῳ, ἔστιν δὲ ὅτε ἑτέρῳ ; — Ἀεί, ὅταν ἐπίστωμαι, ἦν δ' ἐγώ, τούτῳ.

Οὐκ αὖ, ἔφη, παύσει παραφθεγγόμενος ;

Ἀλλ' ὅπως μή τι ἡμᾶς σφήλῃ τὸ « ἀεὶ » τοῦτο.

Οὔκουν ἡμᾶς γ', ἔφη, ἀλλ' εἴπερ, σέ. Ἀλλ' ἀποκρίνου· b
ἦ ἀεὶ τούτῳ ἐπίστασαι ; — Ἀεί, ἦν δ' ἐγώ, ἐπειδὴ δεῖ ἀφελεῖν τὸ « ὅταν ». — Οὐκοῦν ἀεὶ μὲν τούτῳ ἐπίστασαι· ἀεὶ δ' ἐπιστάμενος πότερον τὰ μὲν τούτῳ ἐπίστασαι ᾧ ἐπίστασαι, τὰ δ' ἄλλῳ, ἢ τούτῳ πάντα ; — Τούτῳ, ἔφην ἐγώ, ἅπαντα, ἅ γ' ἐπίσταμαι.

Τοῦτ' ἐκεῖνο, ἔφη· ἥκει τὸ αὐτὸ παράφθεγμα.

Ἀλλ' ἀφαιρῶ, ἔφην ἐγώ, τὸ « ἅ γ' ἐπίσταμαι ».

Ἀλλὰ μηδὲ ἕν, ἔφη, ἀφέλῃς· οὐδὲν γάρ σου δέομαι.
Ἀλλά μοι ἀπόκριναι· δύναιο ἂν ἅπαντα ἐπίστασθαι, εἰ μὴ c
πάντα ἐπίσταιο ;

Τέρας γὰρ ἂν εἴη, ἦν δ' ἐγώ.

Καὶ ὃς εἶπε· Προστίθει τοίνυν ἤδη ὅ τι βούλει· πάντα γὰρ ὁμολογεῖς ἐπίστασθαι.

Ἔοικα, ἔφην ἐγώ, ἐπειδήπερ γε οὐδεμίαν ἔχει δύναμιν τὸ « ἃ ἐπίσταμαι », πάντα δὲ ἐπίσταμαι.

Οὐκοῦν καὶ ἀεὶ ὡμολόγηκας ἐπίστασθαι τούτῳ ᾧ ἐπίστασαι, εἴτε ὅταν ἐπίστῃ εἴτε ὅπως βούλει· ἀεὶ γὰρ ὡμολόγηκας ἐπίστασθαι καὶ ἅμα πάντα. Δῆλον οὖν ὅτι καὶ παῖς ὢν
ἠπίστω, καὶ ὅτ' ἐγίγνου, καὶ ὅτ' ἐφύου· καὶ πρὶν αὐτὸς d
γενέσθαι, καὶ πρὶν οὐρανὸν καὶ γῆν γενέσθαι, ἠπίστω ἅπαντα, εἴπερ ἀεὶ ἐπίστασαι. Καὶ ναὶ μὰ Δία, ἔφη, αὐτὸς ἀεὶ ἐπιστήσει καὶ ἅπαντα, ἂν ἐγὼ βούλωμαι.

Ἀλλὰ βουληθείης, ἦν δ' ἐγώ, ὦ πολυτίμητε Εὐθύδημε,

296 a 5 ἃ Wt || **b** 1 οὐχοῦν B || 4 ἀεὶ δ' — τούτῳ ἐπίστασαι om. B || 5 τὰ δ' TW : ἃ δ' B || **c** 4 πάντα Schleiermacher : ἅπαντα || 7 δὴ Schleiermacher pro δὲ || 9 ἐπιστήμῃ W pro ἐπίστῃ || **d** 3 ἅπερ W pro εἴπερ || αὐτὸς corruptum existimauerunt plerique (αὖ Schanz αὖθις Ast).

dème[1], si réellement tu dis vrai ! Mais je ne suis pas absolument sûr que tu en sois capable, à moins que la volonté de ton frère, Dionysodore ici présent, ne se joigne à la tienne. En ce cas, tu le pourras peut-être. Mais dites-moi tous deux :
e si je ne vois pas en général le moyen de contester contre vous, dont la sagesse est si prodigieuse, le caractère universel de mon savoir, puisque vous l'affirmez, voici pourtant des cas particuliers : comment puis-je prétendre, Euthydème, savoir que les honnêtes gens sont injustes[2] ? Allons, parle : le sais-je, oui ou non ? »

« Tu le sais assurément », dit-il.

« Quoi ? » dis-je.

« Que les honnêtes gens ne sont pas injustes. »

297 a « Parfaitement, dis-je, depuis longtemps. Mais ce n'est pas ma question : que les honnêtes gens sont injustes, où l'ai-je donc appris ? »

« Nulle part », répondit Dionysodore.

« Alors, repris-je, voilà une chose que je ne sais pas. »

« Tu gâtes le raisonnement, dit Euthydème à Dionysodore : notre homme va faire l'effet de ne pas savoir, et apparaître à la fois savant et ignorant. » Là-dessus, Dionysodore se mit à rougir.

« Mais toi-même, repris-je, que veux-tu dire, Euthy-
b dème ? Ne donnes-tu pas raison à ton frère, lui qui sait tout ?

« Suis-je donc frère d'Euthydème[3] ? » se hâta de dire Dionysodore.

Et moi : « Attends, mon bon, lui dis-je, qu'Euthydème m'ait appris comment je sais que les honnêtes gens sont injustes : ne m'envie pas cette leçon. »

« Tu prends la fuite, Socrate, s'écria Dionysodore, et tu refuses de répondre. »

raisonnement, fondé sur la distinction de ἄπαντα et πάντα, n'est qu'un trompe-l'œil.

1. Πολυτίμητος est en général une épithète appliquée aux dieux.

2. Socrate pose à son adversaire une question absurde à dessein. Fidèle à ses conclusions, le sophiste répond affirmativement. Puis, quand Socrate lui demande de préciser, il s'empresse — mais trop tard — de dire le contraire.

3. Voyant son frère en danger, Dionysodore, pour faire diversion, tente d'amorcer un nouveau sophisme.

εἰ δὴ τῷ ὄντι ἀληθῆ λέγεις. Ἀλλ' οὔ σοι πάνυ πιστεύω ἱκανῷ εἶναι, εἰ μή σοι συμβουληθείη ὁ ἀδελφός σου οὑτοσὶ Διονυσόδωρος· οὕτω τάχα ἄν. Εἴπετον δέ μοι, ἦν δ' ἐγώ — τὰ μὲν γὰρ ἄλλα οὐκ ἔχω ὑμῖν πῶς ⟨ἂν⟩ ἀμφισβητοίην, e
οὕτως εἰς σοφίαν τερατώδεσιν ἀνθρώποις, ὅπως οὐ πάντα ἐπίσταμαι, ἐπειδὴ ὑμεῖς φατε — τὰ δὲ τοιάδε πῶς φῶ ἐπίστασθαι, Εὐθύδημε, ὡς οἱ ἀγαθοὶ ἄνδρες ἄδικοί εἰσιν; φέρε εἰπέ, τοῦτο ἐπίσταμαι ἢ οὐκ ἐπίσταμαι;

Ἐπίστασαι μέντοι, ἔφη.

Τί; ἦν δ' ἐγώ.

Ὅτι οὐκ ἄδικοί εἰσιν οἱ ἀγαθοί.

Πάνυ γε, ἦν δ' ἐγώ, πάλαι. Ἀλλ' οὐ τοῦτο ἐρωτῶ· ἀλλ' 297 a
ὡς ἄδικοί εἰσιν οἱ ἀγαθοί, ποῦ ἐγὼ τοῦτο ἔμαθον;

Οὐδαμοῦ, ἔφη ὁ Διονυσόδωρος.

Οὐκ ἄρα ἐπίσταμαι, ἔφην, τοῦτο ἐγώ.

Διαφθείρεις, ἔφη, τὸν λόγον, ὁ Εὐθύδημος πρὸς τὸν Διονυσόδωρον, καὶ φανήσεται οὑτοσὶ οὐκ ἐπιστάμενος, καὶ ἐπιστήμων ἅμα ὢν καὶ ἀνεπιστήμων. Καὶ ὁ Διονυσόδωρος ἠρυθρίασεν.

Ἀλλὰ σύ, ἦν δ' ἐγώ, πῶς λέγεις, ὦ Εὐθύδημε; οὐ δοκεῖ σοι ὀρθῶς ἀδελφὸς λέγειν ὁ πάντ' εἰδώς; b

Ἀδελφὸς γάρ, ἔφη, ἐγώ εἰμι Εὐθυδήμου, ταχὺ ὑπολαβὼν ὁ Διονυσόδωρος;

Κἀγὼ εἶπον· Ἔασον, ὠγαθέ, ἕως ἂν Εὐθύδημός με διδάξῃ ὡς ἐπίσταμαι τοὺς ἀγαθοὺς ἄνδρας ὅτι ἄδικοί εἰσι, καὶ μή μοι φθονήσῃς τοῦ μαθήματος.

Φεύγεις, ἔφη, ὦ Σώκρατες, ὁ Διονυσόδωρος, καὶ οὐκ ἐθέλεις ἀποκρίνεσθαι.

d 6 σὺ primit. T pro σοι || 7 σοι συμβουληθείη TW : σοι βουληθείη B συμβουληθείη Stallbaum || 8 οὕτω B : οὕτω δὲ TW || e 1 ⟨ἂν⟩ add. Heindorf || 2 οὐ πάντα ἐπίσταμαι B : οὐ πάντα ἐγὼ ἐπίσταμαι T ἐγὼ οὐ πάντα ἐπίσταμαι W || 3 ἐπειδὴ B : ἐπειδή γε TW || 297 b 1 ἀδελφὸς Bekker : ἀδελφὸς BTW ὁ ἀδελφὸς ex emend. Coislin. 155 || 8 θέλεις W.

« Naturellement ! repris-je : je suis inférieur à chacun de vous; comment ne pas fuir devant vous deux ? Je suis bien
c loin de valoir Héraclès[1], et pourtant il n'était pas capable de soutenir la lutte à la fois contre l'hydre — une sophiste assez habile, si l'on coupait une tête à son raisonnement, pour en pousser plusieurs au lieu d'une — et contre certain crabe, autre sophiste venu de la mer, et fraîchement débarqué[2], si je ne me trompe ; celui-ci[3] l'incommodait, ainsi placé à sa gauche, par ses propos et ses morsures ; il dut donc appeler au secours Iolaos[4], son neveu[5], qui lui porta une aide effi-
d cace. Mais mon Iolaos, à moi, [Patroclès], ne ferait, en intervenant, qu'aggraver le mal. »

« Réponds donc, dit Dionysodore, puisque c'est toi qui as rabâché cette histoire. Iolaos était-il le neveu d'Héraclès plus que le tien ? »

« Ce que j'ai de mieux à faire, Dionysodore, dis-je, c'est de te répondre. Car tu ne cesseras jamais tes questions — j'en suis à peu près sûr — par envie et pour empêcher Euthydème de m'enseigner ce beau secret-là. — Réponds donc, dit-il. — Je réponds donc, dis-je, que Iolaos était le neveu
e d'Héraclès ; le mien, ce me semble, il ne l'était à aucun degré. Car ce n'est point Patroclès, mon frère, qu'il avait pour père, mais Iphiclès, frère d'Héraclès, un nom analogue, à vrai dire. — Et Patroclès, dit-il, est ton frère ? — Parfaitement, dis-je, né de la même mère, mais non du même père. — Par conséquent il est ton frère et il ne l'est point. — Pas du côté paternel, mon excellent ami, dis-je ; son père était Chérédème, et le mien Sophronisque. — Et Sophronisque, dit-il, était père, et aussi Chérédème ? — Parfaite-
298 a ment, répondis-je ; l'un était le mien, et l'autre le sien. — Donc, dit-il, Chérédème différait du père ? — Du mien, oui,

1. Allusion au proverbe : « Héraclès lui-même ne peut rien contre deux » (Voir *Phédon*, 89 c).

2. Les deux sophistes sont depuis peu revenus à Athènes.

3. Dionysodore (cf. 271 b), assis à la gauche de Socrate.

4. Apollodore, II, 5. Pendant sa lutte avec l'hydre de Lerne, Héraclès fut attaqué par un crabe énorme, qui le mordait au pied ; Héraclès, l'ayant tué, demanda l'aide de Iolaos, qui brûla avec des tisons les têtes de l'hydre, pour les empêcher de repousser.

5. Iolaos avait pour père Iphiclès, qui était le demi-frère d'Héraclès, étant né d'Amphitryon et d'Alcmène.

Εἰκότως γ', εἶπον ἐγώ· ἥττων γάρ εἰμι καὶ τοῦ ἑτέρου
ὑμῶν, ὥστε πολλοῦ δέω μὴ οὐ δύο γε φεύγειν. Πολὺ γάρ
πού εἰμι φαυλότερος τοῦ Ἡρακλέους, ὃς οὐχ οἷός τε ἦν τῇ c
τε ὕδρᾳ διαμάχεσθαι, σοφιστρίᾳ οὔσῃ καὶ διὰ τὴν σοφίαν
ἀνιείσῃ, εἰ μίαν κεφαλὴν τοῦ λόγου τις ἀποτέμοι, πολλὰς
ἀντὶ τῆς μιᾶς, καὶ καρκίνῳ τινὶ ἑτέρῳ σοφιστῇ ἐκ θαλάττης
ἀφιγμένῳ, νεωστί μοι δοκεῖν καταπεπλευκότι· ὃς ἐπειδὴ
αὐτὸν ἐλύπει οὕτως ἐκ τοῦ ἐπ' ἀριστερὰ λέγων καὶ δάκνων,
τὸν Ἰόλεων τὸν ἀδελφιδοῦν βοηθὸν ἐπεκαλέσατο, ὁ δὲ αὐτῷ
ἱκανῶς ἐβοήθησεν. Ὁ δ' ἐμὸς Ἰόλεως [Πατροκλῆς] εἰ ἔλθοι, d
πλέον ἂν θάτερον ποιήσειεν.

Ἀπόκριναι δή, ἔφη ὁ Διονυσόδωρος, ὁπότε σοι ταῦτα
ὕμνηται· πότερον ὁ Ἰόλεως τοῦ Ἡρακλέους μᾶλλον ἦν
ἀδελφιδοῦς ἢ σός ;

Κράτιστον τοίνυν μοι, ὦ Διονυσόδωρε, ἦν δ' ἐγώ, ἀπο-
κρίνασθαί σοι. Οὐ γὰρ μὴ ἀνῇς ἐρωτῶν, σχεδόν τι ἐγὼ
τοῦτ' εὖ οἶδα, φθονῶν καὶ διακωλύων, ἵνα μὴ διδάξῃ με
Εὐθύδημος ἐκεῖνο τὸ σοφόν. — Ἀποκρίνου δή, ἔφη. —
Ἀποκρίνομαι δή, εἶπον, ὅτι τοῦ Ἡρακλέους ἦν ὁ Ἰόλεως
ἀδελφιδοῦς, ἐμὸς δ', ὡς ἐμοὶ δοκεῖ, οὐδ' ὁπωστιοῦν. Οὐ γὰρ e
Πατροκλῆς ἦν αὐτῷ πατήρ, ὁ ἐμὸς ἀδελφός, ἀλλὰ παρα-
πλήσιος μὲν τοὔνομα Ἰφικλῆς, ὁ Ἡρακλέους ἀδελφός. —
Πατροκλῆς δέ, ἦ δ' ὅς, σός ; — Πάνυ γ', ἔφην ἐγώ, ὁμομή-
τριός γε, οὐ μέντοι ὁμοπάτριος. — Ἀδελφὸς ἄρα ἐστί σοι
καὶ οὐκ ἀδελφός. — Οὐχ ὁμοπάτριός γε, ὦ βέλτιστε, ἔφην·
ἐκείνου μὲν γὰρ Χαιρέδημος ἦν πατήρ, ἐμὸς δὲ Σωφρονί-
σκος. — Πατὴρ δὲ ἦν, ἔφη, Σωφρονίσκος καὶ Χαιρέδημος ;
— Πάνυ γ', ἔφην· ὁ μέν γε ἐμός, ὁ δὲ ἐκείνου. — Οὐκοῦν, 298 a
ἦ δ' ὅς, ἕτερος ἦν Χαιρέδημος τοῦ πατρός ; — Τοὐμοῦ γ',

c 3 εἰ μίαν TW : εἰς μίαν B || κεφαλὴν τοῦ λόγου τις ἀποτέμοι BW (ad τοῦ λόγου adscr. γρ. καὶ τοῦ ὅλου W) : κεφαλὴν ἀποτμηθείη τοῦ λόγου T || 5 μοι TW : μοι τινι B || 6 ἐπ' ἀριστερᾷ W || d 1 πατροκλῆς secl. Heindorf || 10 ἀποκρίνομαι BW : -κρινοῦμαι Tb || e 2 παραπλήσιος Heindorf : -πλήσιον TW -πλησίον B || e 5 ἔστι B.

dis-je. — Etait-il donc père, s'il différait d'un père ? Toi, es-tu le même que cette pierre[1] ? — J'ai bien peur, quant à moi, dis-je, d'apparaître le même sous ta main ; et pourtant je ne crois pas l'être. — Tu diffères donc de cette pierre ? dit-il. — A coup sûr. — Si tu diffères d'une pierre, dit-il, tu n'es donc pas pierre ? Si tu diffères de l'or, tu n'es pas or ? — C'est exact. — Par conséquent, Chérédème non plus, dit-il, s'il diffère d'un père, ne saurait être père[2]. — Il semble bien, dis-je, ne pas être père. »

b « En effet, dit Euthydème prenant la parole, si Chérédème est père, c'est évidemment le tour de Sophronisque de ne pas être père, puisqu'il diffère d'un père ; en sorte, Socrate, que te voilà sans père. »

Là-dessus Ctésippe se mit de la partie : « Mais votre père, dit-il, ne lui est-il pas arrivé aussi la même chose ? Diffère-t-il de mon père ? — Il s'en faut bien, dit Euthydème. — Il est donc le même ? dit-il. — Le même, certainement. — Je n'y
c puis consentir. Mais dis-moi, Euthydème : est-ce de moi seulement qu'il est père, ou aussi des autres hommes ? — Des autres aussi, répondit-il ; crois-tu qu'on puisse à la fois être père et ne pas l'être ? — Je le croyais, dit Ctésippe. — Et être or, dit-il, sans être or ? ou homme sans être homme ? — Prends garde, Euthydème, dit Ctésippe ; comme on dit, « tu n'attaches pas le lin au lin » ; tu avances une chose bien étrange, si ton père est père de tout le monde ! — Mais il l'est, dit l'autre. — Des hommes ? dit Ctésippe ; ou aussi des chevaux et de tous les êtres vivants ? — De tous, dit-il. — Et ta mère est aussi leur mère ? —
d Ma mère aussi. — Alors les hérissons, dit-il, ont eux aussi ta mère pour mère — j'entends les hérissons marins. — Et la tienne aussi, dit-il. — Et alors, toi, tu es frère des veaux, des petits chiens et des cochons de lait. — Oui, car tu l'es aussi, dit-il. — Et de plus tu as donc aussi pour père un chien. — Oui, dit-il, toi aussi. »

1. L'article semble indiquer que Dionysodore désigne le banc de pierre sur lequel il est assis avec Socrate. D'autres entendent : *la pierre du proverbe*. Socrate craint que les questions de l'adversaire ne le réduisent au silence ; cf. *Banquet*, 198 c.

2. Le sophisme consiste en ce que le mot *père* est considéré non comme un attribut qui peut appartenir à plusieurs, mais comme la caractéristique d'un individu qui, se confondant avec sa personna-

ἔφην ἐγώ. — Ἆρ᾽ οὖν πατὴρ ἦν ἕτερος ὢν πατρός ; ἢ σὺ
εἶ ὁ αὐτὸς τῷ λίθῳ ; — Δέδοικα μὲν ἔγωγ᾽, ἔφην, μὴ φανῶ
ὑπὸ σοῦ ὁ αὐτός· οὐ μέντοι μοι δοκῶ. — Οὐκοῦν ἕτερος εἶ,
ἔφη, τοῦ λίθου ; — Ἕτερος μέντοι. — Ἄλλο τι οὖν ἕτερος,
ἦ δ᾽ ὅς, ὢν λίθου οὐ λίθος εἶ ; καὶ ἕτερος ὢν χρυσοῦ οὐ
χρυσὸς εἶ ; — Ἔστι ταῦτα. — Οὐκοῦν καὶ ὁ Χαιρέδημος,
ἔφη, ἕτερος ὢν πατρὸς οὐκ ἂν πατὴρ εἴη. — Ἔοικεν, ἦν
δ᾽ ἐγώ, οὐ πατὴρ εἶναι.

Εἰ γὰρ δήπου, ἔφη, πατήρ ἐστιν ὁ Χαιρέδημος, ὑπολα- b
βὼν ὁ Εὐθύδημος, πάλιν αὖ ὁ Σωφρονίσκος ἕτερος ὢν πατρὸς
οὐ πατήρ ἐστιν, ὥστε σύ, ὦ Σώκρατες, ἀπάτωρ εἶ.

Καὶ ὁ Κτήσιππος ἐκδεξάμενος, Ὁ δὲ ὑμέτερος, ἔφη, αὖ
πατὴρ οὐ ταὐτὰ ταῦτα πέπονθεν ; ἕτερός ἐστιν τοὐμοῦ
πατρός ; — Πολλοῦ γ᾽, ἔφη, δεῖ, ὁ Εὐθύδημος. — Ἀλλά,
ἦ δ᾽ ὅς, ὁ αὐτός ; — Ὁ αὐτὸς μέντοι. — Οὐκ ἂν συμβου-
λοίμην. Ἀλλὰ πότερον, ὦ Εὐθύδημε, ἐμὸς μόνον ἐστὶ πατὴρ c
ἢ καὶ τῶν ἄλλων ἀνθρώπων ; — Καὶ τῶν ἄλλων, ἔφη· ἢ οἴει
τὸν αὐτὸν πατέρα ὄντα οὐ πατέρα εἶναι ; — Ὤιμην δῆτα,
ἔφη ὁ Κτήσιππος. — Τί δέ ; ἦ δ᾽ ὅς· χρυσὸν ὄντα μὴ χρυ-
σὸν εἶναι ; ἢ ἄνθρωπον ὄντα μὴ ἄνθρωπον ; — Μὴ γάρ,
ἔφη ὁ Κτήσιππος, ὦ Εὐθύδημε· τὸ λεγόμενον, οὐ λίνον
λίνῳ συνάπτεις· δεινὸν γὰρ λέγεις πρᾶγμα, εἰ ὁ σὸς πατὴρ
πάντων ἐστὶν πατήρ. — Ἀλλ᾽ ἔστιν, ἔφη. — Πότε-
ρον ἀνθρώπων ; ἦ δ᾽ ὃς ὁ Κτήσιππος, ἢ καὶ ἵππων καὶ τῶν
ἄλλων πάντων ζῴων ; — Πάντων, ἔφη. — Ἦ καὶ μήτηρ ἡ d
μήτηρ ; — Καὶ ἡ μήτηρ γε. — Καὶ τῶν ἐχίνων ἄρα, ἔφη,
ἡ σὴ μήτηρ μήτηρ ἐστὶ τῶν θαλαττίων. — Καὶ ἡ σή γ᾽,
ἔφη. — Καὶ σὺ ἄρα ἀδελφὸς εἶ τῶν βοιδίων καὶ κυναρίων
καὶ χοιριδίων. — Καὶ γὰρ σύ, ἔφη. — Καὶ πρὸς ἄρα σοι
πατήρ ἐστι καὶ κύων. — Καὶ γὰρ σοί, ἔφη.

298 a 6 ἀλλό τι T : ἀλλ᾽ ὅτι BW || 9 ἂν πατὴρ εἴη T : ἂν πατήρ ἐστιν B πατήρ εστιν W || **b** 1 ἔφη W : -φην BT || **c** 1 μόνον Stephanus : -νος || **d** 1 μήτηρ ἡ μήτηρ W : μήτηρ μήτηρ BT || 2 ἔφη ἄρα W || 4 βοιδίων B : κωβίων T ὠιδίων W (τῶν κοβιῶν in marg.) || 6 ὁ κύων W pro καὶ κύων || σοὶ TW : σὺ B.

« A l'instant, dit Dionysodore, si tu veux me répondre, Ctésippe, tu vas en convenir[1]. Dis-moi en effet : tu as un chien ? — Oui, et très mauvais, dit Ctésippe. — A-t-il des
e petits ? — Oui, dit-il, et tout aussi mauvais. — Ainsi, le chien est leur père ? — Je l'ai vu de mes yeux, dit-il, couvrir la chienne. — Eh bien, ce chien n'est-il pas à toi ? — Parfaitement, dit-il. — Ainsi donc, il est père et à toi[2], de sorte que ce chien est ton père, et que tu es, toi, frère des petits chiens ? »

Et Dionysodore se hâta de reprendre la parole, pour ne pas être prévenu par Ctésippe : « Encore un mot de réponse, dit-il ; bats-tu ce chien-là ? » Ctésippe se mit à rire : « Oui, par les dieux, dit-il, faute de pouvoir te battre. — C'est donc ton propre père, dit-il, que tu bats ? »

299 a « J'agirais certes bien plus justement, dit-il, en battant votre père, pour avoir eu l'idée de mettre au monde des fils si savants. Mais à coup sûr, Euthydème, ce savoir que vous montrez a valu des biens nombreux au père qui est le vôtre et celui des petits chiens. »

« Mais des biens nombreux, Ctésippe, ne sont nullement nécessaires ni à lui ni à toi. »

« Ni à toi-même, dit-il, Euthydème ? »

b « Ni à aucun autre homme. Dis-moi en effet, Ctésippe : est-ce à ton avis un bien pour un malade, ou n'en est-ce pas un, de boire un remède quand il en a besoin ? ou, quand on part en guerre, d'y aller avec des armes, plutôt que désarmé ? — C'est mon avis, dit-il. Je soupçonne pourtant que tu vas dire quelque merveille. — Tu le sauras le mieux du monde, dit-il, mais réponds. Puisque c'est un bien pour l'homme, tu en convenais, de boire un remède quand il en a besoin, n'est-il pas vrai que ce bien-là, il faut en absorber la plus grande quantité possible, et qu'il sera bon en ce cas de broyer, pour l'y mêler, une charretée d'ellébore ? — Abso-

lité, ne saurait se retrouver chez un autre. On le voit bien, plus bas (298 c), par l'exemple de *l'or*. Et Ctésippe aura raison de répondre à son adversaire qu'il *n'attache pas le lin au lin*, c'est-à-dire qu'il réunit des choses qui ne vont pas ensemble.

1. Que tu as pour père un chien, comme vient de le dire Euthydème.

2. Ce sophisme se fonde sur le sens *absolu* donné au mot σός, ce qui permet de le rapporter tour à tour à κύων et à πατήρ.

Αὐτίκα δέ γε, ἦ δ' ὃς ὁ Διονυσόδωρος, ἂν μοι ἀποκρίνῃ, ὦ Κτήσιππε, ὁμολογήσεις ταῦτα. Εἰπὲ γάρ μοι, ἔστι σοι κύων; — Καὶ μάλα πονηρός, ἔφη ὁ Κτήσιππος. — Ἔστιν οὖν αὐτῷ κυνίδια; — Καὶ μάλ', ἔφη, ἕτερα τοιαῦτα. — e Οὐκοῦν πατήρ ἐστιν αὐτῶν ὁ κύων; — Ἔγωγέ τοι εἶδον, ἔφη, αὐτὸν ὀχεύοντα τὴν κύνα. — Τί οὖν; οὐ σός ἐστιν ὁ κύων; — Πάνυ γ', ἔφη. — Οὐκοῦν πατὴρ ὢν σός ἐστιν, ὥστε σὸς πατὴρ γίγνεται ὁ κύων καὶ σὺ κυναρίων ἀδελφός;

Καὶ αὖθις ταχὺ ὑπολαβὼν ὁ Διονυσόδωρος, ἵνα μὴ πρότερόν τι εἴποι ὁ Κτήσιππος, Καὶ ἔτι γέ μοι μικρόν, ἔφη, ἀπόκριναι· τύπτεις τὸν κύνα τοῦτον; — Καὶ ὁ Κτήσιππος γελάσας, Νὴ τοὺς θεούς, ἔφη· οὐ γὰρ δύναμαι σέ. — Οὐκοῦν τὸν σαυτοῦ πατέρα, ἔφη, τύπτεις;

Πολὺ μέντοι, ἔφη, δικαιότερον ⟨ἂν⟩ τὸν ὑμέτερον πατέρα τύπτοιμι, ὅ τι μαθὼν σοφοὺς ὑεῖς οὕτως ἔφυσεν. Ἀλλ' 299 a ἦ πού, ὦ Εὐθύδημε [ὁ Κτήσιππος], πόλλ' ἀγαθὰ ἀπὸ τῆς ὑμετέρας σοφίας ταύτης ἀπολέλαυκεν ὁ πατὴρ ὁ ὑμέτερός τε καὶ τῶν κυνιδίων.

Ἀλλ' οὐδὲν δεῖται πολλῶν ἀγαθῶν, ὦ Κτήσιππε, οὔτ' ἐκεῖνος οὔτε σύ.

Οὐδὲ σύ, ἦ δ' ὅς, ὦ Εὐθύδημε, αὐτός;

Οὐδὲ ἄλλος γε οὐδεὶς ἀνθρώπων. Εἰπὲ γάρ μοι, ὦ Κτήσιππε, εἰ ἀγαθὸν νομίζεις εἶναι ἀσθενοῦντι φάρμακον πιεῖν b ἢ οὐκ ἀγαθὸν εἶναι δοκεῖ σοι, ὅταν δέηται· ἢ εἰς πόλεμον ὅταν ἴῃ, ὅπλα ἔχοντα μᾶλλον ἰέναι ἢ ἄνοπλον. — Ἔμοιγε, ἔφη. Καίτοι οἶμαί τί σε τῶν καλῶν ἐρεῖν. — Σὺ ἄριστα εἴσει, ἔφη· ἀλλ' ἀποκρίνου. Ἐπειδὴ γὰρ ὡμολόγεις ἀγαθὸν εἶναι φάρμακον, ὅταν δέῃ, πίνειν ἀνθρώπῳ, ἄλλο τι τοῦτο τὸ ἀγαθὸν ὡς πλεῖστον δεῖ πίνειν, καὶ καλῶς ἐκεῖ ἕξει, ἐάν τις αὐτῷ τρίψας ἐγκεράσῃ ἐλλεβόρου ἅμαξαν; — Καὶ ὁ

e 9 γελάσας TW : γελαῖς B || 299 a 1 ⟨ἂν⟩ add. Ast || 3 ὁ κτήσιππος secl. Schanz || 5 τῶν W : ὁ τῶν BT || b 3 εἴη primit. W pro ἴῃ || 6 ἀλλ' ὅτι codd. || τοῦτο τὸ ἀγαθὸν Paris. 1808 : τοῦτο ἀγαθὸν || 7 ἐκεῖ del. Heindorf ἐκεῖνος Schanz || 8 αὐτῷ B : -τὸ TW.

lument, dit Ctésippe, pourvu que le buveur ait la taille de la
c statue de Delphes[1]. — De même aussi dans la guerre, dit-il, puisque c'est un bien d'avoir des armes, il faut avoir le plus possible de lances et de boucliers, s'il est vrai que ce soit un bien ? — Naturellement, dit Ctésippe ; et toi, ne le crois-tu pas, Euthydème ? te contenterais-tu d'un bouclier et d'une lance ? — Oui. — Et Géryon, dit-il, et Briarée, est-ce ainsi que tu les armerais ? Pour ma part, je te croyais plus habile, toi un professionnel du combat en armes, ainsi que ton compagnon ! »

d Euthydème se tut ; mais Dionysodore, revenant aux réponses précédentes de Ctésippe, lui demanda : « Et de l'or, te paraît-il bon d'en avoir ? — Parfaitement, et même beaucoup, dit Ctésippe. — Eh bien, de bonnes choses, ne crois-tu pas qu'il faut en avoir toujours et partout ? — Certainement, dit-il. — Et l'or est une bonne chose, tu en conviens ? — J'en suis déjà convenu, dit-il. — Il faut donc l'avoir toujours et partout et le plus possible sur soi ? Et l'on serait
e au comble du bonheur avec trois talents d'or dans le ventre, un talent dans le crâne, et un statère d'or dans chaque œil ? — On conte en tout cas, Euthydème, repartit Ctésippe, que les Scythes les plus heureux et les meilleurs sont ceux qui ont de l'or, beaucoup d'or dans leurs crânes[2], selon le raisonnement qui te faisait dire tout à l'heure que le chien était mon père ; chose plus étonnante encore, qu'ils boivent dans leurs crânes ornés d'or, et qu'ils en regardent l'intérieur, en tenant dans leurs mains le sommet de leur tête. »

300 a « Les Scythes et les autres hommes, dit Euthydème, voient-ils ce qui est susceptible de vue ou ce qui n'en est pas susceptible ? — Ce qui en est susceptible, évidemment. — Toi aussi, par conséquent ? dit-il. — Moi aussi. — Tu vois nos manteaux ? — Oui. — Ils sont donc susceptibles de voir. — Merveilleusement, dit Ctésippe. — Quoi ? dit l'autre. — Rien. Toi, tu leur refuses peut-être la vue : tant tu es déli-

1. Comme veut bien me le faire savoir mon savant collègue M. É. Bourguet, il s'agit presque sûrement de la statue d'Apollon dédiée par les Grecs après Salamine (Pausanias, X, 14, 3). D'après Hérodote (VIII, 121) elle mesurait douze coudées de haut (plus de 5m,50). Elle devait s'élever devant la façade orientale du temple, tout près et probablement un peu à l'ouest des bases de Gélon.

2. Voir Hérodote, IV, 65 : « les Scythes ont l'habitude de se

Κτήσιππος εἶπεν· Πάνυ γε σφόδρα, ὦ Εὐθύδημε, ἐάν ᾖ γε
ὁ πίνων ὅσος ὁ ἀνδριὰς ὁ ἐν Δελφοῖς. — Οὐκοῦν, ἔφη, καὶ c
ἐν τῷ πολέμῳ ἐπειδὴ ἀγαθόν ἐστιν ὅπλα ἔχειν, ὡς πλεῖστα
δεῖ ἔχειν δόρατά τε καὶ ἀσπίδας, ἐπειδήπερ ἀγαθόν ἐστιν;
— Μάλα δήπου, ἔφη ὁ Κτήσιππος· σὺ δ᾽ οὐκ οἴει, ὦ Εὐθύ-
δημε, ἀλλὰ μίαν καὶ ἓν δόρυ; — Ἔγωγε. — Ἦ καὶ τὸν
Γηρυόνην ἄν, ἔφη, καὶ τὸν Βριάρεων οὕτως σὺ ὁπλίσαις;
ἐγὼ δὲ ᾤμην σὲ δεινότερον εἶναι, ἅτε ὁπλομάχην ὄντα, καὶ
τόνδε τὸν ἑταῖρον.

Καὶ ὁ μὲν Εὐθύδημος ἐσίγησεν· ὁ δὲ Διονυσόδωρος πρὸς
τὰ πρότερον ἀποκεκριμένα τῷ Κτησίππῳ ἤρετο, Οὐκοῦν καὶ d
χρυσίον, ἦ δ᾽ ὅς, ἀγαθὸν δοκεῖ σοι εἶναι ἔχειν; — Πάνυ,
καὶ ταῦτά γε πολύ, ἔφη ὁ Κτήσιππος. — Τί οὖν; ἀγαθὰ
οὐ δοκεῖ σοι χρῆναι ἀεί τ᾽ ἔχειν καὶ πανταχοῦ; — Σφόδρα
γ᾽, ἔφη. — Οὐκοῦν καὶ τὸ χρυσίον ἀγαθὸν ὁμολογεῖς εἶναι;
— Ὡμολόγηκα μὲν οὖν, ἦ δ᾽ ὅς. — Οὐκοῦν ἀεὶ δεῖ αὐτὸ
ἔχειν καὶ πανταχοῦ καὶ ὡς μάλιστα ἐν ἑαυτῷ; καὶ εἴη ἂν
εὐδαιμονέστατος εἰ ἔχοι χρυσίου μὲν τρία τάλαντα ἐν τῇ e
γαστρί, τάλαντον δ᾽ ἐν τῷ κρανίῳ, στατῆρα δὲ χρυσοῦ ἐν
ἑκατέρῳ τὠφθαλμῷ; — Φασί γε οὖν, ὦ Εὐθύδημε, ἔφη
ὁ Κτήσιππος, τούτους εὐδαιμονεστάτους εἶναι Σκυθῶν καὶ
ἀρίστους ἄνδρας, οἷ χρυσίον τε ἐν τοῖς κρανίοις ἔχουσιν
πολὺ τοῖς ἑαυτῶν, ὥσπερ σὺ νῦν δὴ ἔλεγες τὸν κύνα τὸν
πατέρα, καὶ ὃ θαυμασιώτερόν γε ἔτι, ὅτι καὶ πίνουσιν ἐκ
τῶν ἑαυτῶν κρανίων κεχρυσωμένων, καὶ ταῦτα ἐντὸς καθο-
ρῶσιν, τὴν ἑαυτῶν κορυφὴν ἐν ταῖς χερσὶν ἔχοντες.

Πότερον δὲ ὁρῶσιν, ἔφη ὁ Εὐθύδημος, καὶ Σκύθαι γε καὶ 300 a
οἱ ἄλλοι ἄνθρωποι τὰ δυνατὰ ὁρᾶν ἢ τὰ ἀδύνατα; — Τὰ
δυνατὰ δήπου. — Οὐκοῦν καὶ σύ, ἔφη; — Κἀγώ. — Ὁρᾷς
οὖν τὰ ἡμέτερα ἱμάτια; — Ναί. — Δυνατὰ οὖν ὁρᾶν ἐστιν
ταῦτα. — Ὑπερφυῶς, ἔφη ὁ Κτήσιππος. — Τί δέ; ἦ δ᾽

c 1 ὅσος BW : ὁ σὸς T || 5 δόρυ damn. Stallbaum || **d** 4 χρῆναι Badham : χρήματα || 6 ὡμολόγηκα μὲν Serranus : ὡμολογήκαμεν || **300 a** 1 γε Sauppe : τε.

cieux ! Mais tu m'as l'air, Euthydème, d'être endormi tout éveillé, et, s'il est possible de parler sans rien dire, d'être justement en train de le faire. »

b « N'est-il donc pas possible, demanda Dionysodore, de joindre la parole au mutisme[1] ? — En aucune façon, répondit Ctésippe. — Ni le mutisme à la parole ? — Encore moins, dit-il. — Quand tu parles de pierres, de bois et de morceaux de fer, n'appliques-tu donc pas la parole à des choses muettes ? — Pas si je passe, dit-il, auprès d'eux dans les forges ; le fer prend une voix, dit-on, et crie très fort, si on le touche. Ainsi ton habileté t'a empêché de voir que tu parlais pour rien. Mais venez-en au second point, et montrez-moi comment il est possible de joindre le mutisme à la parole. »

Et Ctésippe, me sembla-t-il, s'escrimait de plus belle à
c cause de son bien-aimé.

« Quand tu es muet, dit Euthydème, ne l'es-tu pas sur toutes choses ? — Oui, répondit l'autre. — Tu es donc muet sur celles qui parlent, puisqu'elles font partie de toutes choses ? — Comment ? dit Ctésippe, ne sont-elles pas toutes muettes ? — Evidemment non, dit Euthydème. — Mais alors, excellent Euthydème, elles parlent toutes ? — Du moins, sans doute, celles qui parlent. — Ce n'est pas ma question, dit l'autre ; je demande si toutes sont muettes ou parlent. »

« Ni l'un ni l'autre et les deux ensemble, dit Dionysodore,
d saisissant la parole : je suis bien sûr que de cette réponse tu ne sauras rien tirer. »

Là-dessus Ctésippe, à son habitude, fit un immense éclat de rire : « Euthydème, dit-il, ton frère a répondu pour et contre[2] ; le voilà perdu, et sa défaite consommée ! » Clinias, au comble de la joie, se mit à rire, si bien que Ctésippe en

servir des crânes de leurs ennemis pour en faire des coupes. Les riches en font dorer l'intérieur ». L'équivoque porte sur le double sens de ἑαυτῶν (*leurs* crânes).

1. Le sophiste va encore jouer sur le double sens de σιγῶντα λέγειν : *parler en se taisant, parler de choses qui se taisent.*

2. Le mot s'appliquait proprement aux *énigmes* (γρῖφοι) que les Grecs se proposaient après le repas, et où ils réunissaient des termes en apparence contradictoires. Ctésippe triomphe d'autant plus qu'il peut faire à Dionysodore le reproche qu'Euthydème adressait déjà à son frère (297 a), en le blâmant d'attribuer à Socrate deux qualités inconciliables.

ὅς. — Μηδέν. Σὺ δὲ ἴσως οὐκ οἴει αὐτὰ ὁρᾶν· οὕτως ἡδὺς εἶ. Ἀλλά μοι δοκεῖς, Εὐθύδημε, οὐ καθεύδων ἐπικεκοιμῆσθαι καί, ⟨εἰ⟩ οἷόν τε λέγοντα μηδὲν λέγειν, καὶ σὺ τοῦτο ποιεῖν.

Ἦ γὰρ οὐχ οἷόν τ', ἔφη ὁ Διονυσόδωρος, σιγῶντα b
λέγειν ; — Οὐδ' ὁπωστιοῦν, ἦ δ' ὃς ὁ Κτήσιππος. — Ἆρ' οὐδὲ λέγοντα σιγᾶν ; — Ἔτι ἧττον, ἔφη. — Ὅταν οὖν λίθους λέγῃς καὶ ξύλα καὶ σιδήρια, οὐ σιγῶντα λέγεις ; — Οὔκουν εἴ γε ἐγώ, ἔφη, παρέρχομαι ἐν τοῖς χαλκείοις, ἀλλὰ φθεγγόμενα καὶ βοῶντα μέγιστον τὰ σιδήρια λέγεται, ἐάν τις ἅψηται· ὥστε τοῦτο μὲν ὑπὸ σοφίας ἔλαθες οὐδὲν εἰπών. Ἀλλ' ἔτι μοι τὸ ἕτερον ἐπιδείξατον, ὅπως αὖ ἔστιν λέγοντα σιγᾶν.

Καί μοι ἐδόκει ὑπεραγωνιᾶν ὁ Κτήσιππος διὰ τὰ παιδικά. c

Ὅταν σιγᾷς, ἔφη ὁ Εὐθύδημος, οὐ πάντα σιγᾷς; — Ἔγωγε, ἦ δ' ὅς. — Οὐκοῦν καὶ τὰ λέγοντα σιγᾷς, εἴπερ τῶν ἁπάντων ἐστὶν [τὰ λεγόμενα]. — Τί δέ ; ἔφη ὁ Κτήσιππος, οὐ σιγᾷ πάντα ; — Οὐ δήπου, ἔφη ὁ Εὐθύδημος. — Ἀλλ' ἄρα, ὦ βέλτιστε, λέγει τὰ πάντα ; — Τά γε δήπου λέγοντα. — Ἀλλά, ἦ δ' ὅς, οὐ τοῦτο ἐρωτῶ, ἀλλὰ τὰ πάντα σιγᾷ ἢ λέγει ;

Οὐδέτερα καὶ ἀμφότερα, ἔφη ὑφαρπάσας ὁ Διονυσόδωρος· d
εὖ γὰρ οἶδα ὅτι τῇ ἀποκρίσει οὐχ ἕξεις ὅ τι χρῇ.

Καὶ ὁ Κτήσιππος, ὥσπερ εἰώθει, μέγα πάνυ ἀνακαγχάσας, Ὦ Εὐθύδημε, ἔφη, ὁ ἀδελφός σου ἐξημφοτέρικεν τὸν λόγον, καὶ ἀπόλωλέ τε καὶ ἥττηται. Καὶ ὁ Κλεινίας πάνυ ἥσθη καὶ ἐγέλασεν, ὥστε ὁ Κτήσιππος ἐγένετο πλεῖον ἢ

a 6 σὺ — 7 εἶ Ctesippo primus tribuit Heusde || αὐτὰ ὁρᾶν BW : ὁρᾶν αὐτὰ T || 7 ἐπικεκοιμῆσθαι corr. Paris. 1808 : -μᾶσθαι || 8 εἰ add. Stephanus || **b** 2 ὃς ὁ T : ὁ BW || 5 οὐκουν B || εἴ γε W : ἠ γε B ηἶ γε T ᾗ γε Winckelmann ἅ γ' Badham || χαλκείοις W χαλκιοις B χαλκίοις T || **c** 4 τὰ λεγόμενα secl. Schanz τὰ λέγοντα prop. Stephanus || **d** 2 χρή codd. || 3 ἀνακαγχάσας W : -καχχάσας B -κκαχάσας T || 5 ἥττηται B : -σαι TW || 6 ὥστε TW : -περ B.

devint au moins dix fois plus grand. C'est de leur propre bouche que mon coquin de Ctésippe avait recueilli ces finesses ; car en dehors d'eux pareil talent n'appartient aujourd'hui à personne.

e Je dis alors : « Pourquoi ris-tu, Clinias, de choses si sérieuses et si belles ? »

« As-tu donc, Socrate, jamais vu une belle chose ? » dit Dionysodore.

« Oui, répondis-je, et même plusieurs, Dionysodore. »

301 a « Différentes du beau, ou se confondant avec lui ? »

Moi, l'embarras me mit alors dans tous mes états, et je me crus justement puni d'avoir ouvert la bouche. Je répondis pourtant : « Elles diffèrent du beau en soi ; néanmoins chacune d'elles s'accompagne d'une certaine beauté. »

« Donc, s'il se trouve un bœuf auprès de toi, dit-il, tu es bœuf[1], et parce qu'en ce moment je suis à tes côtés, tu es Dionysodore ? »

« Ne blasphème pas ainsi ![2] » répondis-je.

« Mais comment une chose, si elle est accompagnée d'une autre, pourrait-elle être autre ? »

b « C'est cela, dis-je, qui t'embarrasse ? » Et déjà j'essayais pour mon compte d'imiter la science de nos gens, car elle faisait mon envie.

« Comment ne pas être embarrassé, dit-il, moi comme tout le monde, devant ce qui n'est point ? »

« Qu'est-ce à dire, Dionysodore ? demandai-je, le beau n'est-il pas beau, et le laid n'est-il pas laid ? — Si c'est mon avis, dit-il. — Eh bien, est-ce ton avis ? — Parfaitement, dit-il. — Le même est aussi le même, et l'autre est autre ?

c Car l'autre n'est évidemment pas le même[3] ; et pour moi, je n'eusse pas cru un enfant capable de douter que l'autre fût autre. Mais c'est un point, Dionysodore, que tu as négligé à dessein, car pour le reste vous me semblez pareils aux

1. Est-ce une allusion à la théorie des Formes, et une parodie des sarcasmes d'Antisthène contre cette théorie ? (Cf. *Notice*, p. 129).

2. Socrate veut dire qu'il est sacrilège de l'assimiler, lui un ignorant, à un homme d'une sagesse aussi divine que Dionysodore.

3. Dionysodore a dit qu'une chose ne peut, au voisinage d'une autre, devenir *autre* (*qu'elle n'est*). A l'exemple des deux sophistes, Socrate joue sur le sens de *autre*. Il répond que l'autre est *autre* (*qu'autre chose*), c'est-à-dire : *est ce qu'il est*.

δεκαπλάσιος. Ὁ δέ μοι πανοῦργος ὢν ὁ Κτήσιππος παρ' αὐτῶν τούτων αὐτὰ ταῦτα παρηκηκόει· οὐ γάρ ἐστιν ἄλλων τοιαύτη σοφία τῶν νῦν ἀνθρώπων.

Κἀγὼ εἶπον· Τί γελᾷς, ὦ Κλεινία, ἐπὶ σπουδαίοις οὕτω e
πράγμασιν καὶ καλοῖς;

Σὺ γὰρ ἤδη τι πώποτε εἶδες, ὦ Σώκρατες, καλὸν πρᾶγμα; ἔφη ὁ Διονυσόδωρος.

Ἔγωγε, ἔφην, καὶ πολλά γε, ὦ Διονυσόδωρε.

Ἆρα ἕτερα ὄντα τοῦ καλοῦ, ἔφη, ἢ ταὐτὰ τῷ καλῷ; 301 a

Κἀγὼ ἐν παντὶ ἐγενόμην ὑπὸ ἀπορίας, καὶ ἡγούμην δίκαια πεπονθέναι ὅτι ἔγρυξα, ὅμως δὲ ἕτερα ἔφην αὐτοῦ γε τοῦ καλοῦ· πάρεστιν μέντοι ἑκάστῳ αὐτῶν κάλλος τι.

Ἐὰν οὖν, ἔφη, παραγένηταί σοι βοῦς, βοῦς εἶ, καὶ ὅτι νῦν ἐγώ σοι πάρειμι, Διονυσόδωρος εἶ;

Εὐφήμει τοῦτό γε, ἦν δ' ἐγώ.

Ἀλλὰ τίνα τρόπον, ἔφη, ἑτέρου ἑτέρῳ παραγενομένου τὸ ἕτερον ἕτερον ἂν εἴη;

Ἆρα τοῦτο, ἔφην ἐγώ, ἀπορεῖς; Ἤδη δ' ἰδίᾳ τοῖν b
ἀνδροῖν τὴν σοφίαν ἐπεχείρουν μιμεῖσθαι, ἅτε ἐπιθυμῶν αὐτῆς.

Πῶς γὰρ οὐκ ἀπορῶ, ἔφη, καὶ ἐγὼ καὶ οἱ ἄλλοι ἅπαντες ἄνθρωποι ὃ μὴ ἔστι;

Τί λέγεις, ἦν δ' ἐγώ, ὦ Διονυσόδωρε; οὐ τὸ καλὸν καλόν ἐστιν καὶ τὸ αἰσχρὸν αἰσχρόν; — Ἐὰν ἔμοιγε, ἔφη, δοκῇ. — Οὐκοῦν δοκεῖ; — Πάνυ γ', ἔφη. — Οὐκοῦν καὶ τὸ ταὐτὸν ταὐτὸν καὶ τὸ ἕτερον ἕτερον; οὐ γὰρ δήπου τό γε ἕτερον ταὐτόν, ἀλλ' ἔγωγε οὐδ' ἂν παῖδα ᾤμην τοῦτο ἀπορῆσαι, c
ὡς οὐ τὸ ἕτερον ἕτερόν ἐστιν. Ἀλλ', ὦ Διονυσόδωρε, τοῦτο μὲν ἑκὼν παρῆκας, ἐπεὶ τὰ ἄλλα μοι δοκεῖτε, ὥσπερ οἱ

d 7 δέ μοι (γρ. ὁ δ' ἐδόκει μοι ἅτε T) : δ' οἶμαι Badham || 8 παρα[η]-κηκόει W : -ακηκόει BT || **e** 3 εἶδες Wt : ἴδ- BT || 4 ὁ supra uers. T || **301 b** 1 δ' ἰδίᾳ τοῖν ἀνδροῖν Schanz : διὰ τῶν ἀνδρῶν B δι[ε]ὰ τ[οι]ῶν ἀνδρ[οι]ῶν W δὲ τοῖν ἀνδροῖν T || **c** 3 ἐπεὶ τὰ Cornarius : ἔπειτα

artisans dans la qualité d'ouvrage qui leur convient : vous, c'est la discussion, et vous vous en acquittez à merveille. »

« Tu sais donc, dit-il, ce qui convient à chaque catégorie d'artisans ? Et d'abord, à qui convient-il de forger[1] ? le sais-tu ? — Oui, au forgeron. — Et de façonner l'argile ? — Au potier. — Et d'égorger, d'écorcher, de mettre la viande en menus morceaux pour la faire bouillir et rôtir ? — Au
d cuisinier, dis-je. — Si l'on fait ce qui convient, dit-il, on fera bien ? — Certainement. — Or, ce qui convient au cuisinier, dis-tu, c'est la mise en morceaux et l'écorchement ? l'as-tu admis, oui ou non ? — Je l'ai admis, dis-je, mais pardonne-moi. — Il est donc clair, dit-il, qu'en égorgeant le cuisinier et en le mettant en morceaux pour le faire bouillir et rôtir, on fera ce qui convient ; et que, si l'on forge le forgeron en personne, si l'on façonne le potier, là encore on agira convenablement. »

e « O Poseidon ! dis-je, voici que tu mets le couronnement à ta science. Me sera-t-elle donnée un jour pour m'appartenir en propre ? »

« La reconnaîtrais-tu, Socrate, dit-il, si elle t'était devenue propre ? »

« A condition que tu le veuilles[2], répondis-je, évidemment. »

« Et ce qui est à toi, dit-il, tu crois le connaître ? »

« Sauf avis contraire de ta part ; car c'est par toi qu'il faut commencer, pour finir par Euthydème ici présent[3]. »

« Considères-tu comme à toi, dit-il, ce qui est sous tes
302 a ordres et dont tu peux disposer à ta guise ? Par exemple, un bœuf et un mouton, les regarderais-tu comme à toi, si tu pouvais les vendre, les donner, les sacrifier à tel dieu qu'il te plairait ? Et ce qui n'est pas dans ce cas, tu ne le crois pas à toi ? »

1. En grec, le tour est amphibologique, puisque τίνα peut être soit un singulier masculin, sujet de χαλκεύειν, soit un accusatif pluriel neutre, complément de l'infinitif. Cf. *Notice*, p. 124.

2. Allusion ironique à 296 d (« si je veux »). Cf. 301 b (« si c'est mon avis »).

3. Socrate qui, à plusieurs reprises, a affecté de traiter les deux sophistes comme des divinités, se sert de la formule employée par les poètes quand ils s'apprêtent à célébrer un dieu. Cf. Théocrite, XVII, 1 : « Commençons par Zeus, et finissez par Zeus, Muses... ».

δημιουργοὶ οἷς ἕκαστα προσήκει ἀπεργάζεσθαι, καὶ ὑμεῖς
τὸ διαλέγεσθαι παγκάλως ἀπεργάζεσθαι.

Οἶσθα οὖν, ἔφη, ὅ τι προσήκει ἑκάστοις τῶν δημιουργῶν;
πρῶτον τίνα χαλκεύειν προσήκει, οἶσθα; — Ἔγωγε· ὅτι
χαλκέα. — Τί δὲ κεραμεύειν; — Κεραμέα. — Τί δὲ σφάτ-
τειν τε καὶ ἐκδέρειν καὶ τὰ μικρὰ κρέα κατακόψαντα ἕψειν
καὶ ὀπτᾶν; — Μάγειρον, ἦν δ' ἐγώ. — Οὐκοῦν ἐάν τις, d
ἔφη, τὰ προσήκοντα πράττῃ, ὀρθῶς πράξει; — Μάλιστα.
— Προσήκει δέ γε, ὡς φῄς, τὸν μάγειρον κατακόπτειν καὶ
ἐκδέρειν; ὡμολόγησας ταῦτα ἢ οὔ; — Ὡμολόγησα, ἔφην,
ἀλλὰ συγγνώμην μοι ἔχε. — Δῆλον τοίνυν, ἦ δ' ὅς, ὅτι ἄν τις
σφάξας τὸν μάγειρον καὶ κατακόψας ἑψήσῃ καὶ ὀπτήσῃ, τὰ
προσήκοντα ποιήσει· καὶ ἐὰν τὸν χαλκέα τις αὐτὸν χαλκεύῃ
καὶ τὸν κεραμέα κεραμεύῃ, καὶ οὗτος τὰ προσήκοντα πράξει.

Ὦ Πόσειδον, ἦν δ' ἐγώ, ἤδη κολοφῶνα ἐπιτίθης τῇ e
σοφίᾳ. Ἆρά μοί ποτε αὕτη παραγενήσεται ὥστε μοι οἰκεία
γενέσθαι;

Ἐπιγνοίης ἂν αὐτήν, ὦ Σώκρατες, ἔφη, οἰκείαν γενο-
μένην;

Ἐάν σύ γε βούλῃ, ἔφην ἐγώ, δῆλον ὅτι.

Τί δέ, ἦ δ' ὅς, τὰ σαυτοῦ οἴει γιγνώσκειν;

Εἰ μή τι σὺ ἄλλο λέγεις· ἀπὸ σοῦ γὰρ δεῖ ἄρχεσθαι,
τελευτᾶν δ' εἰς Εὐθύδημον τόνδε.

Ἆρ' οὖν, ἔφη, ταῦτα ἡγεῖ σὰ εἶναι, ὧν ἂν ἄρξῃς καὶ
ἐξῇ σοι αὐτοῖς χρῆσθαι ὅ τι ἂν βούλῃ; οἷον βοῦς καὶ πρό- 302 a
βατον, ἆρ' ἂν ἡγοῖο ταῦτα σὰ εἶναι, ἅ σοι ἐξείη καὶ ἀπο-
δόσθαι καὶ δοῦναι καὶ θῦσαι ὅτῳ βούλοιο θεῶν; ἃ δ' ἂν μὴ
οὕτως ἔχῃ, οὐ σά;

c 4 in δημιουργοὶ in ras. μι scrips. t || 6 ἔφη om. T || 7 προσήκει mutilatum corr. B || 8 τί — τί: τίνα — τίνα apographa || 9 κα̃τα σμικρὰ τὰ κρέα Winckelmann || ἑψεῖν codd. || **e** 1 ἐπιτίθης TW: -τιθεὶς B || 2 τότε W pro ποτε || 10 ἡγῇ ταῦτα W || **302 a** 1 πρόβατον BW: α -τον T -τ]α Π || 2 ἡγοῖ° T: ἡγοῖ ὅταν B ἡγοῖο τ' ἂν W || ἐξείη W: ἐξειηι T ἐξει ἡ B.

Moi, certain qu'il allait en surgir quelque merveille, et désireux en même temps de l'entendre au plus vite : « Parfaitement, répondis-je, il en est ainsi ; les choses de ce genre sont seules à moi. — Et le nom d'animal, dit-il, ne le
b donnes-tu pas à ce qui a vie ? — Oui, dis-je. — Et parmi les animaux, tu ne reconnais comme à toi que ceux dont tu as la liberté de faire tout ce que je viens de dire ? — D'accord. » Il fit une pause, par pure feinte, comme s'il se livrait à quelque réflexion d'importance : « Dis-moi, Socrate, reprit-il, as-tu un Zeus ancestral ? » Moi, soupçonnant que l'entretien allait aboutir à ce qui en fut la conclusion [1], je me mis à tenter, pour fuir, des contorsions désespérées, comme pris au filet : « Je n'en ai pas, dis-je, Dionysodore. — Te voilà donc une créature bien misérable ; tu n'es même pas
c Athénien, si tu n'as ni dieux ancestraux, ni cultes, bref rien de beau ni de bon. — Ah ! Dionysodore, dis-je, parle mieux et ne me prépare pas si rudement à tes leçons ! Car j'ai à la fois mes cultes domestiques et ancestraux et tout ce que les autres Athéniens possèdent en ce genre. — Alors, dit-il, les autres Athéniens n'ont pas de Zeus ancestral ? — Non, dis-je ; cette dénomination n'est connue d'aucun Ionien, ni des émigrants partis de notre ville ni de nous-mêmes ; c'est
d Apollon notre dieu ancestral, pour avoir engendré Ion ; Zeus n'est pas appelé chez nous dieu des ancêtres, mais de l'enclos et de la phratrie, comme Athéna déesse de la phratrie [2]. — Il suffit, dit Dionysodore : tu as, semble-t-il, Apollon, Zeus et Athéna. — Parfaitement, dis-je. — Ce sont donc là tes dieux ? dit-il. — Aïeux et maîtres, répondis-je. — En tout cas, ils sont tiens, reprit-il ; ne les as-tu pas reconnus pour être à toi ? — Je l'ai reconnu, dis-je ; comment faire ? — Et ces dieux, dit-il, sont des animaux [3] ?

1. D'autres entendent : *allait revenir à l'endroit où il avait fini*, c'est-à-dire à un sophisme du même genre que plus haut, 301 d.

2. Appliqué à Zeus, πατρῷος signifie tantôt *père de la race*, et tantôt *protecteur des ancêtres*. C'est en ce dernier sens que les Athéniens invoquent Zeus. Mais Socrate entend le mot dans l'autre. Apollon, au contraire, est appelé par les Athéniens *père de la race*, comme étant le père d'Ion, ancêtre éponyme des Athéniens. Les membres de la *phratrie* avaient en commun le culte de Zeus φράτριος et celui d'Athéna φρατρία.

3. Il va jouer sur le double sens de ζῷον (*être vivant*, et *animal*).

Κἀγώ (ᾔδη γὰρ ὅτι ἐξ αὐτῶν καλόν τι ἀνακύψοιτο [τῶν
ἐρωτημάτων], καὶ ἅμα βουλόμενος ὅ τι τάχιστ᾽ ἀκοῦσαι),
Πάνυ μὲν οὖν, ἔφην, οὕτως ἔχει· τὰ τοιαῦτά ἐστιν μόνα
ἐμά. — Τί δέ ; ζῷα, ἔφη, οὐ ταῦτα καλεῖς ἃ ἂν ψυχὴν
ἔχῃ ; — Ναί, ἔφην. — Ὁμολογεῖς οὖν τῶν ζῴων ταῦτα b
μόνα εἶναι σά, περὶ ἃ ἄν σοι ἐξουσία ᾖ πάντα ταῦτα ποιεῖν
ἃ νῦν δὴ ἐγὼ ἔλεγον ; — Ὁμολογῶ. — Καὶ ὅς, εἰρωνικῶς
πάνυ ἐπισχὼν ὥς τι μέγα σκοπούμενος, Εἰπέ μοι, ἔφη, ὦ
Σώκρατες, ἔστιν σοι Ζεὺς πατρῷος ; — Καὶ ἐγὼ ὑποπτεύσας
ἥξειν τὸν λόγον οἷπερ ἐτελεύτησεν, ἄπορόν τινα στροφὴν
ἔφευγόν τε καὶ ἐστρεφόμην ἤδη ὥσπερ ἐν δικτύῳ εἰλημμένος·
Οὐκ ἔστιν, ἦν δ᾽ ἐγώ, ὦ Διονυσόδωρε. — Ταλαίπωρος ἄρα
τις σύ γε ἄνθρωπος εἶ καὶ οὐδὲ Ἀθηναῖος, ᾧ μήτε θεοὶ c
πατρῷοί εἰσιν μήτε ἱερὰ μήτε ἄλλο μηδὲν καλὸν καὶ ἀγαθόν.
— Ἔα, ἦν δ᾽ ἐγώ, ὦ Διονυσόδωρε, εὐφήμει καὶ μὴ χαλεπῶς
με προδίδασκε. Ἔστι γὰρ ἔμοιγε καὶ ἱερὰ οἰκεῖα καὶ πατρῷα
καὶ τὰ ἄλλα ὅσαπερ τοῖς ἄλλοις Ἀθηναίοις τῶν τοιούτων.
— Εἶτα τοῖς ἄλλοις, ἔφη, Ἀθηναίοις οὐκ ἔστιν Ζεὺς ὁ
πατρῷος ; — Οὐκ ἔστιν, ἦν δ᾽ ἐγώ, αὕτη ἡ ἐπωνυμία Ἰώνων
οὐδενί, οὔθ᾽ ὅσοι ἐκ τῆσδε τῆς πόλεως ἀπῳκισμένοι εἰσὶν
οὔθ᾽ ἡμῖν, ἀλλὰ Ἀπόλλων πατρῷος διὰ τὴν τοῦ Ἴωνος d
γένεσιν· Ζεὺς δ᾽ ἡμῖν πατρῷος μὲν οὐ καλεῖται, ἕρκειος δὲ
καὶ φράτριος, καὶ Ἀθηναία φρατρία. — Ἀλλ᾽ ἀρκεῖ γ᾽, ἔφη
ὁ Διονυσόδωρος· ἔστιν γάρ σοι, ὡς ἔοικεν, Ἀπόλλων τε καὶ
Ζεὺς καὶ Ἀθηνᾶ. — Πάνυ, ἦν δ᾽ ἐγώ. — Οὐκοῦν καὶ οὗτοι
σοὶ θεοὶ ἂν εἶεν ; ἔφη. — Πρόγονοι, ἦν δ᾽ ἐγώ, καὶ δεσπό-
ται. — Ἀλλ᾽ οὖν σοί γε, ἔφη· ἢ οὐ σοὺς ὡμολόγηκας αὐτοὺς
εἶναι ; — Ὡμολόγηκα, ἔφην· τί γὰρ πάθω ; — Οὐκοῦν,

a 5 ἀνακύψοιτο W : ἀνακύψοι το B ut uidet. ἀνακύψοι τὸ T || τῶν ἐρωτημάτων secl. Cobet || **b** 6 οἷπερ Hertlein : ᾗ- (ἢ B) || 7 ἔφευγόν τε καὶ secl. Badham || **c** 1 τις TW : τε B || 4 ἱερὰ B : βωμοὶ καὶ ἱερὰ TWΠ || οἰκεῖα καὶ om. Π || 6 ὁ secl. Schanz || 8 οὔθ᾽ — 9 οὔθ᾽ Bekker : οὐδ᾽ — οὐδ᾽ || **d** 2 ἕρκιος codd. || 3 Ἀθηναία Cobet : -νᾶ BTW -ναίῃ Eustath. *ad Odyss.*, p. 1456, 50.

e Car tu l'as reconnu : tout ce qui a vie est animal. Ou bien faut-il croire que ces dieux n'ont pas vie ? — Si, dis-je. — Ils sont donc aussi des animaux ? — Oui, répondis-je. — Et parmi les animaux, reprit-il, tu as reconnu comme tiens ceux que tu peux donner, vendre, enfin sacrifier à la divinité de ton choix. — Je l'ai reconnu, dis-je ; nul moyen de me rétracter, Euthydème. — Eh bien, allons ! dis-moi tout de suite, reprit-il ; puisque tu reconnais pour tiens Zeus et les
303 a autres dieux, t'est-il permis de les vendre, ou de les donner, ou d'en faire autre chose à ta guise comme des autres animaux ? »

Moi, Criton, comme assommé[1] par cet argument, je restais sans voix sur la place. Mais Ctésippe vint à mon aide : « Bravo[2], Héraclès ! dit-il, le beau raisonnement ! » Et Dionysodore : « Est-ce, dit-il, Héraclès qui est bravo, ou bravo Héraclès[3] ? » Là-dessus Ctésippe : « O Poseidon, dit-il, les prodigieux raisonnements ! Je quitte la partie ; ils sont invin-
b cibles, ces deux hommes ! »

A cet endroit, mon cher Criton, tous les assistants s'accordèrent à porter aux nues le raisonnement et les deux étrangers ; ils riaient, battaient des mains, manifestaient leur joie à en perdre presque le souffle[4]. Jusque-là il n'y avait eu, pour applaudir chaque trait avec un merveilleux ensemble, que les admirateurs d'Euthydème ; mais alors, c'est tout juste si les colonnes du Lycée ne se mirent pas de la partie pour saluer nos deux personnages de leurs applaudissements charmés. Moi-même, je me sentis disposé à convenir que
c jamais encore je n'avais vu pareils savants ; et, complètement subjugué par leur science, je me pris à faire leur éloge et à les célébrer : « Que vous êtes heureux, dis-je, avec ces dons admirables, d'être si vite, en si peu de temps, venus

1. Comp. *Protagoras*, 339 e. Une réponse de Protagoras vient de soulever parmi les assistants une approbation bruyante. Socrate se sent pris de vertige, « *comme s'il avait été frappé par un bon pugiliste* » (πληγείς).

2. Exclamation analogue à παπαῖ, pour marquer la surprise et l'admiration.

3. Cet inepte sophisme consiste à établir un rapport d'attribut à sujet entre deux termes juxtaposés fortuitement et qui n'ont aucun lien nécessaire l'un avec l'autre. Voir la *Notice*, p. 124.

4. Pour le sens de παρετάθησαν, cf. *Lysis*. 204 c ; *Banquet*, 207 b.

ἔφη, καὶ ζῷά εἰσιν οὗτοι οἱ θεοί; ὡμολόγηκας γὰρ ὅσα e
ψυχὴν ἔχει ζῷα εἶναι. Ἢ οὗτοι οἱ θεοὶ οὐκ ἔχουσιν ψυχήν; — Ἔχουσιν, ἦν δ' ἐγώ. — Οὐκοῦν καὶ ζῷά εἰσιν; — Ζῷα, ἔφην. — Τῶν δέ γε ζῴων, ἔφη, ὡμολόγηκας ταῦτ' εἶναι σά, ὅσα ἄν σοι ἐξῇ καὶ δοῦναι καὶ ἀποδόσθαι καὶ θῦσαι δὴ θεῷ ὅτῳ ἂν βούλῃ. — Ὡμολόγηκα, ἔφην· οὐκ ἔστιν γάρ μοι ἀνάδυσις, ὦ Εὐθύδημε. — Ἴθι δή μοι εὐθύς, ἦ δ' ὅς, εἰπέ· ἐπειδὴ σὸν ὁμολογεῖς εἶναι τὸν Δία καὶ τοὺς ἄλλους θεούς,
ἆρα ἔξεστί σοι αὐτοὺς ἀποδόσθαι ἢ δοῦναι ἢ ἀλλ' ὅ τι ἂν 303 a
βούλῃ χρῆσθαι ὥσπερ τοῖς ἄλλοις ζῴοις;

Ἐγὼ μὲν οὖν, ὦ Κρίτων, ὥσπερ πληγεὶς ὑπὸ τοῦ λόγου, ἐκείμην ἄφωνος· ὁ δὲ Κτήσιππός μοι ἰὼν ὡς βοηθήσων, Πυππάξ ὦ Ἡράκλεις, ἔφη, καλοῦ λόγου. — Καὶ ὁ Διονυσόδωρος, Πότερον οὖν, ἔφη, ὁ Ἡρακλῆς πυππάξ ἐστιν ἢ ὁ πυππὰξ Ἡρακλῆς; — Καὶ ὁ Κτήσιππος, Ὦ Πόσειδον, ἔφη, δεινῶν λόγων. Ἀφίσταμαι· ἀμάχω τὼ ἄνδρε.

Ἐνταῦθα μέντοι, ὦ φίλε Κρίτων, οὐδεὶς ὅστις οὐ τῶν b
παρόντων ὑπερεπῄνεσε τὸν λόγον καὶ τὼ ἄνδρε, καὶ γελῶντες καὶ κροτοῦντες καὶ χαίροντες ὀλίγου παρετάθησαν. Ἐπὶ μὲν γὰρ τοῖς ἔμπροσθεν ἐφ' ἑκάστοις πᾶσι παγκάλως ἐθορύβουν μόνοι οἱ τοῦ Εὐθυδήμου ἐρασταί, ἐνταῦθα δὲ ὀλίγου καὶ οἱ κίονες οἱ ἐν τῷ Λυκείῳ ἐθορύβησάν τ' ἐπὶ τοῖν ἀνδροῖν καὶ ἥσθησαν. Ἐγὼ μὲν οὖν καὶ αὐτὸς οὕτω διετέθην ὥστε
ὁμολογεῖν μηδένας πώποτε ἀνθρώπους ἰδεῖν οὕτω σοφούς, c
καὶ παντάπασι καταδουλωθεὶς ὑπὸ τῆς σοφίας αὐτοῖν ἐπὶ τὸ ἐπαινεῖν τε καὶ ἐγκωμιάζειν αὐτὼ ἐτραπόμην, καὶ εἶπον· Ὦ μακάριοι σφὼ τῆς θαυμαστῆς φύσεως, οἳ τοσοῦτον πρᾶγμα οὕτω ταχὺ καὶ ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ ἐξειργάσθον. Πολλὰ

e 5 δὴ Schanz : ἂν BTW om. Laurent. 2552 || **303 a** 1 ἀλλ' ὅτι W : ἄλλό τι BT || 5 πυπὰξ — 6 πυππάξ — 7 πυππαξ B πύπαξ — πύππαξ — πύππαξ T πύπαξ ter W || ἔφην codd. || **b** 2 καὶ γελῶντες καὶ κροτοῦντες καὶ χαίροντες Badham : καὶ γελῶντε καὶ κροτοῦντε καὶ χαίροντε (καὶ ante γελῶντε om. T χέροντε scrips. W) || 3 παρετάθησαν T : -ετέθησαν BW -είθησαν Vatic. 1029 || 7 ἥσθησαν TW : ἡισθ- B || **c** 5 ἐξείργασθον T (εί ex έ) : -έργαθον B -ειργάσασθον W et γρ. t.

à bout d'une pareille tâche[1] ! Vos discours, Euthydème et Dionysodore, ont toutes sortes de beautés. Mais une, particulièrement, est magnifique : c'est que la plupart des hommes, même les gens de poids et de renom, vous laissent
d tout à fait indifférents et que vous n'avez cure que de vos pareils. Pour ma part j'en suis bien sûr : vos discours ne sauraient plaire qu'à un fort petit nombre de gens, pareils à vous ; les autres en ont une idée[2] qui les ferait rougir, j'en suis certain, de réfuter autrui avec de semblables raisonnements plutôt que de se voir réfutés eux-mêmes. Et voici encore ce qu'il y a de civil et d'obligeant dans vos discours : quand vous déclarez qu'il n'existe rien de beau ni de bon ni de blanc ni quoi que ce soit de ce genre, et qu'il n'est absolu-
e ment rien qui diffère du reste, en fait vous cousez tout bonnement la bouche aux gens, comme vous le dites d'ailleurs ; mais ce n'est pas seulement à autrui, c'est à vous-mêmes que vous semblez le faire : procédé fort gracieux qui enlève à vos discours tout caractère choquant. Enfin — point capital — vos inventions sont de telle sorte et vous y avez mis tant d'art qu'un instant suffirait à n'importe qui pour les apprendre. Je l'ai constaté, pour ma part, en écoutant Ctésippe, et en voyant avec quelle promptitude instantanée il était capable
304 a de vous imiter[3]. A cet égard votre science, s'il s'agit de la communiquer promptement, est sans doute une belle chose ; mais elle ne se prête pas à la discussion publique. Si vous m'en croyez, vous vous garderez de parler devant un nombreux auditoire, de peur qu'il n'ait bientôt tout appris sans vous en savoir gré. Autant que possible, discutez entre vous, seul à seul ; et, s'il faut le faire en présence d'un autre, que ce soit seulement devant qui vous donne de l'argent. Ces mêmes

1. La science de l'éristique ; cf. 272 a ταύτην νῦν ἐξειργασθον.

2. Pour ce sens de νοεῖν : *se faire une idée de*, cf. *Rép.*, 508 d.

3. Avec la ponctuation que nous avons adoptée, τὸ μέγιστον ὅτι (*le point capital*, *à savoir que*, etc.) dépend de ἔγνων. Ὡς... οἷος τ'ἦν (*en voyant que... il était capable*) dépend aussi de la notion impliquée dans ἔγνων. Une autre construction consiste à faire de τὸ μέγιστον ὅτι... une proposition indépendante (*le point capital est que*, tour bien connu) ; en ce cas il faut mettre une ponctuation forte après ἀνθρώπων, et entendre ἔγνων... ὡς : *j'ai constaté comme* (ou *combien*). Mais l'asyndète est un peu dure, quoiqu'on puisse en trouver d'autres exemples.

μὲν οὖν καὶ ἄλλα οἱ λόγοι ὑμῶν καλὰ ἔχουσιν, ὦ Εὐθύδημέ
τε καὶ Διονυσόδωρε· ἐν δὲ τοῖς καὶ τοῦτο μεγαλοπρεπέ-
στερον, ὅτι τῶν πολλῶν ἀνθρώπων καὶ τῶν σεμνῶν δὴ καὶ
δοκούντων τι εἶναι οὐδὲν ὑμῖν μέλει, ἀλλὰ τῶν ὁμοίων ὑμῖν d
μόνον. Ἐγὼ γὰρ εὖ οἶδα ὅτι τούτους τοὺς λόγους πάνυ μὲν
ἂν ὀλίγοι ἀγαπῷεν ἄνθρωποι ὅμοιοι ὑμῖν, οἱ δ' ἄλλοι οὕτως
νοοῦσιν αὐτούς ὥστ' εὖ οἶδ' ὅτι αἰσχυνθεῖεν ἂν μᾶλλον ἐξε-
λέγχοντες τοιούτοις λόγοις τοὺς ἄλλους ἢ αὐτοὶ ἐξελεγ-
χόμενοι. Καὶ τόδε αὖ ἕτερον δημοτικόν τι καὶ πρᾷον ἐν τοῖς
λόγοις· ὁπόταν φῆτε μήτε καλὸν εἶναι μηδὲν μήτε ἀγαθὸν
πρᾶγμα μήτε λευκὸν μηδ' ἄλλο τῶν τοιούτων μηδέν, μηδὲ
τὸ παράπαν ἑτέρων ἕτερον, ἀτεχνῶς μὲν τῷ ὄντι ξυρράπ- e
τετε τὰ στόματα τῶν ἀνθρώπων, ὥσπερ καὶ φατέ· ὅτι δ'
οὐ μόνον τὰ τῶν ἄλλων, ἀλλὰ δόξαιτε ἂν καὶ τὰ ὑμέτερα
αὐτώ, τοῦτο πάνυ χαρίεν τέ ἐστιν καὶ τὸ ἐπαχθὲς τῶν λόγων
ἀφαιρεῖται. Τὸ δὲ δὴ μέγιστον, ὅτι ταῦτα οὕτως ἔχει ὑμῖν
καὶ τεχνικῶς ἐξηύρηται, ὥστ' ἐ⟨ν⟩ πάνυ ὀλίγῳ χρόνῳ ὁντι-
νοῦν ἂν μαθεῖν ἀνθρώπων, ἔγνων ἔγωγε καὶ τῷ Κτησίππῳ τὸν
νοῦν προσέχων ὡς ταχὺ ὑμᾶς ἐκ τοῦ παραχρῆμα μιμεῖσθαι
οἷός τε ἦν. Τοῦτο μὲν οὖν τοῦ πράγματος σφῷν πρὸς μὲν 304 a
τὸ ταχὺ παραδιδόναι καλόν, ἐναντίον δ' ἀνθρώπων διαλέ-
γεσθαι οὐκ ἐπιτήδειον, ἀλλ' ἄν γέ μοι πείθησθε, εὐλαβή-
σεσθε μὴ πολλῶν ἐναντίον λέγειν, ἵνα μὴ ταχὺ ἐκμαθόντες
ὑμῖν μὴ εἰδῶσιν χάριν. Ἀλλὰ μάλιστα μὲν αὐτὼ πρὸς ἀλλήλω
μόνω διαλέγεσθον, εἰ δὲ μή, εἴπερ ἄλλου του ἐναντίον,
ἐκείνου μόνου ὃς ἂν ὑμῖν διδῷ ἀργύριον. Τὰ αὐτὰ δὲ ταῦτα,

c 7 μεγαλοπρεπέστατον Stephanus || **d** 4 οὕτω νοοῦσιν BW οὕτως ἀγνοοῦσιν T || ὥστ' TW : ᾧτ' B || 6 τι BW : τὲ T || 7 ὁπόταν BW : ὅτι ὅτ' ἂν T || φῆτε μήτε BW : μὴ φῆτε T || μήτε ἀγαθὸν — 8 μηδὲν om. B || 8 μηδὲ B : μήτε TW || **e** 1 παράπαν TW : παραν B || 4 αὐτὼ BW : -τῶ T -τῶν ex emend. Coislin. || 5 ἔχει : εὖ ἔχει Badham εὖ Schanz || 6 ὥστ' ἐν Heindorf : ὥστε || 8 προσέχων Heusde : -χω || ἡμᾶς W pro ὑμᾶς || **304 a** 1 τοῦτο B : τούτου TW || σφῷν B : σφῷν τὸ σοφὸν TW || 3 εὐλαβήσεσθε TW : -σθαι B || 4 ἐναντίον TW : -τίων B || 5 εἰδόσι W || 6 τοῦ codd.

b conseils, si vous êtes sages, vous les donnerez aussi à vos disciples : qu'ils ne discutent jamais avec personne, sauf avec vous ou entre eux. Car c'est la rareté, Euthydème, qui donne du prix ; l'eau est ce qu'il y a de meilleur marché, quoique « le premier des biens », selon Pindare[1]. Mais allons ! dis-je, voyez à nous admettre auprès de vous, Clinias que voici et moi-même. »

Après cet entretien et d'autres menus propos nous nous en allâmes. Avise donc au moyen de prendre avec moi les
c leçons de ces deux maîtres : songe que ces gens-là se font forts d'instruire qui veut les payer, sans exception de naturel ni d'âge. Et, détail particulièrement intéressant pour toi, ils n'empêchent en aucune façon, disent-ils, de s'adonner même aux affaires[2]. Bref, n'importe qui peut aisément recueillir leur science.

Perplexité de Criton. L'interlocuteur anonyme.

Criton. — Ma foi ! Socrate, j'ai personnellement plaisir à entendre causer, et je serais heureux de m'instruire. Pourtant j'ai peur d'être, moi aussi, de ceux qui ne ressemblent pas à Euthydème, de ces gens dont
d tu parlais toi-même[3], qui préféreraient se voir réfutés par des raisonnements de ce genre plutôt que de réfuter les autres. Mais au fait, bien qu'il me semble plaisant de t'adresser des remontrances, je veux te rapporter ce que j'ai entendu. Un de ceux qui vous quittaient, sache-le, vint à moi, pendant que je me promenais. C'est un personnage qui se croit d'une science accomplie, un de ces hommes dont l'habileté s'exerce sur les discours destinés aux tribunaux. « Criton, dit-il, tu n'écoutes point ces savants ? — Non, par Zeus ! répondis-je, je n'ai pu m'approcher assez pour entendre distinctement, à cause de la foule. — Pourtant, reprit-il, il valait la
e peine d'entendre. — Pourquoi ? dis-je. — Tu aurais entendu discuter des hommes qui sont aujourd'hui les plus savants

1. Socrate veut dire : C'est la rareté (et non la valeur réelle) qui donne du prix aux choses. Ainsi l'eau a par elle-même une grande valeur, mais, comme elle n'est pas rare, on ne peut la qualifier de τίμιον ; elle est au contraire εὐωνότατον. Allusion au début célèbre de la première *Olympique* : Ἄριστον μὲν ὕδωρ, etc.

2. Criton, on l'a vu, s'adonne à l'agriculture (291 e).

3. Voir 303 d.

ἐὰν σωφρονῆτε, καὶ τοῖς μαθηταῖς συμβουλεύσετε, μηδέ- b
ποτε μηδενὶ ἀνθρώπων διαλέγεσθαι ἀλλ' ἢ ὑμῖν τε καὶ
αὐτοῖς· τὸ γὰρ σπάνιον, ὦ Εὐθύδημε, τίμιον, τὸ δὲ ὕδωρ
εὐωνότατον, ἄριστον ὄν, ὡς ἔφη Πίνδαρος. Ἀλλ' ἄγετε, ἦν
δ' ἐγώ, ὅπως κἀμὲ καὶ Κλεινίαν τόνδε παραδέξεσθον.

Ταῦτα, ὦ Κρίτων, καὶ ἄλλα βραχέα διαλεχθέντες
ἀπῇμεν. Σκόπει οὖν ὅπως συμφοιτήσεις παρὰ τὼ ἄνδρε,
ὡς ἐκείνω φατὸν οἵω τε εἶναι διδάξαι τὸν ἐθέλοντ' ἀργύριον c
διδόναι, καὶ οὔτε φύσιν οὔθ' ἡλικίαν ἐξείργειν οὐδεμίαν —
ὃ δὲ καὶ σοὶ μάλιστα προσήκει ἀκοῦσαι, ὅτι οὐδὲ τοῦ χρη-
ματίζεσθαί φατον διακωλύειν οὐδέν — μὴ οὐ παραλαβεῖν
ὁντινοῦν εὐπετῶς τὴν σφετέραν σοφίαν.

ΚΡ. Καὶ μήν, ὦ Σώκρατες, φιλήκοος μὲν ἔγωγε καὶ
ἡδέως ἄν τι μανθάνοιμι, κινδυνεύω μέντοι κἀγὼ εἷς εἶναι
τῶν οὐχ ὁμοίων Εὐθυδήμῳ, ἀλλ' ἐκείνων ὧν δὴ καὶ σὺ
ἔλεγες, τῶν ἥδιον ἂν ἐξελεγχομένων ὑπὸ τῶν τοιούτων d
λόγων ἢ ἐξελεγχόντων. Ἀτὰρ γελοῖόν μοι δοκεῖ εἶναι τὸ
νουθετεῖν σε, ὅμως δέ, ἅ γ' ἤκουον, ἐθέλω σοι ἀπαγγεῖλαι.
Τῶν ἀφ' ὑμῶν ἀπιόντων ἴσθ' ὅτι προσελθών τίς μοι περι-
πατοῦντι, ἀνὴρ οἰόμενος πάνυ εἶναι σοφός, τούτων τις τῶν
περὶ τοὺς λόγους τοὺς εἰς τὰ δικαστήρια δεινῶν, Ὦ Κρί-
των, ἔφη, οὐδὲν ἀκροᾷ τῶνδε τῶν σοφῶν ; — Οὐ μὰ τὸν
Δία, ἦν δ' ἐγώ· οὐ γὰρ οἷός τ' ἢ προσστὰς κατακούειν ὑπὸ
τοῦ ὄχλου. — Καὶ μήν, ἔφη, ἄξιόν γ' ἦν ἀκοῦσαι. — Τί
δέ ; ἦν δ' ἐγώ. — Ἵνα ἤκουσας ἀνδρῶν διαλεγομένων οἳ νῦν e
σοφώτατοί εἰσι τῶν περὶ τοὺς τοιούτους λόγους. — Κἀγὼ

Testim. : **304 b** 4 Pind., *Ol.*, I, 1.

b 2 ἀνθρώπω (scil. ἀνθρώπῳ) primit. W || ἢ postea add. W || 3 αὑτοῖς B : αὐ- TW || 5 παραδέξεσθον Heindorf : -ξασθον || 6 ἄλλα B : ἀλλ' ἄττα ἔτι TW (άττα T) || **c** 2 ἐξείργειν TW : -έργειν B || 3 τὸ Stephanus pro τοῦ || 6 μὲν postea add. W || 7 μανθάνοιμι BW : μάθοιμι T || **d** 1 ἂν ἐξελεγχομένων TW : ἀνεξελεγχομένων B || 2 γελοῖόν B : γελοῖον μὲν TW || 4 ἴσθ' Heindorf : οἶσθ' || 8 ἢ B : ἦν W εἶ T (ἦι in marg.) || προσστὰς Heindorf : προστὰς || 9 ἔφην codd. (ἄξιον ἔφην γ' W) || τί δέ B : τί TW.

dans ce genre de discours. » Je lui dis alors : « Quelle impression t'ont-ils faite ? — Quelle impression ? dit-il. Mais, naturellement, celle qu'on ne peut manquer d'avoir à écouter les gens de cet acabit, des bavards qui donnent un soin futile à des futilités. » Telles furent, presque mot pour mot, ses paroles. « Cependant, répondis-je, c'est une jolie chose que la philosophie. — Comment jolie ? mon pauvre Criton ; dis plutôt : sans valeur. Si tu t'étais trouvé là, tu en aurais
305 a été, je pense, accablé de honte pour ton ami ; tant il montrait d'extravagance en voulant se livrer à des gens qui n'ont cure de ce qu'ils disent, et s'attachent au premier mot venu ! Et note, comme je le disais tout à l'heure, qu'ils comptent aujourd'hui parmi les plus éminents. En fait, Criton, cette occupation elle-même et les gens qui s'y consacrent sont inférieurs et ridicules. » Pour moi, Socrate, l'occupation ne
b me semblait pas mériter les critiques de cet homme ni de personne ; mais que l'on consente à discuter avec cette sorte de gens devant un nombreux auditoire, voilà, selon moi, ce qu'il avait raison de blâmer.

Socrate. — Criton, les gens de cette sorte[1] sont étonnants. Mais au fait je ne sais encore que dire. A quelle catégorie appartenait ton interlocuteur, ce censeur de la philosophie ? Etait-ce un de ces hommes experts à plaider devant les tribunaux, un orateur[2], ou un de ceux qui les y envoient, un faiseur de plaidoyers à l'usage des orateurs ?

c Criton. — Un orateur ? En aucune façon, par Zeus ! Je ne crois même pas qu'il se soit jamais présenté devant un tribunal, mais on dit qu'il est entendu dans la matière, oui par Zeus ! et habile, et qu'il compose d'habiles discours.

Jugement de Socrate sur l'interlocuteur anonyme.

Socrate. — Maintenant j'y vois clair : c'est d'eux que j'allais moi-même parler à l'instant. Ce sont eux, Criton, qui, comme le disait Prodicos, forment la limite entre le philosophe et l'homme d'État. Ils croient être les

1. Du genre de cet inconnu. Voir la *Notice*, p. 133 sq.

2. Le mot désigne ceux qui prennent la parole en public — devant l'Assemblée ou dans les tribunaux. Il peut donc, par extension, s'appliquer aux plaideurs qui débitent des discours composés par un

εἶπον· Τί οὖν ἐφαίνοντό σοι; — Τί δὲ ἄλλο, ἦ δ' ὅς,
ἢ οἷάπερ ἀεὶ ἄν τις τῶν τοιούτων ἀκούσαι ληρούντων
καὶ περὶ οὐδενὸς ἀξίων ἀναξίαν σπουδὴν ποιουμένων;
Οὑτωσὶ γάρ πως καὶ εἶπεν τοῖς ὀνόμασιν. Καὶ ἐγώ, Ἀλλὰ
μέντοι, ἔφην, χαρίεν γέ τι πρᾶγμά ἐστιν ἡ φιλοσοφία. —
Ποῖον, ἔφη, χαρίεν, ὦ μακάριε; οὐδενὸς μὲν οὖν ἄξιον,
ἀλλὰ καὶ εἰ νῦν παρεγένου, πάνυ ἄν σε οἶμαι αἰσχυνθῆναι 305 a
ὑπὲρ τοῦ σεαυτοῦ ἑταίρου· οὕτως ἦν ἄτοπος, ἐθέλων ἑαυτὸν
παρέχειν ἀνθρώποις οἷς οὐδὲν μέλει ὅ τι ἂν λέγωσιν, παντὸς
δὲ ῥήματος ἀντέχονται. Καὶ οὗτοι, ὅπερ ἄρτι ἔλεγον, ἐν
τοῖς κρατίστοις εἰσὶ τῶν νῦν. Ἀλλὰ γάρ, ὦ Κρίτων, ἔφη,
τὸ πρᾶγμα αὐτὸ καὶ οἱ ἄνθρωποι οἱ ἐπὶ τῷ πράγματι διατρί-
βοντες φαῦλοί εἰσιν καὶ καταγέλαστοι. Ἐμοὶ δέ, ὦ Σώκρα-
τες, τὸ πρᾶγμα ἐδόκει οὐκ ὀρθῶς ψέγειν οὔθ' οὗτος οὔτ' εἴ b
τις ἄλλος ψέγει· τὸ μέντοι ἐθέλειν διαλέγεσθαι τοιούτοις
ἐναντίον πολλῶν ἀνθρώπων ὀρθῶς μοι ἐδόκει μέμφεσθαι.

ΣΩ. Ὦ Κρίτων, θαυμάσιοί εἰσιν οἱ τοιοῦτοι ἄνδρες.
Ἀτὰρ οὔπω οἶδα ὅ τι μέλλω ἐρεῖν. Ποτέρων ἦν ὁ προσελθών
σοι καὶ μεμφόμενος τὴν φιλοσοφίαν; πότερον τῶν ἀγωνί-
σασθαι δεινῶν ἐν τοῖς δικαστηρίοις, ῥήτωρ τις, ἢ τῶν τοὺς
τοιούτους εἰσπεμπόντων, ποιητὴς τῶν λόγων οἷς οἱ ῥήτορες
ἀγωνίζονται;

ΚΡ. Ἥκιστα νὴ τὸν Δία ῥήτωρ, οὐδὲ οἶμαι πώποτ' c
αὐτὸν ἐπὶ δικαστήριον ἀναβεβηκέναι· ἀλλ' ἐπαΐειν αὐτόν
φασι περὶ τοῦ πράγματος νὴ τὸν Δία καὶ δεινὸν εἶναι καὶ
δεινοὺς λόγους συντιθέναι.

ΣΩ. Ἤδη μανθάνω· περὶ τούτων καὶ αὐτὸς νῦν δὴ ἔμελ-
λον λέγειν. Οὗτοι γάρ εἰσιν μέν, ὦ Κρίτων, οὓς ἔφη Πρό-
δικος μεθόρια φιλοσόφου τε ἀνδρὸς καὶ πολιτικοῦ, οἴονται

e 4 ἀκοῦσαι codd. || 305 a 4 ῥήματος TW : χρή- B || οἵπερ W pro ὅπερ || 5 κράτιστοι coni. Schanz || 7 φαῦλοί codd. (πάνυ add. t in marg.) || c 2 ἐπὶ TW : σοι B || 3 καὶ ante δεινοὺς secl. Schanz || 5 μανθάνω B : -νων TW || ἤμελλον codd. || 7 τε TW : γε B.

plus savants des hommes, et non seulement l'être, mais en
avoir auprès d'un grand nombre la réputation bien établie, en
sorte qu'ils jouiraient, pensent-ils, de l'estime générale, sans
d les sectateurs de la philosophie, qui seuls leur font obstacle.
Ils s'imaginent donc que, s'ils réussissent à les faire passer
pour méprisables, dès lors ils remporteront sans conteste, aux
yeux de tous, la palme du savoir. Car ils se prennent pour des
savants vraiment accomplis et, quand ils se font cerner par
l'adversaire dans un entretien privé, c'est à Euthydème et son
école qu'ils attribuent leur échec[1]. Qu'ils se croient sages au
plus haut degré, c'est naturel ; ils se disent qu'ils usent modé-
rément de la philosophie[2] et modérément de la politique :
e calcul fort naturel, car ils croient prendre de l'une et de
l'autre juste le nécessaire, et, à l'abri des périls et des luttes,
recueillir les fruits de leur sagesse.

Criton. — Eh bien, Socrate, leur donnes-tu raison ? A
vrai dire la thèse de ces gens-là ne manque pas d'apparence.

Socrate. — En effet, Criton, c'est bien cela : elle a de
306 a l'apparence, plutôt que de la vérité. Il est difficile de leur
faire admettre que des hommes ou toute autre chose, inter-
médiaires entre deux objets et participant de l'un et de
l'autre, s'ils tiennent d'un bien et d'un mal, sont supérieurs
à l'un et inférieurs à l'autre ; que, s'ils tiennent de deux
biens tendant à des fins différentes, ils sont inférieurs à tous
les deux pour la fin où peut servir chacun des deux éléments
dont ils se composent ; et que c'est seulement dans le cas où,
composés de deux maux tendant à des fins différentes, ils se
b trouvent placés entre eux, qu'ils sont supérieurs à chacun
des deux éléments dont ils participent. Admettons donc que
la philosophie et l'activité politique soient des biens, mais
tendant à des fins différentes : si ces gens-là participent de
l'une et de l'autre, en qualité d'intermédiaires, leur thèse
est sans valeur, car ils sont inférieurs aux deux catégories ;
sont-elles un bien et un mal ? ils sont supérieurs à l'une et

logographe. Cf. *Apologie*, 18 a, où ῥήτωρ se rapporte à Socrate, qui parle pour la première fois devant un tribunal.

1. Pour cet emploi de χολοῦσθαι, cf. *Apologie*, 39 d.

2. Cf. *Gorgias*, 484 c. Calliclès estime que la philosophie ne manque pas d'agrément (χαρίεν), si l'on s'y adonne avec modération (μετρίως) dans sa jeunesse.

δ᾽ εἶναι πάντων σοφώτατοι ἀνθρώπων, πρὸς δὲ τῷ εἶναι
καὶ δοκεῖν πάνυ παρὰ πολλοῖς, ὥστε παρὰ πᾶσιν εὐδοκιμεῖν
ἐμποδὼν σφίσιν εἶναι οὐδένας ἄλλους ἢ τοὺς περὶ φιλο- d
σοφίαν ἀνθρώπους. Ἡγοῦνται οὖν, ἐὰν τούτους εἰς δόξαν
καταστήσωσιν μηδενὸς δοκεῖν ἀξίους εἶναι, ἀναμφισβη-
τήτως ἤδη παρὰ πᾶσιν τὰ νικητήρια εἰς δόξαν οἴσεσθαι
σοφίας πέρι. Εἶναι μὲν γὰρ τῇ ἀληθείᾳ σφεῖς σοφώτατοι,
ἐν δὲ τοῖς ἰδίοις λόγοις ὅταν ἀποληφθῶσιν, ὑπὸ τῶν ἀμφὶ
Εὐθύδημον κολούεσθαι. Σοφοὶ δὲ ἡγοῦνται εἶναι πάνυ —
εἰκότως· μετρίως μὲν γὰρ φιλοσοφίας ἔχειν, μετρίως δὲ
πολιτικῶν, πάνυ ἐξ εἰκότος λόγου· μετέχειν γὰρ ἀμφοτέρων e
ὅσον ἔδει, ἐκτὸς δὲ ὄντες κινδύνων καὶ ἀγώνων καρποῦσθαι
τὴν σοφίαν.

ΚΡ. Τί οὖν ; δοκοῦσί σοί τι, ὦ Σώκρατες, λέγειν ; οὐ
γάρ τοι ἀλλὰ ὅ γε λόγος ἔχει τινὰ εὐπρέπειαν τῶν ἀνδρῶν.

ΣΩ. Καὶ γὰρ ἔχει οὕτως, ὦ Κρίτων, εὐπρέπειαν μᾶλλον
ἢ ἀλήθειαν. Οὐ γὰρ ῥᾴδιον αὐτοὺς πεῖσαι ὅτι καὶ ἄνθρωποι 306 a
καὶ τἆλλα πάντα ὅσα μεταξύ τινοιν δυοῖν ἐστιν καὶ ἀμφο-
τέροιν τυγχάνει μετέχοντα, ὅσα μὲν ἐκ κακοῦ καὶ ἀγαθοῦ,
τοῦ μὲν βελτίω, τοῦ δὲ χείρω γίγνεται· ὅσα δὲ ἐκ δυοῖν
ἀγαθοῖν μὴ πρὸς ταὐτόν, ἀμφοῖν χείρω, πρὸς ὃ ἂν ἑκάτερον
ᾖ χρηστὸν ἐκείνων ἐξ ὧν συνετέθη· ὅσα δ᾽ ἐκ δυοῖν κακοῖν
συντεθέντα μὴ πρὸς τὸ αὐτὸ ὄντοιν ἐν τῷ μέσῳ ἐστίν, ταῦτα
μόνα βελτίω ἑκατέρου ἐκείνων ἐστίν, ὧν ἀμφοτέρων μέρος b
μετέχουσιν. Εἰ μὲν οὖν ἡ φιλοσοφία ἀγαθόν ἐστιν καὶ ἡ
πολιτικὴ πρᾶξις, πρὸς ἄλλο δὲ ἑκατέρα, οὗτοι δ᾽ ἀμφοτέρων
μετέχοντες τούτων ἐν μέσῳ εἰσίν, οὐδὲν λέγουσιν — ἀμφο-
τέρων γάρ εἰσι φαυλότεροι — εἰ δὲ ἀγαθὸν καὶ κακόν, τῶν

c 8 τῷ εἶναι apogr. τὸ εἶναι BTW del. Schanz || **d** 4 εἰς δόξαν del. Baiter || οἴσεσθαι BW : οἴεσ- T || 5 σφεῖς σοφώτατοι Naber : σφᾶς σοφώτατοι B σφᾶς σοφωτάτους TW || 6 ἀποληφθῶσιν : -λειφθῶσιν Ast || **e** 4 δοκοῦσι σοί τι T : δοκοῦσι σοι τί W δοκεῖ σοι τί B || 6 οὕτως : ὄν- Ven. 184 || **306 a** 3 μετέχει τυγχάνοντα W || 4 χείρω TW : -ρων B || δυεῖν B || **b** 2 μετέχει Hirschig pro μετέχουσιν || 3 δὲ ante ἑκάτερα postea add. T || δ᾽ om. W || ἑκατέρα TW : ἑκάτερα B.

inférieurs à l'autre ; c'est dans le cas où elles seraient un mal toutes les deux qu'ils pourraient avoir raison[1] : autrement, c'est chose impossible. Or, ils n'admettraient point,
c j'imagine, que l'une et l'autre fussent des maux, ni que l'une fût un mal, et l'autre un bien Ils sont donc en fait, puisqu'ils tiennent de l'une et de l'autre, inférieurs à l'une et l'autre, pour chacune des fins où la politique et la philosophie montrent leur valeur. Placés dans la réalité au troisième rang, ils cherchent à occuper le premier dans l'opinion. Pardonnons-leur cette ambition, et, sans nous fâcher, prenons-les pour ce qu'ils sont : il faut faire bon accueil à quiconque montre dans ses propos la moindre parcelle de rai-
d son, et pousse sa pointe avec une vaillance opiniâtre.

Embarras de Criton ; conseils de Socrate.

Criton. — Ma foi, Socrate, je suis moi-même, comme je ne cesse de te le dire, fort embarrassé pour mes fils[2]. Que faire d'eux ? L'un est encore bien jeune et petit ; mais Critobule a déjà l'âge, et il lui faut quelqu'un capable de lui être utile. Pour ma part, quand je suis avec toi, mes dispositions sont telles que je considère comme une folie d'avoir pris tant
e d'autres soins à cause de mes enfants — dans mon mariage, pour leur donner une mère de la plus noble famille, comme dans ma fortune, pour leur assurer la plus grande richesse possible — et de négliger leur éducation. Mais, quand je jette les yeux sur un des soi-disant éducateurs, je reste confondu, et chacun d'eux, à l'examen, me semble complè-
307 a tement extravagant, pour te dire la vérité. Bref, je ne vois pas comment pousser ce garçon à l'étude de la philosophie.

Socrate. — Ignores-tu, mon cher Criton, qu'en toute sorte d'occupation les gens médiocres et sans valeur sont le nombre, et les esprits sérieux, dignes de toute estime, la minorité ? Car enfin la gymnastique ne te paraît-elle pas être une belle chose, de même l'art des affaires, la rhétorique et la conduite des armées ?

1. Si la philosophie et la politique sont mauvaises, celui qui ne prend qu'un peu de l'une et de l'autre est supérieur à celui qui se livre entièrement à l'une ou à l'autre.

2. Diogène de Laërte (II, 13) attribue à Criton quatre fils : Critobule, Hermogène, Épigène, Ctésippe. Platon n'en mentionne ici que deux.

μὲν βελτίους, τῶν δὲ χείρους· εἰ δὲ κακὰ ἀμφότερα, οὕτως
ἄν τι λέγοιεν ἀληθές, ἄλλως δ' οὐδαμῶς. Οὐκ ἂν οὖν οἶμαι
αὐτοὺς ὁμολογῆσαι οὔτε κακὼ αὐτὼ ἀμφοτέρω εἶναι οὔτε c
τὸ μὲν κακόν, τὸ δὲ ἀγαθόν· ἀλλὰ τῷ ὄντι οὗτοι ἀμφοτέρων
μετέχοντες ἀμφοτέρων ἥττους εἰσὶν πρὸς ἑκάτερον πρὸς ὃ
ἥ τε πολιτικὴ καὶ ἡ φιλοσοφία ἀξίω λόγου ἐστόν, καὶ τρίτοι
ὄντες τῇ ἀληθείᾳ ζητοῦσι πρῶτοι δοκεῖν εἶναι. Συγγιγνώ-
σκειν μὲν οὖν αὐτοῖς χρὴ τῆς ἐπιθυμίας καὶ μὴ χαλεπαίνειν,
ἡγεῖσθαι μέντοι τοιούτους εἶναι οἷοί εἰσιν· πάντα γὰρ ἄνδρα
χρὴ ἀγαπᾶν ὅστις καὶ ὁτιοῦν λέγει ἐχόμενον φρονήσεως
πρᾶγμα καὶ ἀνδρείως ἐπεξιὼν διαπονεῖται. d

ΚΡ. Καὶ μήν, ὦ Σώκρατες, καὶ αὐτὸς περὶ τῶν ὑέων,
ὥσπερ ἀεὶ πρός σε λέγω, ἐν ἀπορίᾳ εἰμὶ τί δεῖ αὐτοῖς
χρήσασθαι. Ὁ μὲν οὖν νεώτερος ἔτι καὶ σμικρός ἐστιν,
Κριτόβουλος δ' ἤδη ἡλικίαν ἔχει καὶ δεῖταί τινος ὅστις
αὐτὸν ὀνήσει. Ἐγὼ μὲν οὖν ὅταν σοὶ ξυγγένωμαι, οὕτω
διατίθεμαι ὥστε μοι δοκεῖ μανίαν εἶναι τὸ ἕνεκα τῶν παίδων
ἄλλων μὲν πολλῶν σπουδὴν τοιαύτην ἐσχηκέναι, καὶ περὶ
τοῦ γάμου ὅπως ἐκ γενναιοτάτης ἔσονται μητρός, καὶ περὶ e
τῶν χρημάτων ὅπως ὡς πλουσιώτατοι, αὐτῶν δὲ περὶ
παιδείας ἀμελῆσαι· ὅταν δὲ εἴς τινα ἀποβλέψω τῶν φα-
σκόντων ἂν παιδεῦσαι ἀνθρώπους, ἐκπέπληγμαι καί μοι
δοκεῖ εἷς ἕκαστος αὐτῶν σκοποῦντι πάνυ ἀλλόκοτος εἶναι,
ὥς γε πρὸς σὲ τἀληθῆ εἰρῆσθαι· ὥστε οὐκ ἔχω ὅπως 307 a
προτρέπω τὸ μειράκιον ἐπὶ φιλοσοφίαν.

ΣΩ. Ὦ φίλε Κρίτων, οὐκ οἶσθα ὅτι ἐν παντὶ ἐπιτηδεύ-
ματι οἱ μὲν φαῦλοι πολλοὶ καὶ οὐδενὸς ἄξιοι, οἱ δὲ σπουδαῖοι
ὀλίγοι καὶ παντὸς ἄξιοι; ἐπεὶ γυμναστικὴ οὐ καλὸν δοκεῖ
σοι εἶναι, καὶ χρηματιστικὴ καὶ ῥητορικὴ καὶ στρατηγία;

Testim. : **307 a** 3 οὐκ οἶσθα — **b** 4 ἐπιτρέψεις Aristides, *or.* XLV, p. 153.

c 7 οἳ primit. W pro οἷοι || **d** 1 ἐπὶ δεξιῶν W || 7 ὥστέ μοι TW : ὥστ' ἐμοὶ B || δοκεῖ : -κεῖν Paris. 1811 || **307 a** 3 ἐπὶ παντὶ Aristides || 4 πολλοὶ φαῦλοι Aristides || 6 στρατηγία TW : -γεία B.

Criton. — Sans aucun doute.

Socrate. — Eh bien, dans chacun de ces arts ne vois-tu pas la plupart des gens se couvrir de ridicule en tout ce
b qu'ils font ?

Criton. — Si, par Zeus ! c'est bien la vérité.

Socrate. — Eh bien, iras-tu pour ce motif fuir toi-même toutes les occupations et les interdire à ton fils ?

Criton. — Non, Socrate, ce ne serait pas juste.

Socrate. — Garde-toi donc, Criton, de faire ce qu'il ne faut pas. Envoie promener ceux qui pratiquent la philosophie, qu'ils soient bons ou mauvais, mais l'objet même de leur activité, mets-le soigneusement à l'épreuve. S'il te paraît sans
c valeur, détournes-en tout le monde, et non pas seulement tes fils ; si, au contraire, il te semble tel que je le juge moi-même, mets-toi hardiment à sa poursuite, et exercez-vous à son étude, « depuis le père », comme on dit, « jusqu'aux petits enfants »[1].

1. Pour ce dicton, voir *Lois,* VII, 804 d ; cf. Aristote, 'Αθ. πολ., XVI fin.

ΚΡ. Ἔμοιγε πάντως δήπου.

ΣΩ. Τί οὖν; ἐν ἑκάστῃ τούτων τοὺς πολλοὺς πρὸς ἕκαστον τὸ ἔργον οὐ καταγελάστους ὁρᾷς; b

ΚΡ. Ναὶ μὰ τὸν Δία, καὶ μάλα ἀληθῆ λέγεις.

ΣΩ. Τί οὖν; τούτου ἕνεκα αὐτός τε φεύξει πάντα τὰ ἐπιτηδεύματα καὶ τῷ ὑεῖ οὐκ ἐπιτρέψεις;

ΚΡ. Οὔκουν δίκαιόν γε, ὦ Σώκρατες.

ΣΩ. Μὴ τοίνυν ὅ γε οὐ χρὴ ποίει, ὦ Κρίτων, ἀλλ' ἐάσας χαίρειν τοὺς ἐπιτηδεύοντας φιλοσοφίαν, εἴτε χρηστοί εἰσιν εἴτε πονηροί, αὐτὸ τὸ πρᾶγμα βασανίσας καλῶς τε καὶ εὖ, ἐὰν μέν σοι φαίνηται φαῦλον ὄν, πάντ' ἄνδρα ἀπότρεπε, c μὴ μόνον τοὺς ὑεῖς· ἐὰν δὲ φαίνηται οἷον οἶμαι αὐτὸ ἐγὼ εἶναι, θαρρῶν δίωκε καὶ ἄσκει, τὸ λεγόμενον δὴ τοῦτο, αὐτός τε καὶ τὰ παιδία.

b 1 τὸ ἔργον : τῶν ἔργων Aristides || 2 νὴ τὸν Δία Aristides || 3 τί Aristides : ἦ B ἢ TW || 5 οὔκουν BtW : οὐκοῦν T.

TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT (5-1931).





